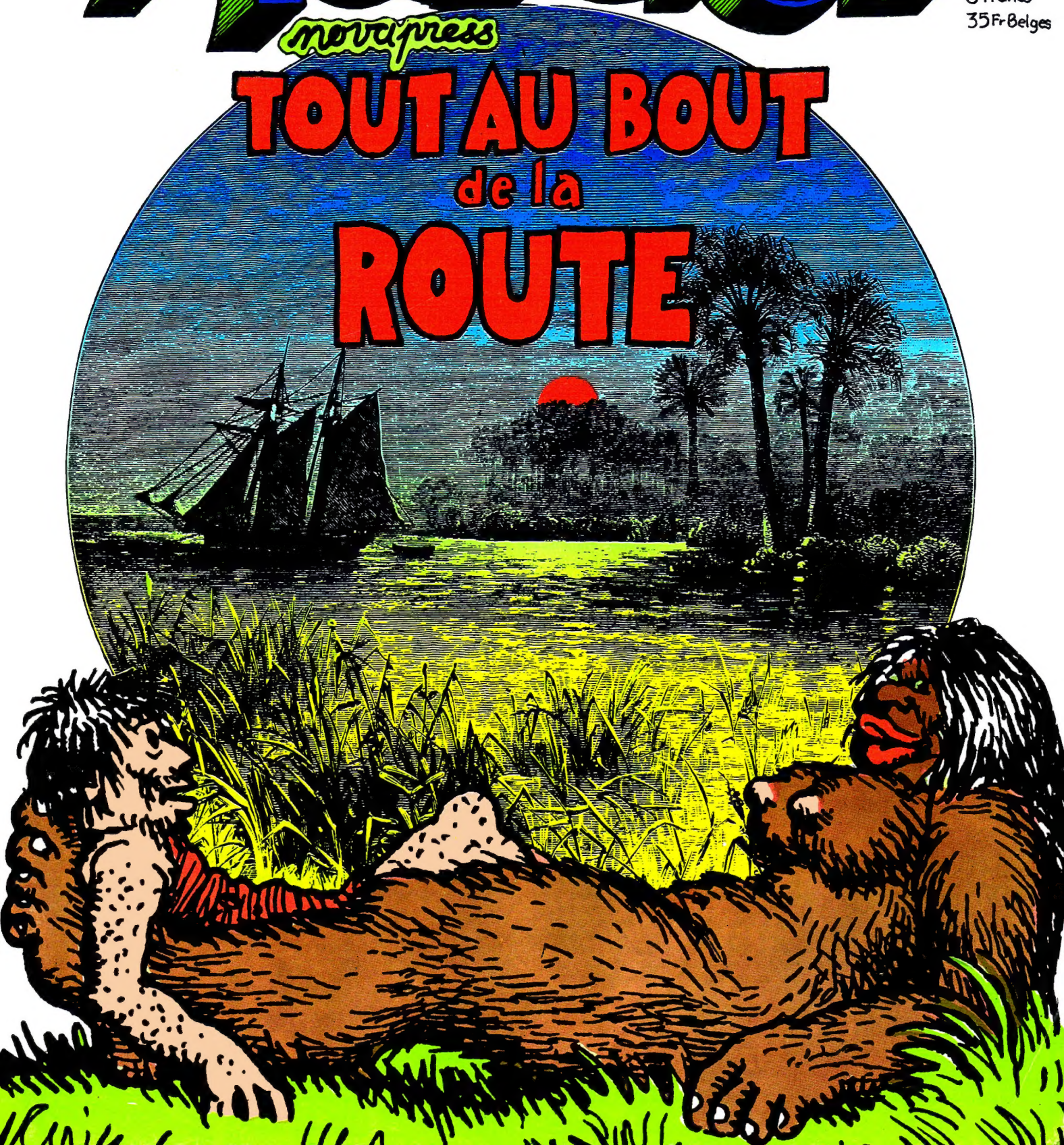
ACTUEL

Mensuel
N°21
Juin 72
3 Francs
35 Fr Belges

nova press

TOUT AU BOUT de la ROUTE



Pieds divers

Il y a déjà deux festivals importants prévus dans la région parisienne au mois de juin. Le premier s'intitule **Festival des cent arpents** (ou encore fête du solstice d'été), il est gratuit. Il y a un terrain de cinquante hectares et un bois dans lequel on pourra camper, une bonne sono, des light-shows. Le programme n'est pas définitivement fixé : on peut déjà compter sur tous les meilleurs groupes français, plus les anglais et les allemands qui accepteront de jouer gratuitement. Egalement prévus : free jazz, folk, films, théâtres, feux d'artifices, baraques foraines. Tout cela se passe à Epone, à 40 km de Paris, juste avant Mantes par l'autoroute de l'ouest, les 16, 17 et 18.

Ensuite il y a **Adieu Berthe, à lundi,** le festival du Crium Delirium etc., les 23, 24 et 25 juin, à Bièvre (91). Le programme : Soft Machine, Pink Floyd, Matching Mole, Amon Düül II, Kevin Ayers, Hawkwind, Third World War, Pink Fairies, Gong, Lard Free, Dagon, Catharsis, Komintern, Moving Gelatine Plates, Opus N, Higelin, Fontaine, Areski, Catherine Ribeiro plus d'autres groupes dont on n'a pas encore l'accord définitif. Plus du free jazz, le Magic Circus, le Cirque Bonjour, etc. Prix d'entrée : 20 F pour les trois jours. Super, non ?

Et le **festival de Montparnasse** se déroule du 12 au 23 juin, dans soixante-quinze endroits, avec toutes sortes de manifestations dont il serait impossible de faire la liste complète. Une bonne partie se passe dans la rue et dans les squares. Tous ceux qui font de l'artisanat, des bijoux, des « œuvres d'art » ou n'importe quoi peuvent exposer au marché Edgar-Quinet. Il y aura des concerts un peu partout (Bobino, Fac d'Assas, centre américain, école spéciale d'architecture, et surtout dans les immeubles vides des ex-Magasins Réunis, rue de Rennes), dont le prix n'excèdera pas en général 5 F. On se demande comment ils ont obtenu toutes les autorisations.

Gong : 1er, Fac Dauphine ; 2, Chelles (M.J.C.) ; 3, Salle des Beaux-Arts ; 7, Théâtre 71, Malakoff ; 17 ou 18, Festival d'Epone ; 23 ou 24, Festival de Bièvre. Rappel : pour contacter Gong : 4, rue Beautreillis, Paris-9e, 277-96-80.

Magma : 3, Arpajon ; 8, Cogly ; 10, Théâtre 71, Malakoff ; 14, M.J.C. de St-Denis. Théâtre 71, Malakoff (place du 11 Novembre. 655-43-45) : Alan Stivell le 9. Prix des concerts : 10 F.

Festival Saint-Gratien-AJEVO les 3 et 4 juin à Nantes. Enormément de groupes français.

Amon Düül II le 28 mai à Strasbourg, le 30 à Bordeaux, le 1er juin à Lyon, le 3 à Angoulême. 9, 10 et 11 juin à la M.J.C. de Fresnes (94) : Jean-Luc Ponty, Alan Stivell, Catherine Ribeiro + Alpes.

Le 10 à Suresnes : Dagon et Lard Free.

Dernière semaine de juin : nouveau festival de light-show à l'E.S.A. (Soleil Fou, Pyers Light, Morning Glory Cosmic Light).

Mormos : 3, Saint-Maur ; 24, Poitiers ; 25, Sarcelles.

Roger Mason : 3, Angoulême ; 11, Niort ; 18, Poitiers ; 23, Montmorillon ; 24, Angoulême.

Robert Wood : du 12 au 23 à la Closerie des Lilas.

Newton Experience (free jazz) : le 6, Reid Hall (4, rue de Chevreuse, Paris-6e). Les mercredi et jeudi soirs au Caméléon (rue Saint-André-des-Arts).

Journée **folk** le 11 juin à Romans.

Fête folk les 15 et 16 juin à Grenoble.

8, 9 et 10 juin à Bobino : **Pentangle,** Bert Jansch, John Renbourne.

L'association folk song international et les différents clubs de folk ont prévu des « animations », spectacles dans les rues et les villages, pendant tout l'été. Nous communiquerons les dates et les lieux dans le prochain numéro.

Théâtre de la musique, concert Georges Aperghis-Gérard Frémy - ensemble de musique contemporaine de Paris. 29 mai. 2, 3 et 4 juin : trois nuits blanches de la **London Filmmakers Cooperative,** présenté par Imedia, au studio Action Lafayette, de 24 h à 6 h. En échange, Imedia doit présenter en juillet à Londres un festival de films français parallèles : écrivez à Imedia, 75, rue Dutot, Paris-15e en joignant toutes les caractéristiques de vos films. Imedia cherche aussi des bandes sonores sur les Beaux-Arts au Luxembourg, la manif vélo et le 1er mai, pour compléter les films et bandes vidéo qu'il a réalisés.

Exposition du **collectif surréaliste 72** au Ranelagh, 5, rue des Vignes, jusqu'au 18 juin.

« Fête surréaliste » à la M.J.C. de Jarnac (16), à partir du 10.

Paris Filmmakers Cooperative : 14 et 15 juin au centre américain, 21 heures, films de Rudy Burckhardt, Piero Heliczer, Gérard Malanga, Cid Stockler (The Awakening, avec le Magic Circus).

Si vous voulez participer au festival de cinéma, musique, poésie, danse, etc., organisé par la Cooperative cet été, écrire à III Préaux Festival, les Friches, Préaux du Perche (Orne).

Le Théâtre du Chapiteau, de Pessac (33) présente pendant tout le mois de juin « Dix mille soleils pour dix clowns » et « Les Bâtisseurs d'Empire », de Boris Vian.

Galerie Archifleur, 21, rue du Vert Bois, Paris-3e : une galerie qui promène ses visiteurs dans un labyrinthe avec musique. Personne ne se perd, tout se retrouve, surtout les lecteurs d'**Actuel** s'ils veulent se rencontrer nombreux et c'est mieux que la rue de Richelieu ou le café du coin.

Olympia : **Emerson Lake and Palmer** le 19, **Van der Graaf Generator Genesis** et **Lindisfarme, le 26.**

Patto, les 1er, 2 et 3 à Bobino.

UNDER-GROUND

Arrivages hebdomadaires
E.V.O., SEED, etc.
Livres anglais
Librairie « Actualités »
38, rue Dauphine - Paris-6e

Un petit tour dans la presse parallele

Les nouveaux :

Dans *J'éjacule-la cigarette verte,* 2 F, P. Yotl achève l'art moderne, et Bielladon tue la doctrine.

Trépan, 3 F, bimestriel, vient de naître : « l'essence précède-t-elle le moteur à explosion ? », « Dis-moi qui tu frappes, je te dirai qui tu es » et plein de BD sur beau papier blanc. A Vincennes.

Lesbos, toujours marginal et lycéen, entre Montpellier et Avignon. Numéro 3 : Sex is business. Un titre accrocheur : lectrices, adressez-vous à Nicollet, rue de la Perrine, 30-Uzès.

J'en ai marre... margarine... rhinocéros... autre journal périodique inter lycées, 0,50 F. BD de G. Brunel. Quatre numéros parus... Ionesco... Cocorico !

Exclusivement musical, *le Pied,* M.J.C. Grand Cordel, rue Mirabeau, 35-Rennes ; J.-L. Ponty, Ayler, Grateful Dead...

« A une cinquantaine ; le F.H.A.R., le M.H.A.R. (belge), le F.U.O.R.I. (italien)... on a fichu en l'air leur saloperie de 1er Congrès International de Sexologie sur le sujet : « Déviations sexuelles et soins à leur apporter ! »... le dernier jour éclata une bombe puante dont l'ammoniaque purifie encore le casino de San Remo des paroles qui y furent chiées par les psy. » On peut lire aussi dans *Au Dehors,* F.H.A.R. n° 2, qui prend la relève de *Appelez-moi salope,* un tract : Avis aux flikiâtres et aux hétéroflics, signé I.H.R., Internationale Homosexuelle Révolutionnaire, 23, rue du Taciturne, Bruxelles (Belgique). *Au Dehors,* 26, rue Lécluse, Paris-17e. 1 F.

Dans *Batsheva,* des poèmes : J.-P. Marillier, 3, rue Falret, 92-Vanves.

L'érudit, mensuel, 1,50 F, a pour rédacteur Patrick Denicourt, 30, bd Côte-de-Beauté, 17-Veaux-sur-Mer, qui peut héberger des mecs en juillet-août.

A Clermont-Ferrand, un groupe, Co-Opt, un canard profond : *l'heptocorde exégétique ;* Kronos fecit ! Contacter Pascal Marty, 19, av. Marx-Dormoy.

Créativité encagée double son tirage ; 1,50 F ; se trouve aussi chez Euzen, librairie le Livre et la Plume, rue J.-Jaurès, à Nantes.

Les phares :

Zinograph' publie un dossier noir à 3, 50 petits francs, bourré de BD ; G. Michenot, 16, av. Gal-de-Gaulle, 58-Nevers ; attend vos BD sur : pollution, sexe, vacances.

Dans *Falatoff* : Siborg, par Escurat. Tout sur Mandryka, même ses BD ; également réédités : le numéro 4 sur Druillet, le numéro 5 sur Loro et de Beketch. 1,50 F ; 3 bis, ch. des Carrières, 95-Soisy.

L'enveloppe bleue, chez José Etchegaray, 11, rue Mercœur, Paris-11e, a publié trois numéros magnifiques : numéro 1 : Gébé donne des nouvelles de l'an 01 sous forme de posters ; Alain Kieser écrit sur la nouveauté en psychiatrie, et J.-P. del Aguila est fantastiquement photographié par F. Hers. Numéro 2 : un très beau poème de Gérard Clavreuil. Numéro 3 : l'Internationale Merdique présente le groupe de base de l'I.M. et en supplément gratuit un dessin original et numéroté ; un dessin brut de Bertrand... Leur formule de conditionnement plastique permet de passer des travaux les plus divers, ex. des disques. Une enveloppe vraiment très belle et bonne, six envois, 30 F. Quoi ? 30 francs seulement !

Contrordre n° 2 sur la fiction spéculative britannique est déjà paru. Des textes de Tony Cartano, Michael Moorcock... et de J.-G. Baliard. « Pourquoi je veux piner Ronald Reagan ». Dans le numéro 3 : Jean Follain. Se trouve pour 10 F dans les meilleures librairies de Paris, de même que *l'écho des savanes,* trimestriel : 48 pages inédites de BD de Gotlib, de Brétécher et de Mandryka ! Pour 5 F ! vous ne pouvez pas manquer « le joli matin tout plein de lumière » : dans les librairies Futuropolis, rue du Théâtre, les Yeux fertiles, rue Danton, Librairie 73, Le Nouveau quartier latin, Tarentula, bd St-Michel, Tschann, bd du Montparnasse, angle rue du Montparnasse, la Galère, rue B.-Palissy, Pellucidar, rue St-Denis, et aussi Dupuis, Open Market, Minotaure-Brentano's... Vous aurez le coup de foutre !

La Maison de la Culture de Nevers, quai Pierre de Coubertin, 58-Nièvre, vient de publier un très beau « cahier » consacré à John Cage, au prix de 5 F. Un livre complet et séduisant.

SOMMAIRE

NOVA PRESS
Comment je suis devenu fou 2
M.L.F. 5
Librairie 6
Cinéma 8
Expo Pompidou 10
Bande dessinée 12
Les lecteurs parlent aux lecteurs 14
En classe un jour 18
Western spaghetti 20
B.d. Nard and Pat 22

AU BOUT DE LA ROUTE
Edito 25
Contre la route 26
Avant le grand départ 29
Afrique 30
Afrique du Nord, Proche-Orient 35
La route des Indes 39
Inde 42
Amérique du Nord 46
Canada 50
Amérique Latine 52
Amsterdam 56

Crumb 57
Petites annonces 62
Rock en France 70
Mosik 74
Free jazz 76
Tel quel 78

Actuel 21
Juin 1972
60, rue de Richelieu
Paris-2e
OPE 20-20

Pendant cet été, les bagnards d'**Actuel** prennent de grandes vacances, nécessaires apres deux ans d'effort. Aussi, nous sortirons fin juin un numéro double à 5 F qui restera en vente jusqu'à la rentrée d'octobre. Cela nous permettra aussi de préparer une nouvelle formule toute fraîche et si jolie...

Ont participé à ce numéro
Paul Alessandrini
Jean-Paul Assemat
Jean Basile
Bazimile
Jean-Pierre Benoît
Nicole Bley
Jean-Pierre Bouyxou
Michel Braudeau
Jean-Patrick Capdevielle
Daniel Cointe
Costric
Patrick Cothias
Nelcya Delanoe
Paul Entonnoir
Dany Gander-Gosse
Roger Gentis
Philippe Gloaguen
Noël Godin
Gotlib
Dr Hachis-Buisson
Dr Hip-pocrates
La Belette
Janique Laudouar
Albert Le Duc
Marc Piaull
Jean-François Pinso
Quadros
Claudine Quiblier
Jean-Paul Ribes
Pierre Scias
Super-Lolo
Serge Thion
Alain Viguier
Patrick Zerlib

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Gilles Février
Bernard Kouchner
Jean-Pierre Lentin
Patrick Rambaud
Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre
Maquette :
Claudine Maugendre
Didier Chapelot
François Vitalis
Jean-Pierre Weinzteim
Publicité :
A.B. Kamir
Secrétariat :
Sylvie

Composition :
L.I.T.O.,
Dépt Presse offset,
Paris-1er
Photogravure, montage offset, tirage :
Roto Technic offset
Diffusion : N.M.P.P.

Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.

Directeur de la publication : Jean-François Bizot.
Ce numéro a été tiré à 80 000 exemplaires.

nova press

ÇA VA PAS LA TÊTE ?

(suite et fin)

Les traductions de Laing (et celle de Cooper) **Psychiatrie et Antipsychiatrie)** sont arrivées exactement au moment où il fallait pour jouer un rôle de détonateur. Tu parles : il y avait eu mai 1968, la Psychiatrie comme l'Enseignement, la Famille et le reste, ça ne s'en était pas vraiment remis, on croyait que ça repartait d'un bon pied vers la guérison-adaptation de nos pauvres malades, mais en fait c'était fissuré de tous les côtés, il suffisait d'un coup d'épaule pour que ça s'écroule.

Laing en France, ça a été ça : un bon coup d'épaule au bon moment, ça a révélé la crise et ça lui a donné un nom : **Antipsychiatrie.** Autrement, toutes les idées que ça brasse auraient surgi quand même, un peu plus tôt un peu plus tard mais quand même.

Les psychiatres d'ailleurs, qui sont des gens cultivés pour la plupart, bien plus que la moyenne des médecins, ils se sont pas fait faute de remarquer qu'il n'y avait pas grand-chose de neuf dans ce que racontait Laing. L'histoire de la **métanoïa,** la guérison spontanée du délirant aigu si on lui fout la paix un minimum — ils ont dit (les psychiatres) eh bien quoi ? Y a longtemps qu'on sait ça, qu'une **bouffée délirante** c'est spontanément curable... Le problème, c'est : alors pourquoi qu'on les soigne ? A coup de médicaments, cures de sommeil, électrochocs et tout le tremblement. Bien sûr qu'on le sait (depuis le siècle dernier au moins) que ces malades là guérissent souvent très bien sans traitement. Ce qu'il y a, c'est qu'**on ne peut pas supporter qu'un type délire,** au lieu de « voyager » avec lui comme dit Laing (c'est beaucoup plus intéressant que de discuter avec qui que ce soit d'**équilibré),** on étouffe ça tout de suite, et après on dit que ce sont les médicaments qui ont guéri le mec, les labos ont grand intérêt à faire figurer dans leurs statistiques ces gens qui pourtant guérissent spontanément, c'est bien connu. Celui qu'on met entre parenthèses chimiques, s'il guérit, c'est pour revenir comme avant, et **c'est tout ce qu'on demande :** dans le fond, l'idéal de la Psychiatrie, c'est que rien ne bouge, que tout reste en état, c'est pour ça que quoi qu'ils disent, et qu'ils en soient conscients ou non, les psychiatres sont avant tout des **agents du maintien de l'ordre.**

(Je fais quand même une petite parenthèse parce que tout doit toujours être nuancé, il n'y a rien de pire que les positions abruptes : un type qui fait un épisode délirant aigu, on peut quand même lui donner des médicaments, quand ce ne serait que pour le faire dormir quelques heures toutes les nuits, ce qui est pas plus mal, ou pour apaiser son angoisse à des moments où c'est vraiment trop intenable — parce que ces voyages délirants, c'est quelquefois extrêmement pénible et il arrive qu'on côtoie de très près des expériences de mort — alors le gars à qui ça arrive, qu'il ne refuse pas systématiquement tout traitement, les médicaments c'est comme beaucoup de choses, cracher dessus d'une position théorique c'est très bien, mais il y a aussi des moments où on est bien content de les avoir.)

Ceci dit, la lecture de Laing et de Cooper est très insuffisante. Quand ils parlent de la « folie », on a l'impression qu'ils n'ont en vue que les schizophrènes délirants aigus. C'est faux bien sûr : en lisant attentivement, on se rend compte à certains endroits qu'ils sont bien conscients que la folie ne se résume pas ainsi, mais ils reviennent tellement au schizophrène aigu (et pour ce qui est de leur pratique ils n'ont guère parlé que des schizophrènes), ils focalisent tellement sur lui que tout compte fait on trouve que tout ça ne va pas bien loin. C'est très bien de proclamer que le schizo est plus « normal » que les gens dits équilibrés, que c'est la société qui est « anormale », que si le schizo devient « malade » c'est parce qu'on le réprime et qu'on l'enfonce — tout ça est absolument évident mais on n'avait pas attendu Laing pour s'en apercevoir. Artaud le dit avec bien plus de force, quand on a lu et approfondi Artaud, on n'a rien à foutre de Laing et on le trouve plutôt fade. Ce dont on peut remercier Laing, c'est d'avoir fini d'ouvrir la voie à la voix d'Artaud. Pour beaucoup de gens, il aura fallu la caution d'un psychiatre, Laing, pour qu'on prête vraiment attention à ce que disait Artaud, malade mental.

L'ennui avec cette focalisation sur le schizo, et les conséquences pratiques qui en découlent : création de « lieux d'accueil » pour la folie, pour mettre les délirants à l'abri de la répression sociale, c'est que ça désamorce presque entièrement le potentiel révolutionnaire de la folie. Je suis sûr que d'ici quelques années au plus, en Angleterre sûrement, en France peut-être parce que dans l'ensemble les pouvoirs publics sont nettement plus cons qu'en Angleterre, tout le monde sera bien content qu'il y ait des psychiatres assez cinglés pour vivre avec des schizos et les accompagner dans leur voyage : l'Asile nouvelle formule, on n'aura plus qu'à les remercier si ça éclabousse pas trop au dehors.

Le potentiel subversif de la Psychiatrie (ou de l'Antipsychiatrie) réside justement dans le fait qu'en réalité on voit très peu de malades délirants aigus, ceux chez lesquels il se passe quelque chose, un mouvement, une recherche, une aventure qui peut mener très loin. L'immense majorité des gens auxquels on a affaire sont au contraire des réprimés, des inhibés, des étouffés, des tordus et esquintés par la répression et le refoulement, des gens qui s'empêchent de vivre ou qui vivent lamentablement, misérablement, connement. Le problème, c'est pas de les laisser évoluer de leur propre mouvement, c'est de les aider à briser leurs chaines et d'abord de les amener à vouloir se libérer. Reich avait bien vu ce problème : malades ou pas, la plupart des gens tiennent à leurs chaînes, ils s'y accrochent et voudraient en plus en faire profiter les autres. Malades ou pas : à cet égard, je ne vois aucune différence entre un déprimé ou un alcoolique (les cas les plus fréquents qu'on rencontre en pratique) et un mec simplement moutonnier et adapté. Tu comprends mieux l'absence de différence fondamentale quand tu vois avec quelle facilité le mec adapté tourne au fascisme, qui lui alors est une sacrée maladie, une sacrée folie, non ? (voir Reich encore). Moi je dirais donc que la véritable recherche antipsychiatrique, encore bien balbutiante, devrait s'attaquer à cet énorme problème : la maladie-répression, la maladie-adaptation, et éviter que cette pathologie-là ne nous mène à la maladie-fascisme. Il y a un sacré boulot à faire de ce côté-là, et ça irait drôlement plus loin que Laing je te jure.

Roger Gentis.

Les Burmann contre Burmann

Burmann, bien décidé à faire toute la lumière sur l'affaire Burmann, vient de créer un collectif d'enquête sur l'internement de Burmann. Qu'est-il arrivé à Bur-Bann ?

A 23 ans, Burmann travaillait à Tours dans l'entreprise familiale Burmann, électricité en tout genre, entre ses deux sœurs célibataires, 44 et 36 ans, et son frère, 39 ans, calme père de famille inscrit au Parti Communiste. Les Burmann exploitent Burmann. Celui-ci, devenu gauchiste, revendique ses droits de salariés — malgré les cris et menaces de Mme Burmann, mère de Burmann, qui devient officiellement son patron. La tribu Burmann pèse lourdement sur les épaules de Burmann qui, ne pouvant plus tirer tranquillement ses tracts chez lui, décide de déménager. Menaces et cris de Mme Burmann, mère et patron de Burmann. Pour comble de malheurs, les camarades de Burmann — frère de Burmann, membres du PCF et de l'UEC, ne ratent jamais une occasion de frapper sur Burmann. Burmann se plaint à Burmann, son frère quadragénaire. L'autre ne veut rien entendre, rien savoir, ce qui lui vaut de la part de Burmann, son jeune frère, un splendide coup de poing dans la mâchoire. Réaction du frère de Burmann, calme père de famille et membre du PCF :

.. « Tu devrais aller voir un psychiatre. J'ai remarqué que tu avais, depuis quelque temps, tendance à être violent ».

— « Un psychiatre ? » réplique Burmann, 23 ans, gauchiste, employé dans l'entreprise familiale Burmann.

— « Tu n'es pas dans ton état normal. On n'envoie pas sans motif un coup de poing dans la figure de son frère ».

— « Mais je ne suis pas fou ! » rétorque Burmann-le-jeune-Burmann, celui qui a déménagé de chez lui et que venaient embêter les amis de Burmann-son-frère-plus-âgé.

— « Si tu n'es pas fou, tu n'as rien à craindre », lance habilement l'aîné des fils Burmann, qui ajoute : « D'ailleurs, je connais un psychiatre, on peut aller le voir tout de suite ».

Burmann, le cadet du clan Burmann, saute sur l'occasion. Il va lui dire, à ce psychiatre, ce qu'il pense des psychiatres. Les deux Burmann ne perdent pas de temps et vont sur l'heure dans la clinique de Vonte (Indre-et-Loire). Le Docteur W. les reçoit immédiatement — Burmann se demande bien ce que Burmann, son frère de seize ans plus vieux, a pu lui raconter. Et le psychiatre encaisse la colère de Burmann, lui conseillant quelques médicaments qu'il ne prendra pas. Burmann n'est pas fou, nom d'un Burmann !

Quelque temps plus tard, le 21 octobre 1970, Burmann est emmené au Commissariat : il a malencontreusement participé à une manifestation de soutien à Alain Geismar. Le soir du même jour, ledit Burmann s'écroule dans un coin de sa cellule, saignant du nez, épuisé. Il demande son médecin, affirme qu'il a des médicaments à prendre, qu'il est en congé de maladie. Le commissaire principal intervient au bon moment pour déclarer à ses sbires : « Burmann, c'est spécial. Si ça continue dans cinq minutes appelez le médecin ».

Peu après, une voiture de pompiers emmène Burmann, directement, au service du professeur S., psychiatre.

« Vous voyez ce qui arrive, quand on manifeste... J'espère que vous ne recommencerez pas » dit le professeur S. qui cherche à s'informer avant de formuler son diagnostic :

« A quel groupuscule appartenez-vous ? »

Silence de Burmann.

« Pourquoi êtes-vous gauchiste ? »

Silence de Burmann.

« Pourquoi avez-vous besoin de trois femmes ? »

Silence de Burmann (Eric), qui saisit la perfide allusion au cocon familial. Au terme de cet entretien, S. décide de garder Burmann en observation pour trois mois. Le 2 novembre, après onze jours d'internement peu légal, Burmann parvient à se tirer des griffes fétides de l'infâme S. grâce à l'intervention de ses amis auprès du Dr Polack, de la clinique de La Borde. Pire, à sa sortie de l'hôpital — alors qu'il était épuisé et hébété par les médicaments — on lui fait signer une demande d'internement volontaire rétrospective. Officiellement, Burmann aurait été « soigné » de son plein gré. Et tout le monde il est couvert, tout le monde il est gentil et souriant. Burmann, accablé, se rétablit lentement.

Il fait alors la connaissance de Chantal, fille d'un lieutenant-colonel en retraite recyclé dans l'Education Nationale. On imagine aisément l'ouverture d'esprit de l'homme : Chantal ne peut que se taire, et obéir. Puis ses parents vont s'installer à Poitiers. Elle reste à Tours et partage un appartement avec des amis. A peine a-t-elle profité de sa liberté que Burmann entre en scène. « Il ne me reste plus que mes yeux pour pleurer », larmoie la mère de Chantal lorsque celle-ci lui apprend qu'elle veut vivre avec Burmann, le fameux anarchiste arriviste, malade mental fanatique.

— « Il est épileptique, dit la mère, on s'est renseigné ».

— « Non, il est schizophrène », répond Chantal pour le défendre.

— « Comme il est très intelligent, affirme le père, il est épileptique ».

— « Et il refuse de se faire soigner », ajoute la mère. « Les épileptiques, c'est bien connu, exercent un grand pouvoir de fascination. Et puisqu'il te fascine, il est donc bien épileptique ».

La famille de Chantal mettra désormais tout en œuvre pour séparer leur fille de Burmann le Maudit. Chantages, provocations, tout est bon. Burmann porte plainte. Mais il a été interné — et ce fait peut se retourner contre lui. Burmann forme alors un Collectif d'Enquête sur l'affaire Burmann. Pourquoi Burmann serait-il fou ? Quand a-t-il été reconnu tel ? Pour sa famille, Burmann est fou parce qu'il est incapable de s'entendre avec ses parents. Pour le professeur S., Burmann est fou parce que gauchiste, inadapté à l'ordre social. Pour les gauchistes, Burmann est devenu fou le jour où il a contesté le gauchisme établi. L'Organisation Communiste Libertaire, à laquelle Burmann appartenait, refuse de le soutenir. Pour eux, Burmann est un malade : il a remis en cause son propre groupe. Le PSU et La Cause du Peuple, qui participaient au Collectif, s'en retirent. Ils refusent de dénoncer l'attitude de l'OCL et de soutenir financièrement le Collectif. Burmann est pour eux un problème secondaire. La Ligue communiste met Burmann à la porte sans détours : il n'est pas question de s'en prendre à l'OCL qui fait partie du « mouvement révolutionnaire ».

Sur la porte d'un dirigeant de la Ligue qui refuse de le recevoir, Burmann trace de sa plus belle écriture l'avertissement suivant : « Ici ponte de la Ligue communiste, à qui un fou demande d'être conséquent avec ses beaux idéaux ». Une heure plus tard, Burmann remonte à l'assaut, tire la sonnette, enfonce la porte et reçoit des casseroles, un réveil-matin et autres ustensiles légers en guise de réponse.

Bosse au front et moral blessé, Burmann reste seul. On lui fait bien comprendre qu'en face de groupes constitués il ne pèse pas lourd. D'étranges rumeurs courent à son propos : « Burmann est un flic manipulé par une organisation occulte ». « Allez vous faire voir », rétorque un Burmann superbe qui reste en tête à tête avec Burmann.

Partisans, dans son dernier numéro (Folie pour Folie) lui consacre un long article, les numéros 7 et 8 des Cahiers pour la folie mentionnent son cas. Burmann, isolé, continue avec acharnement à défendre Burmann. Il se cherche des amis, il cherche des sous. Solidarité financière : CCP E. Burmann, La Source n° 1 605.91. Adresse : B.P. 18 Rives-sur-Cher. 37005 Tours Cedex.

Paul Entonnoir

dessins de Topor
dans les Masochistes
Pauvert éd.

PETIT VÉLO, GRAND MOTEUR

Pour quelques centaines de personnes, le Gange coule rue de Buci et l'odeur de pisse qui vient du square enveloppe le Vert-Galant comme l'encens d'un temple. Les uns se rasent le crâne, au dedans comme au dehors, agitent grelots et tambourins, drapés dans des saris de moines tibétains. La bonne parole se noie dans les vapeurs d'essence du boulevard et, jambes ballantes, on contemple le goudron de la Seine, entre le Pont Neuf et la passerelle des Arts. D'autres trimbalent autour du monde un gourou de treize ans comme autrefois Barnum exibait Tom Pouce.

En ce printemps 1972, l'Orient fleurit. A la devanture des libraires on vous offre la sagesse pour trois francs ou le Yoga en trois mois (1), on dévore Alan Watts comme Aurobindo, des Upanishads sortent en livre de poche et Gallimard réédite des textes introuvables de René Daumal sur lesquels nous reviendrons. Il reste bien difficile de démêler le charlatan de l'homme sincère, et de toucher, derrière l'excès imbécile de quelques zélateurs d'un Tao qu'ils ignorent, la pureté des intentions. Les gens qui n'essaient pas de vous fourguer leurs principes comme une marchandise sont rares. Chacun, convaincu de sa bonne foi, détient la vérité. On joue aux premiers chrétiens, on a dîné hier soir avec Dieu, on fait peser sur le mouvement des planètes le sort du Vietnam, ou du Bengale. On affirme doctement que les gens s'entretuent parce qu'ils sont méchants. On se prend au sérieux, mais avec gentillesse. De bonzes tibétains comme vous et moi, splendides têtes d'Iroquois sortis d'un bouquin de Fenimore Cooper, en mystiques tremblants qui vagabondent de l'Odéon à la Samaritaine, je me suis retrouvé à la **Fondation de la Révélation.**

Très différents des autres immortels aux pieds sur terre, ils tiennent boutique dans les Halles. Au 3 de la rue des Innocents, on vend le travail artisanal des communautés et, dans les caves, une tea-shop est ouverte tous les jours — et souvent le dimanche — de quatorze à vingt-et-une heures (ou plus tard si personne ne se décide à partir). Tout au fond, sous les voûtes, Jean-Claude, barbu édénique, trône sous un bouquet de lilas au beau milieu de tout un attirail de bouilloires, théières, casseroles et réchauds. Le thé coûte deux francs, des dizaines de personnes viennent chaque jour s'y rencontrer, discuter, se reposer.

Etablie aux environs de Paris, la communauté — une dizaine de personnes — est à Paris depuis quatre mois. Boutique et tea-shop lui assurent la subsistance, et de nouveaux amis. Richard, qui ressemble furieusement à Gondebaud, roi des Burgondes, me prend à part. Comme la plupart des communautaires de la Fondation, il est allé en Inde, a parcouru tous les ashrams, rencontré des swami, des yogi...

Je branche le magnétophone. Richard se rapproche du micro et parle lentement, calmement, détachant chaque syllabe — un anglicisme ça ou là, avec une pointe d'accent américain, un torrent de bonnes vibrations un peu mièvres.

— « Nous sommes le 13 mai, sixième année Shiva Kalpa. Depuis six ans nous sommes sortis de l'ère chrétienne. Nous étions alors arrivés à un maximum de négatif qui, pendant des millions d'années, s'était traduit en guerres, famines et division. Il y a six ans, les savants nous ont dit : vous avez quatre ans à vivre. Et un renouveau s'est produit, qui s'est incarné en la personne de Father, brahmine de famille royale. Jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, Father — tu vois, c'est sa photo, là-bas — étudia toutes les écritures, les Vedas, les Upanishads, puis, pendant quarante ans toutes les formes de science. Il est parvenu ainsi à une synthèse de la connaissance... »

— « Qui s'est manifestée comment ? »

— « Un flash, du 14 juin au 19 septembre 1966. Il ne pouvait plus communiquer ce qui se passait, il avait une vision claire du passé, du présent et du futur. Avec sa famille indienne, il habitait un petit village près de Calcutta, apprenant aux siens comment atteindre progressivement la perfection. Il exprimait l'amour, tu vois, et aucun Indien ne voulait l'écouter, ils couraient après l'argent... Un jour, les premiers hippies sont arrivés chez lui. »

— « Et quel enseignement leur a-t-il donné ? »

— « Father nous a dit qu'il était temps de nous rassembler nous-mêmes et de nous reconnaître. Notre imagination est devenue exclusivement positive, nous ne vieillissons pas, nous ne mourons pas, nous sommes immortels... En devenant toi-même de plus en plus heureux, tu deviens un exemple, et les gens autour de toi sont heureux... J'arrive des Etats-Unis, où Father habite en ce moment avec sa famille indienne : des centaines d'Américains vivent avec lui à San Francisco. Au début, quand la Fondation s'est installée dans cette ville, nous étions cent huit, les cent huit noms de Shiva dont parlent les Upanishads... Passés maintenant au stade de surhomme, nous le vivons, nous le ressentons dans notre existence quotidienne ; comme tous les membres de la Famille ; nous nous étendrons au niveau de l'Etat, au niveau de la planète... »

Pendant notre conversation, des gens se sont assis à notre table. « Et les Vietnamiens, tu vas leur parler de Father ? » lance un type coiffé comme Lentin. « Pourquoi veux-tu que j'aille au Vietnam ? — lui répond Richard — je ne suis pas Vietnamien, on peut créer le paradis là où l'on est, rendre les gens heureux autour de soi.

Une jeune fille brune qui émerge d'une peau de mouton gratte patiemment la bougie qui vient de couler sur la table. « Qu'est-ce qu'on est bien ici, dit mon voisin. Chaque fois que je viens c'est pareil, je n'ai plus envie de partir ». C'est vrai, si *France-Soir* titrait en pleine page : « M. Dupont a été heureux, aujourd'hui », les gens se poseraient des questions, chercheraient à rencontrer cet étrange M. Dupont qui les insulte avec son sourire en tranche de melon. Mais la photo de Father domine la salle. Qu'on retourne le problème de tous les côtés, le Papa subsiste, avec sa barbe blanche et son bon sourire rassurant. Toutes les religions sont nées ainsi. Marche-t-il sur les eaux, cet immortel-là ?

Avant de m'en aller, Richard m'apprend que Father doit bientôt venir en France. Il cherche une grande maison avec un parc aux environs de Paris. Si vous connaissez l'existence d'une telle oasis, faites-le lui savoir. De toute façon, passez prendre un thé à la tea-shop, 3, rue des Innocents, Paris-2e.

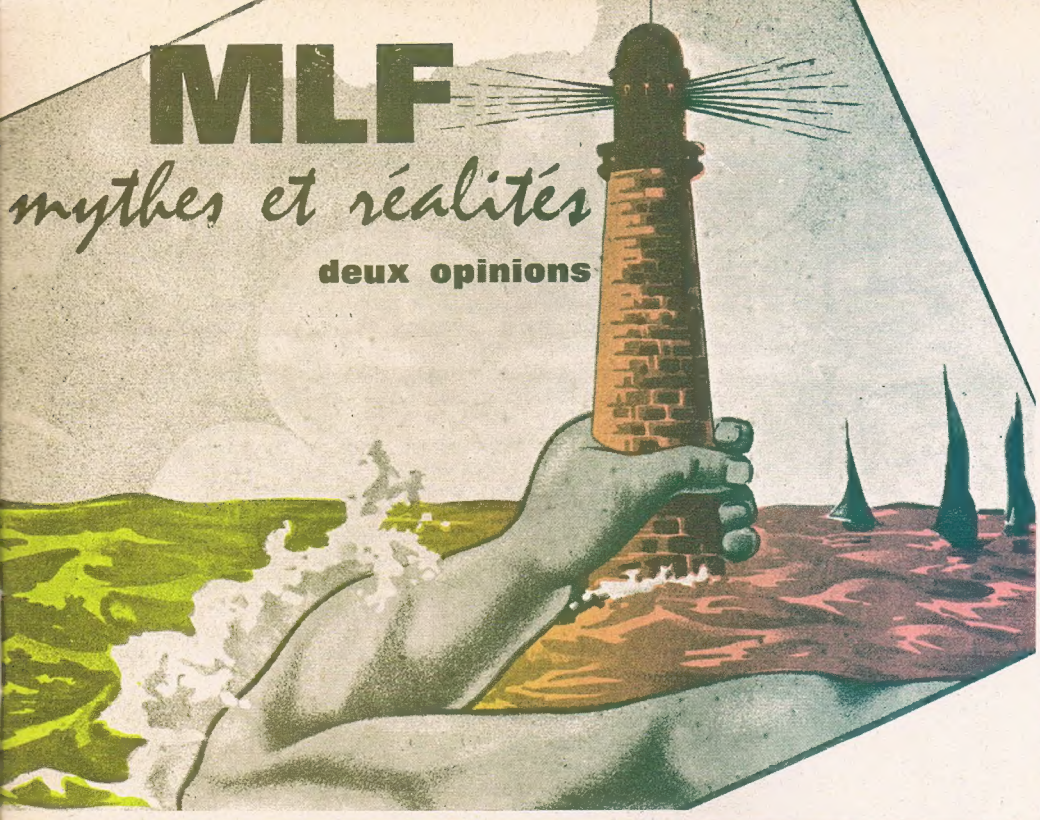
Derrière le bouton rouge de la machine enregistreuse, l'index féerique de Shri Rambauyana).

(1) A ce propos, et pour ceux que le Hatha-Yoga intéresse, les seuls traités sérieux sont dus à A. Van Lysebeth, chez Flammarion.

MLF

mythes et réalités

deux opinions



Et puis, ils ne se marièrent pas... Et pis ils n'ont pas eu beaucoup d'enfants...
Le meeting Féministe, qui s'est tenu tantôt, pendant deux jours à la Mutualité, et qui avait pour thème : « Dénonciation des crimes contre les Femmes », a « apporté » quelque chose d'indéfinissable.
Car pour le définir, il faudrait employer des mots de mecs, qui appartiennent à leur langage, construits pour la compétition, la force et le pouvoir. Et pour tout dire à la « Virilité » ; ou le fascisme, comme vous voudrez...
Intuitives ? Sensitives ? Instinctives ? En tout cas arrachées des barreaux barbelés des droguets à rayures.
Puis dénoncer dans la colère les agissements sadiques de nos bourreaux-papas, médecins, maris, artistes, amants ou militants de toutes catégories ; complices d'un système qui leur donne tous les droits, parce qu'ils possèdent la « Bite-Vénérable », faiseuse d'anges, de répression et de douleurs ; jamais d'orgasme ou de plaisir.
L'homme tire son coup. Et à partir de là, la joyeuse ronde des coups d'aiguilles-à-tricoter dans l'utérus, d'humiliations à poil, les deux pieds attachés sur une table d'avortement ; curetages à vif, sans compter les paroles blessantes, les gestes répugnants, avec tout le fric qu'ils en exigent, de ce « sexe " inférieur ", servile et dégoûtant » qui leur fait peur, parce qu'il est différent...
Pieds et poings liés et bouches cousues, les Femmes livrées aux hommes pour qu'elles subissent en la fermant, se sont débaillonnées pour se mettre à crier leurs souffrances, dénoncer les tortures, morales ou physiques, qu'elles subissent en se taisant depuis des siècles.
Pourtant, c'est tout en sifflotant l'hymne de leur Libération, et le pas un peu plus affirmé, que les mecs-spectateurs quittaient la salle, en se disant que ça sera pas pour demain que ces petites connes arriveront à leur égalité sexuelle, en s'y prenant comme ça !...

Pourtant, ce que les mecs ne peuvent pas voir, car leurs quinquets sont trop bouchés par tout ce que le système-phallaud et la culture, qui les a trop bloqués côté de la finesse, c'est que les Femmes n'en sont peut-être qu'au stade tendre et affectif du dévidage de leurs souffrances ravalées depuis des siècles, qu'elles psalmodient à leur façon en deux après-midi. Mais qu'elles en resteront pas là.
Les Femmes pigent vite, parce que c'est une question de survie pour elles, d'aller vite, vite, pour s'arracher à ce fumier puant qui les englue en les tenant aux sacrifices sentimentaux, et aux chantages à l'opinion publique.
Pourtant bientôt, ce seront les vraies sous-Femmes, sous-prolétaires de l'homme ; les Femmes-fléau-social, complètement braques, hurluberlues, hystériques et menteuses ; se débattant comme des noyées ; mégères méchantes, et morues extrêmistes ; les poissardes dégoûtantes, homosexuelles, lesbiennes et Gouines ; Pédales-perfides, rendues complètement folles, (parce que c'est en elles qu'est la Révolution) qui veulent réellement la mort de la phallocratie ; et toléreront jamais des arrangements avec les mecs ; qui arracheront tantôt des mains des « Femmes-supérieures » le Témoin qu'elles leur tendent pour le moment à contre-cœur, avec une manifestation comme celle de la Mutualité...
Du stade de la prise de conscience de leur aliénation, en gravissant tous les échelons de la remise en question du nerf-moteur de ce fumier qu'est le phallus, tout en passant par la dénonciation de ses horreurs ; les Mouvements Féministes, s'ils continuent de s'enferrer dans le Réformisme-à-la-petite-bourgeoise, comme le plus con des groupes gauchistes, vont essuyer une lutte-de-classe-sexuelle, d'une nature que jusqu'ici personne n'aura jamais connue, ni pourra empêcher...

Le 14 mai 1972
Nicole Bley

Les filles ont fait la fête le 13 et 14 mai à la Mutualité. Organisées par le M.L.F., les journées de dénonciation des crimes contre les femmes réunissaient des filles de tous âges, tous milieux et diverses nationalités, venues raconter leur expérience, se renseigner sur le mouvement, et contester parfois ses idées. Les mecs, très nombreux également et pour la première fois admis à une manifestation du M.L.F., en ont pris pour leur grade. Leur seul droit ce jour-là : ouvrir très grand leurs yeux et leurs oreilles. Au bout de quelques heures, un type a créé la confusion en voulant prendre la parole. Salle divisée ; les non l'ont emporté. Les filles voulaient mener la discussion du début à la fin, sans être interrompues par des arguments masculins.

Les crimes contre les femmes ? La maternité non désirée, subie, avortée, ou endossée par une mineure que l'on « place » dans un foyer où ses droits excèdent à peine ceux des repris de justice. Les filles du Plessis-Robinson sont venues raconter la lutte qu'elles mènent dans leur foyer, les brimades qu'elles subissent, les insultes, le gosse qu'on essaie de leur faire abandonner, etc. L'enfantement dans la douleur, selon la damnation chrétienne, ou « sans douleur » comme veulent le faire croire les médecins, alors que l'accouchement analgésique, véritablement sans douleur, est réservé à quelques privilégiées dans des cliniques privées.

Le viol, physique ou pas, les réflexions quotidiennes sur votre anatomie découpée en morceaux consommables. La frustration de ne jamais pouvoir s'affirmer, qu'en tant que complément d'un homme ; à moins qu'on réussisse à assumer une fonction généralement attribuée au « sexe fort », auquel cas on a fait « ses preuves » !

Pendant ce temps, les mecs se rassurent : « Intéressant le M.L.F., mais il a besoin de se radicaliser, de mûrir ». Quand se rendront-ils compte que les filles se moquent de leurs avis, qu'elles ne les attendent pas pour le jour où ils les jugeront assez mûres. Si les mecs veulent envisager une seule seconde de pouvoir travailler un jour avec les filles, ils ne doivent pas s'imaginer qu'elles les accepteront comme ils sont à présent. Le travail, ils doivent le commencer tout de suite sur eux-mêmes, car ce sont eux qui profitent de l'idéologie phallocrate qui domine notre société, ils la représentent, ils sont la courroie de transmission entre le pouvoir et la femme. Difficile à avaler pour un « révolutionnaire » qu'on est soi-même l'oppresseur. Sans doute, mais ce n'est pas le problème des femmes. Elles, elles en ont assez. Elles veulent vivre comme elles l'entendent, sans se référer constamment à un mec, sur le plan matériel, intellectuel ou affectif. Elles veulent avoir des rapports égaux entre elles, cesser de se faire complices de la tactique de division des mecs, par le truchement des rivalités entre femmes. Elles veulent vivre libres, et si les mecs en veulent autant, à eux de jouer. Les femmes commencent à sortir du tunnel...

Claudine Quiblier.

Note : MLF, 15, rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris (9e), ou B.P. FMA 370 13, Paris. Tél. 874-41-95 et 526-50-65.

Les mémoires d'un Yanne

Avec délice, samedi soir, j'ai fait la queue devant un cinéma des grands boulevards : trois quarts d'heure en sandwich entre deux tranches d'amoureux gris qui se suçotaient du coin des lèvres sous le regard bienveillant des familles en uniforme de sortie. Venus se détendre au spectacle affligeant d'une gaudriole bien française, ces braves gens ont été surpris de recevoir sans ménagement une dénonciation en règle de leurs soporifiques familiers, radio et journaux.

S'il y a un film politique en ce moment à Paris, ce n'est pas **Tout va bien** du tandem Godard/Gorin, parce que la salopette ne fait pas le prêtre ouvrier et que les longs discours font les sommeils profonds, mais **Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil.** Comme le pouvoir ne l'intéresse pas plus que la considération des honnêtes gens, Jean Yanne se permet tous les grincements de dents et ne ménage personne. Pas de démonstration, pas de bavardage, pas de méchanceté gratuite, pas même de caricature : la stricte vérité, le bilan de dix années passées à déverser le calembour et la dérision derrière les micros de nos trois radios préférées.

D'ordinaire, on met Europe I, RTL ou France-Inter pour ne plus entendre le voisin du dessus, ou parce qu'on a peur du silence. En même temps, on bouffe, on tricote, on fait la cuisine ou des mamours à la fille de la concierge qui a de grands yeux pâles. Après avoir vu le film de Jean Yanne, ce n'est plus possible : on éclate de rire, et on jette son transistor. La Radio Plus de Jean Yanne est une station comme les autres : l'endroit où l'on rencontre le plus d'ordures au mètre carré : ce journaliste, qui vous parle des guérillas colombiennes, savez-vous qu'il n'a pas décollé son gros derrière du palace trois étoiles, voisin de l'aéroport ? Et le type qui déverse ses regrets éternels sur la mort du premier industriel venu, si vous saviez ce qu'il s'en fout. L'homme politique qui répond en direct aux questions des auditeurs accepterait-il une piqûre de sérum de vérité ? Avez-vous déjà vu le fou-rire de la speakerine quand elle vient d'annoncer que Paulette Ménerlache, de Roubaix, demande à Madame Soleil si elle a raison de vendre son fonds de commerce ? Et l'individu qui vous donne le gagnant du Grand Prix de l'Arc de Triomphe, croyez-vous que s'il avait un tuyau il le jetterait en pâture à quelques millions de turfistes imbéciles ? Sans hypocrisie, pas de radio, pas de presse, pas d'information. On peut hésiter, devant l'ampleur du désastre, entre le chômage et le mensonge.

Refrain : Si Jean Yanne il faisait Route de Nuit, le Joint Français il ferait des petits. **Tout le monde il est beau...** est, comme tous les produits d'actualité, une denrée périssable et Jean Yanne rêve d'un cinéma d'actualité, films conçus, tournés et projetés en deux mois : il pourrait y (mal)traiter l'actualité à chaud, réussir ce qu'a manqué Jean-Pierre Mocky avec **Chut !**

Dernière chose : ne ratez surtout pas le court-métrage, **Kakicity,** où l'on voit, derrière les beaux chevaux de la gentille garde républicaine, du crottin et Georges Pompidou. Moralité : Dormez tranquille, braves gens, la ville sera propre demain matin. les tanks, Pierre Bellemare et les boueux veillent sur la qualité de votre sommeil — sans lequel ils ne seraient rien.

Le gentil Rambaud

LIBRAIRIE

Mandryka dans l'Echo des savanes

Il y a eu un petit événement, le mois dernier : c'était le 1er Congrès international de la bande dessinée. Ça c'est passé à New York, fin avril. J'y étais, mais étant très littéraire, je ne suis pas allé aux cocktails, ni à la réception du maire de la ville, Mr. Lindsay. (J'étais avec un collectionneur qui a rapporté quarante kilos de comics, j'ai rendu visite aux éditeurs et aux libraires travaillant pour l'underground. Ils ne sont jamais là. J'ai surtout rapporté mes impressions de New York. Mais ce n'est pas rien ! Et puis le **Zap** n° 4 qui se vend sous le manteau. New York est la ville la plus poétique que je connaisse.) C'était un événement littéraire quand même, et d'une grande importance, seulement par son existence. Historique, puisque c'est le premier du genre. L'événement est marqué en France par la sortie en mai de **L'Echo des Savanes,** revue que l'on peut considérer comme le premier « comix » du pays à être l'équivalent en qualité des célèbres « underground comix » américains, comme **Zap, Bijou** ou **Yellow Dog.** Avec des bandes de Gotlib, Brétécher et Mandryka, tous bien connus dans le journal **Pilote.**

Bouquins parus, à part ça : enfin la traduction de la suite de **Dune** (le livre à qui aucun de ses lecteurs n'a pu résister), **Le Messie de Dune,** Laffont, 22 F. Chez Christian Bourgois, ça arrive à tour de bras, et après avoir sorti **Reality sandwiches,** d'Allen Ginsberg, et **Le Retour des Tribus,** de Gary Snyder, il publie en mai **Les Tessons de Dieu,** d'Ed Sanders, 33 ans, new-yorkais d'adoption, éditeur du magazine **Fuck You/A Magazine of the Arts,** libraire et leader des Fugs, poète et journaliste. Ed Sanders présente les Yippies. Encore une pièce pour servir à l'Histoire. Maintenant si vous voulez enfin lire pour pas cher un texte d'Allen Ginsberg, vous êtes encore servi par le même éditeur (en 10/18, 8 F) qui réédite **Kaddish** en édition bilingue. C'est vraiment bien. Toujours lui pour la traduction du **Tarentula,** de Dylan, qui arrive bientôt. Le même éditeur que **Les Marx Brothers au cinéma** (Solar), publie ce mois-ci, Bogie, la biographie d'Humphrey Bogart. Si vous aimez les personnages, vous pouvez aussi lire l'histoire d'Al Capone publiée chez Laffont, 30 F. C'est vraiment intéressant. Chez Champ Libre, sortie du numéro 13 de l'Internationale Situationniste, sans doute le plus gros succès commercial de cet éditeur pour les jours à venir. Il s'agit de **La Véritable Scission dans l'Internationale/Circulaire Publique de l'Internationale Situationniste,** 15 F. Le livre **Free Jazz et Black Power** de Carles et Comolli existe maintenant dans la collection 10/18. Ceux de Toni Duvert, **Interdit de Séjour** et **Le Voyageur** sont publiés en édition ordinaire, ce qui les rend un peu plus accessibles (avant ils coûtaient 45 F et 75 F).

A venir, le tome I des œuvres complètes d'Alfred Jarry, pour les riches ou les bons voleurs, parce que ça sort dans la Pléiade. Chez Jean-Jacques Pauvert, qui est vraiment un éditeur sérieux, reprise et remise à l'office de **Vierge quand même, La Famille Rikiki, Pour Lire sous la douche,** et autres titres de Cami. Ça ne fait pas rire tout le monde, ça se comprend, mais certains en meurent de rire. De mon côté, j'aime assez. Mais comme un rien m'amuse, je ne prétends pas servir de référence. A titre indicatif, un des trucs qui vraiment me fasse bien rire, c'est la bande dessinée « Barbe-Noire le pirate », de Remacle. C'est vraiment simple.

Dr Hachis-Buisson.

TECHNOLOGIES DOUCES

Stockholm, 5 juin 1972. Las de faire des cauchemars apocalyptiques à peine la tête sur l'oreiller, de s'intoxiquer à la première narine en vadrouille et de frôler la débilité radioactive aux abords de certains bois, les gouvernements ont décidé de se réunir jusqu'au 16 juin pour ravaler leur façade respective. La Conférence de l'ONU sur l'Environnement tentera de désamorcer le combat écologique en brandissant l'épouvantail de la pollution.

Pour récupérer du même coup les opposants de cette simplification, l'ONU organisera parallèlement un Forum, chargé de revigorer l'esprit poussif des champions internationaux de la bisbille.

Troisième intrevention à Stockholm, celle de jeunes scientifiques en marge, jeunes bricoleurs améliorés et militants des groupes écologiques, pour qui l'écologie représente autre chose que de la fumée noire ou des bleuets. Ils veulent définir dès maintenant ce que pourrait être une alternative de vie. Manifestations, expositions, films, débats exprimeront le même souci : se donner les moyens de refuser le sort qu'on nous propose grâce à de nouvelles technologies, légères et décentrées, destinées aux petites communautés. Par exemple, la captation de l'énergie solaire, du vent, ou du méthane dans les déchets humains ; l'utilisation de matériaux simples en architecture, de nouvelles techniques d'agriculture. D'un côté, on cherchera comment ne pas mourir, de l'autre comment vivre. Une toute petite différence.

A Paris, l'Institut Görème, 35, rue Mauconseil, 1er, cherche à regrouper toutes personnes intéressées par les technologies douces. On reparlera de tout cela le mois prochain.

Pour ceux qui savent déjà se servir de leurs mains, et qui veulent s'initier à certaines techniques cet été, écrire à Philippe Arrêteau, Pazanan par Lablachère - 07.

D'autre part, pour dénoncer le racisme contre les pêcheurs à la ligne en période référendaire, les Amis de la Terre organisent, après la manif-vélo d'avril, un grand concours de pêche sur les berges de la Seine. Celui qui arrive à sortir de la Seine un gardon, même anémié, sera couronné roi des fous. A l'occasion, on pourra aussi gueuler contre le projet de voie express-rive gauche, qui ne fera que consolider le règne de l'automobile à Paris, et contre la pollution des rivières. En même temps commencera une opération-plantation dans toute la ville. Pour faire de Paris un jardin apportez avec vos cannes et hameçons, mottes de terre, carottes, poireaux, vaches, cochons...

Nuage qui pue

De l'autre côté de la barricade : les textes de la **bande à Baader** publiés ce mois-ci aux éditions Champ Libre. Passons sur les quatre-vingt pages de bouillie théorico-polémique flanquées au début du livre par un nommé Marenssin. Le groupe Baader-Meinhof, qui se désigne sous le nom de Fraction Armée Rouge (F.A.R.), a commencé à se manifester en Allemagne fédérale au mois de mai 1970. Sa première action armée sera l'organisation de l'évasion d'Andréas Baader, journaliste, militant de l'opposition extra-parlementaire (A.P.O.) emprisonné depuis dix mois pour avoir provoqué un incendie dans un super-marché de Francfort. Suivront plusieurs hold-up, pillages de banques, affrontements violents avec les flics. Ces « bandits de grands chemins » sont des intellectuels qui se réclament de l'enseignement de Mao et de Lénine : « organisation illégale de résistance », ils prônent la guérilla urbaine et s'en expliquent. La démonstration est claire, sans répétitions ni verbiages, ce n'est pas forcément une raison pour y souscrire, c'en est une pour considérer le problème.

Lin Piao Jr.

Un petit tour à l'étranger

Bernard C. Gladstone, juriste de Rhode-Island, vient de proposer officiellement un impôt de deux dollars sur les rapports sexuels. Gladstone prétend que la nouvelle loi ferait rentrer trente millions de dollars par an dans les coffres de l'Etat et « racommoderait de nombreux mariages ».

A l'approche des élections américaines, tout le monde commence à s'intéresser furieusement au vote des jeunes. Dans un beau geste spontané de patriotisme, le show business a commencé une grande campagne pour exhorter les jeunes à s'inscrire sur les listes électorales. Frank Zappa fut l'un des pionniers. Aujourd'hui, de nombreuses rock stars appellent à l'inscription sur leurs albums, les Beach Boys installent des bureaux d'inscription à la porte de leurs concerts, la firme A et M offre un double album gratuit à tout nouvel inscrit. Tous les groupes s'y mettent — des Doors à Chicago, y compris par spots publicitaires à la radio et à la télévision. Quant aux candidats présidentiels, ils sont partis à la chasse aux pop stars. Seul McGovern a quelque succès (James Taylor, Carole King, Chicago, Joni Mitchell, Paul Simon). Pauvre Humphrey — il n'a que Trini Lopez ! Et Nixon ? Frankie Avalon et Pat Boone — aussi débiles que lui.

Plus sérieux : le vote des freaks à l'échelon des mairies et des pouvoirs locaux : il y a déjà un an, des freaks de Berkeley obtenaient le poste de maire et deux sièges au conseil municipal. Aujourd'hui il y a deux conseillers municipaux chevelus à Ceres, un à San José, un à Cupertino, trois à Davis, etc... Après la Californie, Detroit : deux membres du « Human Rights Party » (soutenu par le Rainbow People party — John Sinclair et ses copains) ont été élus au conseil municipal d'Ann Arbor, la ville universitaire proche de Détroit. Grande controverse autour du fameux album **Concert for Bangla Desh** : plusieurs journaux ont accusé Allen Klein, le manager millionnaire de quelques ex-Beatles, d'empocher un dollar quatorze cents par album. Klein riposte par des procès à tour de bras, mais n'a pas encore ouvert ses livres de compte. On sait aussi que Columbia touche vingt-cinq cents par album et ne veut pas entendre parler de « charité ». On sait moins que tous les participants du concert touchent de copieuses royalties qui viennent des passages en radio de l'album. Quant au film, personne n'a encore précisé dans quelles poches finiraient les profits.

Robert Crumb a retiré son nom du générique de **Fritz the Cat**, de Ralph Bakshi : il semble que Bakshi en ait un peu trop rajouté de son propre cru. N'importe : les queues de freaks devant les cinémas qui le programment prennent des proportions alarmantes.

Le gouvernement américain lance le premier satellite équipé de détecteurs spéciaux pour dépister la marijuana sauvage. Il partira en juin de Cap Kennedy et planera à quinze kilomètres d'altitude.

Richard Nixon a nommé Elvis Presley membre d'honneur de la brigade des stupéfiants américaine.

Timothy Leary habite toujours en Suisse : celle-ci a refusé l'extradition demandée par les Etats-Unis.

En Californie, il y a aussi une pétition pour la légalisation de la marijuana. Si elle obtient trois cent cinquante mille signatures, elle deviendra une proposition de loi.

Les policiers se préparent pour la Convention Républicaine qui aura lieu en août. Ils annoncent la mise au point d'une armure en tous points semblables à celle des samurais du Japon médiéval. Le lieutenant McQueeney ajoute : « Avec cette tenue nous pouvons lancer des tomates et des pierres sur nos hommes et les frapper avec des bâtons pour ajouter du réalisme à l'entraînement. »

Petit tour dans les livres politiques

LA TORTURE DANS LA REPUBLIQUE, de Pierre Vidal-Naquet (Editions de Minuit)

Ce n'est pas une histoire supplémentaire de la guerre d'Algérie. Vidal-Naquet décrit un système, celui du colonialisme à l'apogée de ses répressions : la torture qui prend naissance dans la police — bien avant 1954 — pour s'étendre ensuite à l'armée, des magistrats presque partout complices, une classe politique — IV[e] puis V[e] République — parfaitement informée, et qui accepte toujours quand elle n'ordonne pas. Nous avions bien oublié : voici pour la première fois depuis cette guerre l'exposé précis des faits dans leur morne répétition, et comment nos bourgeoises et libérales Républiques ont nourri l'horreur. Dans toute l'Algérie, pendant huit ans, l'armée française a massacré populations et combattants nationalistes, elle a enfermé deux millions de personnes dans de véritables camps de concentration, elle a systématiquement torturé les militants arrêtés. Les commissions d'enquêtes officielles, dupes ou complices, et toujours lamentables, n'ont rien su empêcher. La presse, du **Monde** à **l'Humanité** en passant par **l'Express,** a publié une masse considérable d'informations : aucune émotion réelle dans le public, la France se taisait à de rares exceptions près, la jeunesse partait combattre les Algériens avec l'approbation gênée du Parti Communiste. On connaissait pourtant les coupables les plus notoires, jamais poursuivis, et les noms des responsables politiques. Tous y sont passés : de M. Mitterrand, ministre de l'Intérieur en 1954, puis garde des Sceaux de Mollet, à Edgar Faure, président du Conseil, Chaban-Delmas, ministre de Gaillard et comploteur du 13 mai, puis Debré, Messmer — et de Gaulle et Malraux qui couvraient comme jadis ce bon M. Coty...

Il est bon de rappeler qu'après celui de Michel Debré, le gouvernement qui mena le plus longtemps la guerre — et peut-être le plus brutalement — fut le gouvernement socialiste de M. Guy Mollet, où figurait nombre des hommes qui aujourd'hui avec l'union des gauches prétendent nous reconstruire une démocratie. Tout ceux là ont accepté le crime collectif, les interrogatoires à la baignoire ou à l'électricité, les exécutions massives et sommaires, ils ont envoyé leurs flics, leurs soldats et leurs avions contre un peuple en arme.

Bien sûr, c'est de l'histoire. Mais le régime qui a engendré de tels immondices pourrait bien y revenir. Si les généraux ont été mis à la retraite, les politiciens et les policiers sont toujours là, et les grandes masses conservatrices dans toute la France, dans toutes les classes, à droite comme à gauche, qui se taisaient ou approuvaient. Et si le régime encore était seul en cause. La démocratie bourgeoise n'a hélas pas d'exclusive en ces matières. Nous savons que le dernier militaire française parti, on a recommencé à torturer dans les commissariats de police de l'Algérie indépendante.

LA PURGE, de Christian Jelen (Editions Fayard).

Autre gangrène, l'antisémitisme. Celle-là, de nos jours, se porte mieux à l'Est après avoir empoisonné l'Occident pendant des siècles. Jelen raconte le faux complot sioniste de 1968 en Pologne, le matraquage des étudiants, l'omniprésence de la police politique. Le stalinisme n'est pas mort pour avoir pris d'autres voies et le régime lui a bien survécu, avec ses hiérarchies et ses secrets, et les privilèges d'une bourgeoisie rouge. Pour réprimer les révoltes universitaires de 1967, on ranime un incroyable chauvinisme qui désigne aussitôt les présumés coupables : les Juifs — comme aux plus beaux temps du Moyen Age européen ou du tzarisme. Travail « scientifique » : la section anti-sioniste du ministère de l'Intérieur établit soigneusement ses dossiers, remonte les générations pour dresser le fichier des Juifs, des demi-Juifs et apparentés, des Polonais fréquentant des Juifs et même de ceux « qui auraient une mentalité juive ».

Devant la répression, le certificat de baptême devient une sauvegarde en Pologne socialiste. Tout cela se termine un jour sur fond d'émeutes ouvrières, les tanks contre les grévistes, la chute de Gomulka, puis un nouveau pouvoir qui ressemble fraternellement au précédent. Jelen a traduit les textes, publié les récits des exilés, rassemblé les documents : l'ignominie de la réalité dépasse de loin les fictions de l'anti-communisme.

un festival boiteux

Notre envoyé spécial, M. Vachard, n'a pas pu tenir longtemps sous les colonnades de stuc et les marbres glacés du Palais des Festivals, gâteau pourri des âges révolus où les starlettes ne viennent même plus dévoiler leurs derrières dodus devant les rescapés d'Hollywood. On l'a surtout rencontré, dit-on, dans les petites salles graveleuses où l'on projette sur un écran souillé Eve mon désir, Ne me fais pas gerber Suzette, Va voir chez Polo si j'y suis **et autres chefs-d'œuvre. Voici le compte rendu de ses observations maniaques.**

Cannes, moi, j'aime ça tout plein. Cette année, les nanas étaient cornegidouillement excitantes, les flics étaient plus coquins que jamais, les messieurs avaient des smockainjes de toutes les couleurs, mais les films, pfffttt, ne cassaient généralement pas trois pattes à un cannard. Ces films, on peut déjà en voir certains à Paris, d'autres y sortiront bientôt, les derniers resteront inédits de notre douce mère patrie. En voici un petit panorama, très sélectif, les meilleurs et les plus mauvais. De toute façon, il serait trop ardu de parler de chacun des films visionnés au rythme de huit à dix par jour, entre deux cuites.

Tout d'abord, les grands machins culturels et officiels, présentés en grande pompe. Le Lelouch **(L'aventure c'est l'aventure)** est épouvantablement putain, incroyablement con et foutrement réactionnaire, et il n'y a là rien que de très normal. Le Vautier **(Avoir 20 ans dans les Aurès)** est un vrai piège à cons, l'exemple type de faux cinéma courageux. **Le Silence,** de Shinoda, se paie le luxe d'être à la fois chiatique, chrétien et Japonais. **Macbeth,** de Polanski, est le plus mauvais truc d'un monsieur dont on vient à se demander s'il n'est, somme toute, pas beaucoup plus couillon qu'il ne le paraissait d'abord. **Les visiteurs,** de papa Kazan, contient d'hilarante façon tous les vilains problèmes de la vieille droite virile, désormais touchée par la foi, la grâce et l'horreur de la violence. **La vraie nature de Bernadette,** du Canadien Gilles Carle, est bien gentil et bien naïf et bien pudibond. **Fritz the Cat,** dessin animé de Ralph Bakshi, d'après les bandes dessinées de Crumb (vous connaissez ?) est vachement sympathique, plutôt rigolo, résolument obscène mais relativement raté et c'est fort dommage. **Maria,** film hongrois de Mme Meszaros, est atrocement bête autant que magnifiquement léché. **Tout le monde il est beau...** de Jean Yanne, rénove le cinéma poujadiste : c'est un film qui fait l'Yanne pour avoir des sous. **Papa les petits bateaux,** de Nelly Kaplan, est délicatement navrant. **Solaris,** de Tarkovski, se débrouille pour être le film de science-fiction le plus emmerdant de tous les temps, malgré son thème emprunté à Stanislaw Lem. **Les Dupes,** de Tewfik Salah, est le premier film syrien, ce qui est très bien, et c'est aussi un film stupide et ennuyeux, ce qui est très mal. **Pays du silence et de l'obscurité,** de Werner Herzog, fait du sentimentalisme chez des sourds et aveugles dont on n'a rien à glandouiller. **Jeremiah Johnson,** de Polak, est un western pas rasoir mais c'est strictement tout.

Voilà. J'ai dit du mal de pratiquement tous les zinzins présentés plus ou moins officiellement, et on va encore remarquer, screugneugneu, que je n'aime aucun film. Eh ben, tralala, ploum ploum, c'est pas vrai, et j'ai même poussé l'inconscience jusqu'à assez aimer l'un des films en compétition. Celui, justement, que tout le monde a détesté. Celui qui a été chahuté par toute la critique. Celui que les gens sérieux ont jugé indigne d'un grand festival international. Il s'agit de **Malpertuis,** de Harry Kümel. C'est pas un chef-d'œuvre, oh non, oh non, c'est quelquefois tartignolle, mais woow, c'est néanmoins plutôt chouca, joli joli joli, doucettement cinglé, fantastique en tout cas, pas prétentieux qui plus est, et puis merde, ça fait plaisir de voir un arrière-petit-fils des films de Tod Browning promener ses malhonnêtetés sur un écran jusqu'alors voué aux fientes bressonniennes, truffaldesques et viscontiennes.

Les bandes projetées en marge du festival étaient souvent aussi nulles que les autres. **Doomwatch** (de Peter Sasdy) est un film d'horreur radicalement soporifique ; **Cannibal Girl** (d'Yvan Reitman) mêle anthropophagie, trous du cul, humour pas drôle et ennui en un indigeste cocktail ; **Galaxie** (de Mathieu Reszenier), le premier film de science-fiction sans la plus petite once de science-fiction ; **Le seuil du vide,** de Jean-François Davy, déshonore Kurt Steiner (qui a participé au scénario, inspiré d'un de ses chouettes romans) ; **Sweet Kill** (de Curtis Hanson) est un sale thriller érotico-violent, et résolument proflic ; **La Goulve,** de Mario Mercier, devrait être déposé d'urgence en quelque musée pour servir d'étalon-or à la nullité satisfaite et antipathique ; **Lénine, you rascal !,** du danois Stenback, est merdique à souhait.

Pour ne pas lésiner, voici vite un éventail de films qui, à des degrés divers, m'ont fait mouiller ma petite culotte : qu'il serve de guide aux ciné-maniaques obsédés sexuels : **Au service du Diable** (ex- **La plus longue nuit du Diable),** de Jean Brismée, bénéficie d'une belle photo en couleurs, de décors aguichants (de Jio Berk), de la poitrine d'Erika Blanc, de la présence de Lucien Raimbourg et d'une apparition de Daniel Emilfork. Avec tout ça, le film est loin d'être réussi, Brismée ayant vraisemblablement traité son sujet avec trop de détachement dédaigneux. Le Diable étant un type démerdeur, il sauve quand même, in extremis, ce film dans lequel, malgré le titre, il n'apparaît point.

Las Ibericas Football Club, ça, c'est une pure merveille, au demeurant confectionnée avec les pieds par l'espagnol Pedro Maso. C'est une histoire où des dames montrent leurs cuisses, ont peur des souris blanches, jouent au football et disent n'importe quoi. C'est parfaitement crétin et suavement délectable.

Autre trésor, **La Bête ensanglantée,** de Mario Bava qui, en de somptueuses images, retrouve son ancien génie pour trousser une œuvre pleine de sang, de peur, de surprises et d'émotions aussi fortes que folles. Ce Bava-là, c'est du gâteau, une vraie friandise.

Si vous aimez les choses malsaines, hors du temps, ordonnées selon un rituel magnifique et illogique, vous aimez l'opéra, et vous avez bien raison : vous adorerez **La Mort de Maria Malibran,** de l'allemand Werner Schroeter. Celui-ci s'est payé l'audace de ne pas faire un film sur l'opéra, non plus qu'un opéra filmé. Il a, avec une force et une sobriété peu communes, plus exactement recréé dans un film le climat propre à l'opéra et à ses fastes décadents. C'est fascinant, envoûtant et merveilleusement érotique, c'est baroque et insolite, en un mot c'est sublime. Et c'est, croyez-moi les petits enfants, mille fois plus gonflé que les rata-

toutes plaisamment concon-testataires de l'habituel « jeune » cinéma.
Un autre machin dont le cérémonial ne va pas sans rappeler celui de l'opéra, c'est **Luminous Procuress**, de Steven Arnold. C'est pas réellement le super-panard, nenni, mais ça sort un peu le cinoche zundairgroundeux de la soupe dans laquelle il s'est foutrement enfoncé.
Grosse et réjouissante venue à Cannes, aussi, de films de Jésus Franco. Son **Dracula prisonnier de Frankestein** (avec Howard Vernon en vampire, et avec un loup-garou en prime) ne vaut pas pipette, mais il est bougrement jouissif, rigolard, sympa, euphorique et estimable.
Puisqu'on est à parler de fesse, à signaler un étonnant moyen-métrage japonais, extrêmement bandant, de S. Terayama : **Emperor Tomato-Ketchup.** Dames bardées de cuir, croupes offertes à des cravaches, pipi-caca à la bonne franquette, petits garçons vicieux qui grimpent à poil sur des cochonnes adultes en tenue itou, petites filles perruquées et maquillées et pas avares d'impubères nudités : on est loin, avec Terayama, de l'érotisme à la mode aujourd'hui, qui est sain, moral, flic et chiant. Bref, la bagatelle vue par Terayama, c'est spécial. Faut aimer.
Avalanche, encore, de longs métrages pornos. **History of the blue movie** est une anthologie du cinéma clandestin, de 1900 à nos jours. Jusqu'à la partie 1920, c'est époustouflant. A partir de 1920, c'est d'un ennui, d'un triste et d'un lugubre qui feraient tout juste bavoter quelque vulgaire goimard. Ladite anthologie, signée Alex de Renzy, est toutefois assez intéressante.
Et puis, surtout, il y avait des tas de films chinois. Je ne sais pas si vous vous en êtes rendu compte, mais le cinéma chinetoque est le plus exaltant du monde. La Chine Populaire, jusqu'à la révolution culturelle (après elle, c'est devenu catastrophique : voir les ratas récemment montrés à Paris), a produit des quantités de films comiques, films fantastiques et films hénaurmement propagandistes qui sont fort gaillardement et allègrement caracolants. La Chine de Hong-Kong, elle, produit des films incroyablement sanglants, fous, époustouflants. C'est de Hong-Kong que viennent **Fist of Fury** (avec Bruce Lee), **The big boss** (idem), **Zatoichi and the One Armed Swordman** (avec Wang Yu), **Vengeance** (de Chang Cheh) et **Les griffes de jade** (de Ho Meng Hua). Ces deux derniers titres étaient les films les plus chouettes du festival. Le premier accumule cadavres dégoulinants de sang, petits ballets acrobatiques, dos lardés de poignards, vilains messieurs, donzelles pas honnêtes, tronches net tranchées, pendaisons surprenantes et j'en passe. Le second magnifie les charmes d'un Zorro femelle sur laquelle, toutes les dix secondes, dégringolent de méchants bandits que cette gente demoiselle estourbit chorégraphiquement, inventivement, cruellement et élégamment. Ces deux films ont quelque chance de sortir bientôt en France : il faut, désormais, sévèrement surveiller les programmes des salles de quartiers, pour ne les rater à aucun prix.
Le plus gros succès de rigolade du festival mérite toute l'attention des petits curieux. Il s'agit de **General Massacre,** film superbement débile produit, écrit, réalisé et joué par Burr Jerger, un dingo de la plus belle eau.
Une mention spéciale, émue et stupéfaite, enfin, au bizarre film américain d'Eugen Bobow, **My wife and my pussycat,** qui imbrique loufoquement, avec une absence de créativité qui frôle une manière de génie, des éléments aussi divers que fornications entre femmes et lions de l'Atlas, amours mélodramatiques et chastes chez les paysans pauvres, réformisme politique bêbête, apologie systématique du gadget crétin, mysticisme néo-priapique et humour scatologique.
Ultime précision : les délais de mise en page étant ce qu'ils sont (c'est la formule consacrée qu'emploient tous les journaleux, mais oui), ces lignes sont écrites alors qu'il reste à se dérouler six grands jours de festival. Six grands jours, ça représente des quintaux de films, parmi lesquels on peut faire d'éblouissantes trouvailles. Ces films-là, pourvu qu'ils en vaillent le coup, on vous en parlera peut-être un jour. Si vous êtes bien sages, et si on n'a rien de plus transcendant à faire.

Jean-Pierre Bouyxou

A bout de souffle

Tout va bien, **de Godard/Gorin, avec Yves Montand et Jane Fonda : dans un pays — la France — des campagnes. Dans ces campagnes, des villes. Dans ces villes, des maisons, et dedans : Montand et Fonda. En mouvement, plus ou moins rapide, les agriculteurs manifestent, les ouvriers manifestent. Et Montand et Fonda ? Ils sont des intellectuels, lui cinéaste, elle journaliste, de gauche et libéraux : bourgeois bien-pensants.**
A l'occasion d'une enquête sur les patrons en France, ils visitent **le patron d'une entreprise de charcuterie — un bout de gras de** la Salamandre **— manque de pot, qui vient d'être séquestré par les employés de la boîte — un zeste de** Coup pour Coup **— contre l'avis des syndicats. Les employés ne hachent pas menu leur force renaissante : ils séquestrent les visiteurs avec le patron : qu'ils discutent ! Pour discuter, ils discutent, et pour le couple, ce sera, « quatre ans après mai 68 », une deuxième révélation.**
« Grand film d'amour », « grand film réaliste », disent les publicités. Ce qu'obtiendront les grévistes après cinq jours de luttes, on ne le sait pas, si on découvre, avec Montand/Fonda, le pourquoi de la grève sur le tas : exploitation, aliénation. Les gauchistes, pardon, les maos, « humilient » le patron, comme ils sont, ils étaient, chaque minute de leur vie, humiliés ; les femmes sont présentes dans la lutte, lutte gaie, houleuse, chantée, scandée. Le patron s'explique. Le délégué C.G.T. s'explique. Yves Montand et Jane Fonda s'expliquent : leur situation privée est à l'orage, lui ne tourne plus de films, elle ne se sent plus à sa place, elle se bloque.
Suspense : vont-ils se séparer ? Crise de conscience historique, prise de conscience historique, le vrai sujet du film est là : repensant his-to-ri-que-ment leur situation, ils l'insèrent dans la réalité sociale, dans leur pratique quotidienne ; ils découvriraient, naïveté, candeur, ou extrême lenteur de fonctionnement de leur cerveau, l'ineptie de leur vie passée, le non-sens de leurs « luttes » précédentes. Ils vont de nouveau pouvoir travailler. Un film didactique ; démonstratif ; probant. Yves Montand, vrai acteur et faux militant, est démoli, et Jane Fonda. Dans un Carrefour **tentaculaire, une bande de joyeux maos joue tristement au rugby avec les boîtes de conserves, emplissant à ras-bord leurs caddies. Des flics. Le public dans la salle ne suit pas. L'hypermarché Carrefour, c'est propre, c'est moderne, on y trouve de tout, c'est moins cher qu'ailleurs. Tout va bien.**
« Ouais Georges, mieux qu'en 68 » répète encore la pub pour Tout va bien. **D'où vient que le film n'a pas la violence des précédents Godard, ce côté ravageur tout beau tout neuf qui créait un choc ? Godard reste le seul à maîtriser le langage cinématographique... N'entrons pas dans ces considérations, style « langage de la réalité — réalité du langage »... Disons que tous les plans nous ramènent au cinéma, dans une salle, face à un écran : pas de mystification ! Karmitz, dans** Coup pour Coup, **aurait voulu nous faire croire à la réalité des luttes qu'il projetait sur l'écran, qu'il construisait. Il aurait voulu s'effacer, montrer une lutte. Mais le film était pourtant construit, la grève reconstituée, fabriquée. Karmitz a joué le jeu du réalisme, il l'a très bien joué, mais on peut s'interroger sur ce jeu. Après tout, son film est bien moins violent, bien moins « vrai », que la bande vidéo qui lui a servi de support et qui avait été prise lors d'une vraie grève, lors d'une vraie prise de parole dans une usine. Godard, à sa façon — toujours** magistrale **— refuse ce jeu : les ingrédients du film, il les démonte, il les décortique. Nous ne sommes pas trompés sur la marchandise : serait-on une seconde tenté de croire que nous sommes réellement dans un bureau directorial, avec le patron, une journaliste, un cinéaste ? La caméra prend du champ, et sur l'écran les acteurs ne sont plus que des jouets : des acteurs ; on nous montre en coupe toute l'usine : un studio de cinéma.**
Le film est distribué dans les circuits commerciaux. Il est précédé de spots publicitaires. La place coûte 11 ou 12 francs. Tout va bien.
Et à la sortie qu'entend-on ? « Ce n'est pas du cinéma ». Diable ! Que leur faut-il alors ? Nous sommes au cinéma, et Godard casse les mythes. Maintenant qu'ils sont cassés, comment sortir de ce cul-de-sac ?

Gilles Février.

les chevalets de la table ronde

En assommant sauvagement les mécontents, la garde mobile a inauguré l'exposition Pompidou. Des exposants décrochent leurs toiles, d'autres résistent à coup de fresques. Les organisateurs eux-mêmes, libéraux coincés entre le pinceau et le bâton, sont choqués. Notre article, écrit avant ces événements ridicules et bestiaux, n'a pu en tenir compte. A tout hasard, nous attendons la démission d'un ministre écœuré.

Paris n'est plus la nécropole de l'art moderne, laissée pour compte des courants importants, à la traîne d'idées venues d'ailleurs. La France, ce grand pays au passé glorieux, abrite de grands artistes. Nous sommes heureux de vous l'annoncer : ils exposent pour trois mois au Grand Palais, près de la Concorde, sous le patronage initial d'un amateur éclairé qui se meuble « design », M. Georges Pompidou, président de la République. Tous n'y participent pas, cet auguste patronage en a fait fuir, et des meilleurs, Martial Raysse, Le Parc, Aillaud, etc. L'expo Pompidou, ainsi la nomme-t-on, a fait exploser l'apparente solidarité des artistes malheureux et brimés. L'insulte a fleuri, vénéneuse ou grotesque, les gauchistes se sont fâchés, les peintres non représentés et ceux qui se sont volontairement écartés ont fondé un Front des Artistes Plasticiens, foyer de guérilla en milieu artiste. Grands principes marxistes léninistes parfois venus au renfort d'une imagination défaillante, disent les uns. Non à la récupération, nous ne serons pas la caution culturelle de Pompidou, répondent les autres. Nous avons tout essayé pour y voir clair.

Pour commencer, nous avons tenté d'organiser un débat entre les « libéraux » de l'exposition, comme Kermarrec (qui se situe entre l'abstrait et le pop), Monory (entre le pop et l'hyper réalisme), Ben (entre le pop et Dada new look) et les marxistes-léninistes, Cane, Dezeuze, Devade du FAP. Ils se sont bien insultés, ont théorisé hors de notre portée, se sont accrochés, une fois de plus, sur le thème « art et révolution ». Quelques exemples du résultat obtenu :

Monory : L'école de Paris est en veilleuse depuis longtemps, et le mythe de sa subsistance me semble bien lui-même assez mité. On recommence toutefois à percevoir quelques signes de vie...

Devade : Preuve que le mythe n'existe plus, le gouvernement Pompidou est obligé de le faire renaître avec cette exposition. Il essaie de remettre en place un groupe de peintres officiels capable de représenter la peinture française dans le monde, et espère ainsi faire renaître à Paris un marché disparu... De toute façon, l'école de Paris n'a jamais été productive — je parle en termes de qualité. Vite dépassée par New-York, on ne voit pas très bien ce qui pourrait actuellement remplacer le travail effectué en Amérique depuis 1945.

Monory : Je ne crois pas. On observe depuis un an le processus inverse. Prenons par exemple le cas de la peinture hyper-réaliste. On prétend qu'il s'agit d'une invention américaine, mais je connais des Européens qui la pratiquent depuis plus de dix ans. Seulement, les peintres américains ont été mis en valeur plus rapidement par le fric. (...)

Ben : Ma position est claire et simple. Le vrai problème est de savoir si cette exposition sert ou non à la communication d'idées nouvelles. Le renouveau créatif est important, et il faut le montrer. Les peintres de cette exposition ne sont peut-être pas très bien choisis, mais cela existe, est positif, et je suis pour.

Cane : Mais Pompidou est ravi, et je suis contre. (...)

Monory : Dans ce cas, logiquement, tu ne peux plus te montrer à personne. Tu n'as qu'une seule attitude conséquente à adopter : t'arrêter de peindre et partir en usine. (...)

Actuel : Et en dehors des expositions ? Pensez-vous par exemple qu'une vis d'Oldenbourg place de la Concorde puisse provoquer une prise de conscience du public ?

Dezeuze : L'ouvrier qui rentre de son boulot ne la verra pas. Il n'a pas une connaissance de la peinture nécessaire car l'Etat bourgeois a pris soin de le maintenir dans l'ignorance. Il y a aussi la fatigue, les problèmes... Voir la peinture implique que l'on en ait la possibilité. (...)

Ben : A l'occasion de cette exposition Pompidou, beaucoup de gens découvriront la nouvelle peinture, et moi je veux que mon travail soit connu par le plus grand nombre.

Cane : C'est un point de vue de petit commerçant.

Ben : Je suis le seul à ne pas dissimuler les vrais raisons de mon attitude. Ceux qui ont refusé de participer à cette exposition sont intellectuellement malhonnêtes. Mon but est de donner mon travail à voir.

Nous on s'amuse, eux ils s'emmerdent

Chaque année les gens d'Amiens regardent passivement défiler le morne cortège du Carnaval. Tout y est : majorettes tremoussantes, chars fleuris, fanfare croassante. Un [illegible] fête la preuve irréfutable qu'on ne s'ennuie pas. Le dimanche 7 mai, [illegible] flonflon, [illegible], le matin du grand jour sent déjà la frite et la joie de **commande. La kermesse, pourtant, sera troublée par un groupe de curieux agitateurs rassemblés sous la noble bannière du groupe de Recherche des Illettrés, section Française de l'Internationale Merdique ; étudiants et ouvriers, une centaine de personnes bien décidées à saboter cette triste journée et à agiter un peu l'euphorie** [illegible] des cent mille spectateurs. « Nous invitons tous ceux qui veulent réin[illegible] la vie, écrivaient-ils dans un tract, les embêteurs de tout poil, les écriveurs, [illegible], arteurs, assez de passivité, amenez vos veaux, vaches, cochons, couvées, amenez vos fanfares, vos pancartes vos masques vos peintures de paix, amenez **vos déguisements et votre espoir ».**

[illegible] matin on se retrouve devant la cathédrale cent cinquante à cent quatre vingts [illegible] esprits avec victuailles, duvets, masques, guitares, tam-tams... Carnaval 01 [illegible] alors majestueusement vers le centre de la ville où se dresse, comme [illegible] la potence, le podium qui verra la consécration de Miss Carnaval. Après [illegible] hésitations, tous montent entourer l'animateur qui en abandonne bien vite [illegible]. Les officiels tordent le nez, la foule est surprise, puis l'ambiance se crée. [illegible] passent, qui sont portés en triomphe, des véhicules à essence sont inter[illegible] déjà connu de « Ca pue, ça pollue, ca rend nerveux ». Un chanteur impro[illegible] couplets sur l'air vicie qui ressemblent à s'y méprendre à la chanson des [illegible]. Les notables de la Cité reportent l'élection dans un magasin [illegible] tous se précipitent contre la vitrine qui, sous la poussée, vole en confettis. [illegible], réprobation dans l'assistance, « c'est toujours pareil » meuglent certains... [illegible], le contre-Carnaval a des crampes d'estomac il se regroupe pour pique-niquer [illegible] parvis de la cathédrale. Soudain, c'est la rafle, les matraques s'abattent, on [illegible] les agitateurs dans des cars et tout le monde se retrouve dans une caserne [illegible], la Citadelle. La fête recommence : tam-tams, déguisements et masques [illegible] on chante, on danse. Montrant les gardes mobiles du doigt, on [illegible] s'emmerdent ». Carnaval 01 se poursuivra ainsi **à l'ombre jusqu'à une heure du matin, avec l'élection d'une Miss Citadelle et d'une** [illegible] l'Internationale Merdique jubile : les flics, en fixant les limites [illegible] rabaissée au niveau d'une campagne publicitaire et [illegible] simple éclaircissement : qui pouvait en être dupe ? Les habitants **d'Amiens ?**

Patrick Zerlib

Devade : Va te faire voir chez les Grecs, c'est encore mieux.
Ben : S'ils m'invitaient, j'irais peut-être.
Devade : C'est gentil de l'avouer.
Ben : Montrer quelque chose de neuf, c'est révolutionnaire en soi.
Cane : Mais tu n'as rien à montrer de neuf. Ce que tu peins est usé, vieux, fini, social-fasciste et tout le reste...
Actuel : Allons... Allons... Comment un peintre, aujourd'hui, peut-il réussir à exposer ?
Cane : Il faut que sa peinture présente des éléments de nouveauté sans pour autant s'écarter trop loin des sentiers battus.
Monory : Pour survivre, il faut rentrer dans le circuit, se faire des amis parmi ceux qui exposent déjà, rencontrer des critiques et des marchands de tableaux. (...) »
C'était un débat et nous demeurions perplexes. Restait, à notre avis, à aborder l'objet même du débat : la peinture en France depuis dix ans. L'un d'entre nous a essayé d'en tracer l'historique, et s'est englué en quarante feuillets dans la diversité lâche qui préside depuis l'éclatement, il y a dix ans, de la tyrannie de l'art abstrait. Un autre a récrit le tout en quatre pages accrocheuses et si méchantes qu'elles en étaient injustes. L'expo Pompidou permet aujourd'hui de juger : elle aura eu le mérite de dégager les tendances et de marquer les divisions. Les œuvres qui y sont exposées sont belles et déjà mortes. Au moins, pour une fois, peut-on les voir réunies et les comparer.
En gros, voici les « écoles » :

● **Le Nouveau Réalisme,** né en 1960, parallèlement au mouvement pop à New York, est fortement représenté, nationalisme culturel oblige. Yves Klein et ses grandes toiles bleu outremer ; Arman et Spoerri et leurs accumulations d'objets ; Ben, ses happenings figés, gestes absurdes et écritures d'écolier narcissique qui ont l'immense mérite de nous faire rigoler.

● **Les Affichistes,** rarement exposés, qui portent sur toile de fort beaux morceaux de murs délabrés couverts d'affiches électorales.

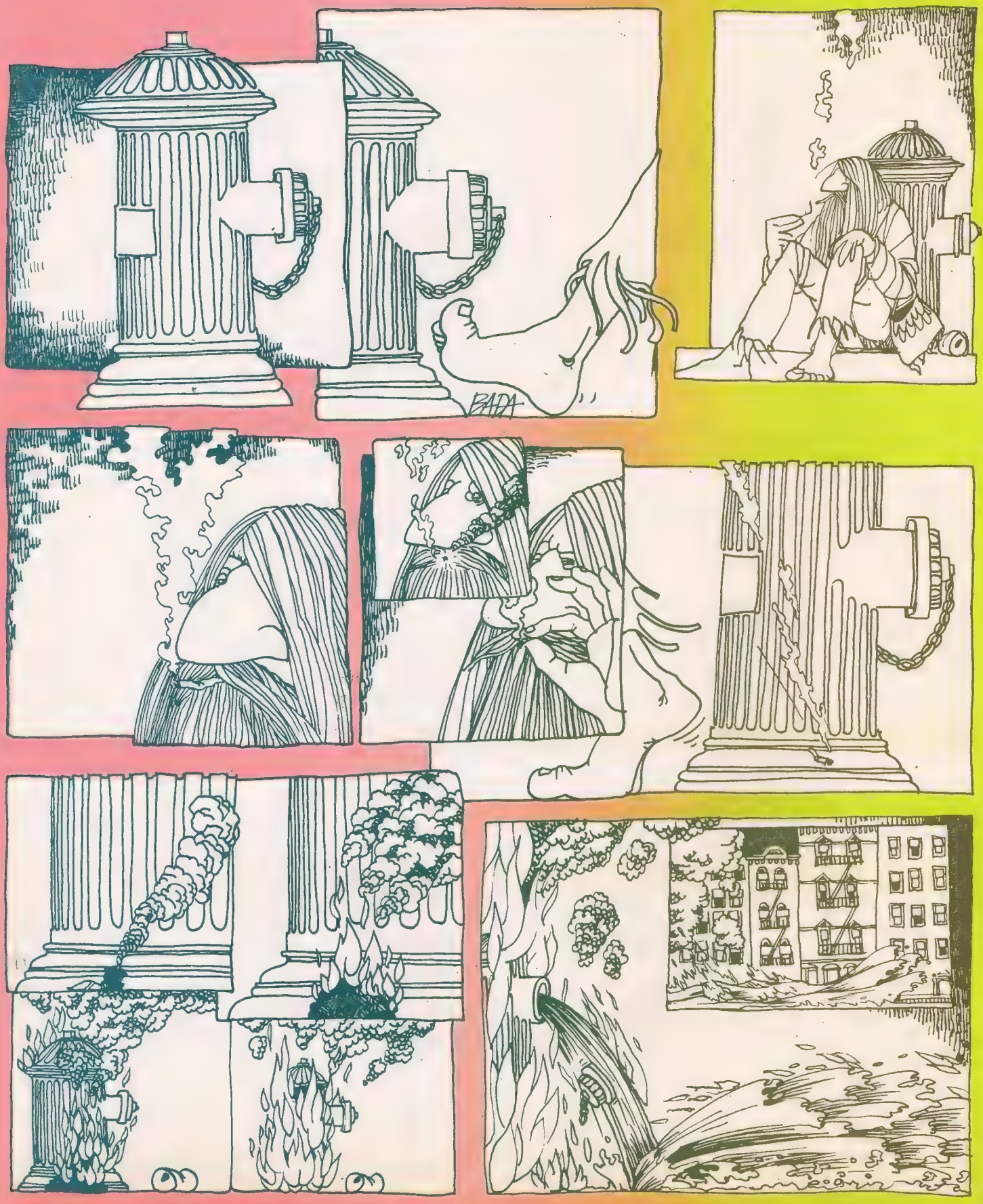
● **Les pop,** para-pop, proto-pop ou politico-pop. Erro, l'homme qui a, en vingt ans, peint plus de mille tableaux et dont le tas de voitures est superbe ; Télémaque, Malaval, Kermarrec, Monory, le groupe Malassis, Cueco, Parré, Tisserand, etc., dont nous avons déjà parlé dans **Actuel** (cf. n° 14) : deux grandes fresques de provocation à l'usage de M. Jacques Duhamel, le seul exemple de peinture presque politique de l'exposition, la petite note seulette d'après mai 68, décrochées après l'assaut des flics.

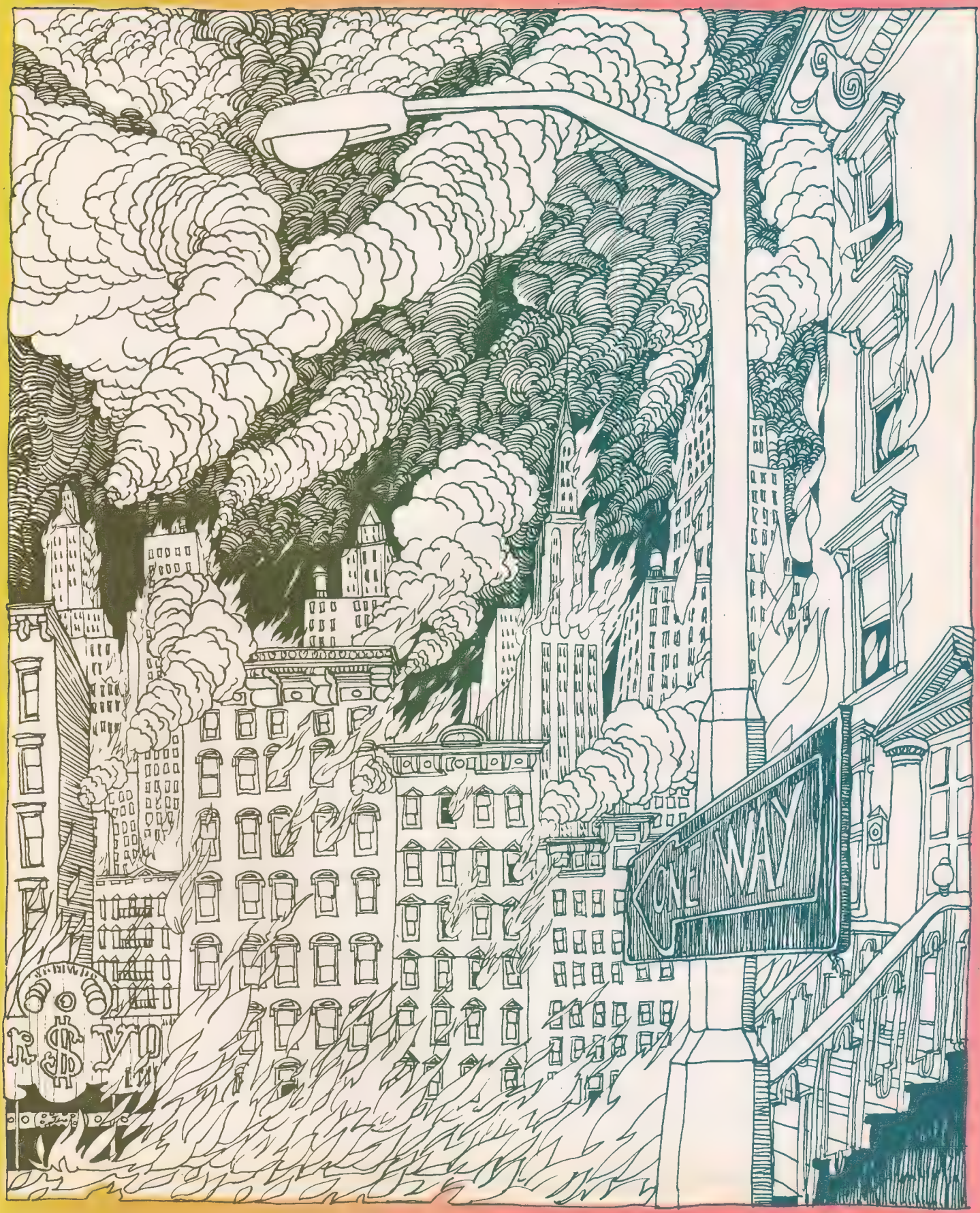
● **Les conceptuels,** conceptuélo-ethnologues et conceptuelo-technologues qui privilégient l'idée de la forme à la forme elle-même : Boltanski expose ses photos de jeunesse et des boulettes de terre glaise adroitement maladroites. Sanejouand organise un environnement qui vise à obtenir la **présence** des passants, ce que quatre télévisions leur expliquent. Jean Dupuy, ingénieur, fait pulser une poussière rouge au rythme d'un stéthoscope qu'on se pose sur le cœur. Vialat et Parmentier peignent de grandes banderoles aux motifs dépouillés.

● Ceux qui meublent l'espace de **grands motifs,** de **couloirs** ou de **labyrinthes :** le GRAV et ses tunnels qui iraient parfaitement bien meubler l'ennui des cours de HLM : un endroit au moins où cacher les idylles passagères. Les « cinétiques » proposent des motifs animés qui tournent lentement à la recherche d'un sens : boules de Pol Bury, tiges de Takis ou de Soto.

● **Les vieux,** en honneur à ce que les fonctionnaires chargés de la sélection des œuvres pouvaient comprendre, et les critiques les plus rances connaître : Messagier, ses arabesques abstraites, un portrait légèrement démago de Jimi Hendrix. Alechinsky, Tinguely et ses machines grinçantes, de belles choses, l'avant-garde d'ayant-hier.
Alors ? Quand le spectateur quitte le Grand Palais, il se sent tout réconforté. Il a vu l'avant-garde et pourra en parler. Après tout, notre culture ne se porte pas si mal, nos artistes sont bien vivants, Paris n'est plus une ville éteinte... Mais en tant que représentation de la création artistique depuis 1960, l'expo Pompidou est assurément trompeuse, voire même mensongère, et sans aucun doute **bourgeoise.** Elle se contente de présenter, sans un seul instant se faire l'écho de l'interrogation majeure des dix dernières années, qui porte sur les voies et les buts de la création artistique. C'est une froide exhibition culturelle de peinture un peu confite, l'entrée au musée de nouveaux venus, leur présentation aux collectionneurs. Le happening, la fête, la volonté d'art dans la rue, l'animation et ses grands délires, percées technologiques ou sauvages, le joyeux carnaval du body art ont disparu. La vie s'est retirée. Dubuffet, notre grand vieux, a refusé de venir : « Je n'ai jamais participé à une manifestation culturelle, je ne vais pas commencer ici ». Les plus jeunes, ceux qui ne sont pas d'une façon ou d'une autre déjà **reconnus,** sont absents, Clément à Montpellier et d'autres encore.
Les peintres du Front des Artistes Plasticiens et autres marxistes-léninistes profitent du remue-ménage et s'efforcent d'organiser les artistes. Très bien.
Mais on aimerait, alors, comme certains l'ont pensé un moment, qu'ils aient organisé une contre-exposition pour présenter leurs œuvres et leurs actions. Le problème d'un art révolutionnaire reste posé et le réalisme-socialisme ne suffit guère à nos appétits. Si l'on nie **l'élitisme** de la production culturelle, la recherche individuelle ou de petits groupes, quel art produit-on ? Et peut-on produire autre chose que des images pieuses, comme le montre l'affadissement vers 1925 de l'art russe et les polychromes involontairement marrants de l'art maoïste ?

Jean-François Pinso


BADA


ONE WAY

LES LECTEURS PARLENT AUX LECTEURS

Les Indiens rouges

Je viens de créer un parti dont je suis la P.D.G., trésorière, cheftaine principale et seule adhérente. Ce merveilleux groupuscule s'appelle les « Indiens rouges ». Inutile de vous dire que c'est le parti que tous les révoltés gauchistes usagés, zonards, hippies et tout le merdier attendaient depuis toujours. En effet, après avoir zoné dans le caca gauchiste, dans tous les regroupements (sauf A.J.S., je ne suis pas folle), et après avoir vu que je ne trouvais ni père ni mère au P.C. j'en ai conclu qu'il valait mieux que je crée mon parti — et je peux vous assurer que c'est le pied ! Bien sûr, il y a des fois où je me conteste, ou je ne suis plus d'accord avec une partie de mon statut, je discute, je mets d'accord, et puis ça va. Mon parti, comme son nom l'indique, se rapproche des méthodes indiennes. Autrement dit, si ça avait été moi, Nogrette je l'aurais scalpé, et j'aurais mis son scalp en étendard aux usines Renault. Ç'aurait été plus poilant que de le voir rentrer chez bobonne qui lui avait préparé son steak.

Malheureusement, du point de vue de son action politique, mon parti est actuellement en mauvaise passe, il me manque de matériel, d'arcs et de flèches. Le but poursuivi par mon parti : semer la merde, la bonne, la grosse, celle qui ne décolle pas. Vu que pour l'instant je zone à Nice, et que les visages pâles plein de blé nagent crapuleusement dans la plus belle des décompositions, ça devrait être marrant de faire des descentes dans la rue avec des nattes, des peintures de guerre, de tomawaks, ils commenceraient à flipper sec. Voilà, en gros. Qui m'aime me suive...

Anonyme sans adresse.

GROUPIE STORY

Celle-là aussi il l'avait eue. Quand même, depuis le temps qu'elle tournait autour de lui, que son visage sauvagement crispé par le désir le poursuivait de salle de concert en salle de concert, il avait bien fallu que ça lui arrive, comme à toutes les autres ou presque.

Vautré dans le grand fauteuil de cuir fané et râpeux de sa loge du Fillmore, ses longues jambes maigres moulées dans un jean orange étoilé battant lentement au rythme du rock syncopé du Velvet Underground, les genoux croisés, il accordait sa guitare. Le mi aigu claquait sur le manche, monotone et agaçant, montait et redescendait, hypnotique. Un arpège. La gratte est accordée. Un peu de sang coule sur la caisse. Le mi en est poisseux. D'un geste agacé, il passa sa manche de dentelle dessus, lissa la corde sanglante avec un mouchoir indien chatoyant, finement brodé.

Il se leva brusquement, faisant craquer les ressorts avachis du vieux fauteuil, se planta devant le vaste miroir et se désivagea longuement. Il admira ses longs cheveux dorés, sa barbe fauve et douce, ses yeux clairs, presque de l'eau, bordés d'ombre, sa bouche épaisse et pulpeuse, sensuelle, son long et beau visage mat, tout ce qui faisait de lui l'idole actuelle des groupies. Mais pour combien de temps encore ? Il se sourit tendrement.

Il alla fermer la porte de la loge à clef. Il avait envie de se shooter un bon coup avant le spectacle ; sans trop savoir pourquoi, la dernière séance l'avait terriblement choqué, presque traumatisé... Et pourtant, ce n'était pas la première fois... Loin de là...

Flashback. Il revit la scène. Les gestes bourdonnaient dans son crâne. Ses mains fiévreuses préparaient la seringue. Elle avait réussi à s'introduire dans sa loge. Quel prix pharamineux avait-elle dû acheter le portier pour réaliser son rêve, pour toucher son idole ? Elle s'arrêta, interdite, une main sur le bouton de porte et l'autre sur la bouche, n'en revenant encore pas elle-même de son audace. Lui se retourna à peine. Il se peignait, lissant ses longs cheveux qui roulaient en volutes d'or sur ses maigres épaules. La regarda d'un air triste, blasé, désabusé. Elle semblait pétrifiée, statufiée en une muette adoration. Il dit :

— Entre et ferme la porte.

La voix neutre, traînante, lasse. Elle obtempéra. Il jeta le peigne d'ivoire sculpté, d'un geste dédaigneux, sur le fauteuil, mit la face B du Velvet sur la platine. Un torrent de rock pourri déferla dans la pièce, balayant tout dans un incendie de vibrations malsaines. Il se tourna vers la gamine, qui n'avait toujours pas bougé. Quel âge avait-elle ? Dix-sept, dix-huit ans, pas beaucoup plus. Blonde. Très belle, les seins arrogants sous le vieux poncho andin délavé et les jambes tremblant dans les jeans effrangés. Un bandeau blanc dans les cheveux soyeux. Un sourire béat sur ses lèvres béantes. En extase.

— Assieds-toi, lâcha-t-il en désignant un pouf marocain. Qu'est-ce que tu veux ?

Tu l'as vue, ma gueule, qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

Le charme se rompit. Elle lui sourit, ensorceleuse, retira d'une saccade désordonnée son poncho rayé.

— Faire l'amour rien qu'une fois, avec toi, faire l'amour avec...

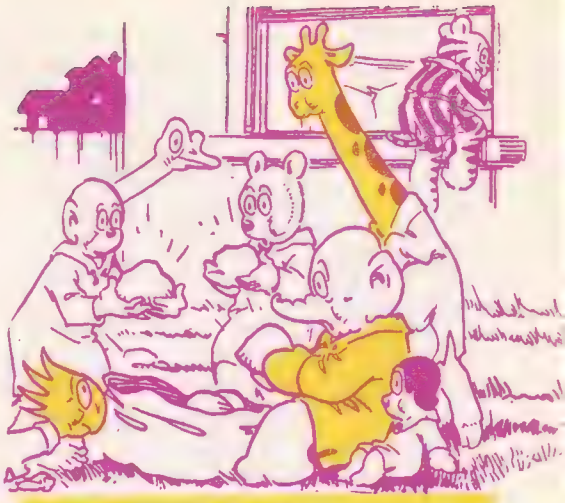
Il l'interrompit brutalement :

— Quel est ton palmarès ? Tu n'es pas une pro, toi, hein ? Jamais baisé avec Morrisson ou Hendrix, hey ? Peut-être même que t'es encore pucelle. Rien à foutre, de te baiser. Aujourd'hui c'est toi, demain une autre, et qu'est-ce que j'aurai de plus ?

Il se désintéressa d'elle, enfila sa veste à franges, chaussa ses longues bottes de cuir. Soudain, n'y tenant plus, elle se précipita sur lui. Ils roulèrent à terre. Il se débattit. Inutile. Une vraie furie, dont les lèvres palpitantes cherchaient sa bouche, dont les mains moites fouillaient son corps, dont les yeux fous le dévoraient. Il abandonna, lui fit l'amour longuement. Soudain ça lui reprit. Mal aux gencives. Les dents brûlantes, la langue râpeuse. La môme râlait, jouissait sous ses coups et ses caresses. Il eut atrocement mal aux mâchoires. Ses gencives saignaient abondamment. D'une main, il chercha la guitare, agrippa fébrilement le manche. Dévisser, tourner la molette, arracher le mi violemment, le prendre à deux mains, se retirer de la fille à l'orgasme ; la fille qui regarde brusquement avec des yeux aux pupilles dilatées par l'horreur ses seins tachés de sang qui coule des gencives carnassières, qui tend ses petites mains blanches comme pour se protéger dérisoirement, qui crie l'ombre d'un « Maman ».

D'un geste saccadé et imprécis, il enroula la corde autour du cou blanc et gracile. Elle fit mine de hurler. Il serra. Serra. Vissa comme un dingue. Cou violet. Partout des fleurs glacées. Des aiguilles de cuivre. Des amplis malades. Des oiseaux phosphorescents. Des saxes d'ivoire. Des plages d'azote. Des verrues de pierre. Des aumônes crevées. La Rolls qui galope dans un étang de filles nues mortes. Sale trip. Dans quelques minutes ses dents reprendraient leurs dimensions normales. Puis il traîna le cadavre inerte de sa victime dans les WC, se nettoya les mains et brossa ses dents.

Richard Pellard



UN DE CES PUTAINS DE SALES JEUNES

Limoges. Cela se passe dans un de ces anciens bars récemment rénovés, vous voyez à peu près le genre : grandes vitres, comptoir en alu ultra léger, fauteuils supersoniques, un balle la demi-tasse de café.
Un chevelu égaré est attiré par l'enseigne au néon « Central », il entre, s'asseoit au fond, comme pour ne déranger personne, il attend que le garçon vienne le voir. Une heure passe ainsi, puis deux, alors le type se dit « peut-être qu'ils sont sympas ici et qu'ils n'obligent pas à consommer ». Enfin le type avait soif et il appelle le garçon, celui-ci s'approche, ose un regard interrogateur sur le freak très assoiffé. Celui-ci demande un demi ou un truc comme ça, je ne me souviens plus. Sur ce, le garçon (crâne rasé, trapu, gueule de facho) refuse de le servir. Le freak étonné demande des explications, alors le garçon lui dit de foutre le camp, le freak proteste calmement. C'est là que le patron intervient. Le patron : tête de mongolien, gros costaud, grande gueule, le genre de mec à tirer un coup de fusil dans un de ces putains de sales jeunes qui font du bruit. Je disais donc que ce gros porc intervient, se met à hurler après le freak qui sans doute grogne un petit peu, et voilà que le patron l'empoigne et le sort de son troquet à coups de pieds. Une serveuse, malencontreusement sans doute, dit au patron rouge de colère : « Mais je le connais ce jeune homme, il est bien gentil pourtant, il ne fait jamais de mal. » Aussi sec le patron lui demande le nom et l'adresse du mec en question. La fille hésite, le patron insiste : « Le nom et l'adresse parce que sinon... » et il se tait. Que voulait dire le « sinon » : je vous le laisse deviner. En tout cas la fille avait sûrement compris et elle lâcha le morceau, comme on dit, dans leur milieu. Le patron empoigne le téléphone, passe un coup de fil, à ses potes les flics et leur balance ce mec en disant qu'il semait le scandale dans son établissement. Ensuite, pour se justifier sans doute devant les quelques clients qui sont restés, ce porc ose avancer qu'il commence à en avoir marre de voir des chevelus révolutionnaires dans son café. Hélas, ce jour-là, il n'y avait personne d'assez costaud pour lui foutre une claque à travers la gueule et c'est dommage.
Alors, que faut-il faire lorsqu'on arrive à Limoges ? La meilleure solution est d'aller plus loin. Pour les téméraires, voici quelques endroits encore fréquentables : allez vous ballader sur la place de la République, c'est un peu notre Contrescarpe. On y fait parfois des rencontres intéressantes, et il y a toujours quelques freaks qui traînent dans le coin.

AVIS

Au moment du bouclage, nous avons rencontré un Anglais qui dormait depuis cinq jours au Bois de Boulogne sous la pluie. Personne ne l'avait dépanné, il attendait à Paris le fric qui n'arrivait pas. Hospitaliers, les Français, non ?
Avec les beaux jours, de nombreux voyageurs passent par Actuel pour demander où dormir. On leur donne des adresses d'hôtel à 15 F mais parfois ils sont sans rien et c'est encore trop cher, et on n'arrive déjà pas à loger nos copains qui passent. Alors si vous pouvez loger des gens, donnez votre nom à « Contact Information » dont le fichier est rue de la Bûcherie, Paris-5e, dans la librairie Shakespeare and Company. Sinon, vous pouvez toujours nous signaler votre éventuelle disponibilité (quand, combien, tous les combien, comment) et, en cas d'urgence tragique, on vous répercutera un mec ou deux. Répondez vite si vous pouvez.

LA REVOLUTION SEXUELLE PAR PETITS MORCEAUX

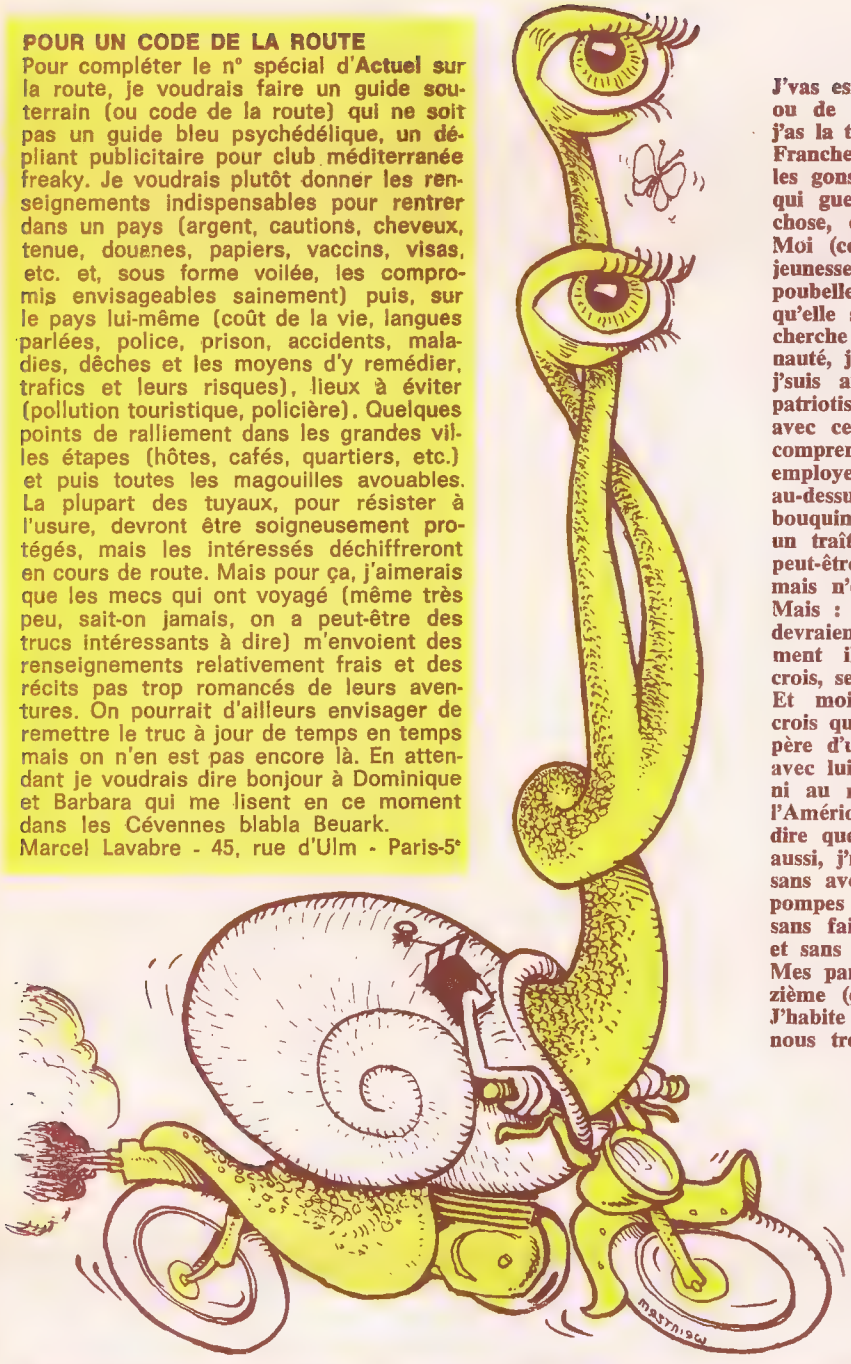
Ayant eu connaissance, dernièrement, d'une concertation des éléments qui se prétendaient les plus politisés du F.H.A.R., je m'y suis rendu, non par voyeurisme, mais parce que les circonstances m'ont amené à prendre conscience du problème homosexuel.
Je me suis donc joint à la discussion, sans faire état de ma vie intime. De toute façon, les allées et venues qui caractérisent les débats gauchistes sont parfaitement connus de tous ceux qui s'y intéressent, les renseignements généraux, par exemple.
Hors, pendant la réunion, deux faits se sont produits. Des hétérosexuels, quelle qu'aie été leur attitude, ont été virés « d'une façon pacifique par rapport à d'autres fois où le cassage de gueule prenait l'allure d'un défoulement collectif plutôt que d'une attitude ferme », m'a-t-on précisé. Le second fait est que des filles du F.H.A.R.-M.L.F. firent remarquer le peu de place qu'elles avaient dans le « rapport contre la normalité », livre édité par les soins du F.H.A.R. C'est alors que la mysoginie (Quillet : aversion pour les femmes) latente chez ceux des homosexuels qui ne s'assimilaient pas aux « folles » (communément appelés tantouzes, pour les non avertis) fit surface avec tout ce que cela comportait d'agressivité, de volonté de faire taire. Mais cela marquait surtout cette attitude générale qui tend à enfermer les problèmes (les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, les hétéro et les homos chacun de leur côté) sans voir que ce sont dans ces fantasmes qu'il faut chercher les raisons de son conditionnement sexuel. Cette fuite devant les vrais problèmes oublie même que parmi les hétéro il y a des pédérastes (qui aiment les petits enfants) ou des ambivalents. Et au-delà même de ces cas de tangence, une récente affaire nous rappelle l'attirance d'adultes pour les mineurs, que dire aussi des sado, des maso, des voyeurs ou des impuissants. Va-t-on créer une chapelle de masturbation intellectuelle pour chaque, où d'ailleurs personne ne s'avouera pour ce qu'il est, mais où toute autre considération que celle de son nombril sera reletee et meprisee. Le problème pourtant est collectif, car c'est un probleme de pouvoir. Lorsques les femmes se seront démarquées vis-à-vis des hommes, ceux-ci auront acquis leur liberté véritable. Lorsque la famille aura été reconnue pour ce qu'elle engendre, alors l'homosexualité — cette sexualité stérile — perdra ses préjugés soigneusement entretenus par la bourgeoisie (la reconnaissance des bars fermés en étant une, nous n'en sommes pas dupes, Monsieur Marcellin). Et c'est bel et bien toute l'éducation sexuelle — si tant est qu'il y en ait une — qui est à revoir. Si l'on consulte les études ethnologiques faites sur l'éducation des enfants en Inde, en Afrique, ou dans toute autre société communariste, on n'y trouve pas trace d'éducation sexuelle proprement dite. Simplement les enfants vivent nus, au milieu des familles, et on leur apprend la fonction de leurs organes, et on les y prépare. Ainsi, à l'âge adulte, ils n'ont pas ce refus de leur sexualité et ce regard vicieux vers les enfants, attitude trop caractéristique de nos sociétés. Mais les ethnologues survolent cet aspect de la vie tribale et surtout sa conséquence : meilleur équilibre et plus grande spontanéité. C'est le meilleur moyen d'éviter tout regard critique sur la société de référence : l'Occident. Et c'est bel et bien contre cet étouffement de l'information et cette division des crises qu'il faut d'abord porter son effort. Car c'est par le sporadisme des révoltes que la bourgeoisie se stabilise dans sa décadence.
Bien sûr, les événements que j'ai relatés déplairont à ceux du FHAR qui, conscients de la sclérose de leur mouvement, s'étaient abstenus de venir ce soir-là, mais c'est plutôt à ceux des lecteurs qui écrivent et attendent une perche du «Front» que je me suis adressé. Car, si comme cela fut sous-entendu au cours d'une réunion de quartier, des jeunes, désespérés, vont jusqu'au suicide, alors il est temps d'informer ceux qui attendent « tout » d'hypothétiques maîtres à penser. Leur problème n'est pas celui d'un individu, mais il est commun à tous. Chacun passe par ce stade de l'adolescence où la sexualité cherche ses directions et ses limites. Nous n'y avons pas été préparés, mais ce n'est pas par l'expérience des autres que nous pouvons nous réaliser. C'est dans l'action, en nous assumant que nous pouvons nous connaître. Et alors à nous de nous accepter, jouer le jeu contraire serait accepter l'idéologie dominante.

Frédéric

POUR UN CODE DE LA ROUTE

Pour compléter le n° spécial d'**Actuel** sur la route, je voudrais faire un guide souterrain (ou code de la route) qui ne soit pas un guide bleu psychédélique, un dépliant publicitaire pour club méditerranée freaky. Je voudrais plutôt donner les renseignements indispensables pour rentrer dans un pays (argent, cautions, cheveux, tenue, douanes, papiers, vaccins, visas, etc. et, sous forme voilée, les compromis envisageables sainement) puis, sur le pays lui-même (coût de la vie, langues parlées, police, prison, accidents, maladies, dêches et les moyens d'y remédier, trafics et leurs risques), lieux à éviter (pollution touristique, policière). Quelques points de ralliement dans les grandes villes étapes (hôtes, cafés, quartiers, etc.) et puis toutes les magouilles avouables. La plupart des tuyaux, pour résister à l'usure, devront être soigneusement protégés, mais les intéressés déchiffreront en cours de route. Mais pour ça, j'aimerais que les mecs qui ont voyagé (même très peu, sait-on jamais, on a peut-être des trucs intéressants à dire) m'envoient des renseignements relativement frais et des récits pas trop romancés de leurs aventures. On pourrait d'ailleurs envisager de remettre le truc à jour de temps en temps mais on n'en est pas encore là. En attendant je voudrais dire bonjour à Dominique et Barbara qui me lisent en ce moment dans les Cévennes blabla Beuark.

Marcel Lavabre - 45, rue d'Ulm - Paris-5e



REGARDE BIEN DES DEUX COTES AVANT DE TRAVERSER LA ROUTE

J'vas essayer de nous comprendre, ou de nous faire comprendre, ou de rien comprendre du tout. J'ai fini « Actuel » n° 19 et j'as la tête comme un melon qui tourne, cha plus dans quel sens. Franchement parlant : tous les créateurs du bouquin, et surtout les gonses qui écrivent, ne savent plus où aller. Y a des types qui gueulent au secours, d'autres au scandale, d'autres à autre chose, d'autres encore qui n'en peuvent plus et qu'ça fatigue. Moi (comme dirait mon fils) ils m'ébouillent. Je crois que la jeunesse est bien représentée sur la couverture : une vraie poubelle va ! pour la poubelle j'as rien contre, mais au moins qu'elle soit en ordre. J'écris au journal, je pieute des zonars, je cherche une nana, j'me casse sur la route, j'monte une communauté, j'démonte la société ! j'travaille à l'usine, j'suis pas raciste, j'suis anarchiste, pas communiste, j'point nazie, encore moins patriotiste, j'suis pop, j'suis contre, j'point pour, et encore ça, avec ceci en moins, etc. Le tout en vrac et dans un sac. J'y comprends plus rien, sans compter les « grands mots » que vous employez tous, je n'arrive plus à rien comprendre. Je plane au-dessus ou au-dessous comme vous voulez. Si je donnais votre bouquin à ma mère, la pauvre femme, elle n'y comprendrait pas un traître mot et ma concierge encore moins. Votre but n'est peut-être pas de vous faire comprendre de tous, ça vous regarde, mais n'oubliez pas que vous aurez besoin de tous (un jour ?). Mais : je crois plutôt que tous ces « mecs, comme vous dites, devraient essayer de bien savoir ce qu'ils veulent. Et si vraiment ils veulent quelque chose ? Ils peuvent au moins je crois, se débrouiller seuls...

Et moi qui que suis ? Voilà, j'allais t'en causer... J'as, je crois que c'est 20 ans, je suis marié et bien content d'être marié, père d'un garçon de trois ans, un super môme dément et tout, avec lui tu ne penses plus à rien, niàla bombe, ni au Viêt-nam, ni au racisme et encore moins à tout le reste, avec lui c'est l'Amérique, la mer, le soleil, avec elle aussi. Tu vas croire et dire que je suis bourgeois, vas-y, dis-le, je m'en fous, j'ai zoné aussi, j'me suis cassé de chez moi j'avais pas 14 ans, tout seul, sans avoir lu Actuel, **sans son underguide, sans rien, avec mes pompes et des bouquins en disant merde aux autres, à pied, sans faire de stop, pas l'Amérique, non, la France, tout seul et sans nana sympa ni d'adresses.**

Mes parents (ou vieux), comme tu veux, ouvriers, j'suis le douzième (ça t'intéresse peut-être pas), études néant, armée néant. J'habite un HLM, je rêve de désert, et d'îles aussi désertes (pour nous trois), j'travaille à l'usine quand ça me prend (faut bien

Queue dale

Ce soir je vais me pieuter. Et malgré tout, je prends la plume pour essayer de te faire comprendre pourquoi les jeunes s'emmerdent et sont traqués par l'engrenage de la société bourgeoise. Dans mon patelin paumé quelque part dans l'Isère, Mairans que ça s'appelle, 4.800 habitants, un tas de jeunes cons, un paquet de vieux et vieilles saloperies, une demi-douzaine de flics, des bourgeois et une poignée de révolutionnaires, de hip, d'anars résolus à faire ou du moins à tenter quelque chose. Seulement dans mon bled, pas de ciné, y'en avait et on les a fait boucler, pas de Maison de Jeunes, juste la plaque M.J.C. sur une vieille porte... Une maison des fêtes de 80 briques dont le maire, éminent personnage et d'autres plus éminents en connerie que lui, interdisent l'accès. « Pas de bal » a dit le maire, pas de local pour se réunir non plus. Bref, si on récapitule y a rien dans mon beau patelin, que des bistrots qui ferment à 10 heures et demie et après ça, les vioques trouvent que c'est assez pour nous amuser. Nous, les jeunes, voulons vivre, de la pop à flots, le pied : queue dale.

En plus des jeunes du même âge que nous, nous traitent de fous : vouloir changer la société, c'est impossible, il faut vivre comme ça, sans plus. Que faire quand on entend ça. On a envie de chialer ou de crever tellement on est dégoûté. Que faire devant un tel problème ? Lutter ? Impossible. Essayer de traiter avec diplomatie ? On pourrait même pas discuter. On a essayé de se trouver une baraque, de l'acheter, mais à deux reprises, par manque d'argent, nous avons échoué. Je crois que jamais nous n'arriverons à former une communauté de jeunes qui débattrait des problèmes sociaux actuels. Je sais que cette lettre va vous paraître bizarre ou ridicule, mais il fallait que je la fasse, j'éprouve une ultime ressource d'écrire, écrire ce que j'ai sur le cœur, sur du papier. Antoine.

N'avez-vous jamais vu

Jamais les masses n'ont pu comprendre, ni même concevoir comme art, des choses à peine accessibles à « l'intelligentsia » bourgeoise. Combien d'ouvriers, de paysans, considèrent-ils comme une œuvre d'art les voitures broyées d'un César ? N'avez-vous jamais vu des Français « moyens » pouffer devant un Picasso ? Si la démarche amenant l'un ou l'autre de ces auteurs à de telles œuvres peut être comprise par certains, doivent-ils pour autant comprendre celles-ci comme témoignage « artistique » ?

Ce que l'artiste aujourd'hui est contraint de reconnaître, c'est que « cela est » et ne peut plus être, qu'il faut, bon gré mal gré, prendre position.

Pour une compréhension populaire au sens le plus large du terme, il faut que chaque artiste, chaque média, tienne compte des désirs et des aspirations du peuple. L'inspiration et la personnalité de l'artiste échappent dès lors au cadre agressif actuel, à savoir : œuvre commerciale, acheteur privilégié, musée, conservatoire des critères esthétiques bourgeois (notion du beau, décence, virtuosité, techniques employées...)

L'établissement d'une contre-culture ou d'une culture parallèle s'impose d'une manière implicite à partir de l'instant où l'artiste renonce au carcan traditionnel. C'est d'ailleurs la principale tendance qui se dégage aujourd'hui, la création de « fêtes » ou de concerts sauvages, descente dans la rue des artistes et de leurs œuvres (Ernest et ses « cadavres »

vivre). J'ai pieuté des mecs, comme ça, pour les aider. Et bien laisse-moi dire, aujourd'hui, que si j'en revois encore de ces mecs qui me prennent pour un con ! Ils sont là, avachis, épuisés, sans le courage de rien faire, pas même de partir ! Et quand ils partent, c'est en stop. Quand ils attendent une heure pour trouver une caisse, ça les fatigue, il leur faut des adresses, ils n'ont pas la force de coucher dehors. Si tu crois pouvoir faire quelque chose de nouveau avec des gens pareils... (je crois qu'ils n'ont pas encore compris le but que vous vous êtes fixé) ça vient, ça vient...

Enfin passe, je passe, je m'en fous.

J'écris des poèmes, des nouvelles, du théâtre depuis sept ans. Je suis en train de monter une troupe de « théâtre, poésie, musique », j'écris à Actuel. J'suis presque heureux. Tout reste à savoir ce qu'est le bonheur. « Pour moi, c'est elle et lui », le reste ça attendra. C'est presque une solution... Tout ce que vous faites fait rire les gens (les autres), les bourgeois, ceux que vous combattez, car c'est un peu bancal, rien ne tient debout. « J'vas peut-être me casser ailleurs, mais ailleurs c'est comme ici. » Et si tu passes par ici, tu peux venir me voir, j'pourrais pas t'pieuter, j'pourrais pas te donner à bouffer, j'pourrais juste causer avec toi. Mais bien des fois sur la route où je marchais seul, j'aurais bien aimé te rencontrer, pas pour pieuter ni pour bouffer, juste pour causer, juste comme ça, de la vie. Si... Tu veux faire quelque chose, alors fais le seul. Si tu ne veux pas le faire seul, regarde toi bien le soir, dans une glace, regarde ton cœur, à poil, toi et ton âme, et dis-toi que t'es pas bon à grand chose. Tout ce que je dis, c'est pas méchant, j'ai essayé plein de trucs qui m'ont mis dans la merde, mais je ne me suis pas découragé, j'continue. Les flics m'ont souvent eu, je les ai eu aussi (on se console). Avant de tout refuser, il faut savoir ce que l'on veut (beaucoup se décourageront avant trente ans). Il faut être réaliste, savoir quoi créer, construire c'est facile, mais détruire pour reconstruire, ça l'est moins.

Alors, sors bien ton doigt de ton œil, et regarde bien des deux côtés avant de traverser la route, les voitures ne font pas de quartiers, tes ennemis encore moins. Ils sont plus forts que toi, que moi. Un autre conseil : pour mieux gagner ta petite guerre, car c'en est une, ne sous-estime pas tes adversaires et fais en sorte de te servir d'eux, la victoire n'en sera pas plus facile (peut-être) mais plus marrante (sûrement).

Si des gens entre zéro et mille ans ne sont pas de mon avis, je veux bien les entendre causer, car j'aime entendre les autres. Je ne peux que vous souhaitez bonne chance à tous, et que toute votre chance soit un peu pour moi (nous).

Joël Guigné Bt A, n° 144 La Charitée, rue Louise-de-Marillac, 16-Angoulême.

un Français moyen pouffer devant un Picasso ?

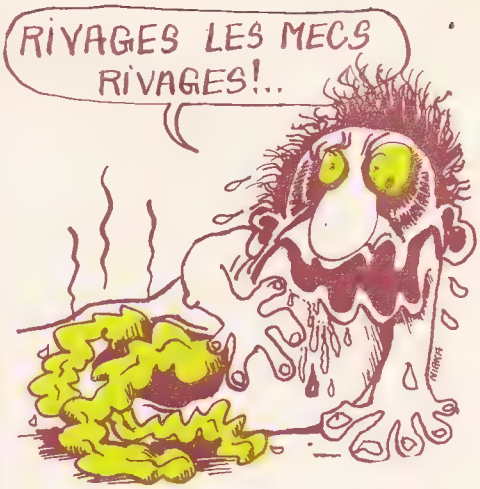
dans les rues, peintures murales...), utilisation de matériaux simples pour la propagation de ces œuvres, moyens utilisés avec succès depuis l'apparition du pop art (sérigraphie).

Une telle évolution entraîne chaque jour un peu plus d'individus à mettre bas la notion d'artiste et à s'épanouir dans la création, fut-ce par le bruit ou les slogans révolutionnaires qui surgissent désormais dans chaque (ou presque) manifestation « artistique ». De telles pratiques démontrent parfaitement le désir de chacun de découvrir en lui-même son potentiel créateur, et retrouver par là les aspirations originelles de l'art.

C'est dans cette notion même de fête et de musique « sauvage » que l'occidental doit retrouver les bases de sa culture et de sa tradition. Ce n'est pas en se référant — sous prétexte de pureté ou de naïveté (sic) — à un mode de penser, de croire, de sentir parfaitement étranger, que nous retrouverons notre personnalité et les moyens de nous émanciper. La révolution culturelle blanche doit prendre pour base les traditions culturelles populaires — à l'exemple de la démarche du peuple noir afro-américain. Il est évident que notre tâche sera encore plus difficile, la limite de l'oppression artistique étant bien souvent floue et passant d'abord par une prise de conscience personnelle. Chaque musicien, par exemple, doit cesser de piller l' « exotique » : musique afro-américaine, asiatique...

Si on circonscrit le problème au niveau de l'expression, on s'aperçoit du déclin, voire de la disparition de chanteurs ou de groupes dont l'idiome était directement issu de la musique et du style afro-américain : Eric Burdon, John Mayall, Santana, MC 5, etc. Des groupes comme Ten Years After ou Deep Purple ont un impact évident sur le public, bien sûr, mais cet impact est directement produit par le fait que ce sont justement des groupes « attractifs », sans aucun désir de faire prendre conscience à leur public de l'aliénation qu'il subit, et je range au côté de ces groupes les grands fumistes de la révolution en paroles, j'ai nommé les Rolling Stones, qui prônent la révolte et l'émeute, et n'hésitent pas à se rendre complices du système, ne serait-ce qu'au regard du prix des places. Je suis ouvrier et, croyez-moi, lorsque je rentre le soir, je n'ai nullement besoin d'écouter un disque qui me clame dans les oreilles que le monde est pourri. Ce monde pourri, les flics, la télévision abrutissante, le racisme, les cadences de travail sont pour moi chaque jour présentes, alors vous pensez... Beurk !

La musique blanche en voie de libération, ce sont les gens qui unissent leur vie et leur art, ceux qui retrouvent des pensées révolutionnaires (surréalisme, pataphysique, pop art.), ceux qui ne pillent pas, même avec talent, le peuple afro-américain. *Florent Lefer.*



Prix en baisse pour la **TUNISIE** 15 jours dans un village avec voile, cheval... pour 1.010 F.

Possibilité de raid en land-rover.

Inscription au Festival de Tabarka.

Découverte du **MAROC** en toute liberté, avion + location de 4 L (km illimités) pour 830 F.

SENEGAL « vivez avec la population » 18 jours pour 1.995 F, possibilité de prolonger.

et de nombreux programmes **LIBAN - EGYPTE - MEXIQUE - CHILI - ASIE DU SUD-EST,** etc...

rivages

Bon à découper et à retourner à

RIVAGES,

330, rue Saint-Jacques, PARIS-5e

Tél. 325-43-99

Nom .....

Prénoms .....

Adresse .....

Désire recevoir, sans engagement de ma part, votre documentation. *Lic A669*

Le Tohu-Bahut

Ancienne militante étudiante, Nelcya Delanoë s'est un jour retrouvée dans le rôle du professeur de lycée, et lors des grands fracas de Voltaire l'année dernière. Drôle de jeu qu'elle raconte dans la Faute à Voltaire **un livre qui sort au Seuil et dont voici quelques extraits.**

C'est d'abord leur démarche qui m'a frappée ; cadencée et traînante, lourde, chaloupée, presque molle et soudain ils filent, traits vibrants, ils courent, ruent, sautent, bondissent puis s'affalent de nouveau, sans rime ni raison. Ils me font l'impression d'être grands et, les premiers jours, j'avais une certaine appréhension à l'idée qu'il fallait falloir me frayer un chemin dans ce mur mouvant et compact, à travers la cour, les couloirs. Mais toujours le mur s'ouvrait, l'air de rien, à peine, juste de quoi me laisser passer sans faire un mouvement.

Ils attendaient en général devant la porte de la salle, rituellement fermée à clé par le collègue méticuleux qui m'avait précédée. En rang, rang irrégulier, défait, mais rang tout de même. Ou restes de rang. Ils entraient et prenaient place où bon leur semblait, ce qui rendait très difficile l'apprentissage de leurs noms et nous valait un premier trimestre assez cocasse : « Vous, là-bas, près du radiateur... Monsieur, oui vous, avec la chemise bleue... » « Mais elle est pas bleue, ma chemise ! » Et de partir dans de longues considérations sur le bleu, les chemises, le bleu des chemises, les yeux bleus. Je finissais en général par y arriver et optai très vite pour le prénom. Je ne supportais pas cette façon qu'on avait eue de m'appeler moi-même au lycée, quand j'étais élève, par mon nom de famille, « Delanoe » ; c'était sec, ça n'était pas moi, c'était simplement fonctionnel et j'avais horreur de cette habitude (...)

Un jour, un collègue de philosophie, qui éprouvait les mêmes difficultés pour retenir les noms et pour véritablement appeler les élèves, leur parler, et non les désigner, les interpeller, eux mais pas eux, eut droit à une explicitation spontanée et très claire du problème, mis en scène par les élèves eux-mêmes. Alors qu'il fabriquait un « Vous là-bas, avec les lunettes, près de la fenêtre », il eut le sentiment d'un certain remous dans la classe. Il laissa passer, jusqu'au moment où il lui fut vraiment impossible d'ignorer plus longtemps l'agitation discrète, mais générale, des élèves. Il s'arrêta pour observer. Chaque élève avait mis devant lui un papier en cavalier sur lequel il avait inscrit non pas son nom, mais qui il était. « Néant »... « Laid homard au vinsi »... « Elisabeth »... « Juif allemand »... « Pédé hargneux »... « Paix au Vatican »... « ? »... Certains avaient écrit leur nom en arabe et d'autres en hébreu, pour se répondre, s'opposer, se poser. « Ventre », « Rien », « Moi », « Cleaver », « Shakespeare »...

L'idée était venue d'un élève, avait été reprise par un autre, puis par un autre ; du coin de l'œil, ils avaient suivi l'évolution du jeu, des insinuations et du dialogue au nième degré qui passait ainsi de table en table. Il y avait aussi un papier sans rien et puis un autre avec une formule chimique.

Plutôt que de continuer à philosopher, C. tenta de comprendre avec eux ce qu'ils venaient de faire. Ils s'étaient présentés, parce qu'ils avaient eu envie de lui dire qui ils étaient. Leur patronyme ne signifiait rien, avec lui ils avaient voulu abolir cette frontière-là et, pour ce faire, avaient inventé ce chemin, compliqué, détourné. Pour dire qui ils étaient, ils avaient dû recourir à ce jeu de masques et de miroirs, de regards des autres sur eux-mêmes, de leurs regards sur les autres et de son regard à lui, qui n'avait que le masque du professeur et auquel tout autre était interdit. Ils l'avaient eu, en somme. Mais quelle belle manière de se faire avoir ! (...)

Un jour que j'avais cours avec une sixième, j'arrivai avec un bon quart d'heure de retard. On jugeait Alain Geismar et le second cycle s'était mis en grève, en signe de solidarité. Je m'étais attardée dans la cour pour discuter avec certains grévistes. Bref, j'arrivai donc au cours alors qu'on ne m'attendait plus. J'entrai en m'excusant et commençai à sortir le matériel dont j'avais besoin. Je fus interrompue aussitôt par Ali qui me demanda : M'dame, vous avez gagné la grève ? » « Gagner une grève, qu'est-ce que tu veux dire ? Et puis les professeurs ne sont pas en grève », et tout en continuant à sortir mon magnétophone, j'expliquai pourquoi les grands étaient en grève et pas les enseignants. « Ah oui, Geismar, oui oui, on sait. Il est partout. Il est en prison, c'est un mao. Mais qu'est-ce qu'il a fait pour de bon ? » Je m'efforçai de répondre et cessai de m'occuper du matériel. L'entreprise n'était pas commode mais je sentai qu'elle en valait la peine. Ils passèrent les trois quarts d'heure qui nous restaient à me poser question sur question.

« M'dame, ça va être comme en mai 68, avec le drapeau rouge et le drapeau noir ? »

« M'dame, c'est vrai que le rouge c'est communiste et le noir, c'est fasciste ? »

« M'dame, pourquoi y a des filles qui se sont enchaînées aux grilles de la Roquette ? » (Cette prison est à deux pas du lycée.)

« C'est vrai qu'il y a des bébés en prison avec leur mère ? »

« M'dame, pourquoi y z'ont tué ce type au Canada, qu'est-ce qu'il leur avait fait. Pourquoi y sont pas contents au Canada ? »

« C'est vrai que dans les prisons américaines, les Blancs y z'ont la télé et pas les Noirs ? »

« C'est vrai qu'il y a des endroits aux Etats-Unis où les Noirs ont pas le droit d'entrer ? »

« Et les Indiens, m'dame, pourquoi y sont dans des sortes de camps ? »

« M'dame, qu'est-ce qu'y a eu exactement à Charonne ? » Cette question me stupéfia. Je me suis dit ensuite qu'ils avaient dû entendre beaucoup parler, chez eux et dans le quartier.

« Et au Vietnam, M'dame, pourquoi les Américains y s'battent ? » (Polémique aussitôt lancée par un petit Vietnamien de la classe : « Tu sais pas ce que c'est, les communistes, toi, ça se voit ! » Mais fier de la résistance de ses compatriotes quand même, il ajoutait : « Toute manière, y faudra qu'y s'en aillent un jour. »)

« M'dame, vous y croyez, vous, au paradis ? ». Rigolade de la classe. « Ben oui quoi, un endroit où on serait bien tranquille en somme. » « Oh, il est marteau, celui-là... »

« M'dame, vous êtes française ou anglaise ? Quel âge avez-vous ? Pourquoi vous êtes prof ? Vous aimez ça ? Vous êtes mariée... ? »

« Qu'est-ce qu'y vont lui faire, à Geismar ? »

Le temps nous manqua pour aborder toutes les questions qui les tracassaient et qui s'imposaient à eux par le truchement de la télévision et de la radio. Ils savaient tout et ne comprenaient rien. Sinon qu'ils décelaient partout une injustice irritante, révoltante, mystérieuse. Et qu'ils voulaient comprendre. Ils étaient très attentif aux réponses

que je faisais, souvent avec beaucoup de difficultés d'ailleurs. Ils en demandaient toujours plus : « Oui, mais alors... » et on creusait encore les choses.
J'étais émerveillée par la tournure que le cours avait pris. C'était les élèves qui l'avaient voulu et ils avaient été à la hauteur de leur désir. J'en parlai autour de moi, mais on ne me crut guère. On me traita aussi de démagogue, évidemment. Cette fois-ci, j'éclatai de rire ; je savais dorénavant qui de nous étouffait les enfants.
Je retrouvais en fait le même phénomène qu'avec les grands : des connaissances ponctuelles, isolées souvent les unes des autres, hors de la continuité quotidienne et historique. Ils savaient ce qui se passait en Bolivie, en Grèce ou dans le Limbourg, mais ignoraient à peu près tout du pourquoi de ces événements. Connaissances journalistiques, flash sur l'actualité, points de suspension autour du globe. (...)
Parfois une flambée de curiosité ou d'agressivité venait bouleverser cette douce apathie. Ainsi nous travaillions un jour sur un texte qui relatait les jeux olympiques de Mexico et tout ce qui s'y rattachait : le salut, poing levé, des Noirs américains, la fusillade mortelle place des Trois-Cultures, le Mexique, l'Afrique du Sud et les Bobby Soxers qui devaient jouer en Angleterre.
Le débat fut très violent entre eux et moi ; ils étaient tous amateurs de sport, et ils étaient nombreux à faire du rugby, de la natation, du foot, du saut, de la course. Quand je leur demandai quel lien il y avait, à leur avis, entre le sport et la société marchande, ils répondirent « aucun » avec une belle unanimité. Je m'insurgeai : ils en firent autant. Tout y passa : Killy, Kiki, Bobet, le tour de France, le ski, Beltoise, la presse sportive, la coupe mondiale de foot. Fort de ces exemples, on parla de la mentalité de la performance, de la compétition, du professionnalisme, de l'appel au provincialisme, « Allez France ! », aux notions de virilité, d'honneur, de santé mentale et physique (Ah, **mens sana in corpore sano !**) au chant du travail (cent fois sur le métier) de l'effort, de la rivalité noble, de la compétition dans la loyauté, du **fair play.** Les dieux du stade existaient bien pour eux. (...)
J'essayai de leur expliquer qu'ils faisaient du sport un domaine privilégié, alors qu'il incarnait, à mes yeux, tout ce contre quoi ils s'élevaient par ailleurs au lycée, chez eux, dans la rue. Nous décortiquâmes de nouveau les choses, inventâmes des tableaux avec des entrées et sorties multiples pour y classer mots, valeurs, symboles, images, contradictions, points d'interrogation. J'inscrivais ce qu'ils trouvaient, sans plus. Enfin nous eûment un superbe compte rendu au tableau, aussi dépouillé que possible. Les conclusions s'imposèrent aussi d'elles-mêmes, accompagnées, qui plus est, de propositions sur tout ce que devrait être le sport.
Que s'était-il passé ? Pourquoi nous étions-nous tous pris au jeu ? Pourquoi étions-nous contents de ce travail-là ? Rien n'avait laissé prévoir cette fièvre, cet intérêt, cette créativité. L'aurais-je voulu que je n'y serais jamais arrivée. Les cours étaient décidément de véritables courses d'obstacles sur parcours inconnu.

Nelcya Delanoë

ABONNEZ-VOUS

30,00 F
pour 12 numéros ou
12 numéros + le Crumb = 35 F

Je souscris un abonnement à « Actuel-Nova press »

Nom : Prénom :
Profession : Age :
Adresse :
Mode de règlement : mandat, chèque postal C.C.P. Paris 4.585-95 (envoyer les 3 volets à Actuel), chèque bancaire à renvoyer à « Actuel », 60, rue de Richelieu, Paris-2e.

18 numéros + 1 disque = 50 F

Je souscris un abonnement à « Actuel-Nova press »

au choix l'un des 33 tours suivants :
☐ Rock Generation : premiers enregistrements du Soft Machine.
☐ Steve Lacy : Moon.
☐ Sun Ra : Solar Myth Arkestra.
☐ Gong, Camembert Electrique.
(cochez la case correspondante à votre choix)

Nom : Prénom :
Profession : Age :
Adresse :

Complétez votre collection d'« Actuel » :
Chaque ancien numéro : 2 francs au journal.
Dépêchez-vous, les numéros 1, 2, 4, 5, 8 et 9 sont déjà épuisés.

Offre spéciale : 2 numéros gratuits pour tous nos nouveaux abonnés

Si vous vous abonnez ce mois-ci, vous recevrez deux anciens numéros gratuits au choix depuis le numéro 6. Dépêchez-vous, les numéros 6 et 7 sont en voie d'épuisement, le 8 et le 9 sont déjà épuisés. Que choisir ? Souvenez-vous :

N° 6 : Free, pop et politique
N° 7 : Les nouveaux gauchistes
N°s 10-11 : Spécial nouvelle culture
N° 12 : Le rock dégénéré
N° 13 : C'est quoi l'écologie ?
N° 14 : Le sexe en France
N° 15 : Spécial bande dessinée underground
N° 16 : Le service militaire
N° 17 : Guide de l'underground en France
N° 18 : Les villes brûleront et vous les reconstruirez
N° 19 : La rock-culture dans les poubelles de Dylan
N° 20 : La drogue

Avis à nos fidèles lecteurs : nous avons encore plus besoin de vos abonnements que d'autres journaux qui en parlent plus souvent.

Abonnement pour l'étranger : 40 francs en envoi normal.

POUR UNE POIGNEE DE SPAGHETTI

Le spaghetti porte le sombrero, la lasagne révolutionnaire se joint à Pancho Villa, les macaronis de la colère hurlent dans les sierras et Joe Pizza tire son colt. Sur son grand cheval noir, le Parmesan s'enfuit avec l'or de la banque de Chiquito. Pour Noël Godin, proto situ frénétique, le macaroni n'est pas assez révolté, le spaghetti est trop mollement révolutionnaire et la pizza n'explose pas à la face du politicien véreux de Rio Upmann telle la gerbe triomphante sur le trottoir boursien.

Il était trois spécialistes du dit « spaghetti western », Corbucci, Leone, Sollima, qui avaient en commun de se prénommer Sergio et, à une époque où la distanciation scientiflico-intellectualiste, les dilemmes psychologicleurs, les digressions esthétirissolantes, la soumission fataliste aux tragiques décrets du fatum précybernéticien, le pacifisme pleurnichard, la phobie du présumé mythe du « superhéros libre constructeur de sa vie » et même l'ennui de survivre devenaient les marchandises mass-médiatiques les plus volontiers rentables. Peu de westerns yankees pouvaient encore s'élaborer sans les enrôler parmi leurs ingrédients spectaculaires de base (pragmatisme progressiste oblige !). Le dilemme en effet était grave. D'un côté, des westerns-nausées commandités par le principe de (pseudo) réalité, prônant les valeurs sociales-démocrates en grâce (Kennedysme, Lutherkinguisme, Allendisme, Spockisme...), le renoncement héroïque à soi-même, le scepticisme neurasthéniquard, le plat moralisme « colombe », l'humilité laborieuse, la solidarité inter-invalides de paix. De l'autre, des westerns ludiques, commandités par le seul principe de plaisir, et narguant les instances hiérarchiques, la non-violence « encaisseuse », et les tourments éthico-sexuels, préjugés, hypocrisie, molles accoutumances, spleen, tempérance, jalousie et autres petitesses dominantes.

D'un côté, donc, des westerns rationné (l)s, destinés à rassurer les vieux adultes « questionneurs » ayant démissionné d'eux-mêmes (critiques, cinéphiles, cadres, clercs, animateurs culturels, bons élèves, prolos cultivés...) en leur démontrant artificieusement que les soi-disants surhommes de l'Ouest (pionniers, outlaws, cow-boys, joueurs professionnels, révolutionnaires mexicains, trappeurs, chasseurs de bisons ou de primes, brigands bien-aimés...) n'auraient été en fait que des lavettes comme eux. Et de l'autre, des westerns passionnels pour grands enfants terribles, destinés à glorifier astucieusement le mépris des lois, le goût des aventures effrénées et des émotions fortes, l'amour du jeu guerrier, la jouissance sans pondération, le panache toniquement mégalomane fut-il extérieurement loqueteux, la matérialisation immédiate de ce que les croupignoteux appellent « l'impossible ».

Mais si les divertissements sanglants des trois Sergio étaient souvent des hymnes au déchaînement pétulant des subjectivités radicales et, en cela, se démarquaient méritoirement de la plupart des ganachiasseries réformistes ou bureaucratiques d'Etat auxquelles tend à se réduire l'actuelle profusion celluloïdique de gôche, ils n'étaient pas pour autant subversifs.

Le marginalisme frondeur des plus chouettes gunfighters de westerns relevait tantôt d'une sorte d'anarchisme individuel plus ou moins stirnerien, tantôt d'une sorte d'individualisme anarchisant plus ou moins darienesque, aux horizons pareillement bornés. Corbucci, Leone, Sollima en convinrent aux environs de mai 1968, époque justement où le triomphe de leurs précédentes confections alimentaires allait commencer à leur permettre de mettre en scène à peu près tout ce qu'ils voudraient (dans les étriquées limites, bien entendu, du « permissible » à l'intérieur des appareils industriels du spectacle de la culture et de la culture du spectacle). Aussi décidèrent-ils, chacun de leur côté, de ne rien changer (glorifiés en soient-ils !) à leur formule des hyperhéros invincibles, toujours sûrs d'eux, toujours tacticiens de génie, toujours dandyesquement crasseux, toujours caustiques, toujours « supérieurs » en tous points aux majorités braillardes comme aux minorités exploitatrices, mais de la dépasser en la branchant dialectiquement sur le contexte historique présent, sur la révolte potentielle des masses, sur la totalité réifiante à détruire et sur celle à reforger de fond en comble au départ d'autonomies conquises.

Sollima réalisa alors **Le Dernier Face à Face,** axé autour de « la communauté des hommes libres », micro-collectivités autogérée de hors-la-loi, mais ridiculement ambigu peu avant le baisser du rideau, puis retomba dans la routine droitière trois ans plus tard avec **La Cité de la Violence,** tragédie truandesque. Corbucci et Leone, quant à eux, après plusieurs semi-décollages craintifs vers le « politique », utilisèrent fin 1970-début 1971 des bombardes à plus large portée avec, respectivement, **Campanêros**

et **Il était une fois... la Révolution,** dont la toile de fond, propice à de contemporaines considérations, devrait être de part et d'autre, comme on sait, la captivante révolution mexicaine. Mais si, dans le premier cité, Corbucci recourt à celle-ci pour crifiquer malicieusement le tribalisme communaliste « drop-out » pacifailleur, mysticolâtre et herbivore, c'est au nom d'un non moin primaire anti-impérialisme aux remugles explicitement guévaristes, comme aurait pu le faire, par exemple, moyens à l'appui, dans son confusionnisme abracadabresque mais attendrissant, un Jerry Rubin. Bien revenu par contre de tout oecuménisme freak comme de tout tiermondisme capitalistique d'Etat, Leone vise plus loin et plus haut. Profitant de sa renommée, de sa fortune et du champ libre expressif absolu dont il dispose, il entreprend de réaliser la première superproduction d'agitation gauchiste de ces deux dernières décades (la culottée et assez charlienebdienne, **Charge de la Brigade Légère,** de Tony Richardson, s'en étant tenue au pur stade dénonciatif). Si le western n° 5 de Leone peut en effet être considéré comme tel par d'indulgents décrypteurs, c'est qu'il ambitionne d'inciter tout de go :

1°) A rallier pratiquement la guerilla urbaine (de classe ?) là surtout où elle se perpètre ces derniers temps avec le moins de sobriété : en Irlande et en Urugay (en attendant l'Italie ?). L'attaque de la banque dont les coffres regorgent de prisonniers politiques est de toute évidence inspirée par la fameuse opération PANDO, au cours de laquelle, le 9 octobre 1969, 50 tupamaros, répartis en 6 équipes, plus un coordinateur, s'emparèrent simultanément du commissariat, de la caserne de pompiers (dans le film, d'une caserne militaire) et de la centrale téléphonique (dans le film, une gare-télégraphe) et des trois banques d'une ville de 15 000 habitants.

2°) A se méfier critiquement des leaders « révolutionnaires » qui, quelles que soient leurs intentions maintenant, ne feront plus tard que se substituer formellement aux dirigeants déboulonnés (déclaration du détrousseur de diligences Miranda : « Les gens qui savent lire dans les livres vont trouver les pauvres qui ne savent pas lire, et leur disent : faut que ça change ! Et les pauvres changent tout. Après ça, les plus malins de ceux qui savent lire s'assoient autour d'une table et ils parlent... ils parlent et ils mangent. Et pendant ce temps, qu'est-ce qu'ils font, les pauvres bougres? Rien ! ils sont morts... C'est ça, ta Révolution... »)

3) A savoir canarder l'ennemi à bon escient, sans pitié, ni machinalisme, avec une inventivité dévastatrice rigoureusement ajustée mais plus proche de la poésie épique vécue que du progrom ou que de la finasserie militaire (deux maquisards pulvérisent impunément toute une armée en combinant leur bonne connaissance du terrain de carnage avec leur intelligence stratégique, leur désinvolte sang-froid et leurs aptitudes au dynamitage et au maniment d'armes).

4°) A dépasser concrètement la recette débilitante du couple « capsulé » (une liaison amoureuse à trois est présentée sous un éclairage excitant quoique snobesthisant — le ralenti — et oiseusement énigmatique).

5°) A se débarrasser des notions religieuses de culpabilité, de remords, de rédemption gangrènant souvent aussi les milieux extrémistes **a priori** autoritaires (Pourquoi exécuter ou bannir systématiquement un companero qui a « trahi » sous la torture si ses projets révolutionnaires n'ont pas pour autant changé ? N'y a-t-il pas au contraire des chances pour que l'infortuné accroisse dès lors son ardeur séditieuse, toute idée de rachat mise à part ; parlons plutôt d'un ressaisissement gaillard de lui-même après une satanée déficience physiologique).

6°) A aiguiller directement sur la voie de la lutte armée anti-étatique deux couches prolétaires habituellement mises à l'index marxiste : celle des droits communs et celle des petits enfants.

7°) A expérimenter une anti-morale guérilleresque en rien statique, ni réductrice : risque sa peau qui en a le désir et qui s'en donne les moyens. Une révolution grave, dramatique, sanglante peut (et devrait toujours d'ailleurs) se perpétrer avec la décontraction, la tendre lubricité et la cocasserie mêmes pour le libre avènement desquelles on a déterré la hache-faux de guerre.

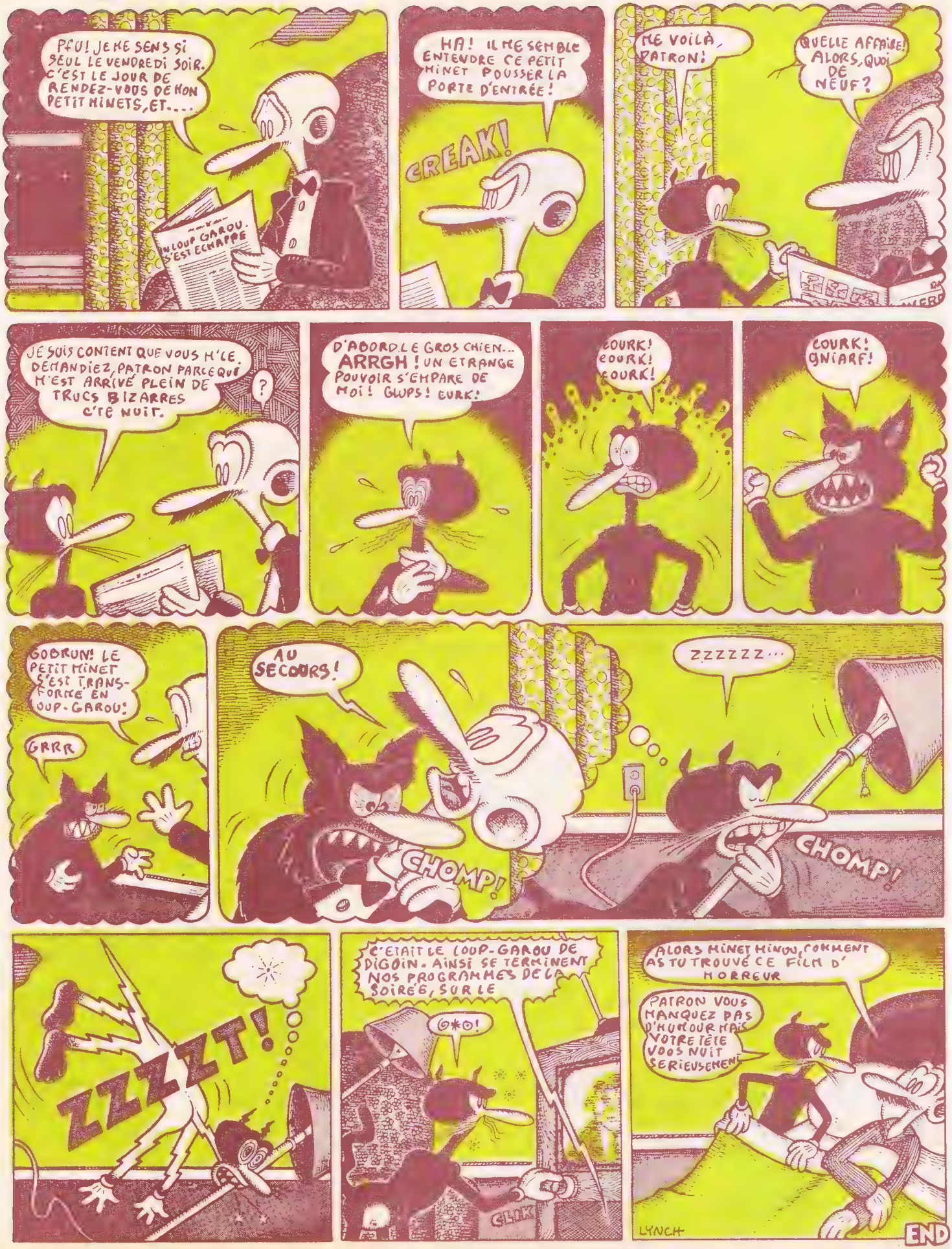
8°) A employer productivement les naturels ressorts d'émulation interindividuellement (rivalité qualitative fructueuse entre le bandit de grand chemin mexicain et le dynamitero irlandais).

Mais ne nous leurrons pas. Parcellairement réjouissant, **Il était une fois... la Révolution** peut homologuer également les interprétations les plus équivoques, tant il manque de clarté, de profondeur et de cohérence radicales, tant il dérape étourdiment sur plusieurs points essentiels à toute offensive déterminante contre la dictature psycho-sociale de la Tromperie. Indubitablement, Leone est un dilettante paumé passionné passivement par la révolution, comme d'autres par la pêche au goujon, les comics strips de l'âge d'or ou le yoga tantrique.

Noël Godin

NARD n' PAT
dans LE CHAT QUI CRIAIT AU LOUP!
KITTY KAT, TU VIENS AU LIT OU QUOI?
PLUSTARD, PATRON Y'AUN FILM D'HORREUR A LA TÉLÉ QUE JE NE VEUX PAS RATER
B'SOIR PATRON
VOYONS.. AH! VOILA, LE LOUP-GAROU de DIGOIN. C'EST SUR LA 2ème CHAINE,
AAAAH!
ET MAINTENANT CHERS TELESPECTATEURS VOUS ALLEZ POUVOIR SUIVRE LES FILM D'ÉPOUVANTE QUE NOUS VOUS PROPOSONS CE SOIR: LE LOUP-GAROU DE DIGOIN
ZZZZZ...
" EN REALITÉ, LE PLAISIR SE CHANTE SUR L'AIR DE LA LIBERTÉ. JE VOUDRAIS TANT QUE VOUS LE CHANTIEZ DE TOUT VOTRE CŒUR. MAIS N'Y PERDEZ PAS VOTRE CŒUR POURTANT." CE KAHLIL GABRAN SAIT D'QUOI Y CAUSE, S'PAS POUPÉE
MMM.. MINUIT DEJA! J'DOIS FILER COCOTTE. J'AI UNE SEANCE D'EPANOUISSEMENT DE LA SENSIBILITE DEMAIN MATIN.
THE PROPHET
REVIENS MOI VITE MON ADORABLE PETIT MINET.
T'INQUIÈTE PAS POUPÉE. ET FAIS UN GROS BAISER A TON ADORABLE PETIT..
AOOOOOO!
!
QU'EST CE QUE C'EST QUE ÇA?!
AOOOOOOOO!
DES ENFANTS DE LA NUIT! DES LOUPS QUI HURLENT A LA LUNE!
DES LOUPS? DANS CE QUARTIER?
OH PAT, SOIS PRUDENT!
OUAIS.
AU REVOIR
CIAO SUPER LOLOS.

DES LOUPS ! N'IMPORTE QUOI. CE CRI LUGUBRE VENAIT SANS DOUTE DE LA TÉLÉ DU VOISIN.
ROWRRRRR
PAR LA SAINTE GERBE
AH!
CHOMP
AOOOOOOOOO!
@*☆⊙! LES GENS DEVRAIT TENIR LEUR SALOPERIES DE CHIENS EN LAISSE !
J'ESPÈRE AU MOINS QUE CE BATARD N'ETAIT PAS ENRAGÉ
HUM!
QUOI ENCORE?
MÈRE S'ILS DISENT LEURS PRIÈRES LE SOIR, LES PETITS MINETS AU CŒUR PUR PEUVENT SE TRANSFORMER EN LOUP LORSQUE BRILLE LA PLEINE LUNE ET QUE LE LOUP-GAROU MONTRE SON NEZ !
SÛR, POUPÉE. SÛR MAIS...
PRENDS GARDE!
!
PRENDS GARDE!
POOF!
HÉ ! CETTE VIEILLE GITANE A DISPARU DANS UN MIRAGE DE FUMÉE ! VOILÀ TOUT CE QUI EN RESTE : UN SYMBOLE CABALISTIQUE.
QUELS CURIEUX ÉVÉNEMENTS ! D'ABORD UN GROS CHIEN ME MORD ENSUITE UNE VIEILLE GITANE.. QUOI ENCORE


PFU! JE ME SENS SI SEUL LE VENDREDI SOIR. C'EST LE JOUR DE RENDEZ-VOUS DE MON PETIT MINETS, ET....
UN LOUP GAROU S'EST ECHAPPE
HA! IL ME SEMBLE ENTENDRE CE PETIT MINET POUSSER LA PORTE D'ENTRÉE!
CREAK!
ME VOILÀ, PATRON!
QUELLE AFFAIRE! ALORS, QUOI DE NEUF?
JE SUIS CONTENT QUE VOUS M'LE DEMANDIEZ, PATRON PARCE QUE M'EST ARRIVÉ PLEIN DE TRUCS BIZARRES C'TE NUIT.
?
D'ABORD LE GROS CHIEN... ARRGH! UN ETRANGE POUVOIR S'EMPARE DE MOI! GLUPS! EURK!
EURK! EURK! EURK!
EURK! GNIARF!
GODRUN! LE PETIT MINET S'EST TRANSFORMÉ EN LOUP-GAROU!
GRRR
AU SECOURS!
CHOMP!
ZZZZZZ...
CHOMP!
ZZZZZT!
C'ETAIT LE LOUP-GAROU DE DIGOIN. AINSI SE TERMINENT NOS PROGRAMMES DE LA SOIRÉE, SUR LE
@*@!
CLIK
ALORS MINET MINOU, COMMENT AS TU TROUVÉ CE FILM D' HORREUR
PATRON VOUS MANQUEZ PAS D'HUMOUR MAIS VOTRE TÊTE VOUS NUIT SERIEUSEMENT
LYNCH
END

Tout au bout de la route

VOICI revenu le temps de la felouque agile fuyant sous l'orage au large des vestiges de l'Empire ottoman. Aux environs de Mogador, le vieux sheik, vêtu d'un caftan de belle étoffe et d'un kaïk de laine indigène d'une éclatante blancheur pose un regard très seul et infiniment las sur les dernières caravanes qui emportent les épices de son pays perdu. Au loin se dressent les ruines insoupçonnées d'un royaume oublié. Le soleil purpurin incendie l'Amazone où s'éveille l'alligator goguenard tandis que la carpe centenaire secoue l'immensité glauque du lac Ngami. Dressés sur les roseaux de leurs frêles embarcations, les Bayèyes assaillent d'une grêle de javelines l'hippopotame exaspéré par la douleur qui le vrille. Et le buffle blessé voile de sa longue crinière un regard déjà troublé par la mort sans voir venir la femme du guerrier Witchitas ni le coup mortel qu'elle va bientôt lui porter. Sous la lune blême, le Kilimandjaro expose ses neiges immortelles qui scintillent à la face médusée du Savoyard en exil.

La route nous plaisait, avec ses surprises, ses détours, ses envolées ; la fuite ne nous paraissait pas déshonorante. Nous avions, cette année, voulu dresser un guide plus complet et plus précis : universel. Fadaises et dérision ! Le routard trop souvent suit les voies balisées par la lanterne des premiers beats, attiré tel le papillon de nuit vers les grands sanctuaires aujourd'hui profanés des voyages d'autrefois, Goa, Kabul, Ibiza, Essaouira au Maroc, Taos dans les Rocheuses. Pris dès l'arrivée dans la fumée éphémère des shilums machinaux, il se fossilise en lotus sur la plage. Pourquoi recommencer la Croisade des Enfants ? La route ne doit pas être un vide-ordures pour les marginaux qui ne s'adaptent pas.

Enrichissement et dépaysement sous d'autres cieux, à l'écart du béton et des polices du système. Mais si l'on revient pour reprendre le collier ou pour négocier du lit afghan en exploitant l'arborigène, on ne vaut pas mieux que le général Bugeaud ou le professeur McNamara. Si l'on s'entasse à chaque étape dans des hôtels réservés aux Européens en rupture, la fuite tourne vite à l'exotisme cacochyme.

Non : l'aventure ne vient que si l'on s'élance assez vite comme dans **Fortune Carrée** de Joseph Kessel. Les vrais routards ne finissent pas à Ibiza dans le giron des flics espagnols. On les rencontre au coude de l'Amazone, aux confins du Hoggar, sur les montagnes de Ceylan. Ils se laissent balloter au rythme du pays et trouvent la sérénité au détour d'un village. Si parfois ils courent un danger, au moins n'est-ce pas celui d'un fix manqué.

Alors les bonnes adresses n'ont plus grand sens. Nous tracerons simplement des lignes, pour évoquer des pays et remonter quelques fleuves : l'Afrique encore peu courue, l'Amérique Latine, l'Asie, assez grande au fond pour qu'on puisse encore s'y isoler. Le tout avec une certaine mauvaise conscience : oubli du Vietnam, des usines bagnes et des oppressions, la grande aventure garde des complaisances. Et, dans cette évocation, certaines absences regrettables, inévitables : Mexique, l'Amérique centrale et son Costa Rica — un grand sourire pour le pays qui n'a pas de flics — l'Océanie lointaine, Bornéo, l'Indonésie, les Philippines... Nul ne voyage innocemment. Encore faut-il savoir revenir.

Actuel.

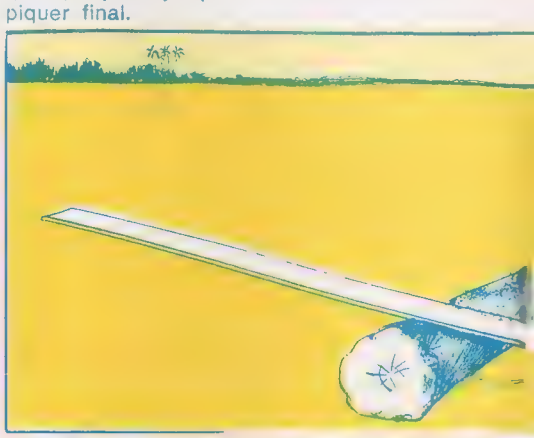
Contre les mornes auto-routes

Istanbul, la porte de l'Orient. Zoum ! A partir de là, les domes des mosquées et les minarets remplacent sans mal les clochers de chez nous, et les femmes restent cachées à la maison pour un bon bout de kilomètres. Les ruelles étroites du port et du quartier réservé étalent leurs merveilles, mais le freak n'y voit rien. Ici les hôtels sont pas chers et le freak en profite. Il reste dans sa chambre toute la journée et se défonce systématiquement avec des potes de passage, Anglais, Américains, Français, Italiens, Allemands, Japonais. Il y en a de partout, de toutes les couleurs. Des qui s'en vont avec toutes leurs illusions, d'autres qui reviennent avec plus rien et des qui restent accrochés aux aiguilles intraveineuses.

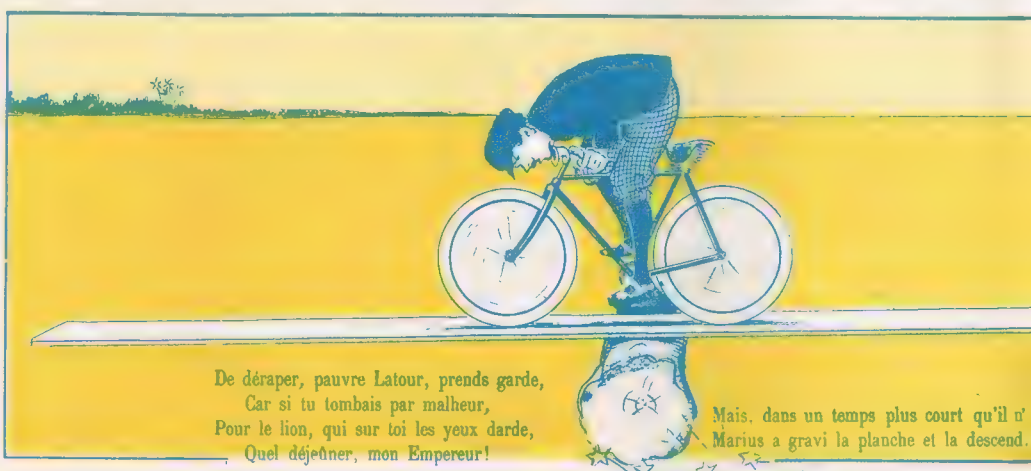
Il ne pousse pas très loin ses investigations, en-dehors des grands axes, Londres, Amsterdam, Paris, Delhi, et les chemins de Katmandou de Cayatte. Il va partout où il sait retrouver ses frères, ceux de sa race, une grande famille fermée, étroite, intolérante, repliée sur elle-même.

C'est que le freak, comme le petit bourgeois, a ses préjugés. Si le dernier méprise les cheveux, les barbes et la glandouille, le premier participe au préjugé inverse. Il se risque à mépriser la propreté des autres, l'habit soigné, l'appareil photo ou la caméra. Il ne dédaigne pourtant pas le bus Volkswagen, ni la minicassette et, sans un rond, il passe la plus grande partie de son temps à essayer d'en faire. On ne parle nulle part autant de fric que sur la route où soi-disant tout le monde s'en fout.

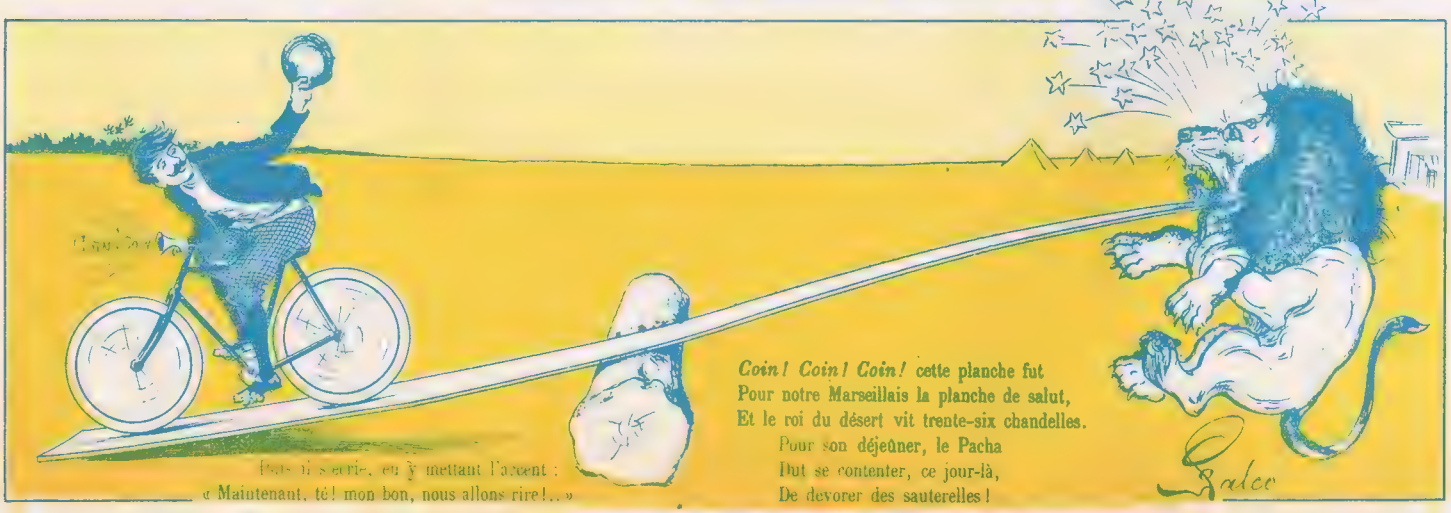
Oui, la route est une grande famille, un monde dans le monde, aussi bouché que l'autre, avec ses règles et ses tabous, ses valeurs, ses interdits et ses obligations. Pour le freak, c'est là le début d'une vie nouvelle. A Londres ou à Paris, il était un petit Loulou, un étudiant en rupture de fac, un galérien en rupture de banc, un petit outsider. En Europe, il vivotait le cul sur le trottoir, dédaigné du passant. Après une bonne manche il bouffait son sandwich et dormait avec les rats dans les caves, aux derniers étages des immeubles ou encore, avec un peu de chance au poste de police. Et voilà qu'ici à Istanbul, le vagabond se fait solliciter, le mancheur mancher. Parti de son pays avec un peu d'argent, le voilà avec un pouvoir d'achat multiplié par dix... et ce n'est qu'un début. Il joue les nouveaux riches, il plane, il vole, mais il vole bas et il repart. Il dégringole comme une feuille arrachée à son arbre, et se noie comme une bouteille à la mer avec à l'intérieur un message déjà incohérent. Parti sur la route pour vivre une existence à sa dimension le freak a oublié de prendre ses mesures et c'est là que ça cloche. Tout ce qu'il fait est étriqué. Le freak parle beaucoup de liberté. En Europe ou aux States il était le premier à lancer des pavés pour construire des lendemains qui chantent. Mais sur la route, il trimbale avec lui ses flics bien au chaud dans sa tête. A Goa, un petit paradis de l'océan Indien, avec la mer et le soleil, sans la sale gueule des C.R.S., le freak s'ennuie. Tout seul, tout nu sur son rocher, il fume pour oublier sa trop grande liberté, tout ce qu'il n'a pas le courage de faire. Et les vagues moutonnent autour de lui en se marrant. Il a fait tant d'efforts pour quitter son cocon, que papillon, ses ailes le gênent. Il ne songe plus à s'en servir. C'est dur pour un ancien guignol échappé de sa boîte de trouver en lui-même les propres ressorts qui le feraient bondir plus haut. Alors, parce qu'il ne sait pas se commander lui-même, parce qu'il manque d'imagination, le freak se laisse violer le plus souvent possible, disponible et ouvert à tous les courants d'air, et le reste du temps il recommence les gestes des anciennes habitudes, mais ça ne marche pas, il n'y croit plus. Alors il essaie d'oublier un peu plus. Redescendre sans se casser la gueule. Il reste, s'accroche dans ses « hauteurs », se force à sourire un peu quelquefois, pour inciter son frère à partager son fix et son enfer, histoire d'être moins seul. Et ça dure le temps que ça peut jusqu'à la chute libre, le piquer final.



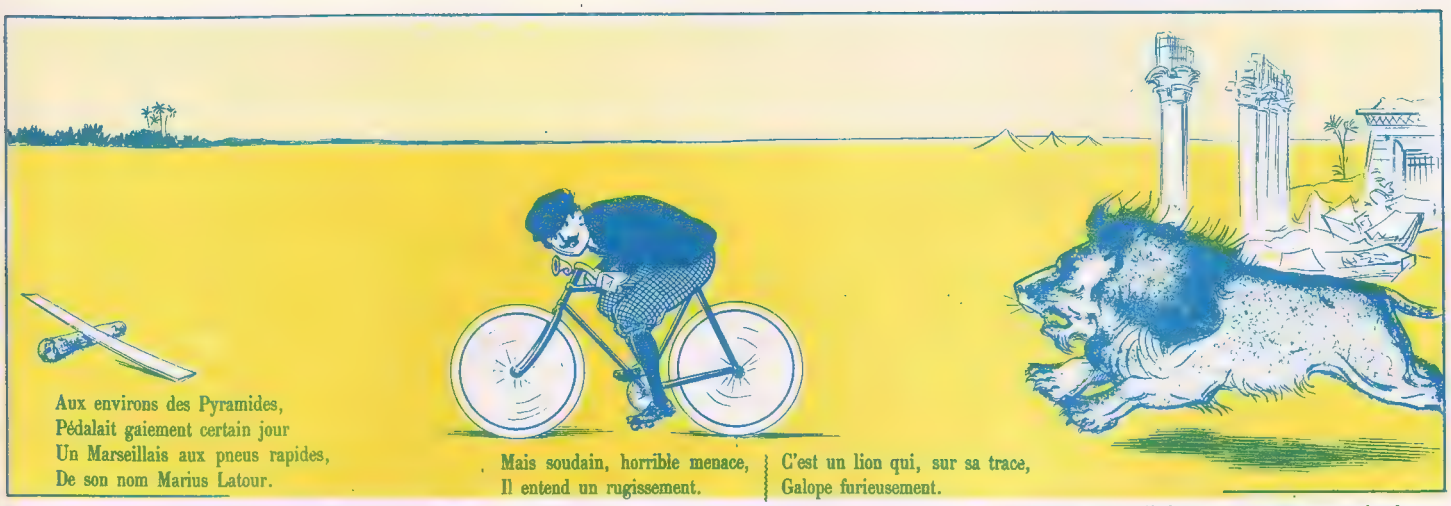
Glacé d'effroi, le bicycliste
Recommande son âme à Dieu,
Quand, singulier hasard, vien
Le tronc d'un arbre, avec une



De déraper, pauvre Latour, prends garde,
Car si tu tombais par malheur,
Pour le lion, qui sur toi les yeux darde,
Quel déjeûner, mon Empereur!
Mais, dans un temps plus court qu'il n'
Marius a gravi la planche et la descend.



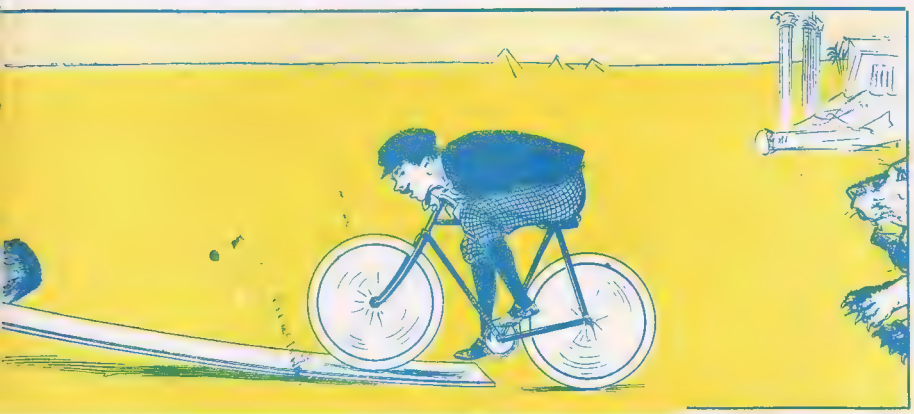
Puis il sourit, en y mettant l'accent :
« Maintenant, té! mon bon, nous allons rire!.. »
Coin! Coin! Coin! cette planche fut
Pour notre Marseillais la planche de salut,
Et le roi du désert vit trente-six chandelles.
Pour son déjeûner, le Pacha
Dut se contenter, ce jour-là,
De dévorer des sauterelles!
Salce



Aux environs des Pyramides,
Pédalait gaiement certain jour
Un Marseillais aux pneus rapides,
De son nom Marius Latour.

Mais soudain, horrible menace,
Il entend un rugissement.

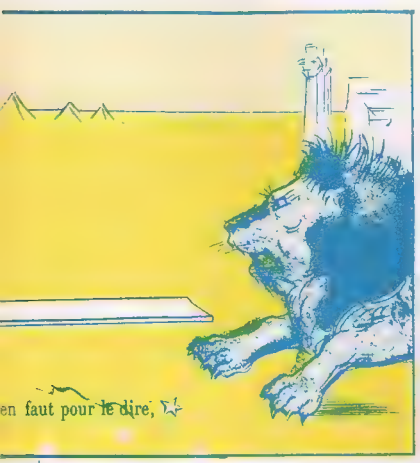
C'est un lion qui, sur sa trace,
Galope furieusement.



nt lui barrer la piste
e planche au milieu.

« Ho! Ho! ceci fait mon affaire »
Se dit à part lui Marius,

Cependant que la bête à la fauve crinière
Était de la bécane à deux mètres au plus!



en faut pour le dire.

HISTOIRES & SCÈNES
Humoristiques
CONTES MORAUX — MERVEILLEUX

Don et Fraternité, chante le freak quand il trouve encore la force de gratter une guitare, finie l'étroite famille patriarco-maniaco-répressive. Vive la commune universelle. Les Citoyens du Monde, les enfants de l'Univers n'éprouvent pas trop de gêne à se taper d'une clope en s'appelant brother. Mais pour se dépanner dans la merde, c'est une autre histoire. Pour s'offrir un repas ou un ticket de train il n'y a plus personne. Ça redevient le chacun pour soi. Et puis quand il s'agit de se voler les uns les autres alors plus de gêne du tout. La route est un bazar pourri où il faut se méfier constamment. Pas moyen de faire confiance, de se reposer sur quelqu'un. Il faut foutre son fric dans son slip pour dormir ou sous son oreiller si on a plus de slip... à condition de ne pas trop bouger en dormant. Les Américains ont compris le système, ils planquent leurs dollars dans la doublure de leur jean rapiécé et dorment dessus.

Quand un vrai fauché, un mec qui a faim, leur demande quelque chose ils s'en vont en haussant les épaules. Il y a trop de fumiers sur la route et les bons paient pour les mauvais (air connu). C'est pourtant vrai que la route pourrait être belle s'il n'y avait pas tant de rigolos.

Amour et paix qu'il chante aussi l'enfant du voyage, il se souvient qu'il est aussi un peu parti pour la partouze, la liberté sensuelle, et tous ces trucs que les canards bourgeois racontent sur la nouvelle génération, tout ça c'est de la littérature libérée pour faire vendre le torchon. La liberté sexuelle du freak c'est du bidon. La drogue endort à la longue et il y a Bouddha, Dieu, l'ascétisme, Zen, de quoi s'envoyer en l'air sans passer par la fesse trop bassement terre à terre. Alors, il arrive quelquefois qu'un jour comme ça, le freak pas encore trop diminué se regarde dans les yeux d'une fille qu'il n'arrive plus à aimer. Oh... ce n'est pas qu'il soit devenu impuissant, ça non, la machine fonctionne. Mais il reste trop longtemps seul avec sa tête, dans les étoiles d'un autre ciel et ses pieds ne touchent plus le sol. Il n'a plus envie de rien et ce rien c'est trop simple et pas assez et le freak se prend la tête dans les mains.

Il y a trop longtemps qu'il vole mais il n'est pas un oiseau et il triche. L'oiseau déploie ses ailes et choisit ses vents. Pour lui, les vents choisissent et il se laisse glisser en oubliant ses jambes. Il y a trop longtemps qu'il plane et il est fatigué. Il s'est posé à Katmandou en équilibre instable sur une branche basse. Il essaie de rassembler les petits bouts de son cerveau disséminé aux quatre vents. Il se souvient. Il se retient. Un an de route, un an de défonce, un an de solitude emprunté dans l'espace et en-dehors du temps. Le monde est plein de marionnettes.

Si ça continue il n'y aura plus d'oiseaux. Rien que le freak puisse envier. Alors il se réveille. Il se souvient. La route avec toutes ses mochetés n'est pas une fin en soi, mais une école, un apprentissage des extrêmes. Sans le savoir le freak grandit à son contact, s'il n'en crève pas.

La route est à la fois mère et nourrice mais les naissances sont difficiles et il y a une énorme mortalité infantile.

Alors le freak comprend et quitte la route des autres pour commencer sa propre route, un chemin qui se fait en marchant. Il continue ou il revient mais il n'est plus un freak, plus un bourgeois, il est un homme réconcilié qui sait ce qu'il veut et surtout ce qu'il ne veut pas. C'est le début d'un vrai voyage difficile celui de la vie, une route pleine d'embûches, de trous, d'ornières coupée parfois de précipices parce que le monde préfère les morts aux vivants. Peut-être que le monde aura la peau de l'homme, peut-être que l'homme aura la peau du monde et qu'il le redessinera beau. C'est un combat qui s'ouvre dans l'avenir. C'est beaucoup plus qu'une révolution, une grande métamorphose de l'homme et de la vie. Et si nous ne sommes pas morts peut-être aurons-nous des lendemains qui chantent. Des chansons sans refrain sur une musique sans partition. En création constante. Pour le bonheur des oiseaux.

Patrick Cothias

L'apologie du vol

Le charter, vous connaissez. Depuis le temps qu'on en parle. Seulement c'est un peu comme la jungle, on sait de quoi il retourne, mais on s'y perd quand même. Comment s'y retrouver ? D'abord en ce qui concerne les conditions de sécurité et les services à bord il n'y a aucune différence avec les grandes compagnies. Un boeing 707 est un boeing 707, et un pilote de charter vaut un pilote d'Air-France. La grande différence, c'est le prix. Si les charters sont moins chers que les lignes régulières ce n'est pas par hasard : un charter c'est un avion spécialement affrété par un groupe donc, en principe, sûr de voler à plein, alors que les avions de lignes ont des coefficients de remplissage très variés (environ 45 %). De plus, les grandes compagnies ont à supporter des frais de prestige considérables. Comme il n'existe qu'une gamme assez réduite d'appareils, elles vont, pour s'arracher le client, dépenser des milliards de publicité-bidon. Toutes ces choses intelligentes font que vous payez le billet d'avion largement le double de ce qu'il pourrait coûter, bénéfice compris pour le transporteur.

A côté de ça, le charter c'est le court-circuit. Flash ! et la loi de la concurrence. D'où les prix.

Là commencent les ennuis. Les compagnies I.A.T.A., faute de pouvoir lutter contre les prix de charters, vont essayer de leur mettre des bâtons dans les roues par tous les moyens.

Cela explique que pas mal de charters, pour éviter ce genre d'ennuis, font partir leurs vols de Belgique, de Luxembourg ou d'Allemagne où la législation est beaucoup plus tolérante et où les compagnies nationales, beaucoup moins étendues, ne craignent pas la concurrence. Pour les aéroports français cela constitue bien sûr une perte substantielle sur les droits de transits. L'an dernier, on a vu quelques scènes amusantes du côté du Bourget : contrôles-surprises de la qualité d'étudiant des passagers d'un charter déjà embarqués, suivi de manifs de solidarité de tous pour le débarquement des non-étudiants. On verra sans doute la même chose cette année.

Mais l'autre ennemi des charters, plus subtil, est à l'intérieur des charters mêmes. Il s'agit de tout un tas de marchands de courants d'air plus ou moins connus des pouvoirs publics, voire tolérés, car, après tout, ce qui déconsidère le charter est bon pour les compagnies. Pas mal de pratiques amusantes en ce domaine : par exemple le coup des 10 %. On prend les tarifs moyens, on fait systématiquement 10 % de moins et on introduit en tout petit caractères sur un contrat que personne ne lit, une clause disant que le prix peut toujours être modifié au dernier moment. Le jour du départ, ou — pour être sympa — trois ou quatre jours avant, on rajoute 20 %. Résultat : on a attiré pas mal de mecs grâce au prix très bas et, comme au dernier moment tous les autres avions sont complets, il faut ou payer ou renoncer. La plupart paient. On peut aussi vous vendre un billet aller-retour, mais en réalité, il n'y a que l'avion aller qui soit retenu.

Donc, conseil à ceux qui veulent voler et non être volés :

1) Se méfier des prix nettement en-dessous de la moyenne ;

2) Lire les papiers qu'on signe ou éventuellement les réclamer (un premier versement équivaut à une signature) ;

3) Ne pas filer trop de fric à l'avance.

Voilà maintenant quelques adresses qui ont l'air sérieuses. Dans l'ensemble les associations en question ont été réglo. Quant aux prix, ils semblent raisonablement les plus bas. Plus bas, il y a des chances que ce ne soit pas très sérieux.

Trois adresses où vous serez bien reçus en venant de la part d'Actuel :

LE BIVES, 98, rue Rambuteau. Tél. 236-53-82.

C'est une association de mecs très sympas dont plusieurs ont fait la route. Ils vous donneront de bons tuyaux pour voyager un peu partout et des adresses utiles. Ils organisent des chantiers dans plusieurs pays, notamment en Inde. Demander Jean-Claude.

RIVAGES, 233, rue Saint-Jacques.

C'est une agence de voyage. Ils font des choses intéressantes sur l'Afrique en particulier (du genre avion-voiture). Ils peuvent aussi revendre les billets de pas mal d'associations ou vous conseiller celles qui font les meilleurs prix.

CITE CLUB, 2, place Henri-Bergson, Paris (8e). Tél. 522-75-30. Entre autre les moins chers sur les USA. Sympas, ils feront une réduc d'inscription aux lecteurs d'Actuel.

ETATS-UNIS (N.Y.)
OU CANADA (Montréal)

Le prix est de 900 F aller-retour.

Les charters qui laissent le plus de possibilités au point de vue dates sont ceux de la **SATA.** La SATA est une organisation créée par toutes les unions européennes d'étudiants. Les charters SATA s'étalent du 31 mai au 23 septembre. Se renseigner à l'OTU (137, bd Saint-Michel, Paris-6e). Il existe également des vols réguliers chaque semaine, billet valable 1 an au prix de 1 200 F.

AMERIQUE LATINE

Mexico : Du 3 au 28 juillet ou du 2 au 27 août : 1 650 F.

— Du 15 juillet au 31 août, via New York, plus bus de la frontière mexicaine à Mexico : 1 740 F.

Pérou : Durée valable du début juillet à la mi-septembre : 11 vols directs Lima A.R., de 4 à 7 semaines : 2 375 F.

Chili : Vol direct Santiago, billets valables 25 jours ou 7 semaines : 2 950 F.

INDE

Bombay ou **Delhi :** Pour les moins de 22 ans, le moins cher et le plus commode est nettement le vol régulier Air France Tarif Jeunes. Possibilité de prendre les lignes normales à certaines conditions : 1 664 F (Attention : réservation 7 jours avant le départ).

Colombo (Ceylan) : UTA fait également un tarif-jeune intéressant : 1 838 F. Les plus vieux peuvent trouver des charters.

JAPON

— Pour les moins de 22 ans, sur vol régulier Air France, Tarif Jeune : 2 150 F.

— Pour les autres, plusieurs dates de départ et retour sur vols directs : 2 850 F.

FMYJ : 173, rue Saint-Jacques (13e).

BANGKOK

Pas de condition d'âge, plusieurs vols : 1 790 F aller-retour.

FMYJ.

ASSOCIATION QUI ORGANISENT OU VENDENT DES CHARTERS

— Fédération nationale des associations d'élèves de grandes écoles (FNAGE), service vacances, 58, rue J.-J.-Rousseau, Paris-1er. Tél. 231-44-73.

— Office du tourisme universitaire, 137, bd Saint-Michel, Paris-6e. Tél. 326-60-97.

— Association des étudiants allemands, service voyages, 11, rue des Carmes, Paris-5e. Tél. 633-57-25.

— Office du tourisme universitaire libanais, 7, avenue de l'Opéra, Paris-1er. Tél. 742-15-34.

— Scandinavian student travel service, 125, av. des Champs-Elysées, Paris-8e. Tél. 359-70-41.

— Alliance européenne de l'air, 1, rue de Choiseul, Paris-2e. Tél. 742-65-61.

— Assinter, 154, bd Saint-Germain, Paris-6e. Tél. 326-19-28.

— Fédération mondiale des villes jumelées, 273, rue Saint-Jacques, Paris-5e. Tél. 633-38-15.

— Jeunes sans frontières, 12, rue J.-B.-Dumas, Paris-17e. Tél. 755-76-10.

— Maisons européennes de la jeunesse (M.E.J.), 21, rue de Provence, Paris-9e. Tél. 742-12-06.

— Nouvelles frontières, 63, avenue Denfert-Rochereau, Paris-14e. Tél. 325-57-51.

— UNIFAC, 35, rue Galande, Paris-5e. Tél. 326-83-73.

— UNICLAM, 8, rue Casimir-Delavigne, Paris-6e. Tél. 633-59-14.

— ATITRA, 2, rue Rossini. Tél. 533-00-85.

— FUAJ, 11 bis, rue de Milan. Tél. 874-66-78.

— TEJ, 6, rue Monsieur-le-Prince, Paris-6e.

— Le Point, 85, bd Saint-Michel.

AUTOCARS

Une compagnie fait des bus sur l'Inde (Dehli) avec possibilité d'arrêt à Téhéran, Kabul, c'est la route d'Alexandre : Jean-Pierre Cavalier, 22, rue Gay-Lussac, Paris-5e.

Pour Istambul, JSF, NF et d'autres organisent des départs toutes les semaines (200 F).

Plusieurs groupes anglais organisent des départs vers Delhi, tous les deux mois, pour plus de renseignements adressez-vous au BIVES ou au CIDJ (quai Branly).

Ultimes conseils avant le grand départ

Vous voulez prendre la route ? Soit !... Encore n'est-il pas inutile de mettre en garde tous les jeunes dont le manque d'expérience est mal compensé par un enthousiasme, au demeurant fort sympathique, mais qui présentera des inconvénients majeurs face aux multiples impondérables des hasards de la route. Ainsi, moi qui vous parle, et malgré une longue pratique, ai-je tout simplement oublié d'emporter une épuisette à crevettes pour mes vacances de Pâques au Tréport !... Nul n'est à l'abri d'un oubli grossier, même les plus endurcis aventuriers on the road ! A priori, pour les bagages, le sac est plus approprié que la malle d'osier montée sur roulettes. Personnellement, je conseille plus volontiers le sac à dos que le sac à ventre, pour les garçons du moins, car sa compression constante sur les organes arrive à faire descendre les testicules dans les genoux, bloquant ainsi l'articulation. La marche devient alors très pénible. Néanmoins, si vous adoptez quand même cette dernière solution, il est préférable de vous munir d'un suspensoir en crin, très solide et pratiquement inusable.

Il existe des sacs à dos cintrés pour bossus et des sacs à dos perforés pour omoplates très décollées. Eprouvez à l'avance votre sac qui devra, c'est essentiel, être parfaitement adapté à votre anatomie. Il n'y a rien de plus gênant qu'un sac à dos qui bat les talons, surtout si l'on a des sabots. Je ne le répéterai jamais assez : prévoir pour agir, et agir en conséquence...

PAPIERS ET DOCUMENTS Papiers personnels :

— Passeport toute catégorie.
— Carte de Diner's Club.
— Groupe sanguin (rhésus +, rhésus —, voltage 110 ou 220. Important).
— Derniers livrets scolaires.
— Papiers tue-mouches.
— Carnet de bal pour les jeunes filles.

ARGENT

La Caisse d'Epargne et de Prévoyance possède de multiples succursales au Népal, il est donc inutile de tenter le mauvais fond des sous-développés avec le déballage ostensible de votre argent liquide. Optez plutôt, si vous voulez, pour les Emprunts Russes, ou les Rentes Pinay très cotées en Tadjikistan méridionnal. Un abonnement à faire suivre à « Valeurs Actuelles » vous permettra de contrôler à tout moment le cours de vos actions, et d'agir en conséquence. Car, n'oubliez pas, prévoir pour agir et... Un Plan d'Epargne Logement souscrit à Paris vous permettra d'acquérir rapidement (le temps du voyage) un igloo au Groenland ou une hutte en Amazonie.

VETEMENTS

Pays froids :

— 1 caleçon long en jersey molletonné (réf. 372.2579, Catalogue 3 Suisses : 15,50 F).
— Mouffles (par paire, exigez une gauche et une droite).
— 2 T. shirt marqué Batman.
— Une petite laine, au cas où.
— Pyjama en flanelle suédée rayures beiges et bleues, pantalon à ceinture boxer élastique (réf. 31-X0504, Catalogue Manufrance : 29,50 F).
— Un nœud papillon.

Pays tièdes :

— 3 slips nylon (les plus facilement lavables en humectant avec de la salive).
— Une paire de mitaines.
— Un parapluie télescopique en polyamide Nylon, fourreau tissu (réf. 592. 0240, Catalogue 3 Suisses : 35 F).
— Une chemise poignets mousquetaires.
— Un nœud papillon.

Pays chauds :

— Un pagne, ou un cache-sexe en voile de tergal.
— Une paire de bottes d'égoutier si pays marécageux.
— Un nœud papillon.

Le chapeau est inutile : on fait de magnifiques chapeaux de gendarme avec les journaux locaux.

On peut prendre une paire de patins à glace et sa raquette de jokari, mais ce n'est pas indispensable (au pire, on peut louer sur place).

AFFAIRES DE TOILETTE

— Déodorant corporel : toute la gamme, spécial aisselles, spécial pubis, spécial pieds, spécial nombril.
— Dentifrice et brosse à dents superflus : rien ne vaut des doigts pleins de sable avec lesquels on frotte vigoureusement.
— Une bonbonne de « 5 » de chez Chanel.
— Une poire à lavement.
— Savon inutile, au bout d'un certain moment, la crasse s'écaille et s'enlève facilement au couteau. Penser à prendre un couteau.

OBJETS DIVERS

— Une paire de draps de satin noir.
— Fausse moustache et mirliton dérouleur.
— Une friteuse électrique (avec une dynamo). Présentation alu, socle et poignée ébonite. 6 litres. Garantie un an. Réf. 852.1078, Catalogue 3 Suisses : 129 F.
— Un préservatif à ample réservoir (idem 6 litres). Réf. 16-36860, Catalogue Manufrance : 16,20 F.
— Un jeu de Monopoly.
— Une tondeuse à gazon. 5 modèles, voir les deux catalogues.
— Le dictionnaire des synonymes.
— Verroteries et colifichets pour les indigènes (phrase-clé : « Menez-moi à votre chef ! »).
— Tampons périodiques non indispensables pour les filles : mâchez un bout de buvard, donnez-lui la forme désirée et introduisez. Le tour est joué !
— Un plateau à fromages avec verre tournant. En boîte cadeau. Réf. 14.5891 O, Catalogue Manufrance : 52 F.
— Une caisse de lacets rouges, pour ne pas être pris au dépourvu.
— Un demi-cachet d'aspirine (en cas de variole ou de peste bubonique).

Voilà. Partez tranquille et bonne route.

Costric.

Afrique

Continent longtemps délaissé, moins spectaculairement planant que l'Orient, depuis un an ou deux l'Afrique attire les vrais routards. Ils sentent le désert qui frappe mieux que l'acide. Ses soleils mirifiques, les super-savanes qui font « flash ». Tamanrasset, Agadès, Gao, villes très intactes avec lesquelles il faut vraiment encore se battre pour y vivre, routes toujours sauvages, bonnes pour toutes les bourses. Derrière le Maghreb, il faut franchir le désert.

Le désert

On peut suivre deux voies majeures le long de la côte, par le Sahara espagnol, la Mauritanie avec ses miroirs solaires. La route y est belle, les grands espaces toutefois un peu monotones et le trajet rapide. Le Sahara algérien et nigérien est plus changeant et peuplé. On part de Ghardaïa le ventre plein de dattes après un coup d'œil narquois à l'intention des Mozabites, femmes sans voile, à la peau cuivrée et l'œil railleur. El Golea, In Salah, ça va encore, la route est bitumée, le camion fréquent, mais le stop plus difficile ces temps-ci, à la suite d'un accident qui blessa des stoppeurs il y a quelques mois. Le vrai désert commence à In Salah, se casse, secoué par le Hoggar, un paysage violet et naturellement psychédélique. Au travers du Sahara, la piste qui mène de Tamanrasset à Agadès est la seule surveillée, et donc recommandable : les autres présentent des dangers bien réels — trois Français morts de soif l'année dernière. A Tam, les beats de bonne race sont désormais nombreux ; chez les derniers Touaregs, le tour des divers villages peut se faire à dos d'âne, pendant quinze jours, démence d'un temps ailleurs révolu. Sur ce grand axe, tous les véhicules passent, parfois avec secousse. Faire vite, une autoroute est planifiée pour domestiquer le désert. On n'a pas, par ici, intérêt à faire les dunes buissonières, on y laisse encore sa peau. Sauf si l'on arrive à s'accrocher à ces caravanes qui vont à Taoudeni, au Mali ou ailleurs chercher le sel ou vendre de l'étoffe. Autre axe, par Djanet, périlleux. Conseils pratiques : de l'essence pour au moins 1 500 km, beaucoup d'eau, ne pas chauffer le moteur, quinine et pilules de sel contre la déshydratation. Un rescapé, Daniel Cointe, en parle :

« J'ai renoncé à compter les mordus qui veulent se faire le trip de Tombouctou. Cependant, je n'en ai jamais rencontré un qui en revienne et, en tout cas, même les guides touristiques disent, en termes voilés, que c'est de la vacherie. L'autre grand truc des voyages trans-sahariens, c'est la traversée à dos de chameau. Généralement, ça ne passe pas le stade des projets utopiques, mais je connais quand même un gitan qui s'est retrouvé avec cinq dromadaires (animaux fort indépendants et têtus) et deux nanas pour compagnons de route. A titre d'essai, ils ont commencé par se balader dans le Sahel. Après huit jours, ce fut la déconfiture complète, due à un manque de coordination dans le trio. Heureusement, ils s'en tirèrent sains et saufs, ce qui n'était déjà pas si mal, car on meurt facilement dans le désert. »

Aujourd'hui les grosses caravanes commerciales sont rares, éliminées progressivement par le camion. Elles parcourent plutôt le Sahara en diagonale et rayonnent à partir des grands axes. Les nomades, eux, continuent à circuler, au départ de Tam', vers Djanet, Tessalit, Djado, Agades ou la Mauritanie. On peut aussi les trouver au Niger, à Ayorou, et surtout, en février, dans le nord du pays quand ils mènent leurs troupeaux de chameaux se régénérer à la cure salée de Tchin Taraden, au nord de Tahoud, hommes bleus par milliers sortis des dunes jaunes.

Après la traversée du désert mauritanien et de la région Toucouleur au Nord, pays d'Islam, on découvre une Afrique nouvelle, Dakar, entre deux mondes, et la Casamance, au Sud ; une nourriture excellente, pas chère, les petits bistrots libanais, les huîtres toute l'année... Dakar, vieille ville coloniale, évoque un peu Alger... Le Sénégal est un pays bizarre, colonisé longtemps et qui en garde un vernis, une atmosphère méditerranéenne.

Saint Louis, vieille ville coloniale totalement morte, a un côté pourrissant de décor de film. On remonte le fleuve Sénégal depuis Saint Louis comme on remonte le Mississipi, en moins fastueux, avec la même ambiance sudiste, sur un bateau à roues. D'une façon générale, le Sénégal semble à l'écart géographiquement et culturellement. De Dakar, on peut pour pas cher s'embarquer vers l'Amérique latine. Sinon, c'est un peu une fausse route et mieux vaut passer dans le centre et vers le Sud.

Le Sahel

En bas du Sahara, dans l'Afrique pauvre et noble, battue et rebattue des croisements de l'Islam guerrier et fougueux et de l'explosion vitale noire, le Sahel résiste aux séductions de l'accélération du temps. Les villes d'empires, de grands empires d'autres siècles, dressent leurs mosquées altières et saintes, Mopti, Tombouctou, Gao, Agades. Sous certain palmier, vous trouverez peut-être un jour Serge Bard, passé de la Coupole et du cinéma underground à l'Islam et devenu marabout de grand souffle. A la lisière du sable et de l'herbe sèche, les Peuhls Bororos et autres nomades poussent leurs bœufs osseux et cornus de flaque distante en flaque distante, avec une philosophie joyeuse qui vaut bien celle des Saddhus indiens. Du 12e au 16e parallèle, Mali, Niger, Haute-Volta, Haut-Nigéria, un paysage sec et fort, des hommes de la mêmes matière. Dans les bourgades on arrive toujours à se loger : campement, cases réservées aux voyageurs, ou rest-houses avec douches souvent complètes le week-end quand les bureaucrates reviennent de la capitale. Partout, deux systèmes de vie : l'autochtone quasi-gratuit, l'européen aussi cher qu'à la Madeleine, sinon deux fois plus. La nourriture est bonne quand elle est bien préparée : poulets de course, pintades, brochettes, mil sous forme de bouillie, mélangé à du miel, des piments, du lait. Mais comme ces pays sont pauvres, la nourritude l'est souvent : un mil pilé délayé à l'eau. Attention : ne boire que de l'eau minérale, ou filtrée, et provenant des puits artésiens profonds. Il suffit de prendre de la nivaquine pour éviter le paludisme, précaution indispensable dans les régions côtières, ou forestières, et lors des descentes de fleuves ; préférer la formule de nivaquine qui se prend tous les jours à

celle qui ne se prend que tous les quinze jours. On peut apporter avec soi un vaccin Pasteur automatique contre les piqûres de serpents ; des pommades à la pénicilinne contre les plaies, qui se cicatrisent mal ; un enterovioforme tous les deux jours contre amibes et dysenterie. En dehors des villes, des grandes routes, des étapes contemporaines, l'étranger qui s'arrête dans un village est reçu par le chef de village : il ne faut pas s'imposer ; pour ne pas gêner, voir si les habitants sont occupés ; savoir qu'ils sont pauvres ; la vie est surtout difficile à la fin de la période des pluies, avant les récoltes, quand les réserves sont épuisées. Les habitants sont accueillants, mais il vaut mieux acheter sa nourriture, ils n'attendent rien de leur hôte ; il peut leur donner de l'argent, mais ce ne doit pas être un paiement de service. Entre décembre et avril, les conditions de voyage sont les meilleures, les routes sont moins mauvaises, il ne fait pas trop chaud, il ne pleut pas, les habitants sont plus disponibles, et se rassemblent alors pour les fêtes, alors que pendant notre été, au contraire, ils profitent des pluies pour travailler : la circulation devient difficile, les routes sont coupées. On peut quand même partir au Sahel l'été, la pluie est moins gênante que sur les côtes. Se faire bloquer sur la route ne manque pas d'intérêt, il se crée sur place une vie avec les gens du village — à condition d'être disponible. En Afrique il ne faut pas être pressé. En saison des pluies, on se déplace mieux, ou moins mal, en Afrique anglophone : Ghana et Nigeria : les routes sont plus souvent macadamisées, donc pratiquables, quand les pistes ne sont plus qu'un bourbier infâme. Mais, depuis la guerre du Biafra, le Nigéria n'accorde de visas aux Français qu'avec circonspection.

Sur le fleuve Niger

Selon qu'on pénètre dans le Sahel par le Mali ou le Niger, on peut le parcourir sur le fleuve Niger, à bord des pirogues et barcasses qui mènent les pêcheurs d'un plan poissonneux à l'autre selon les saisons. On monte du Nigéria en décembre, on descend selon l'abondance des pluies, autour de mars, le tout pour environ 80 F pendant quinze jours - trois semaines au gré des timoniers. On peut se tremper dans le Niger entre deux hippopotames qui dérivent. On peut s'arrêter en route, vers Mopti, voir Tombouctou dont la réalité — une bourgade de petites baraques en argile séchée — dénonce le mythe de cité interdite. Comme partout au Mali, peu de visages pâles, les Chinois influents par ici semblent avoir fait peur. Ayorou, à l'entrée du Niger, rassemble tous les dimanches au marché un super potlach ethnique, touaregs, bella, leurs anciens esclaves, sonraï peuhls, pêcheurs bozo. On peut quitter le fleuve du côté de Gaya, pays des moustiques à la frontière du Dahomey, rester en francophonie, abandonner le grand silence pour aller chercher la forêt, sa verdeur opaque, ses bruits d'animaux, ses fruits et sa viande de singe bouillie.

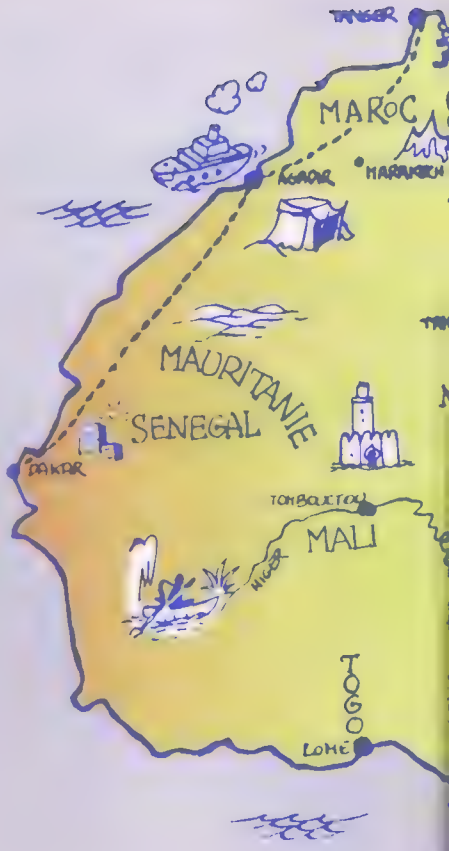
Si l'on veut explorer le Sahel en détail, le Niger et le Mali sont les deux pays les plus chouettes, Arabes, montagnes et désert au nord, Noirs, savanes et acacias rabougris au Sud. (En pays d'Islam, surtout au Niger, où les missions sont récentes, on peut leur proposer de servir d'instituteur contre logement et nourriture.) Le Tchad, comme chacun sait, se prête mal à la route, mais fort bien à l'aventure contemporaine à la Kessel. Un blanc pris chez les « rebelles » risque sa peau et sûrement la cabane pour un bon bout de temps.

Au Mali, les grandes fêtes des Dogons sont finies, c'est bien dommage car elles n'ont lieu que tous les soixante ans. Mais, à l'est de Mopti les villages Dogon, pendus à la falaise comme des essaims, sont super.

La Haute-Volta n'est qu'une savane plate et pauvre. Ouagadougou ressemble à une sous-préfecture pas très excitante. Champs Elysées et bâtiments prétentieux. Mais en Haute-Volta beaucoup de cultures et d'ethnies différentes se côtoient ; entre décembre et avril leurs fêtes, manifestations spectaculaires, se renouvellent fréquemment ; les camions permettent de traverser le Sahel sur la transafricaine, jusqu'au lac Tchad, mirage bleu qui mouille le désert et dont l'accès est contrôlé par les militaires qui gardent les mines d'uranium. On peut toutefois s'arrêter à Zinder et basculer chez les sultans Haoussas, féodaux altiers, cavaleurs de harem qui caracolent sur les grand-places. Les sultans Haoussa sont encore influents, un peu comme les maharadjah en Inde. Ils ont une cour, des pages, etc. et étendent leur influence au-dessus de la frontière. Ils contrôlent les grandes principautés du Nord du Nigeria, l'énorme et séculaire Kano, Sokoto, Katsina ou Kanouar.

La forêt et la côte

Si on a eu trop chaud, le plateau de Bauchi, « petite suisse du Nigéria » permet de reprendre souffle dans un climat relativement tempéré, la forêt surgit presque d'un seul coup. Il n'y a plus de grands cavaliers, et parfois encore des « bons sauvages » qui roulent à bicyclette : en Côte-d'Ivoire, du côté de Buna, dans le nord du Libéria, quelques rares coins de forêt rousseauistes. Plus au sud Congo. Gabon, la forêt équatoriale très dense a favorisé l'apparition de ces pygmées qui passent mieux sous les lianes. Bref, il est difficile d'aller jusque là par la route. En général, vous arriverez plutôt entre la Côte-d'Ivoire, Abidjan, ses vingt gratte-ciel, sa patinoire très chic, son racisme exacerbé. Un bon endroit pour voir du français venu se remplir les poches. Dans les clubs climatisés, les serveurs seuls sont noirs. Abidjan : des noirs venus du Nord s'y jeter comme des lucioles, dorment par milliers dans la rue. Une vie très chère peu de boulots possibles. Allez



tout de suite à Treichville, voir les strip-tease démodés et charmants de la Boule Noire, vivre dans le Pigalle local qui a encore un lustre. Attention ! Les petites filles fraîches émoulues du village portent de vilains germes. Le sexe, en Afrique, est risqué. La syphilis court les rues et les pistes véhiculée par près du quart de la population, la blennoragie est universelle. Tout près, au Ghana, l'univers de l'Afrique anglophone est différent, les formes de la colonisation ne sont pas celles de l'Afrique francophone, il n'y a pas, ou peu, de petits Blancs, plutôt des petits Libanais, et les villes n'ont rien d'européen ; Accra, ville foutoir où se mélangent toutes les populations d'Afrique occidentale, toutes les religions — des sectes absurdes ou naïves qui n'existent nulle part ailleurs, surtout dans le quartier de James town. Le long de la côte, à Winneba, à Cape Coast, à Takoradi, on heurte de plein fouet les anciens forts portugais, ô surprise, au coin d'un bouquet de cocotiers pâmé sur le sable d'albâtre.

Au Nord d'Accra, on découvre à Koforidua et Nkawkaw la forêt ghanéenne, magnifique : ce qu'on nomme sur place la forêt déviergée. A Obuasi, une mine d'or. Propriété anglaise. Une large cuvette au sommet de laquelle les cadres administratifs et techniques anglais sont installés ; vie coloniale confortable, clubs, bière de luxe et whisky, greens de golf bien entretenus ; au fond, un village misérable où s'acharnent, dix heures par jour, dans les profondeurs de la mine, les Noirs, tous attendant le jour mythique où ils trouveront enfin la pépite d'or, rêve total, qu'ils pourront sortir subrepticement ; mais les contrôles sont fabuleux, abominables : nus dans les endroits de triage, les ouvriers passent chaque soir à la radio, et leur cul est inspecté de peur qu'il brille... Kumasi, au centre de la région forestière, est une ville marché énorme, ancienne capitale traditionnelle du pays Ashanti, fédération militaire très puissante, où s'est constituée la bourgeoisie traditionnelle, celle du cacao. Au Ghana, comme dans les autres pays de la côte, où viennent travailler les peuples du Nord, il est plus facile qu'au Sahel de trouver un travail temporaire.

A l'ombre des cocotiers

Le paysage du Togo est radicalement différent, surprenant, une chaîne montagneuse le traversant de part en part ; populations très particularisées. Lomé, la capitale, fut bien construite par les Allemands, avec jardins, petites maisons très jolies, un peu décrépies ; devenue aujourd'hui une petite ville provinciale charmante et délicieuse, endormie dans une atmosphère curieuse. Toute la côte entre Kéta et Anécho est merveilleuse : Afrique des livres pour enfants, Babar sur les grandes plages, cocotiers de Tintin, villages de pêcheurs sur pilotis : paradisiaque, enjôleuse Afrique. On n'a plus envie de bouger, que de rester, vivre, être, sur cette côte, manger les poissons, se baigner — avec prudence, sans franchir la barre. La côte du Dahomey est moins séduisante, mais Ouidah, ancienne enclave portugaise, ne manque pas de charme, avec sa végétation abondante, luxuriante, ses arbres à fleurs. Abomey, autrefois capitale d'un puissant royaume, exhibe d'étonnantes sculptures. Les artisans, les nombreux prêtres des cultes locaux continuent d'exister vraiment au-delà de ces façades de palais offertes aux touristes : les cultes de la terre, animistes, les manipulations des forces naturelles, qui vont de l'intention bénéfique à l'intention maléfique, restent très importants. Porto Novo, plus à l'Est, près du Nigéria, est le centre des cultes de possession Orisha — les dieux qui forment le panthéon yorouba. Ces religions ont donné naissance aux cultes vaudou dans les Antilles et au Brésil : une grande partie des esclaves sont partis de là.

Cameroun

De tous les pays d'Afrique occidentale, le Cameroun est le plus beau et surtout le plus varié: désert, montagneux et musulman au Nord ; plat, couvert de forêts vierges, noir et animiste au Sud ; francophone sur sa plus grande surface, mais anglophone au Sud-Ouest. C'est aussi de tous ces Etats un des plus peuplés et des moins pauvres. Les quelques routes goudronnées et les deux lignes de chemin de fer se trouvant au Sud, c'est dans le

Sud qu'il vaut mieux séjourner pendant la saison des pluies : le Nord, coupé du reste du pays, devient quasiment une dépendance du lac Tchad ; on risque fort de rester bloquer dans les villes.
Dans l'océan, si on traverse la barre, on ne s'en tire pas ; le sable des plages est dangereux : des petits vers viennent se nicher dans les trous qu'ils creusent dans vos plantes de pieds ; autres dangers : les requins, les murènes dans les rochers, les raies venimeuses ; mais il faut aussi renoncer aux bains de rivière, à moins de vouloir courir le risque d'être croqué par un crocodile, ou d'attraper la bilharzioze, maladie mortelle.
Les petits hôtels locaux sont chers. Le meilleur système pour trouver un gîte, et un couvert, est de rencontrer les curés. Pas le clergé catholique africain très clérical et réac mais le clergé européen, très ouvert, très politisé, et connaissant remarquablement le pays. En brousse, le réseau de missions est développé. A Douala, aller au collège Saker, dans le quartier déido. Il n'y a aucun problème pour avoir des contacts avec les Camerounais, ils sont toujours prêts à vous rendre service, toujours prêts aussi à vous escroquer : face à l'Africain, vous êtes Blanc, donc vous avez de l'argent.
Le visa maximum est de trois mois, et on ne peut pas obtenir de permis de travail. Le pays est dominé, à un degré fabuleux, par l'administration et la police : pour voyager à l'intérieur du Cameroun, il faut un laisser-passer (un par région). Dans les villes, il existe par intermittence un couvre-feu, mais l'heure en est tenue secrète pour raison d'Etat. Douala est plus libre que Yaoudé (dans un régime de parti unique, tout est politique, même le prix de la banane plantin). Dans le Sud anglophone, Victoria reste marquée par l'influence anglaise — flics avec shorts très larges, thé succulent, Guiness — les habitants, très serviables, vous invitent à dîner... avec votre argent : leur réputation de voleur n'est plus à faire. Plus au nord, Bamenda se trouve dans la savane : le côté anglais, au milieu d'un paysage splendide, est resté plus typé. Mais les villes du Nord musulman, Garoua, Maroua, Yagoua, paraissent plus attachantes : on y trouve les marchés les plus colorés, les plus beaux tissus, et les produits d'un artisanat local pas encore contaminé par les goûts européens (pour l'artisanat aller en pays bamoun, autour de Foumban et en pays bamiléké, autour de Bafoussam).

L'Afrique de l'Est

Ouganda, Kenya, Zambie, pays « riches » de mines, de colonisation profonde. Touristiques, industrieux, sans grand intérêt, sinon le superbe Kilimandjaro, quand les Masaï passent, poussant quelques vaches au port noble et désinvolte. Même pour les Gobrum, ils refusent de porter le pantalon.
Deux pays méritent visite, Ethiopie et Tanzanie. De Djibouti, où l'on peut se faire envoyer de Paris pour un boulot bien payé si l'on accepte d'y moisir deux ans, le train descend vers Addis Abeba, un vrai trip. L'Ethiopie, empire millénaire qui en porte l'empreinte nostalgique et poivrée, et que les flics protègent avec vigueur. L'Erythrée, tout au Nord, est fermée au touriste pour cause de guerre de libération. La Tanzanie elle, essaie de construire un socialisme à l'africaine.

L'homme très jaloux

Le soir, dans la douceur sucrée de la nuit africaine, les vieux conteurs pérorent sous le baobab. Au Sénégal, c'est en wolof qu'ils racontent l'abominable histoire de Samba sans sexe. Mais, à travers tout le Sahel, on aime les rires librement égrillards.

Il était une fois un homme dont la jalousie était si grande qu'on en parlait dans tout le pays. Pendant l'hivernage, il était seul à cultiver ses champs, car il ne voulait jamais s'adjoindre un sourga, par crainte de voir chez lui un homme autre que lui-même.
Un jeune homme très turbulent, l'ayant appris, décida de jouer un vilain tour à ce vieux jaloux.
— Moi, j'irai passer la saison chez le vieux, dit-il à ses camarades.
— Le pourras-tu ? Tu serais vraiment un héros.
— Laissez-moi faire.
Il commença par couper son sexe qu'il se planta sur la nuque, prit ses outils, et le voilà en route pour le village. Il arriva et après les salutations d'usage, dit :
— Père, je suis à la recherche d'un patron qui pourrait utiliser mes services pour l'hivernage.
— Comment te nommes-tu ?
— SAMBA sans sexe.
— Se peut-il que tu t'appelles SAMBA sans sexe ?
— Oui, c'est ainsi que je me nomme car je le suis effectivement ; d'ailleurs, si tu as des doutes, je te permets de vérifier avant de m'engager.
— J'aime mieux vérifier si tu y consens.
Ils allèrent ensemble dans un petit réduit et là, le vieux soumit son hôte à une véritable visite. N'ayant rien trouvé, il se frotta les mains et dit :
— Bon, je pourrai te garder et nous pourrons travailler ensemble.
Il lui donna un grand longan que le jeune homme s'empressa de défricher. Dès les premières pluies, il reçut ses semences et le travail commença. La maison du vieux était barrée à la porte d'entrée par un énorme pieu à deux branches que seuls les hommes pouvaient franchir. Les femmes devaient être aidées.
Un jour, le vieux se leva au premier chant du coq pour aller au champ. Mais avant de partir, il réveilla SAMBA sans sexe et lui dit d'attendre le réveil des femmes, de les aider à franchir la porte et de le suivre au champ. SAMBA s'exécuta et quand toutes les femmes furent levées, il prit la première et la plaçant à califourchon sur la nuque lui enfonça la verge où il fallait. Elle sursauta et chanta :
— Père m'a toujours portée sur la nuque, jamais je n'ai eu pareille chose, Mère également, Grand-Père également, jamais je n'ai goûté pareille chose.
Le jeune homme lui dit alors :
— Arrange bien tes jambes, sinon je te laisse tomber.
Ce fut ensuite le tour de la deuxième femme, puis de la troisième et de la quatrième. Toutes entonnèrent le même refrain avant de franchir le pieu. Il ne restait des femmes que la vieille mère du patron. Le bandit s'approcha d'elle en ces termes :
— Grand-mère, mieux vaut que je te prenne sur le dos ou par les mains.
— Non ! Tu me feras franchir la barrière exactement de la même façon qu'aux autres : sur la nuque.
Le jeune homme n'insista pas et se saisissant de la vieille, la plaça à califourchon sur la nuque. Le sexe droit comme un i, traversa le pagne et alla se loger au bon endroit. La vieille à son tour, entonna le refrain de ses compagnes. (...)
SAMBA continua ainsi sa vie avec les femmes et les filles du vieux pendant tout l'hivernage. A la fin de la saison, chacune des femmes était enceinte. Le vieux les rassembla et leur dit :
— Une chose par-dessus tout m'étonne et vous me devez des explications. Dans la maison je vis seul avec SAMBA sans sexe. Je ne puis comprendre pourquoi et comment vous êtes tombées enceintes. Dites-moi qui vous a engrossées.
— En vérité, nous sommes toutes engrossées par ton domestique SAMBA. Il prétend n'avoir pas de sexe, mais sa verge bien solide est plantée sur sa nuque et tous les matins, il entre en rapport avec chacune de nous au moment où il nous aide à franchir le pieu fourchu de la porte d'entrée. C'est lui qui nous a toutes mises enceintes, car c'est un homme dans le plein sens du terme.
C'est depuis cette époque que les hommes ont cessé d'être visiblement jaloux.

Afrique du Nord

Quel défoulement, quelle volupté pour notre envoyé spécial qui, de l'Afrique du Nord au Proche-Orient, a comblé les vœux de son cœur dans le même temps que son appétit de voyages

Arrivé depuis cinq minutes à Amsterdam j'avais déjà trouvé les sex shops pour lesquels j'avais fait le voyage. Parfois cela prend une journée ou deux, jamais plus, pour obtenir ce pourquoi on est venu dans un endroit : il suffit de se brancher sur les vibrations proches des siennes et non sur les panneaux indicateurs. Il n'est donc pas question d'expliquer ici qu'en prenant telle rue dans le sens d'écoulement du fleuve et en prenant à droite dans... etc., on trouve le meilleur coin pour pieuter de la ville. Demerdez-vous. D'autant que les jonctions sont fluides, changent heureusement avec les saisons. Et je suis sans illusions sur la Freak & Gay International Corp : l'homme est un loup pour l'homme. Voici des indications objectives sur les pays du Moyen-Orient.

Note : Il y a partout des auberges de jeunesse pour les vieux scouts.

Algérie

Les régions à éviter sont : la Mitija agricole et les villes industrielles de l'Est. Se rappeler toujours que l'habitant de ce pays ne refuse jamais une relation sexuelle. Aussi, si l'on est en difficulté à Alger, par exemple, prendre un bus, n'importe lequel, de préférence vers le soir en direction des plages bientôt sombres de l'Ouest, et se laisser gentiment peloter : on peut s'assurer ainsi le gîte et le couvert. Il semble en effet que l'Algérie soit l'actuelle dépositaire des pratiques tantriques rapportées par Alexandre au monde arabe. Les militaires ou les anciens du FLN (maintenant officiers supérieurs ou ministres) sont des partenaires à conseiller parce qu'ils sont ou ont été sevrés longtemps de jouissances normales. Le stop marche à merveille. Si l'on veut se balader dans le Sud (Sahara) il faut se mettre dans les stations d'essence qui vous indiquent les camions à prendre. Oasis barbaresques au Sud-Ouest et industries pétrolières et annexes au Sud-Est, piscines dans presque toutes. Un havre gidien : Biskra avec ses cascades glacées et ses adolescents naturellement bronzés, aux sexes éloquents.

Sauf à Alger la vie n'est pas très chère : 5 F pour un hôtel, 4 F pour bouffer. Vaut mieux être végétarien car le couscous légume sans viande (la viande n'est pas bonne en Algérie) est extra et pas cher. Malheureusement vous serez souvent pris pour un juif qui refuse la viande non casher. Mais quelques œillades et un dénudement propice seront propres à laver cette insulte.

Chaque village, même le moindre, a son bordel et ce n'est pas inintéressant. Celui, très connu, de la Casbah vaut à lui seul le voyage, ainsi que le hamman tout proche pour les homos.

Un conseil : rengainer ses instincts agressifs ou d'orgueil ainsi que ses idées sur le socialisme. Car les premiers peuvent vous entraîner dans des rixes violentes au couteau et les secondes à perdre simplement votre temps. Vous serez surpris de voir à quel point la traite des travailleurs Nord-Africains est orchestrée dès le pays d'origine : un tas de mythes circulent, à partir de quelques cas particuliers, sur une soi-disant liberté sexuelle en France (faites donc un tour du côté de Barbès un samedi soir pour voir ce que cela veut dire) et sur la réussite matérielle des émigrés !

Tunisie

Quel défoulement, quelle volupté. En un mois on peut facilement se marier quarante fois, se faire mettre cent fois et maquereauter mille fois ! La côte est malheureusement à éviter absolument à cause des machins style club méditerranée touring club Hôtels qui pullulent. Ils reste, rassurez-vous, des morceaux de choix : Tunis et le Sahara tunisien.

Pour le coût de la vie c'est un peu comme l'Algérie : 5 F pour bouffer, 8 F pour loger, mais c'est meilleur et la fête commence en plein air : dans l'ombre naissante de la nuit, les pelouses de Tunis, le sable d'Hammamet se remplissent de silhouettes occupées à de lascives ou frénétiques activités à deux ou plus. Tout le monde vous indiquera la très fameuse « Grande Maison » ou les endroits où l'on s'amuse dans les petites villes. A noter que les activités nocturnes des pelouses de Tunis se passent en plein jour dans les palmeraies du Sud.

Le stop ne fonctionne pas (pas de pétrole, pas de camions, pas d'fric, pas de

voitures ou des touristes débiles qui jouent aux aventuriers du désert). Tant pis, il y a des trains et des bus marrants. Et partout, un accueil unique au monde : pour peu que vous souriiez, que l'on vous sache en difficulté ou que vous plaisiez, vous n'aurez aucun problème.

Avis aux communautés : on peut louer une maison dans le Sud pour quelques dizaines de milliers d'anciens francs par an.

Egypte

A partir de là on pourra adopter une autre tactique et exploiter les coopérants français qui le méritent bien : surpayés, ils s'ennuient dans les partouzes avec les dames de l'Ambassade. Alors il faut aller les voir au culot et leur sortir un jus du style : « Je vais bientôt avoir un poste dans ce pays, si tu pouvais m'héberger quelques jours ça m'irait parce que j'en ai marre du Hilton... » Quand ils sont dans une petite ville ou dans un village il suffit de demander au premier venu : « Al françaoui ? » et quarante gosses vous accompagnent dans le Palais du Coopérant, en se battant pour rentrer avec vous.

Le bouffe est pour absolument rien tant que l'on reste végétarien. Et c'est un délice d'être végétarien en Egypte. Le riz, les choux-fleurs, les pommes de terre, les tomates, les concombres, les haricots, les cornes grecques, tous les légumes possibles se marient pharaoniquement avec les fruits, tous les fruits sauf la pomme, hors de prix. Un sommet : le tahina , chair d'aubergines pastifiées avec de l'huile de sésame. Un repas végétarien coûte cinquante balles (0,50 F !). C'est pourquoi, d'après les augures locales, il ne peut pas y avoir de révolution en Egypte.

Pour changer le fric au marché noir (une fois et demie le cours officiel, pas de problème : vous déclarez tout ce que vous avez en entrant. Et en sortant, ayez au moins un papier de change réglo et dites : « Eh bien oui, j'ai dépensé mon fric »). Il faut aller dans un magasin de momies au Grand Marché de El Khan Khalili, et faites semblant de vouloir acheter la sœur de Nefertiti, puis expliquez qu'il vous faut changer de la monnaie forte.

Le Caire, c'est la jungle à l'état pur humain. On trouve des hôtels ou des pensions de familles (mais quelles orgies !) à 8 F. Il faudrait un numéro entier d'*Actuel* (et par ces temps c'est pas rien) pour effleurer le sujet.

Attention : il y a deux sortes de flics : les noirs et les verts. Les noirs sont des sous-prolos et se laissent acheter pour rien (comme on vient de le voir) tandis que les verts, en principe, sont incorruptibles. Cela veut dire simplement qu'il faut beaucoup plus. Une petite ville sympa : Luxor.

Tout ce qui ne borde pas le Nil est interdit aux étrangers, because grande paranoïa Israélo-policière et pétrole ou ingénieurs russes.

Soudan, Yémen

Quand on sait que des saloperies du genre Sudan Airways sont membres de l'IATA, on est bien content d'apprendre que les compagnies sérieuses, elles, n'y adhèrent pas. Telle est la compagnie Alyemda (Yemen Democratie Airlines) : hotesses aux mains peintes de délicats entrelacs jusqu'à la ceinture. Ça veut dire que leurs prix sont la moitié des autres salauds de l'IATA. Ils font, entre autres, la ligne Beyrouth-Le Caire-Aden.

Mais pour aller au Yemen il vaut mieux avoir pas mal de fric. Pas de canal de Suez, pas de cargos bourrés de marchandises à trafiquer, pas de gros afflux touristique malgré l'atout des plages et des 25 degrés hivernaux, donc pas de marché noir et un taux de change particulièrement défavorable.

On trouvera quand même des hôtels avec douches à cinq balles dans le quartier d'Aden nommé Krater. Les Chinois, eux, préfèrent le Rock Hôtel, dix dollars et musique pop. Bouffe uniformément infâme. Pour échapper à cette fatalité, il faut faire soi-même son marché : acheter un poisson vers midi, sans trop se faire rouler, le porter ensuite dans un des « restaurants » qui avoisinent : on vous fait cuire votre truc pour quasiquedalle et vous pourrez vous en pourlécher les mains (pas la gauche, c'est pas poli).

Pour ce qui est de quitter le volcan subcontinental d'Aden, il faut avoir du temps : l'Intérieur, guide particulier à se coltiner et à entretenir (lui payer le voyage et tout. S'il est sympa c'est le pied, mais sinon vaut mieux y renoncer). Si ça marche on se fait loger, dans chaque ville, dans un palais désaffecté, et parfois servir par les esclaves de l'ancien sultan local réfugié en Suisse.

La plus belle plage de la mer Rouge et de l'océan Indien se trouve tout près d'Aden : prendre un taxi collectif pour Gold More (nom d'une plage de riches) et continuer à pied (dix minutes). C'est là.

Syrie

Seul pays vivable dans ce coin du monde. La grande folie militaro-policière des années soixante est révolue, les cheveux longs sont les plus longs des cheveux longs arabes, les jeunes filles sont fraîches et se dévergondent gentiment, les jeunes garçons sont charmants avant de se transformer en militaires musclés.

Damas est une tache verte au milieu de la rocaille — ocre et rose. Le pays entier est un désert rocailleux, égrené de montagnes dorées, parsemé de villes mortes, Ragga, Rézafé, toute de marbre blanc, au bord de l'Euphrate, autour d'Alep, deuxième ville de Syrie, la plus belle, haut lieu de la pistache, aux souks stupéfiants et moyen-âgeux — voûtes en ogive, odeur d'épices et de corde — où le piéton laisse la priorité aux ânes surchargés ; le soir, la migraine vous prend, tant il y a de poussière, mais on se sent bien... Il faut savoir se reposer dans les khans, anciens entrepôts des caravanes, aujourd'hui filatures, savonneries, teintureries, hâvres de paix et de silence au sortir des souks.

Sur 150 kilomètres, de Homs, la route, très tape-cul, vous réserve une surprise au coucher du soleil à son dernier virage : Palmire produit un choc, énorme oasis perdue en plein désert, de laquelle surgissent des colonnades et des colonnades, construites par la reine Zénobie, une résistante à l'empire romain, murets de terre et sommets chatoyants... sur un de ces sommet, un chateau arabe dans les hauteurs, y monter pour découvrir tout l'horizon au lever du soleil.

Liban

Le Liban est le pays touristique type : plages plus soleil plus odeur, mosquée d'Orient. A Beyrouth, il vaut mieux errer dans le quartier de Basta, musulman et populaire — linge aux fenêtres, femmes entourées de mômes, mosquées — d'où partent toutes les manifestations..., ou dans le quartier Sursock, véritable village à l'intérieur de la ville. image du Beyrouth de 1900 : maisons à ogives et à colonnades, bougainvilliers et flamboyants. Le Liban n'est pas un pays de tourisme pauvre : l'auto-stop s'y pratique peu et il est mal vu de coucher à la belle étoile ; si le jour on est bien reçu chez l'habitant, le soir il faut se retrouver dans les auberges de jeunesse. L'humidité est très forte sur la côte : la plupart des Libanais vont dormir dans les montagnes de l'intérieur ; les Libanais, d'ailleurs, ne considèrent pas leurs côtes comme très réussies, mais ils sont très fiers de leurs montagnes, de leurs cèdres et de leurs vieilles pierres, inévitables et à ne pas éviter : Balbeck aux six colonnes restantes du Temple de Jupiter... Byblos où fut découvert l'alphabet... Au Nord, Hermel reste la région la plus sauvage, on trouve encore quelques familles de bédoins.

On se goinfre avec le mezzé : une table de dix mètres de long suffit à peine à contenir toutes les écuelles emplies d'amuse-gueules, hommos (purée de pois chiche), mtabal (purée d'aubergines)...

Alain Viguier : heureuse Arabie

Puisqu'il n'y a rien à faire l'après-midi, je les passais à m'enivrer, comme le font la plupart des habitants du Yemen : Aden, capitale mondiale de la défonce au quat, exporte ce produit dans les autres pays arabes qui doivent soutenir ainsi le seul effort de socialisme dans un pays frère. L'ivresse exotique se paie d'idéologie mais dans les bidonvilles qui s'accrochent aux anfranctuosités volcaniques d'Aden, les enfants se regroupent en bandes qui viendront demain faire une autre révolution contre la ville arabe maintenant middle classisée, contre ceux qui ont fait la première révolution et ne veulent voir dans ces pouilleux que des intrus d'un monde troglodite qu'ils ignorent, effectivement. Je me suis fait lapider proprement par ces enfants qui avaient bien su me coincer dans un cul de sac. Et comme il est écrit, un cheval ailé apparut, sur qui je m'envolais pour rejoindre, entre autres, Hassan I Sabbah, the King of the Moutain. En quoi je pouvais lui plaire qu'il puisse se rendre utile et agréable à mon égard, il me présenta douze de ses femmes que je refusai avec un compliment pour chacune, arguant une indisposition nouvelle m'interdisant d'user de telle ou telle. En fait, je le savais mon frère en ceci qu'il ne condescendait jamais à toucher à une femme. S'il n'usa jamais du terme de souillure, pour qualifier les rapports douteux qu'un homme peut avoir avec une femme, c'est simplement qu'il n'en eut jamais besoin, son jardin de délices n'abritant que des soupirs, parfois très proches du cri femelle, mais toujours masculins. Je compris alors la ferveur de ses guerriers fous. La confrérie de la Montagne a envahi, de l'intérieur, l'ensemble du monde arabe, puisqu'il n'est pas de nos frères qui hésite à faire l'amour à un garçon, et entre un garçon et une fille, dans la situation la plus extrême, qui ne préfère le garçon bouclé.

LE CAIRE

L'aube au Caire se remplit peu à peu de tous les sourires que la race humaine peut encore refléter, couleurs de chaque instrument, apparition du soleil enfin, au sommet d'un tas de détritus, soleil apparaissant entre deux créneaux anulaires de la mosquée du mur extérieur. Je rentrai dans une enceinte qui me paraissait plutôt un vaste terrain vague constitué en forteresse. C'était une école et le maître, qui m'intercepta à la sortie, on était en pleine paranoïa d'espion, sionistes, français, me réclama mes papiers, beaucoup aussi pour regagner l'autorité auprès de ces élèves, fort beaux et doux et gentils avec moi, me menaçant de la police, ce qui ne m'arrangeait absolument pas mais je n'en laissais rien paraître, il renonça, c'est-à-dire qu'il refusa le dialogue que je lui proposais sur l'ineptie des théories de Pythagore qu'il était en tâche d'enseigner. En continuant je remarquai qu'un jeune homme étrange me suivait très discrètement. Sale, très sale et mal vêtu il finit par m'adresser la parole dans un français du plus pur XVIII[e] siècle.
Nous rencontrâmes alors l'être le plus beau qui nous servit le thé matinal, avec maints compliments sur son élégance et la légèreté de son regard. Je voulus, ce matin-là habiter toutes les maisons que je rencontrais tant était grande la concentration de jeunes adolescents des deux sexes qui attendaient à leur porte, se regroupant par affinité de voisinage, le début des écoles, nombreuses dans les quartiers populaires. Un cercueil vide passa dans lequel je m'insinuai moyennant un baqshish très faible car je n'avais que quelques piastres en poche. Je traversai ainsi le reste de la ville, du Yukatam, où je l'avais intercepté, à mon palais du bord du Nil, forniquant sans pénétration, simples caresses amoureuses dans le noir de ce véhicule conduit par un cheval doré, et je reçus ainsi à loisir les réactions de mon ami éternel et de la populace qui voyait défiler ce moderne attelage de rois fainéants un peu mystiques.

Maroc

Tout est maintenant organisé avec le plus grand soin, les jeunes hippies n'ont plus à faire un mile pour trouver des chameaux aux couleurs psychédéliques, des cafés hippies et des snacks hippies — « Au Hippy fleuri » ou « Le Hippy couronné » — dans toutes les villes. Marrakech, Essaouira, Fez. Dans le Nord, Tetouan, Chechaouen, les jeunes Marocains parlent l'anglais aussi bien que Mr Natural. Tarazout, village de tentes en plastique, est devenu un club Sun and Smoke, on jurerait la Californie. A Tiznit, quelques freaks vivent dans des caves, traquant le chacal et le faucon ; apprivoisés dans trois ans. Les hospices à zombies se multiplient, inutile d'en faire une longue liste, mieux vaut les éviter. Les Marocains font de la musique, Crosby, Still and Nash, et tous les autres ne font que sortir des haut-parleurs ; prenez un tambour et tirez-vous dans le bled, inutile de vous déguiser en Arabe. Voila ce qu'en rapporte une de nos amies :

Je ne connaissais pas l'Afrique du Nord, je suis arrivée, comme tout le monde, par le Nord, par Tanger, avec une 2 CV, sans argent. Une amie, rencontrée par hasard, m'emmène dans le quartier le plus chaud ; le vendeur de Soco Chico, la place principale de Tanger, me fait fumer pipe sur pipe. J'ai vécu Tanger comme un endroit magique, j'étais fraîche, tout m'émerveillait, les Marocains, très sensibles à la diversité des personnalités, leur accueil... une cour immense... plusieurs étages, des poules, des porcs, je n'arrivais pas à m'arracher des cafés berbères, j'écoutais la musique...

Ensuite, j'ai rencontré des amis, un Hollandais qui revenait de Marrakech et qui s'apprêtait à décoller pour les Etats-Unis le lendemain, le voyage a commencé, nous sommes tous repartis sur Marrakech. Non sans détours : Chechaouen, village fascinant, bleu glacé, les habitants peignent leur maison en blanc bleu pour éviter que les mouches se posent dessus, irréel... sa cascade est un paradis... Rabat, Salé plutôt, juste à côté, ville plus marocaine, enfin, plus typique d'aspect, plus populaire, où nous avons eu de très bons contacts avec les habitants, tous ces thés que nous avons bus, le patron du bistrot nous montre un rideau, nous engage à rester, on se demande ce qui va se passer, le soir il ouvre le rideau : une télé ! Oum Kalsoum allait chanter. On ne l'a d'ailleurs pas entendue, une bagarre monstre s'est déclenchée dans le bistrot, Oum Kalsoum devait être pour quelque chose dans leur nervosité.

A Marrakech la haine se développe contre les hippies trop nombreux, et pas toujours d'une probité... et puis, la pauvreté authentique existe sur la place Djema el Fna et autour... on croit que nous sommes de faux pauvres, ce qui n'est peut-être pas faux. Une campagne officielle renforce cette hostilité, allant jusqu'à dire que les hippies mangent les enfants. Ils nous jettent des cailloux en criant : hippy! Aux périodes d'hostilité succèdent les périodes de grand amour, ils t'apportent des cageots de fruits, des thés, du couscous, tu dois parfois refuser et fuir tant il y en a...

Dans les hôtels autour de la place Djema el Fna ne vivent que les hippies, on y est bien, on installe sa chambre comme on veut, on fait sa musique... A ton arrivée, la police te demande de passer au commissariat pour te cataloguer comme hippy présent dans la ville, c'est tout, tu as une vie libre : les flics te conseillent de pas trop prendre de shit ou de majoun — la confiture de H, de fabrication locale familiale — parce que ça peut t'attirer des ennuis, et tu jures tes grands dieux que tu n'en prendras jamais.

A Essaouira, sur la côte, ne vivent plus guère en permanence que des hippies... Le fameux café du Sud est réservé aux gens du voyage. Diabet, tout à côté, est plus intéressant, les contacts avec les Marocains sont aisés, on vit en permanence avec eux, une forme nouvelle d'existence regroupée... Nous organisions des grandes fêtes... Diabet est considéré par les Arabes comme une terre magique, comme un endroit où vivent des esprits. On pense que dans les bois de Diabet vivent des habitants monstrueux, un jour, l'un d'entre nous a été retrouvé mort...

A Tamri nous vivions avec les pêcheurs dans leurs maisons. Dans le Sud, les contacts avec la population sont étonnants. L'oued Moussa faisait partie de l'Atlantide, il n'y a rien, rien qu'un douar, un très petit village, et quelques cabanes

construites pour les touristes, qui ne viennent jamais, si ce n'est des caravanes d'Allemands, qui vivent là toute l'année. Juste quatre murs et un toit.

Puis nous sommes restés à Tiznit, et à Goulimine, foire pour Américains qui viennent y chercher les fameuses pierres de plusieurs couleurs, vendues par les femmes en bleu, sur place elles ne valent pas cher. A Tan-Tan, à l'époque de la Moussem, au printemps, les cavaliers arrivent du désert avec leurs grandes tentes, pour assister aux fêtes, courir la fantasia. Les habitants, les hommes bleus, les Touaregs, deviennent plus durs, la région est plus riche, plus marchande ; Tan-Tan est un lieu franc, hors taxes, très royaliste et très militariste, le passage en voiture est vraiment difficile : ils sont amoureux fous des voitures, s'arrangent pour les ensabler, les récupérer et les revendre...

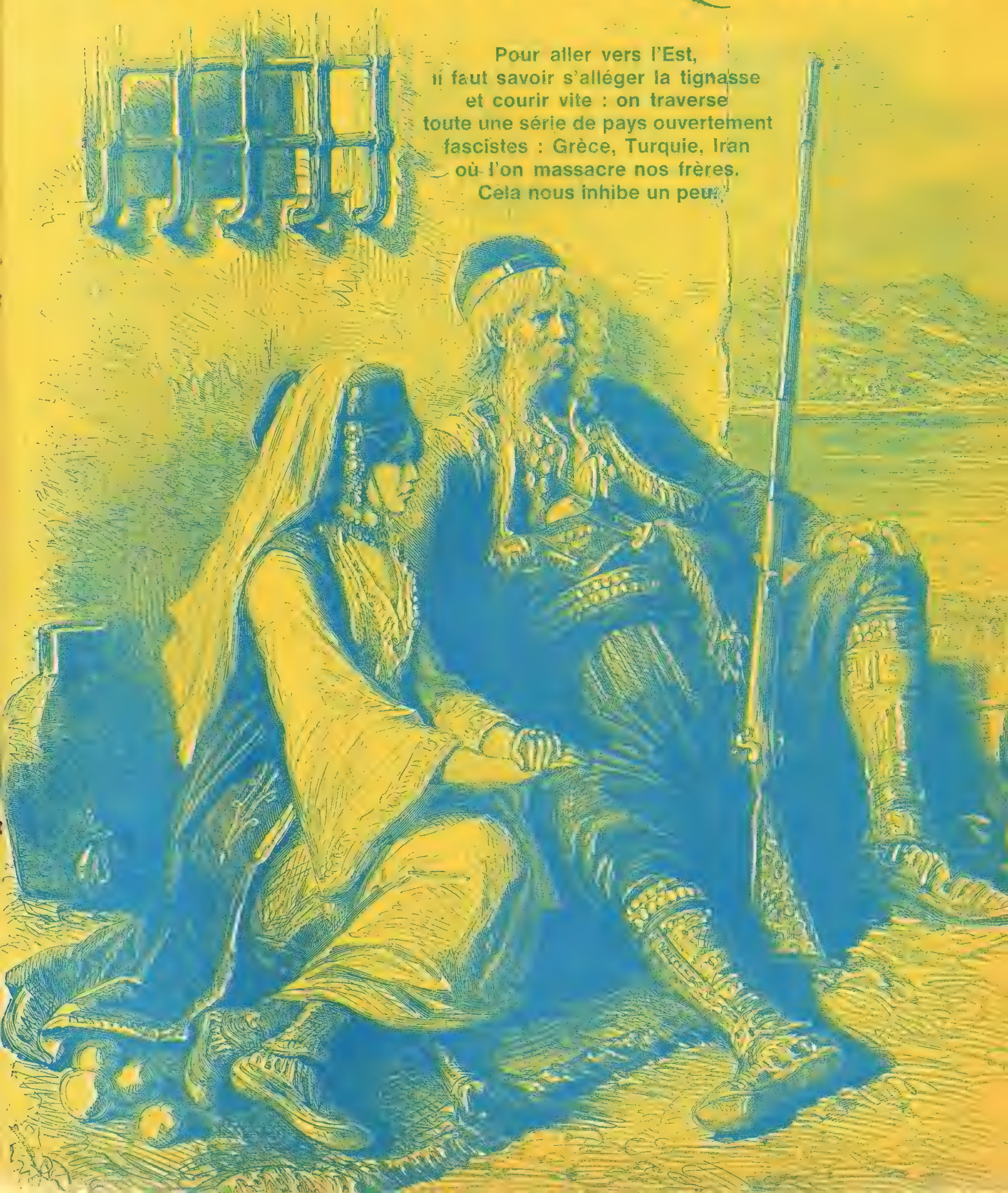
A Tan-Tan Plage, au contraire, pas de touristes, seulement le désert, on vit du peu qu'il y a à manger sur place. Après Tan-Tan Plage, le Maroc est fini, tu remontes vers la vallée du Dra, aux villages berbères construits en forme de fortification ; vers Zagora, la frontière du désert, et Tagounite, plongée elle dans le désert... la population, sauvage, solennelle, conserve ses distances. Il faut vivre avec les choses les plus simples, les plus quotidiennes, sans bruit ni heurts, comme si l'on connaissait très bien, alors que l'on ne sait rien...

Woodstock tunisien

Le Nord de la Tunisie n'est pas encore encombré de ces gros touristes qui reviennent de la baignade, rouges comme des briques, et la population locale, clairsemée, ne dort pas sur la plage. Le gouvernement tunisien veut lancer avec fracas ce doux paradis de la torpeur, à commencer par Tabarka — l'ancien port où transitait le blé vers la Rome impériale, un fort génois planté au large, d'immenses plages désertes. Un cadre rêvé pour les jeux du cirque, version underground, avec la participation d'arborigènes souriants. Le Grand Magic Circus, la Mama pour le théâtre dans les rues blanches du port, festival de cinéma en plein air sur les marches qui balisent la colline, danse avec le Bolchoï, Africains et Tunisiens pour la « planète traditionnelle ». Et surtout, une belle musique, grands pieds garantis directement branchés sur fond de voie lactée : Soft Machine, Cane and Abel, Can, Bachdenkel, Opus N, Cohelmec, etc.

On n'essaie pas de vous fourguer un encart de publicité clandestine, mais il est peut-être bon d'aller goûter ailleurs ce que la France interdit, écouter du rock sous les voûtes d'une basilique antique, boire un café maure dans des citernes reconverties, planer tranquille à l'ombre des pins, et courir à l'état de nature sur des plages vierges : essayez un peu sur la Côte d'Azur. Si l'on ne peut fuir que trois semaines, autant aller s'éclater peinard à Tabarka, qui vous offrira tous les avantages du Club Méditerranée (skis, bateaux, voile, cheval, etc.) sans vous faire subir ses à-côtés boy-scouts et sa séparation schizo de la population locale. Cela ne durera pas : l'an prochain, le festival sera à la mode et le site se dégradera sous l'assaut des grands hôtels et des vieux homards d'Outre-Rhin. En plus, cela ne coûte pas très cher, 850 F : avion, sports et spectacles compris, logement sous la tente et les pins. Si on est déjà dans le coin, ou si on préfère le bateau, on peut faire une économie. Il faut compter 200 francs pour la bouffe, et on peut toujours se balader en Tunisie pendant ou après. Deux périodes : du 7 au 28 juillet et du 28 juillet au 18 août. Réservation, avec réduction, au Copar (en haut du boulevard Saint-Michel à Paris), ou ailleurs.

Dernier avatar : Krishna



Pour aller vers l'Est,
il faut savoir s'alléger la tignasse
et courir vite : on traverse
toute une série de pays ouvertement
fascistes : Grèce, Turquie, Iran
où l'on massacre nos frères.
Cela nous inhibe un peu.

Pour quitter l'Europe au plus vite, il faut passer par l'Italie, en évitant la Suisse où le stop est devenu bien difficile. Donc, Milan, aussi directement que possible, puis Trieste. Cela se fait en une après-midi environ sur de très belles autoroutes. Endroits recommandés pour le stop : les péages ou les stations-service de super luxe, pleines de bouffe et de Gelati Motta. Si vous avez du temps faites un détour pour voir le pape à Rome. Les pélerins sont reçus tous les mercredi matin, assez libéralement. Contacter « S.E.J.C., maetro di Camero di sua Santita, Cité du Vatican », il vous arrangera ça.

Yougoslavie

De Trieste on passe en Yougoslavie, vers Rijeka (Fiume pour les Italiens nostalgiques) et Dubrovnik. Ce parcours en bateau à travers les îles yougoslaves, c'est le début du vrai plaisir de voyager. Ça coûte 20 F sur le pont, ça dure 22 heures et ça vous mène de Rijeka à Dubrovnik. Dubrovnik, c'est beau, mais très américanisé et plein de touristes — inutile de s'attarder. La piste, car c'est une vraie piste, est plutôt mauvaise, même de Dubrovnik à Skopje, via Titograd. La province qu'on traverse s'appelle le Montenegro. Gaffe au tuyau d'échappement si vous êtes dans une voiture chargée.

Les pays fascistes

Skopje - Thessalonique, on est en Grèce et c'est bien là le problème. La frontière est pas drôle du tout. Faites attention à ce que vous transportez. Ce n'est pas le moment de faire une B.A. en portant la valise d'un Monsieur moustachu qui vous le demande gentiment. Tous les trafics sont durement réprimés. En revanche, un peu de négligé dans la voiture découragera le douanier. C'est le début d'une longue traversée en terre fasciste, Grèce, Turquie, Iran. Passez vite, sans trop tourner la tête. Dommage.

Pour dormir dans une auberge de jeunesse, passeport obligatoire, et pour les conducteurs permis international.

On peut aussi arriver à Corfou par la mer, en venant du sud de l'Italie. Le bateau Brindisi - Corfou coûte 50 F au minimum.

Si vous vous sentez mal dans les A.J., vous pouvez coucher partout ou presque. Les seuls endroits d'où on vous délogera sont les sites archéologiques.

A Thessalonique, on peut dormir pour 4 F et manger pas cher, 42, rue Pringipios Nicolaiov.

Si vous voulez absolument y aller de votre larme sur l'Acropole, essayez au moins de le faire à l'œil. C'est gratis le mardi (on se demande bien pourquoi) et le dimanche.

Adresses :

Auberges de jeunesse : 57, rue Kyosekus ; 87, avenue Alexandras ; 20, rue Kallipoleos : 4 F la nuit.

YMCA : 20 Omirou Street. A partir de 7 F. Parakallo.

YWCA : 11 Amérikis Street.

Nombreux restaurants bon marché, en particulier : Hellenic-American Union Cafeteria, 22 Massalias Street.

Des îles encore, si vous aimez. Place Syntagma, vous pouvez consulter les horaires de bateau et laisser un maximum de bagages aux « Left Luggage Stores », 34, Nikis Street. Puis métro (pour ne pas oublier l'odeur) de la place Omonia au port du Pirée. Organisez-vous pour avoir des correspondances entre les diverses îles que vous voulez voir. Sur le pont, les prix sont très abordables : Piree-Mykonos : 13 F. Pirée-Crète : 19 F. Pirée-Rhodes : 24 F. La seule liaison Péloponnèse-Crète part de Patras.

A Heraklion, auberge 24, rue Handakos, vous pouvez louer des bicyclettes. A Rhodes, vieux quartier turc et Festival du vin du 15 juillet au 31 août. Retour sur la péninsule : Corinthe, Mycènes, Delphes (auberge 29, Odos Apollonos). Pour le reste, débrouillez-vous avec les dépliants de l'Office du Tourisme. Non signalés : Bouboulinas à Athènes : centre de tortures ; Andros : magnifique camp de concentration.

Turquie flic

Direction Istambul, stop ou train Thessalonique-Athènes : 20 F pour les étudiants.

Turquie, pas de visa, aucune vaccination obligatoire mais variole et choléra conseillés (Institut Pasteur, 213, rue de Vaugirard : 734-91-77 à Paris. Occupez-vous en un mois avant de partir). En Turquie, on pend beaucoup les gauchistes, en Iran on les fusille aussi, on se méfie des cheveux trop longs. Le stop est très facile, mais n'oubliez pas de prononcer « auto-stop » sinon vous risquez de payer la note en fin de parcours. La Turquie est très chouette à l'intérieur (déserts montagneux, immenses forêts, cités troglodytes d'Anatolie près d'Urglip) ou sur la côte (Izmir, Antalya...).

A Istanbul, procurez-vous une carte internationale d'étudiant au marché noir, si vous n'avez pas pensé à vous en procurer une à Paris (s'adresser à l'OTU, bd Saint-Michel). Celles que l'on vous proposera par la suite ne sont pas valables. Mais comme les fausses cartes sont aussi courantes que les vraies, emportez de France une carte périmée pour la comparer avec celle que l'on vous proposera pour deux, trois ou quatre dollars. Vous pourrez alors obtenir la carte d'étudiant turc au T.M.T.F., Babiala Beddesi 40, Balaloglu. 50 % de réduction dans les trains. Pour le fric, évitez le marché noir. Comparé au risque (vol, dénonciation à la police), le gain est assez faible : 10 à 15 % de mieux. Les hôtels les moins chers : dans le quartier de la Mosquée Bleue, par exemple le Sultanhamet, Kücük Ayasofia Caddesi 25, chambre + douche, 2,50 F ou le Gulhane Hotel, 4 F.

Toujours dans le même coin, l'on peut trouver toutes sortes de contacts au Pudding shop sur son tableau d'affichage. Inutile de s'y attarder, les restaurants sont moins chers un peu plus loin.

Ne quittez pas Istanbul sans avoir pris un bon bain turc. Le plus renommée : Yerabatan bad n° 34, 2,80 F ou 7,20 F avec massage.

Troquets sympas sous le pont de Galata. Quant aux mosquées, on s'en lasse vite.

Au Kurdistan, en cherchant bien vous trouverez le couvent de El Zapharan à Mardin, où des religieuses françaises vous accueilleront bien et vous nourriront très bon marché.

Iran meurtrier

Direction Téhéran par Erzérum. Si vous avez peur du stop, trois solutions. Le train à la gare d'Asie (Hay darpasa), 3e classe, omnibus (posta), étudiant : 15 F jusqu'à Erzérum. Très pénible du fait de la longueur du trajet (40 à 50 heures). L'express, plus cher, ne met que trente heures. Le car est direct d'Istanbul à Erzérum, et assez rapide (25 à 30 heures) : 24 à 28 F. Par mer, le trajet est de loin plus agréable. Départ d'Istanbul le mardi et le vendredi à 10 h sur les bateaux de l'Hopa Express Service. Arrivée à Trabzon sur la Mer Noire deux jours plus tard. Cabine de quatre couchettes : 17,60 F. Puis une demi-journée de car jusqu'à Erzérum.

Mini-bus encore pour Barzagan, à la frontière d'Iran. Départ quotidien le matin : 12 F. Barzagan-Téhéran : 23 F.

Pour rentrer en Iran, pas de visa mais une caution de 1 000 F à payer à la frontière pour la voiture...

Jazz sur le Mékong

Se balader en Asie. Je n'y avais pas tellement pensé avant de partir. Et puis les circonstances, le hasard, le fric qui tombe là ou ailleurs. Je n'ai pas retrouvé l'atmosphère humide des livres que je lisais quand j'était petit, de ces bouquins extraordinaires qui racontaient des histoires d'éléphants siamois, de petits gosses bruns qui étaient leurs amis et qui pataugeaient dans les rives embourbées du Mékong ou du Gange, dans des paysages où le brouillard chaud rendait indistincte la limite entre la terre et le ciel. L'Asie, c'est jamais ce qu'il y a dans les bouquins, c'est jamais non plus ce que les copains racontent, ça ne ressemble guère aux photos qu'on a vu dans les magazines de luxe. C'est plus banal et plus étonnant. On y découvre ce qu'on voit, et on y voit ce qu'on cherche.

La seule chose à faire si l'on voyage en Asie c'est essayer de comprendre. Pour le reste, les gadgets exotiques et la spiritualité de prisunic, on trouve tout ce qu'il faut ici. Au début, c'est très facile, tout est clair, on peut cataloguer les gens et les choses très facilement. Et puis, comme une belle mécanique qui se détraque sans raison, on commence à ne plus comprendre. C'est le moment délicieux. On s'aperçoit que la vie de ces gens est complètement différente, que pas grand-chose de ce qu'ils font, de ce qu'ils disent, de ce qu'ils ressentent ne peut se traduire directement dans notre façon, qu'il y a toujours une sorte de décalage, qu'on ne peut plus juger parce que les certitudes que l'on croyait avoir en main se sont volatilisées.

On entre dans un temple, à Chiengmai, en Thaïlande, ou à Malacca, en Malaisie. On regarde les gens faire leur petit fourbi. Ça ressemble pas mal à Lourdes ou à Assise. L'universelle bigoterie. Pourtant, ce n'est pas si simple. Peut-être quelqu'un de notre Moyen-Age comprendrait ça mieux que nous. Entrez dans un restaurant à Hong-kong : on vous conduit directement

A Téhéran, les hôtels bon marché se trouvent autour de la gare centrale, les pensions sur les avenues Amir-Kabir, Nasser-Khosro, Bouzar- Djomehri. On peut dormir pour un prix dérisoire sur les terrasses des hôtels, des lits y sont installés.
Mais attention aux vols, vérifiez avant de partir si rien ne s'est égaré...
Des campings, payants (à la sortie de Téhéran, camp de Golessa) et gratuits à Meshea. Dans le centre de Téhéran, un resto français, le « quartier latin », 10 F, avec le vin. A partir de Téhéran, la dysenterie se fait menaçante.
Un secours efficace : l'Entérovioforme. Considérez toutes les eaux **a priori** comme non potables. Pour un litre d'eau, un comprimé d'hydroclonazone, mais la conservation n'excède pas six heures. Evitez tout diurétique quelques mois avant de partir de Paris, sinon la systite vous guette, bien plus désagréable que la dysenterie. Vous ne pourriez vous en débarrasser qu'avec un traitement long, et peu adéquat à vos conditions de voyage.
Vous ne resterez pas longtemps à Téhéran : buildings et bidonvilles font tout son charme. Chiraz, ancienne capitale de la Perse, Ispahan avec ses jardins, ses fontaines, son vieux bazar, Tabriz, Meched et le sud du pays peuplé de tribus arabes nomades vous attireront sans doute beaucoup plus (voir Guide Bleu !).
Téhéran-Messad (poste frontière afghan) : 265 rials (17 francs).

Afghanistan

Kabul, capitale de l'Afghanistan, n'est pas la ville la plus attrayante. Un hôtel pas cher : le Season hotel, en face du Colombus, 7 F par jour pour deux personnes. C'est le mieux. D'autres sont moins chers, comme le Green hotel, mais un peu sales, et on a tendance à ne pas y retrouver ses petites affaires. Le Behzad hotel (2 à 6 F) a un chouette petit jardin. Pour bouffer, des tas de restos locaux, mais on peut aussi faire sa cuisine à l'hôtel, après avoir fait ses courses à l'Aziz Market (on y trouve même des qitanes).
Beaucoup plus attachante, la ville d'Herat, restée complètement à l'écard de tout modernisme, constitue avec Gazhni un véritable bastion médiéval. Les habitants y sont plus affables et invitent fréquemment les étrangers à fumer et à écouter de la musique. Faites vos achats à Kandahar ou à Herat, mais changez vos travellers checks à Kabul, vous ne pourriez le faire nulle part ailleurs. A Herat : le Old Besab Hotel, le New Besab Hotel (1,50 F la nuit), le 5 Amil Hotel (0,75 F), le long de l'avenue principale.
Arrangez-vous pour ne pas vous retrouver à l'hôpital. Les toubibs sont douteux.
Lors des transfusions, plus d'un oublie la seringue dans le bras ! (à l'hôpital Ali Abab, demander le docteur Godol, c'est lui le meilleur). Si vous voulez boire de l'eau fraiche, ou pisser dans de vrais chiottes, allez dans un hôtel européen à Kabul. Mais ne vous y attardez pas. Dormez par exemple au Parsa hotel (1,50 F la nuit pour 4 personnes) ou mieux dans un camping, vous n'y débourserez guère plus de trente centimes.
Attention : il y a encore des brigands coupeurs de tête dans les provinces. Ils ne s'affirment que lorsqu'ils savent que vous portez de l'argent : le mois dernier, ils ont tué quatre Français.
Achetez aussi au marché noir quelques roupies pakistanaires et indiennes pour atteindre Delhi.
Comme il n'y a pas de consulat indien au Pakistan, la prochaine étape, prenez votre visa indien à Kabul, Sharara road. Mais il vaut mieux y penser à Paris, il est deux fois moins cher (10 F).
Si vous tenez à adopter les coutumes des pays que vous traversez, baignez-vous dans les caniveaux, comme les Afghans. Vous êtes sûrs d'attraper le choléra. De toutes façons prenez un comprimé de nivaquine tous les jours à partir de Kabul, pour vous prémunir contre le paludisme.
Mode de transport conseillé : le bus. La compagnie d'un troupeau de moutons vous imprégnera d'odeurs locales.
De Kabul, on peut se rendre en autocar à Bamyan, l'un des hauts lieux de la culture bouddhique où la falaise excavée abrite des cellules monastiques encadrées de deux Bouddhas géants. De là on trouve un convoi pour les lacs de Band-l'Amir. Dieu plein de remords d'avoir laissé un peuple si démuni lui fit cadeau de ces cinq joyaux.
Lacs séparés par des barrages naturels, leurs profondeurs variables colorent leurs eaux différemment à chaque instant de la journée. Deux jours durant, on peut rester là sans bouger à regarder les bleus se transformer...
Kabul-Peshawar en car direct. Ticket à l'agence proche du Parsa Hotel, ou à l'ambassade du Pakistan, huit heures de trajet, 7,50 F. Si vous voulez vous marrer, prenez les vieux bus afghans très décorés. Vous serez un peu fatigués à l'arrivée.
Peshawar-Lahore en train, départ 22 heures. Voir au préalable le chef de gare pour obtenir une réduction étudiante : 50 %. Douche gratuite dans la salle d'attente. Si la vie de Bouddha vous a toujours passionné, visitez le musée, à cinq minutes de la gare, en attendant votre train. A Lahore, prenez un **road-permit** au District Court pour entrer en Inde.

Népal

Le Népal, capitale Katmandou, reste un pays où il est relativement facile de pénétrer, contrairement à ce que racontent certains qui le dépeignaient complaisamment il y a quelques années comme le paradis de la drogue. On peut se présenter à la frontière sans visa. On obtient alors une autorisation valable trois jours. Cela permet de se rendre à l'Immigration Office, qui délivre des visas de quinze jours renouvelables une fois, deux en forçant un peu. Pas de problèmes avec le change au noir. Un dollar (green) se négocie autour de 15 roupies, grosses coupures de préférence. Les Travellers ne valent pas grand chose.
En arrivant à Katmandou on peut aller au Camp Hotel ou à l'Oriental Lodge (5 à 6 F) ou au Samjana plus luxueux (10 à 15 F). Comme c'est une petite ville, tout le monde se connaît. Par la suite, on peut s'arranger avec des communautés campagnardes dans la région de Kat.
Le tabac s'achète dans des bureaux de tabac, c'est un monopole d'Etat. Quant au haschish, il se vend dans des haschish-store, c'est aussi un monopole d'Etat. Mais il y a des tas d'autres façons de dépenser son fric et de se dépenser. D'abord voir les villages autour de Kat, comme Botenat ou Scyenbunat. Plus haut dans la montagne qui surplombe Botenat, un monastère avec des classes de méditation où l'on reçoit bien.
Deux lamas qui parlent anglais et valent la rencontre s'occupent de la maison avec une nonne américaine, Zina, qui parle très bien français. Mais ce qu'il y a de mieux, c'est le teking dans la montagne, le Sulukumbu, en direction du Tibet. C'est une région de petits agriculteurs très accueillants. On peut y aller sans guide, mais il vaut mieux se renseigner avant à l'Hymalayan Treking.

au troisième étage parce qu'au premier mangent les prolos, au second les employés de bureau et au troisième les gens riches. Qu'on vous suppose riche parce qu'européen, rien d'étonnant. Mais ce qui ressort, c'est que les gens vivent des rapports bien plus hiérarchisés qu'en Europe. Il y a mille détails, parfois imperceptibles, qui le marquent mais on a du mal à comprendre comment ça marche et surtout comment les gens l'acceptent. Dans tous les cas, on reste radicalement étranger à cette vie, même si on la partage un moment. On est de passage dans des endroits où les gens vivent le déroulement du temps autrement, à la paysanne.
Infinie patience. Les gens t'observent ; ils te tendent des petits pièges innocents. La confiance c'est très long à venir, pour une raison simple : l'amitié, comme l'hospitalité, peut tout exiger de celui à qui on l'accorde, son temps, son argent, sa maison. Les Occidentaux sont gens pressés, avares, ils vont et viennent. Ce ne sont pas tellement des gens de confiance, ce sont des étrangers, plus ou moins gentils, parfois franchement méprisables et méprisés. Ce n'est pas seulement l'orgueil chinois qui fait appeler depuis des siècles les Européens les « barbares de l'ouest », c'est aussi l'expérience. Mais si tu ne l'apprends pas toi-même, personne ne te le dira. Tu débarques, tu te promènes, tu vis avec les gens. Ils te laissent faire, ils ne commentent pas, tu es libre. Eux aussi. Ils te jugeront lentement et définitivement.
Et s'ils t'aiment alors c'est la merveille de l'hospitalité, de l'amitié généreuse. Tu peux te reposer, c'est pour la vie.
L'admirable civilisation de ces péquenots commence à foutre le camp. Les grandes villes, c'est pas le rêve. On les modernise à grands coups d'investissements, de buildings et de bagnoles. C'est toujours le même pétrin et ils ne sont pas sortis de l'auberge : ils y entrent, contraints et forcés.
Et puis dans tout ça, il y a des coins qui sont mieux que d'autres. J'ai du mal à croire qu'on puisse être très longtemps très content aux Indes. On y rencontre des gens merveilleux mais rester dans un pays submergé par la pouillerie et le fanatisme, je trouve que c'est dur. D'Istanbul à Dacca, c'est toujours un peu le même paysage, la même odeur, la même bouffe, les mêmes gueules, avec des variantes locales. Il faut passer la ligne, aller jusqu'en Asie du Sud-Est, qui commence avec la Birmanie et la Malaisie ou même Ceylan. Changement de décor, changement d'acteurs. Ce qu'on y renifle, goûte, entend et regarde est plus varié.
Le pays le plus beau, le plus merveilleux, celui où les gens sont les plus faciles à vivre, et les plus accueillants, là où la langue est la plus facile à apprendre, là où rien ne ressemble à ailleurs, c'est l'Indonésie. Java. Je ne sais pas si on peut devenir javanais mais je sais qu'on peut en avoir envie. Il faut écrire des tonnes de papier pour dire Java, mais ça serait trompeur. Alors faites soigneusement le vide dans votre tête, prenez votre temps et allez-y. Vous verrez bien.
Ce n'est pas tout. L'Indochine, avec la guerre qui complique pas mal. Vivre là-bas, ça s'attrape comme un virus dont on ne se débarrasse plus. Singapour, et les Philippines. Et on pourrait parler aussi du Japon et de la Corée. C'est trop.
Encore plus loin, juste à l'autre bout de la planète, il y a les milliers d'îles du Pacifique, cette espèce d'océan trop grand qu'on a parsemé de petits bouts de terre pour qu'il fasse plus petit. On trouve des petits ratiots partout et des fruits à bouffer dont je ne sais même pas le nom. Et les Polynésiens qui passent leur temps à rigoler. Hawaï, c'est un peu foutu à cause du tourisme, mais il y en a d'autres, les Salomon, les Fidji. Tournez la mappemonde. Dépêchez-vous avant la marée noire.

Tristan

Indes

Révélations ou dépotoirs, l'Inde et ses petits voisins népalais ou afghans continuent à attirer les cortèges beats. Mais les vrais beats ne circulent pas en cortège : alors il vaut mieux éviter les hauts lieux du shilom.

Le visa indien ne dure que trois mois, renouvelable une fois. Mais pour pénétrer en Inde, il faut montrer son blé : un billet de retour, ou une garantie de 1 500 F, plus une caution égale à la moitié du prix de votre voiture, si voiture il y a. Vaccinations contre le choléra et la variole obligatoires. Pour le change, 40 à 50 % de bénéfices au marché noir, à condition de ne pas fréquenter les endroits infestés d'Européens comme Connaught Place à New-Dehli. Descendre plutôt à Fort Rouge dans Old Dehli.

Ayez toujours de la petite monnaie sur vous pour payer bud, rickshaws (cyclo-pousses), boissons... Refusez systématiquement les billets déchirés, froissés, les quarts de billets ou les cendres, vous ne pourriez plus les utiliser.

Si l'on voyage en train, inutile de chercher un hôtel. On dort dans la salle d'attente (première classe de préférence, il ne faut pas se gêner), ou dans le **retiring-room** de la gare pour 2 F. Dans le train, entreprise périlleuse vue l'agglutination des corps dans tous les sens.

Même si l'on n'a pas de carte d'étudiant, on peut acheter une « Student Concession » : 50 % de réduction à la direction générale des chemins de fer, et non à la gare. S'adresser au Tourist Guide C/O Reservation Office, Western Railway, Churchgate, Bombay, 20 ; au Tourist Guide C/O 6 Fairlie Place, Eastern Railway, Central Reservation Office, Calcutta 1 ; au Tourist Guide C/O Commercial Branch, Northern Railway, Baroda House, New-Dehli.

Les tarifs étant dégressifs, ne prenez qu'un ticket pour tout votre circuit, et mieux, un **round ticket** si vous revenez à votre point de départ (exemple : Dehli-Madras-Dehli).

Dans le Nord de l'Inde, dans le Gujrat et la région de Kathiawar, on peut dormir pour quelques roupies — pour presque rien — dans les « hôtels » pour pèlerins, gérés par des brahmanes : le plus souvent ce sont, dans l'enceinte d'un temple, une cellule avec grabat et puces et un bol de nourriture végétarienne, mais on peut se resservir autant de fois qu'on veut... On peut aussi, dans tout le pays, dormir dans les PWD, auberges destinées aux fonctionnaires d'Etat indiens : pour 3 F, on dispose d'une chambre bien meublée, le repas est servi sur une table immense, nappe blanche, couverts argentés, quatre serveurs par convive...

Il ne faut pas compter être invité chez l'habitant, sauf par exception chez les Indiens qui se piquent d'occidentalisme. La religion est dominée par les notions de pureté et d'impureté : l'étranger est par définition l'impur, ni Indien ni Hindou. Les maisons sont construites en profondeur : véranda, salon, salle à manger, cuisine. Plus on s'enfonce dans la maison, plus elle est sacrée. Eventuellement on peut parler à un Indien sur sa véranda... mais la présence d'un Occidental dans la cuisine risquerait de souiller les aliments ; l'ostracisme sera d'ailleurs le même pour un Indien de caste inférieure. Le système de castes, omniprésent en Inde, ne saute pas aux yeux en début de séjour : même les Musulmans ont été imprégnés par cette hiérarchie ségrégationniste des castes. De tous les pays d'Orient, l'Inde est le plus accueillant, en ce sens qu'il y a des routes partout, des cars à toutes les heures pour toutes les directions, même le village le plus insignifiant, des trains en pagaille, et autant d'hôtels, à tous les prix, mais toujours bondés : les Indiens se déplacent beaucoup. Mais il est en revanche difficile de connaître les habitudes, de comprendre le pays. Les Indiens vous posent volontiers des questions, souvent saugrenues, à brûle pourpoint, mais y répondent plus rarement, sinon pour dire : « This is not the custom », ceci n'est pas la coutume.

Evidemment, à cause de la pauvreté, l'argent prend une enorme importance : tout se paye. Le **mamoul,** ou pourboire, est plus que répandu, il est une institution. Le système est bureaucratique et hiérarchisé. Pour obtenir une faveur, il ne faut pas donner la pièce à l'intéressé lui-même, mais à un sous-fifre qui se chargera de la commission ; si tout un service est dans la combine, le chef de service gardera la moitié de la somme pour lui, et donnera la moitié au sous-chef qui lui-même gardera une moitié.. et ainsi de suite. Ce n'est pas mal vu, ce n'est pas la corruption.

Autre conseil : il est préférable d'aller en Inde entre octobre et mai, en été les pluies gâchent le paysage.

Etat de Goa : on arrive à la capitale, Panjim, par bateau depuis Bombay : on découvre l'estuaire, les cocotiers, les églises portugaises style choux à la crème rose bonbon, les places carrées, tout un univers très portugais. Comme il n'y a pas de pont, la traversée de l'estuaire se fait en pirogue, vers le Nord, la plage Calanguté, douze kilomètres de concentration nip, ou vers le Sud, la plage Colva.

Dany Gander-Gosse

De vieilles pierres en Ashram, de défonces en illusions mystiques, on risque après une route bien méritante de passer à côté d'un pays où les gens bien souvent crèvent de misère, c'est visible, mais où il en existe d'autres qui luttent et meurent parfois sous les balles des flics. L'Inde n'est pas un pays calme et tous les Indiens ne sont pas non-violents, tant s'en faut. Philippe Gavi, publie ce mois-ci dans la collection « Combat » (Seuil) un livre sur la lutte révolutionnaire en Inde : Le Triangle Indien. **Nous en avons parlé avec lui.**

« Lorsque tu te promènes en Inde, il y a bien souvent des choses que tu ne vois pas. Dans un village, les paysans se battent depuis des siècles pour une terre qui toujours leur échappe, passée de l'aristocratie indienne aux grosses compagnies britanniques, puis à la bourgeoisie indienne. Au Bengale, les chansons populaires évoquent encore les luttes des petits planteurs d'indigo contre la « Bengal Indigo Company » et son héros Biswanath Sardar. On se souvient aussi de Titumian, ancien boxeur de Calcutta qui organisa l'association des Wahibis pour lutter contre les collecteurs d'impôts au service des Anglais. Des camarades indiens m'ont traduit certaines chansons qui retracent leur épopée fantastique et la construction d'un fort en bambou défendu par plus de mille paysans. Ces luttes marquent encore la conscience des villageois. Là où l'on ne voit que fatalisme, passivité, au nom d'une prétendue tradition religieuse, on oublie ou l'on ignore toutes les manipulations que la classe dirigeante a fait subir à la pensée indienne pour en faire une idéologie de la résignation. Un réseau de répression policière extrêmement serrée recouvre l'Inde, où du moins les états les plus actifs qui sont le Bengale et le Kerala mais aussi l'Andra Pradesh, le Bihar, l'Orissa et le Cachemire. Si l'on ne perçoit pas à première vue qu'il existe une lutte armée, il suffit de voir les concentrations de troupes dans tous les villages du Bengale, qui ne se justifient pas seulement par l'antagonisme avec le Pakistan. La lecture des quotidiens de Calcutta est révélatrice : chaque jour on publie des listes de « naxalites » abattus. En fait la « nouvelle société » de Madame Gandhi, jointe au grand sursaut chauvin de la guerre Indo-Pakistanaise, a réussi à rallier les opposants les plus mous, à écraser les autres. Il reste les naxalistes, révolutionnaires maoïstes qui ont déclenché une révolte dans la région de Naxalbari en 1967. Mais il reste surtout un énorme prolétariat exploité, très visible dans des villes comme Calcutta ou Bombay, et une masse de paysans qui s'appauvrissent d'année en année. J'ai traversé, au Bengale, des régions dites troublées, c'est-à-dire que des révoltes paysannes sporadiques y avaient lieu. Dans les villages on reconnaissait aisément la maison du Landlord : la seule construite en dur et très souvent fermée — le propriétaire avait été assassiné et les héritiers n'osaient pas y venir habiter. Dans d'autres régions on nous signalait le passage de bandes fascistes, les gundas, armés par les grands propriétaires terriens et qui rançonnent et pillent les petits paysans.

« Pour prendre contact avec cette réalité-là, il faut bien sûr essayer de se lier à d'autres gens que les marchands de shit ou de mysticisme plus ou moins frelaté. Et bien sûr les révolutionnaires restent méfiants au début. On peut entamer des discussions intéressantes dans les universités ou auprès de collaborateurs de journaux comme Frontier, **journal maoïste de Calcutta, ou le** Political and Economical Weekly. »

Propos recueillis par Jean-Paul Ribes

dix-sept kilomètres de sable fin entouré de rizière — le vert tendre des rizières en mars — et de cocotiers, avec pour seuls occupants quelques pêcheurs et leurs huttes, et le séchage des poissons tout autour, rangés au carré.

Province de Kérala : on dit de Cochin, construite sur une lagune, qu'elle est une Venise chinoise à l'Est. De Cochin, de lagune en lagune, il faut suivre le canal, couvert de lotus et de nénuphars, qui longe toute la côte, jusqu'à Quilou, sur lequel on circule en bateau en forme de drakar, proue et poupe relevées ; le soir, l'eau devient phosphorescente, tant les méduses pullulent.

Et à Madura, gros centre religieux, on peut se prosterner devant des temples déments avec leurs démons tout peinturlurés. A Pondichéry, ville de style empire français, monuments aux morts, statue de Jeanne d'Arc et autres chefs-d'œuvres. Hôtels le long de Jawarhal Nehru Street. Et surtout, grosse entreprise en pleine expansion, l'ashram Shri Aurobindo : le Gentil Membre peut espérer être reçu par la Mère, qui le fait asseoir en face d'elle, et l'écoute, sans prononcer un mot ; une fois par an, elle prononce une phrase lapidaire, le mot de passe de l'année, comme « La rose s'éveille le matin », et les disciples mettent un an à en soupeser toutes les profondeurs, rose à la boutonnière...

L'ashram de Shri Aurobindo ronge les quartiers les uns après les autres, achète, loue. On blanchit les murs, on refait les plâtres, on nettoie. L'ashram s'industrialise : usine à papier, sidérurgie, atelier de tissage, manufacture de briques creuses... l'ashram s'évade à la campagne, la transforme en poulailler, en laiterie, en rizières, en jardins, en vergers. L'ashram fait du commerce, transporte voyageurs et marchandises, se déguise en facteur, filtre l'eau, nourrit ses clients, les soigne, les masse, les blanchit, les parfume. Chiffre d'affaires annuel : cent millions de roupies. On est loin semble-t-il de la communauté privilégiée de Shri Aurobindo : Auroville comptera bientôt cinquante mille habitants.

Franco est à l'ashram depuis six mois.

— Ici, dit-il, je suis bien, je suis apaisé.

— Mais n'est-ce pas trop facile de vivre sur le dos de l'ashram, avec les Tamouls qui bossent autour de vous pour des salaires de misère ?

— Ils sont payés normalement, et sans l'ashram ils n'auraient rien.

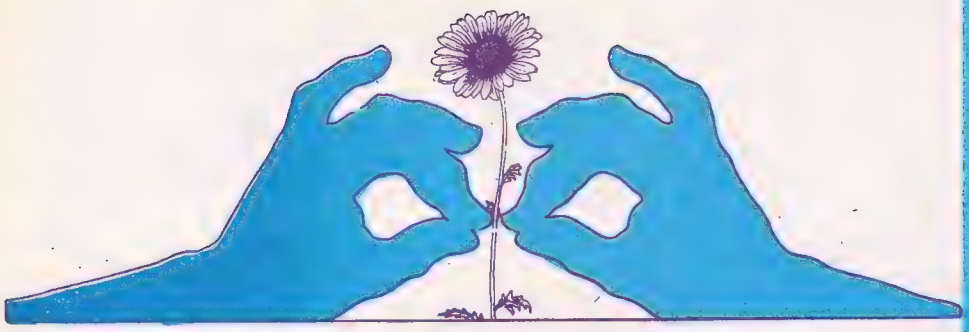
— Tu as le temps de penser à toi. Mais Auroville est une cellule capitaliste. Crois-tu que le pauvre type qui construit vos maisons ait le temps de penser à lui ?

— Mais lui n'a pas changé de conscience.

— Nous y voilà. Tu as changé de conscience, toi ?

On quitte l'ashram, sa nourriture sacrée et sa chasteté de rigueur pour Hyderabad, ville musulmane, ses femmes à tchadir — voile qui recouvre tout le corps, comme en Afghanistan — ses monuments, au centre d'un paysage lunaire, plaine sèche et aride, où se dresse la forteresse fantastique de Golconda, prise d'assaut par Aurangzeb, le derniers des Mongols. La région est encore peuplée par les non-hindous, les tribus des collines, costumes de bohémiens et langue tzigane, qui ne se sont jamais soumis à l'hindouisme, et sont encore considérés comme « primitifs ».

Au Nord de l'Inde, la citadelle de Gwalior, entièrement recouverte de fresques en faïence, à la puissante architecture, a eu un rôle important lors de la révolte des Cipayes : la ville fut défendue par une femme pendant plusieurs années... elle a fini par se suicider. A Agra : le fameux tombeau de la femme de Shaw Jahan, le Taj Mahal, tout blanc, avec ses dômes et ses minarets. Vous pourrez



Allen Ginsberg : Indian journals 1962

En tramway, remonté Chiépur road jusqu'à la mosquée — Acheté un aphrodisiaque musulman, assis sur le comptoir en bois du magasin, bavardant avec le gros propriétaire moustachu qui expliquait : « ...Pour le plaisir. Si l'érection ne dure pas assez longtemps... plaisir fugitif... » Ensuite, marché jusqu'à la rue du Mahatma Gandhi, à travers la foule et les flaques noires qui éclaboussaient mes chaussures, par une rue transversale jusqu'à Burrahbazaar et bu un verre de Sherbet (sans Bang) (tiré d'un petit échafaudage de gobelets verts et humides posé sur un bloc de marbre à côté de la glace, du parfum et du lait caillé) — puis erré au nord de la ville dans un parc où de vieilles femmes en blanc se faisaient friser sous les ombrages — A gauche vers le Gange pris une rue de traverse sous le vent ou un Bramhane au gros ventre m'a regardé de son perchoir dans sa boutique-étable - Vers les bûchers en flammes de Nintallah, dans le jardin des groupes de gens assis en rond autour de petits tas de fleurs rituels, et d'encens allumé et de petites flammes et de ganja moulu avec du tabac dans leurs paumes et la pipe qui passe de main en main — un saddhu pâle avec un morceau de tissus autour de reins et de longs cheveux et un tablier d'enfant par-dessus le morceau de tissus — maigres bras et jambes et voix de grenouille — accroupi, tranquille, suis allé de groupe en groupe — un tambour ici et là et un mendiant aveugle sur le chemin frappant son tambour et chantant sans cesse — le saddhu s'est levé et a dansé, gestes serpentins et sexuels comme un numéro burlesque ramassant de l'argent et des présents qu'il empochait aussitôt avec un empressement exagéré et maniéré — marché autour des endroits qui flambaient — piles de bois rouge tout brûlé avec un grand pied comme lépreux qui se dresse au-dessus d'une pile de bûches encore intactes — espionné ensuite un jeune saddhu assis dans une alcove, les jambes croisées et qui observe les brandons ; je suis allé vers lui et l'ai regardé fixement mais il n'a pas remué ses yeux fermés — quitté cet endroit enfumé, le long du Gange, sur la haute rive d'importants groupes de dix à quinze hommes accroupis en rond se passent la pipe de Ganja — fumant et déclamant une prière Bom Bom avant de lever leur visage et leurs mains jointes sur la pipe, leurs yeux fermés dirigés vers le ciel — Erré dans le Mandir (temple) plein de marchands de fleurs et de saddhus — un gosse jeune et beau à moitié nu assis à côté d'un père — saint, à la chevelure crinière fixement blanche et à la robe orange, endormi d'avoir trop fumé — j'ai regardé fixement un saddhu échevelé, vêtu d'un chiffon et suis parti à regret — de retour au bûcher, regardé le corps d'un petit enfant enduit de graisse et sur lequel priaient les servants du Feu — ils frottèrent leurs mains enduites de graisse blanche au-dessus du petit ventre et du pénis et du crâne aux cheveux noirs — puis hissèrent le corps vide au sommet d'une pile de bûches épaisses et l'installèrent là, couvert de mousseline — installèrent les petits bras sur les côtés et allongèrent les pieds, les genoux posés sur les blocs de bois coupé — cela pour être brûlé — et un cadavre d'homme vieux et riche allongé enseveli sous une couche de copeaux de bois — sa tête découverte — comme le bois brûlait sous lui, de la graisse transpira de son visage mort. Des groupes d'hommes entrant et sortant chantant une chanson — une prière — des cris — tout le monde planant — hurlant « Hari Bol » (Dire ou nommer Hari) — Un homme en robe orange m'avait offert une bouffée d'une pipe — l'odeur de chair brûlée de la fumée et le bois humide acre lorsque je contournai les flammes — quelqu'un en blanc, avec un beau nez, jambes croisées devant un tombeau consumé — et de retour à l'alcove, un tantriste âgé en robe orange s'était installé là et se préparait à méditer — je suis allé à la porte et j'ai regardé à l'intérieur — ses yeux ont brillé un instant à ce moment — une grande barbe blanche — il claqua ses doigts autour de sa tête pour en faire sortir les esprits — Ferma les yeux et, professionnellement, compta les esprits sur ses doigts — très efficace et rapide — puis il s'assit avec une jambe croisée — me regarda et me chassa d'un geste décisif — je l'ai injurié et je suis parti — marché encore et vu le vieil homme en train de brûler, senti la chair, regardé le saddhu danser, et marché jusqu'à la route de Chitpur, pris un rickshaw presque à minuit pour revenir au restaurant Punjabi pour ronger des os et des pois puis je suis rentré à pied à l'hôtel Amjadia.

City lights books

dormir au **Tourist Bungalow**, près de la gare de Rajaki Mandi, pour 2,50 F, ou au **retiring room** de la gare d'Agra Canton. A Bénarès, sur le Gange, une luminosité particulière baigne les **ghats** — escaliers pour les pèlerins, sur une longueur de plusieurs kilomètres. Des milliers d'Indiens, charlatans, prédicateurs de tous les horizons, se pressent, discutent... On circule en bateau sur le Gange, le guide indique : « Ici un des bûchers où on brûle les morts, ici le Temple d'Or, ici le bateau des hippies, ici le Temple Népali... »
Si vous ne vivez pas sur ces **house-boats** loués en permanence par les hippies, vous pourrez descendre au Moti Mahal Hotel, D : 5/6 K Dashawanedh, 2 F, ou à l'Ajanta Hotel, D : 29/34 Khadaï Chowk, ou encore au Sri Venkastervar Lodge.

Ceylan

Contrairement à l'Inde, à l'Afghanistan ou au Nepal, le tourisme y est peu développé, il n'y a pas de mendiants, les plages sont propres, la vie y est moins chère et vous passez en peu de temps des Tropiques à la Suisse. On prend le ferry boat à l'extrême pointe de l'Inde, puis le train pour Colombo. Les trains et les bus sont d'un prix dérisoire et les distances faibles. A **Colombo**, vous trouverez des foyers de marins et des hôtels bon marché, voyez au BSS. (British Soldiers and Sailors Institute) ou à l'auberge de jeunesse (30 Elibank Road, Bambalapitiya). Allez manger chez les Chinois, on ne voit qu'eux. Passez par le zoo, les animaux qui y tournent en rond n'ont pas le poil terni de leurs congénères européens. A **Kandy**, ne manquez pas le jardin botanique, puis visitez les zones de plantations de thé (qui appartiennent à des compagnies britanniques). Redescendez

vers la jungle, puis vers Trincomallee, petit port de sable blanc garanti. Un restaurant chinois, l'ABC, des hôtels bon marché : la Chinese guest House (15 roupies) ou, juste à côté (2 à 5 roupies). De là, visitez l'ancienne ville royale, **Anuradhapura,** et ne soyez pas surpris de croiser des patrouilles militaires : à la suite du soulèvement d'avril 1971 où toute la jeunesse de l'île s'est heurtée aux forces de l'ordre du régime « progressiste » de Mme Bandaranaïké, quelques milliers de personnes sont en prison. Ne vous étonnez pas non plus de la présentation extrêmement aérée des journaux : la censure est passée par là. Quant aux tamils, importés du sud de l'Inde pour travailler dans les plantations, ils sont peu à peu expulsés en raison du chômage. Mais le gouvernement est ravi de recevoir des touristes — même si la fouille, à la sortie de Ceylan est fort sévère.

Henri Michaux : un barbare en Asie

Celui qui fait aux Indes son premier voyage, disposant de peu de temps, se gardera bien de le passer en chemin de fer.

Les douze mille kilomètres sont d'usage. Il ne se les imposera pas.

Il regrettera que des intellectuels dont il pourrait tirer d'excellents renseignements habitent les villes, il le regrettera, mais il n'y séjournera pas. Et dans les villages, il priera et méditera.

Il n'abusera pas trop de la lumière des lampes. Il abusera plutôt de la nuit.

Et surtout il se mettra en tête, une fois pour toutes, qu'il est un alcoolique, et s'il ne prend pas d'alcool, qu'il est un alcoolique qui s'ignore, espèce mille fois plus difficile à soigner.

Qu'il ne cherche pas plus loin, la viande c'est l'alcool.

Si les regards des Indiens l'agacent, il ne se fâchera pas, il ne dira pas : « Ces yeux de mules me font enrager », il saura que ces yeux l'agacent parce que contenant un élément élevé ou pas élevé, mais qu'il ne **saisit pas.**

Il se mettra soigneusement en tête que la viande est un mal, un mal qui ne songe qu'à sortir. Elle sort en gestes, méchanceté, travail. Et maudits soient ces trois-là !

Il se méfiera de l'œuf qui n'est pas tellement inoffensif qu'il ne déclenche lui aussi sa part d'agressivité.

Il étudiera comment il faut s'asseoir pour être acquiesçant, et non pas critique et toujours sur la défense.

Il jeûnera, se rappelant la parole de Mahomet, que le jeûne est la porte de la religion, et il vivra grâce à ses poumons, l'organe du grand accueil (ce qu'on ne mange pas, on doit le respirer).

Il tirera à lui l'air, l'air pur, l'air qui s'échappe, l'air expansif, l'air sans visage, l'air illimité, l'air qui n'est à personne, l'air vierge, l'air intime qui nourrit sans toucher les sens.

L'introduire n'est rien, le lancer c'est tout, dans les centres, les lotus, les centres de l'abdomen, les centres fiers, le centre frontal de la lumière blanche, et dans les pensées, dans l'amitié de toutes les pensées et dans l'au-delà de la pensée.

Le Gange apparaît dans le brouillard du matin. Allons, qu'attendez-vous ? Adorez-le. Il le faut, n'est-ce pas l'évidence ?

Comment restez-vous ainsi droit et stupide comme un homme sans Dieu, ou comme un homme qui n'en a qu'un, qui s'y accroche toute sa vie, qui ne peut adorer ni le soleil ni rien ? Le soleil monte sur l'horizon. Il se lève et se dresse devant vous. Comment ne pas l'adorer ? Pourquoi toujours se faire violence ? Entrez dans l'eau et baptisez-vous, baptisez-vous matin et soir et défaites la cape des souillures.

Oh ! Gange, grand être, qui nous baigne et nous bénit.

Gange, je ne te décris pas, je ne te dessine pas, je m'incline devant toi, et je me fais humble sous tes ondes.

Fortifie en moi l'abandon et le silence. Permets que je te prie.

Aux Indes, si vous ne priez pas, vous avez perdu votre voyage. C'est du temps donné aux moustiques.

Gallimard

Dany Gandel-Gosse

Amérique du Nord

Côte Est

Sur la côte est, déprime. Pas la peine de quitter Saint-Denis pour s'égarer à Newark ou dans le Bronx. New York est sale, Metropolis usée qui n'a plus foi en soi. Les hôtels « pas chers » coûtent 50 F la nuit, voir par exemple le Chelsea Hotel sur la 24e rue, haut lieu des grandes folies d'antan, où traînent encore les derniers énergumènes des années 60. L'après-midi, à Central Park, près du zoo, et à Washington Square, les chevelus sont nombreux et parfois vous logent. Le soir, bonne musique et freaks à Greenwich Village. Le Gaslight, surtout, pour le progressive pop, Mac Dougal street et « Slugs » pour le bon free jazz.

Greenwich Village est le Quartier Latin de New York : du folklore, du tourisme et du commerce. C'est aussi assez cher ; mais on peut s'y amuser tout de même. Si vous voulez vraiment aimer New York, traînez du côté de Broadway entre la 96e et la 116e rue : il y a beaucoup de restaurants bons et pas chers (cuisine hispano-chinoise ou cubano-chinoise) : demandez des milkshakes aux fruits tropicaux à l'**Idéal** (109 st. et Broadway). 113 st. entre Broadway et Amsterdam Ave., il y a un restaurant grec très sympa, le **Symposium.**

Vous pouvez aussi trouver où pieuter à Columbia University, dans certaines fraternités (des maisons avec des lettres grecques : communautés d'étudiants). Attention ! Certaines sont pleines de sportifs fascistes ou réactionnaires (jocks) : essayez nº 536 W 114 st. et demandez s'il y a une chambre à louer pour une semaine ou deux ou un mois. Si ça marche, il devrait vous en coûter près de 300 F par [illegible]

Certains magasins d'alimentation sont ouverts jusqu'à 11 h du soir ou même 1 h du matin : ne vous promenez pas avec trop d'argent sur vous et cachez bien vos affaires si vous allez par là, car vous vous ferez voler. Ne vous défendez surtout pas ; donnez tout et ne vous désolez pas trop : ça fait des trucs à raconter quand on est de retour en France. On voyage pratiquement gratuitement en métro avec des anciennes pièces de 1 (vieux) franc.

Si vous avez besoin d'aide médicale, visitez les Free Medical Clinic. Consultez le bottin ou téléphonez à la radio du peuple, WBAI, pour presque tous renseignements (Women's Center, Gay Lib Center, etc.).

Plutôt que d'aller vers le sud, aucun intérêt — tout au moins jusqu'à la Louisiane, c'est-à-dire fort loin — il vaut mieux remonter vers Boston et sa couronne d'universités sympathiques et, plus haut, le Vermont, l'Etat qui, à l'est, concentre le plus de freaks. Pour sortir de New York en stop, il est bon de se poster sur le Washington Bridge, avec un bel écriteau. Pour traverser, il faut prendre la route 80 : on atteint San Francisco en cinq à sept jours.

N'y reste pas qui veut, il n'y a pas beaucoup de boulot et beaucoup de chômage, mais on circule à l'aise dans les grands espaces d'America, Amerikkka, et l'on rencontre au moins un ou une freak tous les dix kilomètres, chargé de vibrations pas possibles.

Quelques bons coins dans l'Est

Amherts (Massachusetts) :
Yellow sun food cooperative, 35 North Pleasant street : un petit village de 5.000 habitants situé dans l'ouest de l'Etat du Massachusetts. Amherst est aussi un des plus grands centres d'éducation de tous les Etats-Unis. Il y a plus de 10.000 étudiants dans la région et beaucoup d'entre eux restent là pendant l'été. Pas tant d'activité, mais il y a l'air pur et beaucoup d'arbres. C'est un village tranquille, et un bon point d'arrêt avant d'aller à

Putney (Vermont) :
Dans le sud de Vermont : trouvez Windham College, ou le journal souterrain **Free Vermont.** Putney est très vivant en été : chaque dimanche, il y a des pique-nique gratuits avec nourriture naturelle, poussée par les freaks dans un champ libéré de Windham College : la campagne est très belle. Il y a beaucoup de fermes, des bois et quelques communautés. Il y a seulement cinq ans que la population humaine dépasse la population des vaches dans l'Etat.

Conway (New Hampshire) :
Trouvez World Fellowship Camp, route 3, au centre-est de l'Etat, à la frontière de Maine. Très beau et très intéressant, cet endroit vous offre la chance de rencontrer des vieux socialistes et communistes américains. Très économique si vous faites du camping : à peu près 3 dollars (15 F) par jour pour trois très bons et as-

sez copieux repas, beaucoup de gens parlent français ou allemand. Il y a un lac très propre avec des grands poissons. Mais attention : ces gens-là sont « straight » sauf le personnel qui a une moyenne d'âge de 16 ans. Pour rire, allez dans les bois (beaucoup de moustiques).

Boston (Massachusetts) :

Un autre centre universitaire et l'une des plus anciennes villes des U.S.A. A trois kilomètres de Cambridge où se trouve Harvard University. Très facile de faire de l'auto-stop : c'est le Berkeley de l'est. Des tas de gens, des tas de concerts. Le meilleur club de rock : The Boston Tea-party. Allez au parc Boston Commons pour rencontrer vos frères et sœurs ou à Harvard Square à Cambridge.

Le Centre

Le centre des Etats-Unis n'est pas très joyeux, tout au moins jusqu'au Kansas et aux Rocheuses. Detroit, Cleveland, Pittsburg, Lille, Roubaix, Tourcoing. Si par hasard vous traînez autour des grands lacs, Detroit a l'un des premiers journaux underground, toujours de bonne classe, le **Fifth Estate,** 4403 Second Avenue 831-68-00 et s'arrangera pour vous dire comment s'abriter. Pas mal de collectifs sont prêts à le faire. Autour de Fifth Estate, un certain nombre de magasins gratuits et la free clinic s'articulent en un petit quartier sympa et délabré. Mieux vaut s'arrêter à Ann Arbor, à 40 km de Detroit Sound, le fief de John Sinclair où tous les dimanches les meilleurs groupes du Detroit Sound se produisent gratuitement dans le parc municipal et d'autres soirs au Peoples Ballroom, contrôlé par le Rainbow party. On peut tout savoir en mettant la main sur le Ann Arbor Sun ou en téléphonant au Party à 761-17-09 1520 Hill street.

Quant à Chicago, il ne s'y passe pas grand-chose. On peut aller renifler du côté de l'université, traîner dans Rush street ou Old Town, le « quartier » local, aller voir le coin sympa du côté du **Seed** si ce journal existe encore, 950 West Wrightood. Au rez-de-chaussée, un petit restaurant sympa est le Q.G. des beats : Alice's restaurant.

Pour les amateurs de nature et de beaux paysages, vite, les Rocheuses. Sur la route, dans le Kansas, passez dans la ville mythique de Laurence où l'herbe magique pousse partout sans qu'on réussisse à l'arracher. Dans le nord des Rocheuses, le Wyoming est superbe avec ses réserves Sioux et ses forêts d'enchanteur Merlin.

Mais l'éclatement le plus vif se fait entre le Colorado et le Nouveau Mexique. Taos, par exemple, dans sa plaine nue et lunaire. Tout autour des dizaines de communes ont connu des existences plus ou moins éphémères. Au pays des Chicanos, le beat n'a pas toujours la cote. Mais certaines communes ont réussi à s'incruster. New Buffalo Reality construction, Lama, Libre, Rop City, tous les noms fameux des nouvelles expériences de vie. On y rencontre, comme à Big Sur, des mecs très « hauts » qui se prennent pour le Christ, Bouddha, tout ou rien du tout, et toujours avec le sourire de l'ineffable. Mais, il n'y a pas que les vieux freaks aux mains calleuses qui ont appris la culture du poireau. Dans tout le coin, il faut se mettre à l'écoute des Indiens, Hopis, Apaches, Navajos.

Si vous passez du côté de Miami, vers le 20 août, vous pourrez vous joindre à la grande manifestation prévue pour les freaks, zippies, gauchistes et ex-yippies, lors de la convention républicaine qui désignera le candidat de ce parti à la présidence. Comme d'habitude, les masses devraient être là, ainsi que moult orchestres de rock, une bonne armée de flics, un millier déjà sélectionnés et spécialement entraînés, courses à pied et gymkanas assurés, bonnes et mauvaises rencontres en perspective. Du 12 au 15 juillet, pour la convention démocrate, même cirque et toujours à Miami. Attention, le stop dans ces zones et périodes, peut mener à l'ombre.

Côte Ouest

De Vancouver à San Diego, du pin vigoureux au palmier fatigué, la côte ouest étend ses charmes variés. La Californie n'est plus le mirage d'il y a cinq ans, miroir de notre futur anticipé. Ses valeurs et sa liberté se sont usées en se diffusant. Il fait bon la traverser malgré tout, rencontrer peut-être ses prophètes fous et ses flippés superbes, dormir sur Long Beach à Los Angeles en regardant rouler les écumes phosphorescentes du Pacifique, tomber au coin d'un canyon sur une communauté libre et joyeuse, entendre un dimanche après-midi les molles sérénades d'un concert gratuit. Le rythme n'y est pas tendu comme dans l'Est, étouffé et mesquin comme dans le Middle West, mais plutôt doux et serein. Depuis l'arrivée massive de déserteurs américains, Vancouver, porte occidentale du Canada jusqu'alors industrielle terne et laborieuse, s'est enrichie d'une collectivité de freaks très actifs. Inutile d'égréner les adresses, le **Georgia Straight,** l'un des meilleurs journaux underground, les donne toutes dans chaque numéro, son numéro de téléphone 688-36-86, 56 a Powell sreet, Vancouver 4 BC. Deux freaks s'occupent des francophones : Serge Fréchette, 1645 Comox, apt 107, 683-29-60 - Pierre Veronneau, 2132 Blenheim, 736-61-50). D'autres villes sur la partie américaine de la Côte Ouest ont des collectivités freaks, hip ou étudiantes bien organisées. Berkeley évidemment. Ces collectifs y affichent souvent leur opinion par une banderole apposée à la façade, on y est accueillant. Sur Telegraph Avenue, dans le Campus, on trouve à s'héberger. Dans le Ho Chi Minh Park, on mange gratuit tous les jours.

Sinon, on peut toujours rendre visite au **Berkeley Barb** sur University Avenue, tout près du Campus. San Francisco, dont l'étoile a pâli depuis la décadence de Haight Ashbury, retrouve peu à peu un lustre neuf. Deux remarquables projets, des usines collectivisées et transformées en véritables cités de contre-culture et de contre-production, donnent le ton d'aujourd'hui, celui des freaks insdustrieux. Project Artaud et One, sur Howard Street, qui groupent chacun deux cents freaks, de l'électronicien aux musiciens. Comme ils sont sérieux et qu'ils ont divers problèmes à surmonter, il vaut mieux éviter de les encombrer.

Le premier grand point de rencontre beatnik de San Francisco, c'est dans le quartier de Nord Beach sur Grant Sheet dans le nord de la ville. Un peu délaissée Haight Street reprend vie peu à peu et à nouveau, on y fait de bonnes rencontres, notamment dans certaines des Open House, collectifs divers et ouverts, ainsi qu'à la Librairie de Ferlinghetti City lights bookstore, au coin de Broadway et de Colombus Avenue. Mais la ville américaine manque toujours de points de rencontre spécifiques. Golden Gate Park rassemble au soleil tous les chevelus et on y entend parfois de la bonne musique. Bill Graham, créateur du Fillmore en vacances, reprend le harnais et produit des spectacles au Winterland. Autour de San Francisco, de l'autre côté de la baie, notamment, base de repli des pop stars et du public hip argenté. Sausalito, longtemps ville péniche super-cool, est étouffée de motels et enserrée de faubourgs. Alors, on s'est retiré plus loin : Mill Valley où vivait Leary, ou sur la côte à une vingtaine de kilomètres au Nord, Stinson Beach et surtout Bolinas, petite ville de l'époque espagnole sur le bord d'un lagon très calme où les long hair forment la majorité de la population.

Plus au Sud, Carmel, qui fut longtemps avec Big Sur le grand rendez-vous des gurus de toutes les chapelles, n'attire plus tant de foules. Mais Big Sur, avec ses immenses collines moutonnantes qui sautent dans le Pacifique, est réputé pour l'ampleur inégalée de ses « bonnes vibrations ». Contempler le coucher de soleil du « Nepenthe », bar chic qui domine le Pacifique : il y traîne toujours quelque écrivain alcoolique, une de ces ambiances à la Durrell avec des conflits sourds dans la petite communauté d'artistes — bref, le court-bouillon de la culture. Les communes californiennes ont eu beaucoup de problèmes, comme toutes. Flics, défonce, mineurs, la triste saga. L'Orégon, tout au Nord, en cache beaucoup dans les frondaisons de ses vallées. En Californie, elles se répartissent en gros autour de San Francisco et dans les collines de l'arrière pays de Los Angeles, du côté de San Fernando, ou de San Bernardino et dans le très fameux Topanga Canyon.

INDIENS HOPIS

Depuis Moenkopie, en pays Navajo, le vent a pelé la terre comme une vieille carpette, la neige est mitée, marquetée de tâches rousses. Une bande de carnivores efflanqués, bâtards de chiens et de loups, traverse la route pour s'en aller ronger une charogne basculée sur le talus. Ils suivent la voiture d'un regard sournois et triste de zombies, le front large et plat, le museau rouge. Nous roulons maintenant dans un couloir démesuré, gigantesques mâchoires de pierre prêtes à se refermer sur notre passage. Les bisons d'hier ont disparu, mais les chasseurs sont restés : ici une vieille Dodge rose bonbon, là une camionnette verdâtre. Sans les voitures, il est impossible de distinguer les huttes circulaires des Navajos. La route devient sinueuse, puis, à l'extrême pointe d'une mesa rose, Old Oraibi, l'ancêtre des villages du continent, surplombe le désert. Cette arche enlisée, accrochée sur un caillou de deux cents mètres, est le centre de la grande migration Hopi : cent vieillards et quelques dizaines d'enfants y regardent agoniser leur race, terrés dans un enchevêtrement indistinct de maisons et de ruines. Un centenaire édenté et squelettique vient d'ouvrir sa porte. Il sculpte et peint des Kachinas, images de demi-dieux faiseurs de pluie que l'on donne aux gosses comme des poupées. Un autre, une petite brosse de cheveux blancs au sommet du crâne lui propose de l'emmener à la poste, cinq kilomètres plus loin. Ils s'en vont en chantonnant « Mademoiselle from Armentières », cadeau d'un ethnologue.

Nouveau-Mexique, route 66 : Gallup est la capitale indienne des Etats-Unis. Navajos, Hopis et Zunis viennent y vendre les bijoux, les couvertures et les fétiches qu'ils fabriquent. Les Papagos, les Apaches et les Pueblos du Rio Grande apportent vanneries, colliers et poteries. Petite ville provinciale le jour, Gallup devient chaque nuit un véritable tripot. L'Indien traîne son ivresse de bar en bar, s'écrasant parfois contre la devanture d'une boutique ou s'endormant dans la neige. Au matin la place est nette et le commerce continue.

En Arizona, sur la route 40 qui vient de Flagstaff, à une trentaine de kilomètres après Holbrook, le désert est peint, la forêt pétrifiée. Dans la réserve Navajo, les ruines Hopis de Betatakin nous laissent sans voix : les villages y sont fichés dans d'immenses grottes naturelles creusées à mi-hauteur du flanc abrupt d'un plateau.

Au Nord de Gallup, dans le Chaco Canon que l'on atteint par des routes de terre, se dressent les immenses ruines en demi-cercle du Pueblo Bonito, avec leurs centaines d'habitations et de Kivas. Plus au nord encore, à Aztec, sur la route 550, les ruines Aztèques rassemblent jusqu'à cinquante-deux chambres rituelles. A l'Est de cette région, au Nord d'Albuquerque (qu'il faut avoir vu de loin, fiché en plein désert contre un gigantesque piton rocheux jailli de nulle part, et perdu dans les nuages), sur la route 25, le long du Rio Grande, voici les grands Pueblos de l'Est. A Santo Domingo, on fabrique les plus beaux Wampuns (colliers de turquoises) qui se puissent trouver. Toujours dans ce Pueblo, la façade de l'église couverte de motifs polychromes prouve sans difficulté que le christianisme n'a pas vaincu le culte du Peyotl. Cinquante kilomètres plus haut, Santa Fe, deux cents kilomètres plus haut Taos. La Californie fut le centre du « Movement » Américain dans les années 60 : aujourd'hui, c'est ici que l'on vient vivre. Le Colorado est un Etat de stations de sports d'hiver, rien de très passionnant là-dedans, si ce n'est au Sud, près de la réserve des Indiens, Ute dans la Mesa Verde, un temple du soleil et les ruines de Spruce Tree House, village construit sous un plateau.

J.P.

Les vieilles communes, Morningstar ou Wheeler Ranch, existent toujours à l'entour de Sebastopol sur la Russian River. Terres ouvertes où vient qui veut. Pour ceux qui veulent y jeter un œil, voici quelques adresses piochées dans le dictionnaire des communautés américaines (Alternatives Foundation P.O. drawer Diamond Hgts San Francisco CA 94131 - Morningstar Ranch et Wheeler Ranch Occidental Calif. Vocations for Social Change Canyon California 94516, près de Berkeley, militants qui connaissent à merveille tout l'underground) : Yellow Submarine commune, Eugene Oregon (503) 342-34-19. Tolstoy Farm Davenport Washington. Dans l'est et pour mémoire Twin Oaks Rt. 4 Louisa en Virginie (703) 294-23 01. Une des premières communes à s'autosuffire. Vers Los Angeles, Hollywood masque les freaks de sa démence maquillée. Un autre spectacle : les hip people ont un temps envahi et parasité Sunset Boulevard, les rondes de flics ont chassé cette racaille dont les oripeaux n'étaient pas suffisamment choisis. Alors, aujourd'hui, à part Venice, le faubourg des artistes au bord de l'océan, la ville est retournée à sa routine babylonnienne, solitudes dorées et vieilles célébrités au crépi qui s'effrite... Un peu d'argent, seul, achète ici le cocasse. On peut s'adresser aux organismes pour jeunes hommes solitaires qui vous présentent des jeunes filles solitaires, téléphonez à Suzy qui passe d'énormes annonces à cet effet dans le **Los Angeles Free Press,** ou à Tiger Girl. Il faut trente dollars, un solide sens de l'humour, un puissant désir d'aventure ratée, beaucoup d'entregent pour rencontrer de charmantes institutrices mélancoliques, des étudiantes aventureuses et, si l'on a de la chance, la fille d'un de ces responsables de la John Birch Society qui sont foison dans la citadelle de la réaction. Un bon journal formé de dissidents de gauche du **Los Angeles free press, Le Staff,** 6472 Santa Monica Bd Hollywood 469-31-91. Toutes les bonnes adresses y figurent. On trouve sur Sunset Blvd, à la hauteur du seul tournant, un restaurant végétarien tenu par des mystico-débiles assez sympas.

Entre Los Angeles et la frontière mexicaine, rien à signaler sinon San Diego, ville de retraite des militaires américains, où, malgré ce contingent fatigué, le San Diego Door parvient à donner encore l'image d'un beau journal underground et beaucoup d'adresses, tél. 233-96-78. A la fac, on peut voir à l'heure du déjeuner, Herbert Marcuse assis sur une chaise. Mais il vaut mieux éviter de passer au Mexique par San Diego, la frontière est très surveillée et il faut avoir la boule à zéro. Alors, voir du côté d'El Paso, on passe sur le pont du Rio Grande sans aucun contrôle pour cinquante centimes, à partir du moment où l'on n'a pas de bagages.

Jack Kerouac, le vagabond solitaire

En Amérique, on s'est toujours fait (vous remarquerez le ton particulièrement whitmanien de ce poème qui a été probablement écrit par le vieux Goddard), une idée particulière et bien définie de la liberté que confère la marche à pied, depuis l'époque de Jim Bridge et de Johnny Appleseed, et qui est encore prônée aujourd'hui par un groupe s'amenuisant sans cesse d'hommes hardis, attachés à cette tradition et que l'on voit encore parfois, attendant sur une route du désert un autocar qui les mènera à la ville voisine où ils iront mendier (ou travailler) et manger ; ou alors ils partent vers l'est du pays, accueillis par l'Armée du Salut, et ils vont de ville en ville, d'état en état vers leur destinée finale : ils échoueront dans les taudis des grandes villes quand leurs jambes les auront abandonnés. — Et pourtant, il n'y a pas si longtemps, en Californie, j'ai bel et bien vu (au fond d'une gorge, près de la voie ferrée, non loin de San Jose, enfoui dans les feuilles d'eucalyptus et au sein de l'oubli béni que confèrent les vignes) un groupe de cabanes en tôles et en planches, un soir ; en face de l'une d'elles était assis un vieillard qui tirait sur sa pipe en épi de maïs bourrée de tabac Granger à quinze cents. Les montagnes du Japon sont pleines de ces cabanes d'hommes libres et de ces vieillards qui palabrent en buvant des infusions de racines, et qui attendent la Révélation Suprême à laquelle on ne peut accéder qu'en se plongeant de temps en temps dans une solitude totale.

En Amérique, le camping est considéré comme un sport sain pour les boy-scouts mais comme un crime quand il est pratiqué par des adultes qui en ont fait leur vocation. — La pauvreté est considérée comme une vertu chez les moines des nations civilisées — en Amérique, vous passez une nuit au violon si l'on vous prend à ne pas avoir sur vous une certaine somme (c'était cinquante cents la dernière fois que j'en ai entendu parler, mon Dieu, combien est-ce maintenant ?).

Aujourd'hui, il faut que le vagabond se dissimule, il a moins de cachettes, les flics le recherchent, **alerte à toutes les voitures, vagabonds dans les parages de Bird-in-Hand.** — Jean Valjean, chargé de son sac de candélabres, criant au jeune garçon : « Voilà ton **sou,** ton **sou** ! »... Beethoven fut un vagabond qui se mit à genoux et écouta la lumière, un vagabond sourd qui ne pouvait entendre les plaintes des autres vagabonds. — Einstein, le vagabond, avec son pull-over en agneau à col roulé, Bernard Baruch le vagabond sans illusion, assis sur un banc dans un jardin public avec, à son oreille, un appareil en plastique qui lui permettait de capter les voix : il attendait John Henry, il attendait quelqu'un qui eût perdu complètement la raison, il attendait l'épopée perse. —

Les vagabonds d'Amérique qui peuvent encore voyager d'une manière saine ont gardé une certaine vitalité ; ils peuvent aller se cacher dans les cimetières et boire du vin dans les bosquets des cimetières et uriner et dormir dans des cartons et fracasser des bouteilles sur les tombes, sans se soucier des morts, sans en avoir peur, pleins de sérieux et d'humour dans la nuit qui les protège de la police, amusés même, et abandonnant les papiers gras de leur pique-nique entre les dalles grises de la Mort Imaginée, maudissant ce qu'ils croient être les jours véritables ! Mais le pauvre clochard des bas quartiers, qu'il est à plaindre ! Il dort là, sous le porche, le dos au mur, la tête sur la poitrine, la paume de la main droite tournée vers le haut comme pour recevoir l'aumône de la nuit, l'autre main pend, solide, ferme, comme celles de Joe Louis, pathétique, rendue tragique par d'inévitables circonstances — la main, comme celle d'un mendiant, est tendu, les doigts suggèrent, semble-t-il, ce qu'il mérite de recevoir, ce qu'il veut recevoir, ils modèlent l'aumône, le pouce touche presque l'extrémité des doigts comme si, du bout de la langue, il était sur le point de dire dans son sommeil, et avec ce geste, ce qu'il ne pouvait pas dire quand il était éveillé : « Pourquoi m'en avoir privé ? Pourquoi ne puis-je respirer dans la paix et la douceur de mon propre lit, pourquoi suis-je ici dans ces haillons sinistres et innommables, sur ce seuil humiliant ? Il faut que je reste assis à attendre que les roues de la ville se mettent à rouler » ; et il continue : « Je ne veux montrer ma main que dans mon sommeil, je suis incapable de la redresser, alors profitez de cette occasion pour voir ma prière, je suis seul, je suis malade, je me meurs — voyez ma main ouverte, apprenez le secret de mon cœur humain, donnez-moi cet objet, donnez-moi votre main, emmenez-moi dans les montagnes d'émeraude, hors de la ville, emmenez-moi en lieu sûr, soyez bon, soyez humain, souriez. — Je suis trop fatigué de tout le reste maintenant, j'en ai assez, j'abandonne, je m'en vais, je veux rentrer chez moi, j'y serai en sûreté, et enfermez-moi, emmenez-moi là où tout est paix et amitié, vers la famille de ma vie, ma mère, mon père, ma sœur, ma femme et toi aussi mon frère, et toi aussi mon ami — mais aucun espoir, aucun espoir, aucun espoir ; je m'éveille et je donnerais un million de dollars pour être dans mon lit — O Seigneur, sauve-moi. — » Sur les routes maléfiques derrière les réservoirs à pétrole, là où les chiens sanguinaires montrent les dents derrière les grillages, les autos de police bondissent soudain comme des voitures d'évadés, mais elles proviennent d'un crime plus secret, plus funeste que les mots ne peuvent le dire.

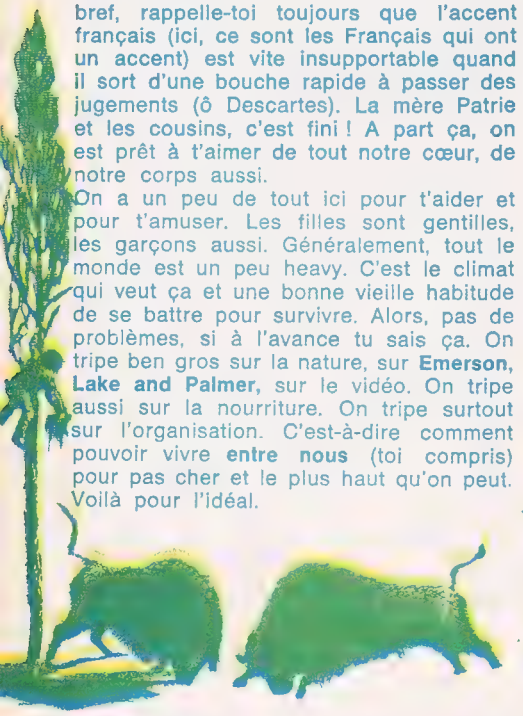
Les bois sont remplis de geôliers.

Gallimard

Canada

Tu veux venir passer quelques semaines de vacances au Québec. Tu as raison. On t'a peut-être dit que les Français ont (assez) mauvaise réputation ici. C'est vrai... en général. Il y a une autre vérité : si **toi** tu es cool, on sera cool avec toi. Surtout ne parle pas de la Tour Eiffel, ni des concerts Cardin, ni de rien de ce que tu connais... surtout si tu le connais. En bref, rappelle-toi toujours que l'accent français (ici, ce sont les Français qui ont un accent) est vite insupportable quand il sort d'une bouche rapide à passer des jugements (ô Descartes). La mère Patrie et les cousins, c'est fini ! A part ça, on est prêt à t'aimer de tout notre cœur, de notre corps aussi.

On a un peu de tout ici pour t'aider et pour t'amuser. Les filles sont gentilles, les garçons aussi. Généralement, tout le monde est un peu heavy. C'est le climat qui veut ça et une bonne vieille habitude de se battre pour survivre. Alors, pas de problèmes, si à l'avance tu sais ça. On tripe ben gros sur la nature, sur **Emerson, Lake and Palmer,** sur le vidéo. On tripe aussi sur la nourriture. On tripe surtout sur l'organisation. C'est-à-dire comment pouvoir vivre **entre nous** (toi compris) pour pas cher et le plus haut qu'on peut. Voilà pour l'idéal.



Montréal

Bon. Tu débarques à Montréal. Tu as une tête, un ventre, un sexe, des poumons, des pieds, des yeux comme tout le monde. Qu'est-ce que tu en fais ?

On va te donner quelques **bonnes adresses,** pas toutes, les essentielles, les stables aussi. Pour les autres, après trois ou quatre jours, tu les trouveras toi-même.

1) Première chose : tu peux venir nous voir à **Mainmise,** ou tu peux nous appeler : **Mainmise** est situé au 1591, rue St-Denis. Notre téléphone est 843-47-92. On ne peut pas te loger (à moins que...). Mais on t'aidera pour tes premiers contacts.

2) Comme tu es Français, on va commencer par le ventre : boire et manger. Généralité : oublie le vin et pense à la bière, la boisson nationale avec le chlore.

Taverne Cherrier, 3636, rue St-Denis : ouvert jusqu'à minuit, freaky par excellence, beaucoup de motards, uniquement de la bière, pas de femmes.

Chez Dieu, 450, place Jacques-Cartier : c'est ouvert jusqu'à 3 heures du matin, très freaky aussi, à l'inverse de la taverne Cherrier « tout-mâle » (ça veut pas dire homosexuel, mélange pas), on peut amener (ou rencontrer) une fille, parfois des spectacles.

O-Pti-Zoizo, 27, rue Ontario : c'est un restaurant exclusivement et radicalement végétarien. Pas cher, environ 1 dollar. L'ambiance est bonne mais teintée d'Aurobindo. Donc on ne fume pas dans la salle.

Le Sundun, 1023, rue Clark : c'est le seul restaurant chinois intéressant mais un peu cher (environ 3 dollars). On te le conseille vivement si tu veux de la viande ou du poisson.

3) Le logement : c'est important parce que, généralement, c'est cher au début. Si tu ne connais personne, la meilleure chose à faire pour le premier soir est d'aller au YMCA, si tu es un garçon ou au YWCA, si tu es une fille. Le contraire n'est pas permis. Le prix d'une chambre dans ces deux institutions est de 5 dollars pour une nuit.

YMCA : 1441, rue Drummont, 849-53-31.
YWCA : 1355, rue Dochester, 866-99-41.

Il existe ici ce que l'on appelle des Tourist Rooms ; il vaut mieux les éviter. Les hôtels traditionnels sont très chers. Dès le second soir, tu pourras te mettre à la recherche d'une chambre à louer. On en trouve pour environ 15 dollars pour la semaine. A deux, c'est correct.

Si tu veux aller dans le quartier anglais, cherche ta chambre autour de l'Université McGill ; se renseigner au Yellow Doon 3625, rue Aylmer, 843-31-32. Si tu préfères le quartier français, cherche donc dans le quartier du carré St-Louis ; renseignements au « Village du Carré St-Louis », 3579 de Bullion, 288-33-87. Attention, il n'y a pas pour l'instant de crash-pad organisé. On a une auberge de la jeunesse mais c'est toujours complet. On ne peut pas dormir dans les parcs.

Malgré tout, il y a des services d'aide au logement... Honnêtement, ils n'ont jamais très bien marché. Il se peut que quelque chose s'organise pour cet été. C'est trop tôt pour donner plus de précisions.

4) Les services : sous ce nom, on veut dire à peu près tout, depuis un service de santé, jusqu'à une aide légale. On ne sait jamais, car la chaudepisse et la police sont les deux plus vieilles maladies du monde, surtout à l'étranger.

Plusieurs organismes travaillent dans ce sens, tous avec ardeur... mais plus ou moins d'efficacité. On te conseille de t'adresser à Jonction St-Louis, 3955, rue St-Laurent, 844-26-48 : service juridique gratuit, informations générales sur ce qui se passe dans le milieu, centre de dépannage. Pour la santé, allez à l'endroit suivant : La Clinique Sainte-Famille, 3658, rue Ste-Famille, 843-7885 : service de santé générale gratuit, de la colique à la psychiatrie.

Deux Fronts importants : a) Le Front de Libération des Femmes (avec tout ce que ça comporte, avortement, conseils légaux, etc.), 3908, rue Montana, 523-32-60. b) Le Front de Libération Homosexuel, 2065, rue St-Denis, 843-44-25 : honnêtement, on n'a pas de trop bonnes expériences avec eux. Ils sont homosexuels... mais pas mal straight pour le reste.

5) Le seul poste de radio underground est de langue anglaise, avec une participation française de plus en plus importante. C'est CHOM-MF ; l'adresse en est : 1310, Green Ave, 931-62-51. Si tu veux parler français, demande Denis. Tu peux passer une petite annonce à CHOM-MF si tu cherches à aller quelque part en voiture, etc.

Enfin, il y a le vidéographe, 1604, rue St-Denis, 842-97-86. Tu pourras faire joujou avec des vidéos-tape.

6) Généralement, l'Est de la ville est français et l'Ouest anglais, avec toutes les interférences possibles. Les freaks québécois se rassemblent généralement au carré St-Louis. Le campus de l'université McGill est généralement accueillant pour ceux qui parlent anglais. C'est là que se font les rencontres... un peu partout aussi parce que les freaks, à Montréal; sont répandus un peu partout.

7) Maintenant, tu [illegible] de t'amuser. Il y a beaucoup d'endroits où [illegible] souligne à Montréal, plus ou moins [illegible]ment.

Le Verdi et l'Outremont sont deux cinémas de répertoire généralement fréquentés par les cheveux longs ; adresse dans l'annuaire de téléphone.

La musique est payante et chère. Un grand concert coûte généralement 5 dollars. Il se peut que ce soit moins cher sur Terre des Hommes, reliquat de l'Expo 67 dont tu as peut-être entendu parler.

En principe, tu peux t'en sortir avec 4 dollars par jour... si tu fais attention et si tu te limites à l'essentiel.

Si tu peux dépenser 5 dollars par jour, tu es presque riche. On parle pour les freaks, bien entendu.

On peut toujours un peu faire la quête. Le spare change est une phrase que l'on attend souvent à Montréal... il paraît que ça marche.

Dis-toi aussi qu'à Montréal, il faut avoir les nerfs et le dos solides, comme à N.Y. La solidarité existe... mais pas trop. Chacun doit apprendre à se survivre à lui-même.

8) On nous parle souvent des Communes, urbaines ou rurales. Il en existe en assez grand nombre mais elles ne sont pas ouvertes, en termes clairs, elles ne reçoivent pas de visiteurs.

Toronto

Toronto possède l'université la plus délirante, Rochedale College, une colonie folle d'étudiants, chaque étage de la cité universitaire reflète une tendance du mouvement. Un étage maoïste, un étage de défoncés, un étage d'artistes underground, etc., toujours de l'action. Deux magasins hip servent de points de rencontre : Coach House Press, sur Baldwin Street et le Huron street Wharehouse au coin de Queen street. Bonne musique au Syrinx.

Jean Basile

Amérique du Sud

Des sangsues collées sur les cuisses,
les pieds bouffés par les féroces piranhas,
l'homme remonte le Rio à la recherche de la momie d'Inca Pachac.
S'il éternue, il file le baccile de Koch aux Indiens,
à moins qu'une flèche au curare ne mette
un terme à son rhume en même temps qu'à ses prétentions.
L'Amazonie, l'Amérique Latine, c'est encore l'aventure
pour quelques années. Mais les autoroutes percent
et les Indiens meurent.

Comment y aller ?

— En charters Paris-Lima ou Paris-Mexico ; Londres-Rio ou Allemagne-Rio.
— Avec des cargos d'immigrants : Lisbonne-Récife. Le moins cher.

Comment y voyager ?

Le stop n'est pas très courant, sauf sur une route qui traverse le Chili du nord au sud et un peu au Brésil. On voyage la plupart du temps en bus ou en train pour des prix très abordables et presque dérisoires en camions. L'avion est beaucoup plus répandu qu'en Europe et meilleur marché. Au Brésil, on peut voyager gratuitement sur les lignes militaires des FAB. Mais ce n'est pas systématique. Il faut savoir user de son charme. Y aller au culot, mais soigner la tenue. S'adresser à l'aéroport militaire local une semaine à l'avance, le temps d'une enquête à Rio. Si l'on n'est pas fiché, cela doit marcher. En Colombie, avec la compagnie la moins chère, la SATENA, ligne civile des FAC, on peut aller de Bogota à Mitu (frontière avec le Brésil) pour 300 pesos (80 F). En Colombie toujours, existe un roundticket « Conosca Colombia » pour 50 dollars : il permet de prendre l'avion autant de fois que l'on veut pendant un mois dans toute la Colombie, sauf Leticia et Mitu (frontière brésilienne) pour lesquels on doit prévoir un round-ticket de 20 dollars.

Où loger ?

Dans les couvents et les missions.
Les Alliances Françaises.
Les membres du Peace Corps, surtout dans les petits villages.
Les coopérants. Il suffit d'en connaître un ou deux (que l'on rencontre dans une ambassade par exemple) pour avoir toute la chaîne en Amérique du Sud.
Dans toutes les villes, on trouve des petits hôtels très bon marché dans les vieux quartiers. On peut pour cela se munir du « South American Handbook » réédité chaque année avec des tas de renseignements pratiques, chez Howell Davies, trop cher (37 F).

L'Amazone

La meilleure façon de connaître la forêt : descendre un rio sur un canot (à présent à moteur). On peut voir ainsi les animaux de la forêt, moins nombreux et plus petits qu'en Afrique, mais plus gros qu'au Costa Rica, et croiser des villages d'Indiens chercheurs de pierres, chasseurs de peaux ou saigneurs d'hévéas sauvages.
Toujours être accompagné d'un guide qui, en général, ne va pas plus loin que le village voisin du sien et passe alors le relais. Ne pas faire le malin, écouter tous ses conseils. Au bout de quelque temps on connaît les règles. Un Européen paumé se ferait tuer en forêt de la même façon que cet Indien aveugle qui traversa la place de la Concorde le 15 août 1922 à dix-sept heures trente-sept.
En forêt le temps ne compte plus. On attend parfois quinze jours, un mois pour qu'un canot parte. Toujours être très courtois avec le chef du village, aller lui rendre visite, être aussi propre que pos-

sible, etc. En effet, si pour une raison ou une autre, il ne vous apprécie pas, vous ne trouverez personne pour vous emmener. Prendre garde à la personne avec qui l'on arrive dans un village, les Indiens vous identifient à lui : il est particulièrement maladroit de s'afficher avec un exploiteur de caoutchouc, un peu moins avec un missionnaire.

Etre vacciné DTTAB variole et si possible fièvre jaune.

Emporter des préventifs contre la malaria (nivaquine), des vaccins contre les serpents (le Pineiros est polyvalent). Faire très attention à ces petites bêtes, car si le vaccin empêche la mort, il rend très malade pendant quelques jours. En outre il n'existe aucun antivenin contre le Serpent Corail. Se munir de produits contre les moustiques (le Repelente dans les surplus américains), mais de préférence se renseigner sur l'heure de l'apparition quotidienne des moustiques, variables selon les régions et les saisons et s'abriter si possible. Pour la même raison, porter une chemise à manches longues fermées aux poignets. Eviter chaussures de cuir et bottes, car on marche souvent dans l'eau. L'idéal : baskets ou tennis. Ne pas oublier seringues, antibiotiques, vitamines, pour compenser le manque de légumes, œufs et lait. Même si ce n'est pas toujours très ragoûtant (larves), on peut manger tout ce que mangent les Indiens.

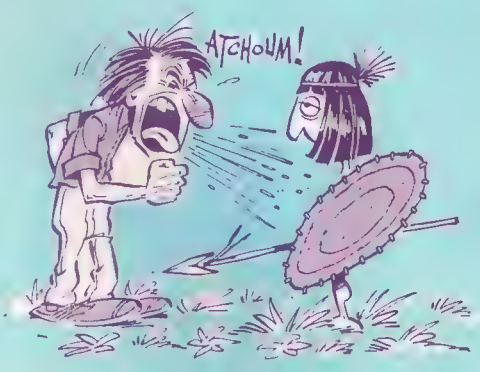
Ne pas oublier des sacs étanches (Bull) pour appareils photos, magnétos, bandes, pellicules, dans lesquels on introduit un déshumidificateur (le Silicagel se présente sous forme de cristaux) pour plus de sûreté.

Le sans-gêne bien connu des Européens, qui vont se défouler dans les pays étrangers, a des effets particulièrement tragiques pour toutes les populations de la forêt. Sans nous faire trop d'illusions sur la portée de ce qui va suivre, il nous paraît nécessaire de préciser un certain nombre de points.

Les tribus, porcelaines de plus en plus fragiles, cherchent désespérément à s'éloigner le plus possible de l'homme blanc. Pendant un siècle, il a perpétré contre elles un véritable génocide (physique ou culturel).

Les résultats se valent à l'époque de l'exploitation forcenée du caoutchouc. On sélectionnait tous les hommes valides du village, on les marquait au fer, on les obligeait à travailler. « Bon » ou « mauvais », nous représentons toujours l'envahisseur, l'intrus. Les Indiens de la forêt ne cherchent pas le contact, et le refusent souvent quand ils ont constaté par exemple qu'une tribu voisine a perdu ses coutumes et interrompu ses fêtes depuis qu'un blanc a séjourné chez elle. Celui-ci a en effet introduit des éléments culturels qui ont perturbé toute son explication du monde. L'Indien ne peut pas chasser le blanc ni le tuer : le blanc, même filou, a tous les droits. La tribu sait que si le blanc disparaît les soldats viendront raser le village ou tout du moins exécuter plusieurs hommes en guise de représailles. Avec la meilleure volonté du monde, le blanc ne peut faire que des gaffes dans une tribu. Tout d'abord il véhicule des microbes contre lesquels les Indiens ne sont pas immunisés. Si vous arrivez avec un rhume dans une tribu, vous pouvez tuer plusieurs personnes. Ensuite, vous ne connaissez rien de leurs coutumes. Par exemple, regarder un Indien dans les yeux quand on lui parle est inconvenant. Lui, il détourne toujours le regard. Pour les femmes, cela constitue une véritable agression sexuelle. De même insister innocemment pour aider une femme à ses travaux de culture, alors que les hommes se consacrent uniquement à la chasse, signifie l'inviter à faire l'amour.

Les Indiens ont également un sens très aigü de la réciprocité. Ainsi lorsqu'on pénètre dans une tribu indienne, on doit tou-



jours se munir de cadeaux qu'on échangera contre le gîte et le couvert.

Mais certains objets troqués peuvent représenter une menace et un simple sous-vêtement véhiculer de tristes microbes.

Brésil

En Amérique Latine tout dépend du temps dont on dispose. Si vous ne restez qu'un mois, un mois et demi, consacrez-vous à un seul pays : le Brésil par exemple. Vie assez chère au Brésil, mais population particulièrement accueillante. Ne soyez pas méfiants quand on vous invite à vous balader ou qu'on vous offre l'hospitalité : ce sera rarement un guet-apens.

Au sud de Rio, une très jolie baie avec des îles : Baia da Iha Grande et la plage de Paraty. De Sao Paulo, ville administrative, industrielle et sans grand intérêt, on peut prendre la route du Paraguay pour les chutes d'Iguazu à la frontière des deux pays : ce qui vaut le coup.

De Rio, bus ou stop jusqu'à Bahia-Salvador, très jolie ville. Hôtels pas chers dans le centre, détours à Feira de Santana à une heure de bus. Immense marché et abattage de toutes les bêtes à cornes de la région, travail sur cuir. De Salvador, remonter la côte en car jusqu'à Itapoa. De magnifiques plages désertes au-delà de la ville. Villages de pêcheurs dans les récifs. On suspend son hamac entre deux cocotiers où on dort chez l'habitant. Suivre toute la côte jusqu'à Belem. Dans l'arrière pays, le Nordeste, le Sertao, un soleil de plomb, un désert paumé misérable, très dur. A Belem, s'embarquer pour Manaus, de préférence sur un petit bateau à roues et deux étages, style Mississipi.

Si vous aidez à charger et à décharger les marchandises dans les villages, vous pouvez voyager pour rien. Il vaut mieux prendre un petit bateau, beaucoup plus sympa à cause de ses multiples escales : (compter un mois jusqu'à Manaus). Vous pouvez remonter l'Araguia jusqu'à l'île de Bananal. Là vit un groupe indigène assez fréquenté des Blancs. Ou bien prendre à Santarem un petit bateau jusqu'à Cannoça. Vu la largeur de l'Amazone (souvent on ne voit pas les rives), il est beaucoup plus agréable de remonter un tiro. Mais si vous êtes pressé, trois fois par mois, un bateau part de Belem, pas trop cher (pour quatre jours de traversée, environ 100 F nourriture comprise).

Si l'on dispose de temps et que l'on veut continuer vers les Andes, prendre un bateau pour Iquitos au Pérou.

Belem-Brasilia par la Transaméricaine (stop possible ou bus pour cent francs). Trois à quatre jours de trajet. Emporter sa bouffe : elle est très chère sur place.

Colombie

Si vous voulez passer en Colombie, au Pérou ou en Bolivie par le Brésil, renseignez-vous à Rio sur les papiers que l'on vous demandera. Les autorités brésiliennes sont assez chatouilleuses et vous risquez de rester en rade. Par exemple il est pratiquement impossible de passer en voiture au Brésil : caution mirobolante. Si vous vous dirigez sur Iquitos, vous pouvez prendre un petit avion à Leticia (frontière Brésil-Pérou-Colombie) pour Bogota. Les avions sont très bon marché (cf supra) ; même les milieux populaires les utilisent. Bogota est relativement peu intéressante, toute en longueur et en béton sauf la vieille ville ; le nord est très résidentiel, dégueulasse. A éviter : l'ambassade, vérification de papiers très flic. En revanche, les coopérants français sont assez sympas. Autour de Bogota la région du Boyaca : ravissante campagne verdoyante avec petits villages paysans. Couleur de blé sur fond de terre noire. Pour les amateurs de western, le nord de Rio Guaviare. De Bogota (2 600 m d'altitude), on descend tous les étages de la végétation pendant deux cents kilomètres jusqu'à Villavivencio au pied des Andes. Route fantastique. Villavivencio dragué toute la forêt et les plaines du nord pour le commerce, les échanges, les rencontres — chevaux, revolvers et caïds... De là décollent les petits D C. 3 pour toute la Colombie : ce sont souvent les seuls moyens de transport. Il n'y a par exemple aucune route vers les grandes plaines du nord de la Guaviare. Seuls les camions peuvent s'y rendre en traçant leur propre piste. On attend parfois pendant plusieurs jours. Et encore n'est-ce possible que pendant la saison sèche (décembre à mars). En saison humide ils se plantent. Si l'on ne veut pas sortir des sentiers battus en Colombie, aller faire du tourisme sur la côte atlantique. «Tourisme» : un bien grand mot dans tous ces pays, car même dans les endroits indiqués par les guides, on trouve assez rarement des étrangers. Seul endroit pourri : Santa Marta. Très joli, mais lieu de villégiature de toute la bourgeoisie colombienne. Sur les autres plages, d'accès difficile, notamment à l'est de Santa Marta, des populations semi-nomades et assez fermées, vivent de l'élevage de leurs chèvres.

A l'ouest de Santa Marta, une des plus belles villes de l'Amérique Latine : Cartagène, fortifiée, coloniale, petites maisons blanches à balcons. Prendre un bus pour aller se baigner à Boca Grande, mais éviter ses plages touristiques, hôtels pour Européens friqués, etc. Dormir dans un petit hôtel du centre de Cartagène. Toute

cette côte est peuplée d'anciens esclaves noirs. A côté de Cartagène, villages de pêcheurs noirs, cochons sur la plage, très, très sales et très sympas.
Un truc chouette : descendre la Magdalena de Barranquilla à Honda en bateau à roues.
La côte pacifique : très inhospitalière. La forêt tropicale humide, le Choco, fantastique mais infernale, tombe dans l'océan. Buena Ventura, véritable port de pirates du 19e siècle, super. Descendre la côte jusqu'à Tumaco et là, s'embarquer sur un petit canot pour les îles, les villages noirs, les cocotiers...
Les Andes, toute la beauté de l'Amérique Latine..., Medellin, à éviter. Voir le Nevados del Ruiz et les neiges éternelles au-dessus de Manizales. Petits villages paysans très pittoresques et colorés. Si l'on veut aller en Amérique centrale depuis la Colombie, il faut marcher (faisable), car la Panaméricaine n'est pas finie. Ou bien prendre un bateau de Buena Ventura (ou Baranquilla) à Panama. Pas très cher.
Les Andes les plus chouettes : le sud du Pérou, la Bolivie, le nord du Chili et de l'Argentine. La même ancienne culture Inca, le même climat (très froid à partir de cinq heures de l'après-midi). Dans les camions, on entasse les hommes au-dessus des marchandises). La meilleure période : de mai à octobre. Mais avant d'y arriver, l'Equateur. Quito, jolie ville en altitude. Guayaquill, ignoble, port sinistre aux murs de béton lépreux ; mais un bateau part tous les quinze jours pour les Galapagos. Si on a le temps, cela vaut le coup. Réserve nationale. Faune intacte depuis des millénaires, puisque la population des îles ne date que du siècle dernier. On peut y passer quinze jours sans s'ennuyer un seul instant. Bateau pas cher. Route de Guayaquill à Lima en stop.
Lima se couvre de nuages pendant huit mois de l'année. De février à mars, le ciel se dégage. Y rester deux jours pour les monuments de la période coloniale et surtout les musées (le Larco Herrera) qui rassemblent les vestiges de toutes les civilisations préincaïques : Chimu, Nazca, Mochica (voir les poteries érotiques). Descendre jusqu'à Ica : immenses cimetières où l'on marche encore sur des poteries, des morceaux de crânes, des tombes... Revenir à Lima et prendre le bus Lima-Cuzco. La route, extra, puisqu'on traverse toutes les Andes, dure de deux à cinq jours. A tous les arrêts de bus, on peut manger sur le bord des routes, les Indiens apportent de la nourriture, ou dans les marchés aux « tables d'hôtes », pour 1 à 3 francs.
A Cuzco, haut lieu de la civilisation inca, séjourner huit jours minimum.
Ne ratez pas le marché de Cuzco le samedi : les Indiens descendent tous de leur village.
Prendre le train pour Macchu-Pichu, village inca en ruines. Si vous voulez prendre le train climatisé pour tourisme, cela vous regarde, mais celui qu'empruntent les Indiens, plus lent et moins cher, vous fera passer des heures mémorables. A Macchu-Pichu, évitez l'hôtel, les touristes s'en vont.
Le dimanche, marché de Pisac et messe avec les alcades (les maires des villages) bourrés à mort dans leurs costumes d'apparat. Puis monter aux ruines de Pisac. A pied, on met deux heures. Le dimanche également, marché de Chincheros, plus authentique et moins touristique qu'à Pisac. Pour aller à Pisac et Chincheros, des camions pas chers partent de Cuzco.
Toujours inca, les forteresses de Sacsahuaman et de Kenko (à pied, de Cuzco) et la vallée de l'Urubamba avec le village de Ollataitambo.
Ensuite, train de Cuzco à La Paz, pas cher ni trop bondé. Un jour pour traverser les Andes jusqu'à Puno, sur le bord du lac Titicaca. Sur le lac, les villages Urus, flottants dans les champs de Totoras (joncs du lac). Des petits bateaux, formés d'assemblage de joncs, comme les maisons, sont prévus pour y aller.
Le soir, prendre le bateau pour Guaqui, de l'autre côté du lac en Bolivie (trajet compris dans le billet de train). On se souviendra de la traversée du lac Titicaca sur un bateau à roue 1900 superlaqué et cuivres superastiqués.
Le lendemain, arrivée à La Paz vers midi. Dans le marché de La Paz, camions et bus pour toute la Bolivie. On peut coucher à l'Alliance Française et rester deux jours pour le musée colonial et surtout archéologique, qui relate toute la civilisation Tiahuanaco. Le vieux quartier indien.
Retour sur le lac Titicaca en camions ou bus : les ruines de Tihuanaco, la presqu'île de Copacabana d'où le premier homme et la première femme incas sont partis, d'après ce que racontent les vieux Indiens, fête tous les dimanches. L'île du Soleil sur le lac. Voir aussi la vallée de la Lune. Sur le lac, festival de danses indiennes à Compi de début juin. Grandes beuveries au carnaval de La Paz le 16 juillet et dans toute la Bolivie pendant quatre jours à partir du 6 août.
De La Paz, descendre en bus ou en camion dans les vallées tropicales, les Yungas. Les Indiens tombaient comme des mouches quand ils ont construit cette route. Parti grelottant dans ses pulls-over à La Paz, on sort son déodorant à Caranavi. Direction San Miguel de Huachi, où l'on prend une lancha pour remonter le rio Beni à travers la forêt jusqu'à Rurrenabaque. Le soir, les moustiques vous tiennent compagnie. Dans tous les bleds importants, on peut coucher dans les missions. Remonter sur La Paz par le même moyen ou par les petits avions qui trans-

portent la viande. Si tout se passe bien on met huit jours aller-retour, mais les avions et les bateaux sont capricieux.
Si on a le temps d'aller au Chili, prendre le train Potosi-Ollagüe à la frontière chilienne. A mi-chemin, on traverse les Salars de Uyuni, région inconnue des touristes et même des Boliviens, vu le manque de routes. Les Salars, grands lacs salés asséchés à cinq mille mètres d'altitude, immense désert minéral bordé d'anciens volcans aux couleurs ocres parsemés de lacs rougeâtres, vous transportent dans une nature presque angoissante. De Ollagüe, prendre un camion pour le désert d'Atacama. A San Pedro de Atacama, un archéologue belge, le père Lepeige, vous montrera ses découvertes sur la civilisation Atacama. Camions ou bus vers Antofagasta, sur la côte chilienne. Stop vers le sud chilien. Le nord du Chili ne diffère pas des régions déjà traversées. Le sud est très vert et très froid. Prendre un bateau à Chiloe ou à Puerto Monti pour se ballader dans les fjords. Santiago, Valparaiso, Vina del Mar et Portillo sont très luxueux. Il vaut mieux aller voir les Andes mourir dans l'Antarctique et le soleil se coucher sur le cap Horn.

Claudine Quiblier

Paul Nizan : Aden Arabie

Les événements ne se rencontrent pas aux tournants des routes, les virages ne sont pas des mines d'or, il n'y a pas une route vide comme la plaine champenoise, et monotone, sans villages, et puis soudain quand personne n'y pense, quand rien ne sert de présage, derrière un pan de rocher, ce que l'on attendait et qui na pas de nom. (...)
Les fenêtres sont fermées devant les voyageurs parce qu'ils se croient obligés de conseiller le départ et le voyage partout où ils vont, tout le monde sait naturellement qu'ils sont les ennemis de ceux qui savent séjourner longtemps dans une même chambre, les êtres sont fermés pour eux comme des globes étanches. Ils continuent à avancer en attendant le bonheur de la bienveillance du hasard comme si ce mélange de causes embrouillées était un dieu qui distribue des récompenses : mais un homme entêté, en qui l'attachement volontaire à un lieu et à un genre particulier d'action, une méthode constante ne détruisent pas les passions peut être puissant sur ces causes et les démêler. Il faut donc, pour DEMEURER, pour dire ma demeure sans rougir, aimer la puissance véritable. Les vrais voyageurs et les vrais évadés sont les témoins dérisoires d'une impuissance humaine.
Les voyageurs ne possèdent plus pour assurer leur vie que la surface du corps, la peau avec ses organes du chaud et du froid, la vue, l'odorat, l'ouïe. Ils ne quittent pas le désœuvrement pour rencontrer l'amour lui-même, les femmes leur sont interdites. (...)
Voyageurs, devenez de plus en plus vides et tremblants, malades de l'agitation de votre mal, vous aurez beau jeu de vous rassurer en répétant que vous êtes libres, que cela au moins ne vous sera pas enlevé. La liberté de la mer et des chemins est tout à fait imaginaire : au commencement des voyages, elle ressemble à la liberté parce qu'elle est comparée à l'esclavage horrible de la vie qui précédait la mer. Mais voici ce qu'elle est : une licence de certains mouvements physiques ; plus de contrainte à des gestes que d'autres ont voulus. Une aisance inconnue. Les routes de terre et de mer ont une faible densité d'habitants et ceux qui vivent sur elles ne sont pas gens à prescrire et à défendre tel ou tel mouvement. Les membres peuvent réellement se mettre à l'air, se donner de l'air : nul geste qui soit encombrant, ou inconvenant, ou obscène, pas de foule que le coude puisse heurter, aucun de ces gestes honteux que font les êtres de la foule, comme de presser sournoisement les hanches si larges d'une femme, de se regarder à la dérobée dans tous les miroirs des rues pour contrôler son personnage, comme de cracher vite, et en se détournant, dans un mouchoir. Vous pouvez uriner librement dans la mer : nommerez-vous ces actes la liberté ?
La liberté est un pouvoir réel et une volonté réelle de vouloir être soi. Une puissance pour bâtir, pour inventer, pour agir, pour satisfaire à toutes les ressources humaines dont la dépense donne la joie.

François Maspéro

Amsterdam

Cette année le Paradiso d'Amsterdam pourrait bien être l'enfer et ceux qui espèrent passer l'été dans les fumées du Kaboul Hotel en attendant l'Afghanistan risquent d'être déçus.

Amsterdam s'arme pour l'invasion saisonnière. Freaks et straights sont d'accord sur un point : 200.000 visiteurs pour une petite ville d'un million d'habitants, c'est trop. L'année dernière ils étaient 3.000 à dormir au Vondelpark, 2.000 disséminés à travers la ville, sans compter les Américains qui, avec les dollars de Papa Maman, louent des appartements bien plus chers que les Hollandais. Résultat : les prix montent, les nuits sont agitées et les Hollandais mécontents.

Autour de Vondelpark les habitants ont intenté un procès au Conseil municipal en demandant : plus d'étrangers rentrant à Amsterdam sans argent et sans adresse précise, plus d'article dans la presse faisant d'Amsterdam la capitale de la drogue. Vondelpark fermé tous les soirs à 21 h, etc... Si comme il est probable ils n'obtiennent pas gain de cause légalement (le parc a été légué à la ville par un particulier à la condition qu'il reste ouvert 24 heures sur 24), attention aux représailles sauvages !

Devant les possibilités de répression comme devant les entreprises de récupération (des magic bus tours d'Amsterdam de plus en plus luxueux, où on peut boire du thé à la marijuana et visiter les endroits où on fume librement, pour très cher, 80 florins = 120 francs, voir syndicat d'initiative !) les freaks ont commencé à s'inquiéter : depuis le Moyen Age où les fermiers venaient chercher du travail à la ville on a toujours pu dormir n'importe où en Hollande, mais depuis quelques années les restrictions se multiplient. D'abord interdiction de dormir au Dam, puis dans les rues autour du Dam, et maintenant on ne peut plus dormir qu'au Vondelpark, et encore, dans certaines limites précises, et on parle de le fermer.

Mais la Hollande reste le pays des Provos, des Kabouters et des bicyclettes et si Orange Free State est mort en 1971, l'underground a plutôt bien survécu. Et les freaks s'organisent — avec l'aide du gouvernement, vive la démocratie hollandaise ! — pour qu'Amsterdam reste un bon trip pour ceux qui y viennent et ceux qui y vivent.

Ceux qui arrivent peuvent les aider en sachant un certain nombre de choses précises et pas toujours conformes à l'image paradisiaque et complètement caricaturale que donne la presse bourgeoise. On a découvert que l'eau, polluée par le fluor n'était pratiquement plus potable. Si on ne veut pas tomber malade, il vaut mieux faire comme les freaks et les restaurants macrobiotiques qui utilisent de l'eau minérale pour leur cuisine. Il est par exemple intéressant de savoir que les prix pratiqués par les boutiques de Waterloo Plein (marché aux puces d'Amsterdam) et certaines head shops de Niew Markt deviennent de plus en plus déments. (Si, on peut encore acheter pas cher d'assez beaux tapis orientaux, l'Indonésie a été longtemps une colonie hollandaise.) Devant l'ignorance de certains beats, la tentation est trop grande et on prépare par kilo le faux hashish, par centaines des amphétamines assez suspectes. On prévoit pour cet été une soixantaine de policiers en civil qui vont s'infiltrer à Vondelpark... Il faut aussi comprendre qu'il n'est pas possible de venir à Amsterdam *sans* argent : contrairement à La Haye ville « royale », Amsterdam est une ville de commerçants qui ne tolère pas les mendiants même quand ils jouent de la guitare. Il est utile de différencier les endroits. Contrairement au Paradiso, on vient au Cosmos pour travailler : autour d'un centre symboliquement vide (pas de centralisation, pas de domination) rayonnent de nombreuses salles où on peut avoir diverses activités physiques et intellectuelles : yoga, méditation, para-psychologie, studios de peinture et de céramique, toutes les sortes de musique (on joue du Bach au clavecin pieds nus). On reçoit des visiteurs (Richard Alpert il y a quelques semaines). Il y a un sauna (un des rares sauna mixtes), une bibliothèque, un restaurant macrobiotique et une boutique d'alimentation naturelle, beaucoup d'informations et de bonne vibrations. Un endroit comme le Cosmos, où la contre-culture n'est plus vécue au stade expérimental mais fonctionne de façon quotidienne et naturelle n'est possible que grâce à l'aide gouvernementale et surtout à la maturité des beautiful people qui y viennent et y travaillent, et qui ont vécu depuis le début les étapes du Mouvement. Le Cosmos semble maintenant avoir trouvé un équilibre entre une permissivité dangereuse (il a dû fermer à son point culminant en 1968 envahi par les dealers) et une sélectivité rigide : il se prépare à entrer joyeusement dans l'ère d'Aquarius.

Le Milkway qui rouvrira fin juin semble vouloir aller dans la direction du Cosmos, avec en plus un équipement video-tape et un video cinema. Jack Moore ne veut pas en dire plus mais des centaines de personnes se précipitent déjà avant l'ouverture.

Il y a encore beaucoup d'autres endroits à Amsterdam mais, comme partout, les vibrations et les numéros de téléphone peuvent changer. Pour les informations courantes il vaut mieux acheter le journal underground « Aloha » — qui a publié en octobre dernier un numéro très complet sur Amsterdam avec généralement une section en langue anglaise. Egalement en anglais, le guide underground d'Amsterdam dont la réimpression est prévue pour le début de l'été et qu'on doit pouvoir trouver dans toute bonne librairie (Athenaeum, par exemple).

Dans d'autres domaines, pour savoir ce qui s'est passé à Amsterdam et ce qui s'y passera il faut lire le « Wet Dream Book » (sortie prévue cet été en anglais) publié par les éditeurs de SUCK, rapport assez délectable sur les deux Wet Dream Film Festival qu'ils ont organisés avec Jim Haynes. Ils préparent par ailleurs une autre fête : une péniche ivre sur laquelle trois cents participants n'auront qu'une obligation : vivre leurs fantasmes sexuels ! WOW !

Janique Laudouar

QUELQUES ADRESSES

Aloha : Alexander Boer Straat 30. Tél. : 020-79-26-28.
Kosmos : Prins Hendrikkade 142. Tél. : 020-67 477/230686.
Paradiso : Weteringschans 6.
Milkway : Tél. 241 777.
Centre d'analyse de la droque SDI PO BOX 53 22.
SUCK the first european Sex newspaper : on peut s'abonner en envoyant un mandat international (40 F) à S. Janssen Pob 2080. Amsterdam (on peut aussi le trouver à Paris, en insistant). Librairie Athenaeum : Athenaeum Newscentrum Spui 14-16 Amsterdam.

Où dormir

A éviter si possible Vondelpark.
Mais plutôt, pour 3 florins la nuit (4,50 F, apporter son sac de couchage) : Haarlemmerhouttuinen 217 ; Rozengracht 180 ; Rozenstraat. Ces endroits n'ouvrent généralement que pendant l'été.

Restaurants macrobiotiques et kaboutershops

Srohalm, Assendelfstraat 28.
Kosmos, Prins Hendrikkade 142.
Kashba, Weteringschans 6.
Temple beautiful Noorderstraat 73.

MR. NATURAL et SHUMAN the HUMAN

"OM bON OM"

AE! Mais tu te dé-brouilles pas mal du tout, shuman! y'a déjà trois cents balles la dedans!
OOMM
Avec ça j'vais m'acheter un hamburger de luxe, des frites, et un milkshake! à bientôt tête de veau!
OOMM!
Quelques instants plus tard
OOMM
MMM MUNCH CHOFF
MM... c'était fameux! slurp slurp!
Si vous essayez de me pousser à bout, c'est sans espoir!
si vous croyez que l'argent m'importe! c'est faire une erreur grossière! Je n'ai aucun attachement matériel
bravo! shuman je suis fier de toi
OOOMM
Joyeux Noël! regarde donc Shuiman! cette femme vient de mettre un billet de cinq cents francs dans ta sébille! sensass!
OOMM
ouais bien sûr tu es au dessus de ça... c'est tout a fait admirable, shuman! j'envie les hauteurs où tu te trouves!
OOOMM
Hé Missié! Donne moi le billet!
500 Francs

Mais bien sûr, mon enfant... tiens, voila.. et ne dépense pas tout en bonbons ou tu perdras toutes tes dents, eh eh...
OOMM
Salut!
écoute! J'sais pas si tu sais, mais faut j'paye mon loyer!
Ha Ha! tu vas me tuer! Ha Ha!
occupe toi de tes affaires, et laisse moi aux miennes!
oui... je sais.. je ne devrais pas t'agacer, shuman... ce n'est pas juste.. Ha tu me connais.. toujours plein de malice.
OOMM!
okay, qui c'est qui a donné l'argent à la petite Eucalyptus!?
UM-
c'était ce vieux la, ! otis
bon, et bien bon-jour! Heu..
Mec.. c'est bien que tu aies donné ces cinquante sacs à la petite sœur.. t'as rien pour nous
Hélas non! je les ai pris dans sa sébille, c'est juré!
OOOOMM
ouais, et pour la communauté noire?
et aussi pour moi?

J'regardais ce mendiant et croyez moi, y se fait un blé pas possible avec
AH ouais. son "OM", sans blague
Je vois. Me'ci pt' tête!
OOMM
Hé! toi le saint homme! cause un peu!
Me'de! il a plu un'ong maintenant
OOOMM!
Ho! ç'a été deux minutes ta salade, mec! c'est à toi que je cause, comp'is?
Tu vois, ce qui y'a c'est que moi et mes F'e'es, en que'que so'te on su'veille les alentours, tu comp'ends? Pou que ça se passe bien pou not' peuple
ce qu'on veut juste c'est un p'tit cadeau su' ce qu'on met dans ton bol, là tu piges? disons cinquante pou' cent..
disons soixante quais! c'est assez équitable
Heu.. mais bien sûr!
on enve'a un frangin de temps en temps pou've'ifier ton bol...
j'soir!
Peace Brothers...
Je dois trouver un coin plus calme ... pfuu! ces types sont dans un trip très dur! pas possible les vibrations!
Hé, shuman, tu montes en ville?
hé hé!
Tout ça c'est de votre faute, vous.. vous..
Tss, Tss... rappelle toi de ton état supérieur, shuman... ce sont des épreuves comme cela qui nécessitent cet effort supplémentaire pour élever ta conscience!
DONUTS

OOOMM
Tu y es !
SLAP
Mr Natural je vous en prie, partez et laissez moi seul ?!
Quoi ! c'est un pays libre ! J'ai le droit de m'promener dans la rue si ça me plait.. tout comme toi !
NON ! ASSEZ ! QUADROS y GOBRUN !
Mon dieu ! il est en train de flipper ! Shu-man, s'il te plait, KARMA KARMA
GRRRR
filons ! au secours, un fou !
Allo ! l'opératrice ? vite ! envoyez des hommes en blanc par ici ! vite ! un fou s'est échappé !
GRR
Jésus ! calmez vos schoumine ! on va pas vous faire d'mal
TSK TSK ! Je n'aurai pas voulu avoir à faire ça, mais il devenait vraiment dangereux !
Plusieurs semaines Après
Hé Shuman ! ça fait une paye qu'on s'est vu ! Quand es-tu sorti de chez les cingles ?
la gobrun y cuadros la gobrun y cuadros
LA GO BRUN i KVA DROSSE "... Souvenez vous de ces mots, mr Natural, en les répétant cette courte phrase pendant deux heures par jour tous les problèmes seront résolus ! venez à la réunion avec moi ! je suis sûr que vous trouverez une prodigieuse inspiration !
Euh..., ben.. J'ai laissé une tarte au four, sinon je ...c'est que...
FIN

petites annonces

Depuis plus de dix mois, nous publions des petites annonces gratuites. Aujourd'hui nous sommes submergés : il devient impossible de tout classer et de tout publier, faute de place, de temps et d'argent. Comme il n'est pas question de transformer les petites annonces gratuites en petites annonces payantes, nous sommes obligés d'adopter la solution suivante : pour qu'une petite annonce puisse passer dans le journal, il faut qu'elle soit inscrite dans le formulaire de la page 63 que vous devez découper et nous envoyer. Cela dit, on est un peu écœuré par les mauvais plaisants qui envoient des potes chez n'importe qui et dérangent tout le monde. Ce sont de petits salauds.

Autres remarques : nous préférons aider ceux qui cherchent à agir. Nous en avons aussi marre des dragueurs ou des négociants. C'est pourquoi l'immobilier, le commercial et le cœur ne paraîtront qu'en fonction de l'espace disponible.

Nous ne pouvons pas, non plus, faire suivre le courrier, ce qui représenterait pour nous un travail administratif énorme. Indiquez une poste restante ou une boîte postale. Ecrivez en capitales ou tapez à la machine : très souvent nous n'arrivons pas à vous lire. Pour qu'une annonce puisse paraître dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 3 juin.

Route

PAS FOLLES : J.F. ch. J.H. ayant voiture pour partir au Maroc « J.H. bien planant » juillet. Charlette et Chantal Bredin, 4, square des Guignetières, 93 - Stains.

CHAUFFEUSE : Amoureux de la nature, Michel et Michel, 23-24 ans, ch. pour cap Nord via fjords Norvège en août. JF possédant véhicule même pour aller seulement. Participation aux frais. Ch. aussi hébergement sur route. Michel Roche, 3, rue Chardin, Paris 16e.

RIGOLO : Si nana ou mec de gôche ne se prenant pas au sérieux intéressé par tour Europe cet été, carte train 400 F avec mec 20 ans, con mais sympa, du moins on essaye, écr. Hervé Babin, 38, rue Moni, 33 - Bordeaux.

ABRACADABRA : Ch. adresses gens sympas qui pourraient pieuter deux pers. de passage août, septembre au Royaume-Uni plus pays scandinaves plus les deux Allemagne. Patricia Ami, 35, av. Prof.-Santy, 69 - Lyon 8e.

CONCERTO : Mec 20 ans ch. mec 18-20 ans pour compléter quatuor avec deux nanas pour grandes vacances (juillet, août). Francis Teinturier, 7, route de Strasbourg, 67 - Maguenau.

CHRISTOPHE COLOMB : 2 dingues veulent faire le tour du monde en stop. Si vous avez des tuyaux à leur donner (combines, cartes, travail, ennuis à éviter, etc.) concernant n'importe quel pays, envoyez-les pour qu'ils sachent ce qui les attend. Thierry Jasselin et Philippe Jean, 29, av. Maurice-Jouet, 78 - Les Clayes-sous-Bois.

MARCO POLO : Ch. F. ou gars minimum 18 ans pour partir fin juin début juillet en Afghanistan histoire de se prendre des super-pieds pendant tout l'été. Crois plus à l'aller qu'au retour. Philippe Martinez, 23, bd Victor-Hugo, 73-Alberville.

SUEDEZ-MOI : Ch. renseignements, conseils, adresses pour vivre et travail temporaire été 1972 à Göteborg, Suède, très urgent. Yves Albou, 10, av. Gilles-Besset 06 - Nice - 02.

SAUVAGE : J.H. 22 ans, ch. f. 18 à 22 ans, aimant la vie dans la nature et sauvage pour faire la route à partir de juillet. Joël Dheilly, 1 ter, alles des Œillets, 78 - Poissy.

ECLAIREUR : Ch. J.H., J.F., plus de 18 ans, possédant permis de conduire pour faire la route vers la Turquie à mi-septembre. Ai déjà fait le parcours. J'ai la bagnole. Bernard Miaskovsky, 25, rue Pierre-Semard, Paris-9e..

S.O.S. : Jeune fille ch. F. ou G., route de Paris-Angleterre ; jeunes ayant gardé leur personnalité et pas gangrénés par n'importe quelle mode, ayant du cœur. Je suis en perdition. Francine Steinberg, 44, rue Alexandre-Dumas, Paris-11e. (écrire).

NUITS POLAIRES : Ch. garçon ou fille possédant une voiture pour passer le mois d'août sur la route (Angleterre, Hollande, Suède). Jean-Loup Lacroix, 145, rue Demidoff, 76-Le Havre.

LA-BAS : 2 filles sympas ch. 2 garçons sympas, 22-24 ans pour voyage Afghanistan, Inde, Népal, possédant motos, partiraient n'importe quand. Sérieux. Nicole Rose, nº 85 Lot. Noyer-Pendu, 21-Saint-Apolinaire.

DOMISILADORE : Gars de la route, en déroute à Besançon, si vous avez envie de bons lit, bouffe, mosik, vous trouverez tout cela, 40, rue d'Arènes, c/o B. et O. Baverel. Prévenir d'avance.

HOMBRE : G., 20 ans, parlant espagnol, ch. compagnon de voyage pour Amérique du Sud, lac Titicacca, Machu-Pichu. Départ août, septembre ou octobre. Ecrire rapidement. José Thorel, lycée Mariette, 62-Boulogne-sur-Mer.

COUP DE POUCE : Mec d'un autre monde ch. mec ou nana pour faire la route et com. Michel Hutinet, 132, voie de Promenade, 92-Villeneuve-la-Garenne.

PLUS ON EST DE FOUS : Compte partir Allemagne, Danemark, pendant août et début septembre, ch. G. ou F., projet, ch. tous renseignements. Philippe Le Tallec, 75, rue Anatole-France, Le Relecq, 29-N-Kerhuon.

TUYAUX FRAIS : Ch. tuyaux pour partir dans pays du Nord, Suède, Norvège, Danemark sur les com. de là-bas ; quelques adresses seraient bienvenues. Compte rester le plus longtemps possible. Ecrivez-moi vite, départ juillet. Alain Mayer, 43, rue des Marionnes, 52-Saint-Dizier.

MISS LOTUS : J.H., 18 ans et demi ch. J.F. ou J.H. pour la route, juillet, août, poss. voiture et participation aux frais. Aimerait correspondre avec jeune fille s'intéressant au yoga, boudhisme, zen ou mystique. Philippe Jordon, 67, rue de la République, 38-Rives.

VENDETTA : Deux places libres pour camping sauvage en Sicile en août. Jacques Berteloot, 266, av. Jean-Jaurès, 69-Lyon-7e.

GRAND NORD : Ch. mecs, nanas ou les deux, poss. motos pour voyage en Norvège, 15 août-15 sept., au-dessus de 250 cm3. Christian Segal, Vallon Giraudy, chem. des Bessons, 13-Marseille-4e.

IGLOO : 2 mecs ch. tuyaux pour loger durant voyage en juillet dans pays nordiques (Hollande, Suède, Finlande, Norvège). Patrice Cailloux, 11, rue Victor-Hugo, 59-Hellemmes.

Y'EN A : Fille, 20 ans, étudiante, ch. coéquipière, 21 ans, ou coéquipier sérieux pour partir en Grèce, septembre 72 (train 370 F), région Est. Sonia Sculler, 11, rue Génie, 67-Strasbourg-3e.

VOIE D'EAU : Suède, mecs ch. tuyaux, renseignements pratiques, adresses, pour limiter les frais. Départ septembre. J.-F. Nectoux, 3, av. de Rugny, 71-Montceau-els-Mines.

SQUATTER : Ch. pers. pouvant m'héberger en juillet ou août, en Haute-Provence, en Ardèche, en vue retraite spirituelle. B. Montagne, 15, rue de la Convention, Paris-15e.

PINDER : J.H., 28 ans, possède 3 grandes roulottes de cirque. Désire faire la route avec G. ou F., 20 à 30 ans, ayant vieil autobus ou véhicule pour les tirer. France et étranger. Marc-Alfred Emeux, 45, rue de la Tombe-Issoire, Paris-14e.

HOTELIERS : Qui pourrait héberger jeune fille et jeune homme désirant passer le mois de juillet en Haute-Provence. Anne-Marie Minella, Résidence Universitaire, Pavillon Sens, 408, 21-Dijon.

BYE : J.F., 18 ans, ch. gars pour faire route vers Marseille. Durée indéterminée, départ août. Ecrire Agnès Rivière, 10, rue Minau, 31-Toulouse.

FERRAILLEUR : Brest-Finlande en stop en juin. Demande tuyaux de toutes natures (car, ferries, etc.). Merci d'avance. Malko Béraud, 24, rue d'Aboville, 29-N-Brest.

NON STOP : Deux paumés transcendants ch. tire avec chauffeur naviguant de Rouen ou Paris à Nice vers le 25 juillet. P.-J. Lechartier, 695, route de Darnétal, 76-Bois-Guillaume.

A VOTRE BON CŒUR : On est deux, un mec et une nana. Pas rancis, on est décidé à faire la route ensemble. On cherche des adresses de mecs ou de comm. pouvant nous loger pour une nuit ou deux. Dominique Mathey, Et. II LTEH, rue Labbé, 25-Besançon.

VROUM : Voudraient partir en mob. pour les pays nordiques (attention parents féroces), départ fin juin. Carole Chalem et Charlotte Testu, 22, rue N.-D.-de-Lorette, Paris-9e. Tél. TRU. 01-21.

SANS ARGENT : J.F., 21 ans, désire trouver gars sympa pour voyage en stop, Yougoslavie, Danemark, ou Afrique du Nord, de fin juin à octobre, sans argent ou presque. Mireille Girou, Cité U, Saint-Jérôme, Traverse de la Borasse, 13-Marseille-3e.

DEBILE : Mec, 22 ans, ch. F. ou G. pour faire route E.U., départ juin, durée un an, poss. Amérique Latine, étude des mouvements de jeunesse et marginaux en général. René Touaty, 117, rue de la Croix-Nivert, Paris-15e.

NORD : Pars en norvège au mois d'août, ch. tuyaux et adresses utiles pour le voyage. Bernard Boué, impasse Baptisse-Moucet, 82-Moissac.

EXODE : Jeune troupe d'amoureuses et baladins, ch. artistes bohèmes ainsi que relais côte Atlantique, juillet, août, camping, comm., arts libre. Philip Leclaire, 2, square Raymond, 78-Rocquencourt. Tél. : après 20 h, 637-32-95.

GREBE : 20 ans, ch. fille ou garçon pour voyage stop cet été fin juillet, août. Pays-Bas ou autre. Bernadette Martin, 4, rue Porte-Dorée, 10-Vendeuvre-sur-Barse.

SUPERCAR : Possédons Estafette. Ch. filles ou garçons pour voyage toute Europe, départ août (plusieurs mois). Participation au frais. Réponse assurée. J.-P. Delmas, 32, cité Ch.-Gayard, 33-Libourne.

AVENTURIER : Ch. tuyaux tous genres (adresses, combines...) en vue voyagé en Orient, Afrique, etc. Philippe Oquet, 20, av. Rapp, Paris-7e.

20 ANS : ch. tendre(s) farfelu(s) pour rire et voyager cet été, pour rencontrer des gens, pour retrouver joie de vivre. Me joindre rapidement. Permis de conduire souhaité, direction soleil. Anne-Marie Krauss, 6, rue Jules-Ferry, 59-Hellemes-Lille.

BLABLA : Voulons partir en Grèce au mois d'août, ch. combines pour dépenser le moins possible et tuyaux. J.-P. Bermont, 12, rue du Forest, 69-Limas.

SHALOM : mec, 19 ans, aimerait rencontrer une nana pas con pour partir juillet-août pays Méditerranée (Israël). Ecr. rapidement, Alain Proust, 26, rue des Auvernats, 45-Saint-Denis-en-Val.

BREF : Maroc, départ début août, retour, début sept., ch. couple G. ou F. pour partager frais d'essence (R.4). Yves Chaplain, 33-Castelnau-Médoc.

TANGER : Etudiante ch. étudiant(e) ayant voiture et se rendant en Espagne (Malaga), fin juin, début juillet (et si poss. retour fin août). Partagerais frais de voyage. Marie-Hélène Wetzel, 65, av. Philippe-Auguste, Paris-2e.

DEUTSCH : 2 F. et 3 G. plus VW ch. F. ou G., pour vivre trip vers la Grèce, août, début septembre, douceur, conn. allemand, un peu de fric et permis de conduire souhaité. Daniela Lelut Balzenbergstr. 25 D-757 Baden-Baden (R.F.A.).

GO WEST : Ch. G. ou F. pour voyage en juin ou juillet en Cornouailles angaise, Pays de Galles et Irlande. Déjà pas mal de renseignements. Bernard Gourmelen, chez Mme Ducher, 75, rue du Commerce, Paris-15e.

PETITS TOITS : Couple écossais désirant faire Sud de la France en stop et cherchons des gens sympas et simples qui pourraient nous héberger (région Pyrénées surtout). We love you all. Patricia Oswald, Pont de la Maye, 33-Villeneuve-d'Ornon.

INDIA : Désirant reconstituer l'itinéraire décrit par Jack Thieuloy dans son livre « L'Inde des Grands chemins », ch. gars à partir dans cet esprit. Alain Lebothel, 71, rue de la Convention, Paris-15e.

TROUPEAU : Ch. G. ou F. en vue départ vers Amsterdam tous frais partagés. Venez nombreux, départ fin mai. Christian Counord, 11, rue Thouin, Paris-5e.

VOIR AU-DESSUS : Mec jeune et isolé, ch. types et nanas pour partir en Hollande. Jean-Pierre Melli, 19, rue Bichat, Paris-10e.

LIVINGSTONE : Ch. G. ou F. qui en ont marre qui désirent partir à l'aventure en Afrique dès septembre. Gérard Vazard, RUA C 167, 92-Antony.

PATAUGAS : 21 ans, qui serait tenté de partir avec moi pour une ballade de 5 mois en Afrique de l'Ouest (juillet à novembre). Prévoir de bonnes godasses. Tous renseignements sur cette région seraient très appréciés. D'autre part quelqu'un peut-il prendre 2 personnes en voiture jusqu'au Maroc en juillet ? Alain Baronnat, 2, rue Victor-Duruy, 92-Rueil-Malmaison.

ZELÉES : Sommes deux filles, 21 et 25 ans, ch. 2 garçons pour voyage en Indonésie mois, d'août 1972. Départ de Paris en avion. Jeanine Gimenez, 20, rue Van Gogh, 95-Garges-les-Gonesses.

CHERCHEZ : En vue route, ch. dans toute la France des copains pour nous héberger. Chris Torroella, 83, rue de Fromont, 91-Ris-Orangis.

O.K. : Ch. G. ou F. pour voyage en stop en Hollande (vacances). Réponds à toutes les lettres. Josyane Gary, 156, av. Jean-Jaurès, 47-Agen.

ASSEZ : Ch. G. ou F. bien et jeunes pour voyage en France et Angleterre en stop. Départ fin juin, retour fin août. Jean-Claude Diridollou, 5, place du centre, 22-Bourbriac.

COOL : Allant à Los Angeles en août, ch. adresses de gens s'intéressant à dynamique de groupe, expression corporelle. Egalement comm. Claudine Sobol, 119, rue Championnet, Paris-18e. Tél. : 255-56-26.

SCRIBE : Ch. adresses de freaks, mecs (18-35 ans et même plus) dans tous pays surtout au Danemark pour correspondances et visites. J'ai 19 ans et aime écrire. Nicole Houguet, 5, allée des Courlis, 44-Saint-Nazaire.

SOLEIL : Ch. jeune, 20 à 27 ans, de Metz ou d'ailleurs pour voyage vers la Turquie ou n'importe où en voiture, mois de juillet, marginaux, isolés, écœurés peuvent m'écrire. Bernard Jungmann, 13, rue des Roses, 57-Metz.

ADIEU : En Océanie, Français, 21 ans, immigrant vers Australie début juin, aimerait connaître personne dans le même cas. Rech. aussi nombreux corresp. freaks sympas, résident dans le Pacifique et en Océanie pour futurs contacts. Michel Thévenin, 23, rue du Dr-Leray, Paris-13e.

A.R. : Avant de partir en G.-B., aimerais tuyaux pour pieuter afin de ne pas faire un aller-retour immédiat. Gilbert Connan, 1, rue Jean-Mace, 22-Saint-Brieuc.

UN HOMME ET UNE FEMME ch. bagnole pour partir en Indes courant juin. Nicolas Kapnist, 95, rue de Sèvres, 92-Boulogne. Tél. : 604-03-79.

GRINGO LOCO : Désire séjourner au Mexique, souhaiterais adr. (particuliers canard underground circuit de la démerde, etc.), docs bienvenus. Didier Voinot, 3, cours de Provence, -51Epernay.

PARASITE : J.H., 25 ans, ch. contacts (gens sympas, resto, dodo pas chers), à Bombay, Bangkok, Manille, Hong-kong, Tokyo, Moscou, pour l'été 1972. Ecrire ou tél. les tuyaux : Dominique Baylion, 15, rue Lagrange, Paris-5e, 033-77-17.

ZIMMER : J.F., 18 ans, ch. copains (es) pour trajet Allemagne par le train en août ou voiture, une adresse pour location d'une chambre en août dans la région Francfort. Heidelberg, Darmstadt, car travaillerai dans la région. Corinne Anderson, 17, rue Camille Blaisot, 14-Mondeville.

KATS' DEY : Dakar, Sénégal, ch. informations camping, chantier de jeunes, charters, bateaux, correspondants (es). Oegottex, Hôtel International, 73-Modane.

Contacts

ASSEZ ! : Un triste luron vous a invité à passer chez P. Rémillet et J.F. Dépit. sans leur assentiment (cf. nº 20). Plaisanterie abjecte, car l'une de ces personnes est infirme.

YOGA DE LA MARINE : Solitaire axé sur recherches psychiques et philosophiques extrême-orientales, ne pouvant pas se payer cours de yoga, cherche autres yogis débutants (16-18) pour pratique collective. Jean-Claude Clément, 54. rue des Hauts-Pavés, 44-Nantes.

SCIENCE-FICTION : Futur objecteur voudrait connaître futurs objecteurs ayant idées originales pour le service civil. Jean-Louis Auneau, 48, ch. de la Madeleine, 44-Nantes.

FERMIERES : 2 fausses citadines ayant marre du béton, aimant terre, soleil, verdure, en quête d'un boulot-dodo-bouffe dans ferme pas mécanisée, région Sud, été 1-972. Jacqueline Laurent, 2, rue Nouvelle-des-Liondards, 63-Clermont-Ferrand.

GROSSE GATEAU : Qui veut partager ma solitude ? G. ou F. Répondez-moi.Guy Jacquemot, 5, rue Marius-Audin, 69-Lyon.

VOYEUSES : 2 filles pour correspondre avec hippies en vue de connaître la vie d'une communauté. Quickly !!! Pascale Dominique Mordant, 35, rue de la République, 76-Bolbec.

ANALPHABETE : Etudiant cherche correspondants (es) pour discuter de n'importe quoi, n'importe comment, « intellectuels (les) » s'abstenir. Aime blues, B.D. cinéma. Patrick Giraud, lycée Malhebe, 14-Caen.

CŒURS CROISES : Janis, je suis un pauvre clown fou et triste, j'ai tant d'amour à te donner, si tu es simple et sincère et si tu aimes la liberté écris-moi. Bernard Camy, CPTR, route de Labège, 31-Toulouse.

BROCANTEUR : Mecs veulent faire artisanat (cuir, petite brocante), aimeraient recevoir informations sur méthodes, combines, etc. Régis Boudard, 52-Bancomières.

D'ACCORD : Bidasse faisant partie des forces françaises en Allemagne et en ayant honte ch. correspondants (es). Jean-Yves Champion, ECR 251, SP 69.197.

LE FONCEUR : Force de vie, force de pensée, extrême beauté, fonceur de la révolution. Claude Moreau, route de Crotenay, 39-Champagnole.

CLIC CLAC : J.H., 18 a., aimerait correspondre avec ceux and ceusses passionnés par la photo. Joël Roussel, 12, rue du Pont, 85-La Roche-sur-Yon.

2 NANAS ETHYLIQUES : ch. gens sympas ou communauté dans un Nancy désert. Françoise Kretz, 42, rue du Colonel Moll, 54-Nancy.

FILS DE FLIC : 18 ans, un peu minet, ch. violon tout état pour en jouer. Pierre Rigal, rue du Château, 31-Salies-du-Salat.

VIIITE . Je veux prendre contact avec Hubert Kucky. Ecris : Barbara Inghirami, 25, rue Ampère, 78-Saint-German-en-Laye.

UN SAINT : Charmant minois genre épicurien, libéraliste, tolérant, éclectique et même artiste philosophe suprême chose à faire, me contacter. Lionel Lefebvre, villa mimosette, vallon des Arnulfs, 06-Drap.

SAULE CE SOIR : Tous les savent rien, les n'ont rien, les n'espèrent rien, bref, les petits optimistes délirants m'écrivent, on pourra mouiller nos grands mouchoirs brodés ensemble. Martine Rambaud, 3, rue des Edelweiss, 38-Voiron.

ESPOIRS : ch. G. ou F. pour créer : communauté troupe théâtrale. Mystère, imprévue, beauté, musique. Joëlle Azoulos, 39, rue Gabrielle, Paris-18e.

APPORTEZ : Vos pinceaux, poèmes et grandes orgues si vous voulez passer un automne à Pékin car Lucien Santy et le Tiroir Spatial vont faire un jour, ici, une révolution. Participation aux frais : une âme ! Venez ! Patrick Favier, 54, rue Balay, Saint-Etienne.

POUBELLES STORY : Pour colloque international ch. à réunir un maximum de témoignages, idées ou désirs sur environnement et enseignement d'icelui. Olry Collet-Vichot, 116, rue de Rennes, Paris-6e.

TAIZE-VOUS : Aimerais revoir Alain Dubois connu à Taizé et pas oublié. Nicole Provenzano. Villa Pierret, ch. de Palama, 13-Marseille.

ALVIN EST TIRE : Je suis le plus fan d'Alvin Lee, ch. la plus grande fan d'Alvin habitant la région. Marc Balestin, 104, rue Marchien, 6001 B Marcinelle (Belgique).

DERNIERE CHANCE : Ch. G. ou F., grande expérience reportage photo, pour travailler avec. Déconnez pas, c'est ma dernière chance. Merci. Hervé Rigo, 84-Robion.

NAPOLEON : ANAR, 19 ans, en débâcle, ch. maison underground d'édition pour mes poèmes. Jean-Marc Tomi, 8, av. Moncey, quartier Saint-Jean, 20-Ajaccio.

BLABLA : 17 ans, aimerais J.F. pour discuter idées super-dingues. Je m'emmerde énormément. Thierry Brenoel, 10, square Bassompierre, 92-Chatenay.

WAARF : Mec ayant idées pas très neuves ch. autres gens pour mise en application. Un seul but : la dérision. Politicards, snobinards, violents s'abstenir. Ecrivez ou venez. Jeff Jouvelot, 88, rue Lougie, Paris-17e.

A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

PETITES PUB: C'EST PAS CHER

C'est pas cher : dépêchez-vous, 200 F pour 1/21e de page, soit 35 mm de hauteur sur 60 mm ; 350 F pour 1/8e de page, soit 50 mm de hauteur sur 125 mm.

★★★★★★★★★★★★★★★★

FOLK CLUB

S.M.E. CCP 7622-45 Paris
38, rue Quincampoix, Paris 4e
Tél. : 277.72.06 - Métro Châtelet

RECUEILS, METHODES, DISQUES, INSTRUMENTS, ACCESSOIRES

Catalogue gratuit ; joignez 2 timbres si possible.

Nouveau : The songs of Doc Watson (30 chansons en tablatures dont Doc's Guitar). 25 F + port 3,15 F.

★★★★★★★★★★★★★★★★

Expo-Vente d'

ARTISANAT

Afghan -
Pakist - Turc - Français -
Indien

musik
thé chaud
restaurant
vêtements

BOMBE GLACEE : Libertaires de Saint-Chamas, Istres, Berre, Salon et Miramas venez au bar Provence. Demandez Pino ou Brahim. Pino Murgia, 25, rue Pelletan, 13-Miramas.

FRONTIERES : 5 paumés dans lycée facho, ch. autres paumés basques, occitans ou bretons, Irlandais aussi qu'en ont marre d'être colonisés par les Français. Annaiz Le Gallo, 56-Bieuzy-Les-Eaux.

GHANDISTE : Ch. dans c'te foutue Lorraine déments pour préparation communauté. Vouï, toi, là ! Viens. Ecris-moi ! Jean-Luc Gobert, 53, rue Jolain, 54-Saint-Nicolas-de-Port.

BAOUM : Anarchiste, ch. anarchiste pour connaître anarchistes. Catherine Mourey, 17, rue A.-Ravier, 38-Grenoble.

FHAR-WEST : Enseignant marginal sympathisant du FHAR accueille F. et G. pour développer pédagogie nouvelle ou davantage. Serge Drouin, 5, rue Cadet, Paris-9e.

BANLIEUE SUD : Qui aidera anar isolé pour formation groupe sympa au-dessus des divergences actuelles. Joël Jonquières, 82, rue Ordener, Paris-18e.

PIONNIER : Philosophe plein de ressources ch. gens (20 ans) valant leur pesant d'or en Amérique Sud ou ailleurs. Pierrie Daguillon, 12, av. Franchet, 78-Versailles.

AIE ! 4 fous isolés dans une ville de cons veulent rencontrer G. ou F. prêts à sauter. Les mystiques sont les bienvenus. Alain Pouget, 60, rue Roberpierre, 78-Houilles.

NURSERIE : Couple un enfant ch. autres couples Besançon ou région pour créer rapports basés sur vraies valeurs ??? Odette et Jean-Claude Vuillaume, 58, rue de Chalezeule, 25-Besançon.

MADAME SOLEIL : J.F. ch. correspondant 28-30 ans, désirant foyer heureux et aimant vie de famille. Si pas sérieux s'abstenir. Marie-France Tornato, 227, cours E.-Zola, 69-Villeurbanne.

WOMANPOWER : Pot pourri ch. boulot sympa juillet-août, fais aussi des batiks, si ça vous intéresse... Brigitte Valmont, 24, rue des Mémises, 74-Evian.

COMMENT ? 21 ans, handic auditive, ch. mecs et filles qui connaissent « ça » (environ 40 à 50 %). Ecrivez ou venez. Françoise Poupon, 28, bd Galliéni, 38-Grenoble.

RESTE LE : Je suis devenu con pour un an, help me !. Ecrivez-moi, merci. Jean-Luc Chanrion, 37, cours Ope Trafi, 83-Lacrau.

ET LUI ? 20 ans, mariée seule désire avoir contacts avec F. de la région pour éviter solitude morale. Marie-Claude Laverrière, 20, av. du Général-Leclerc, 78-Le Pecq.

COPINES : Ch. copine gentille courageuse pour me tenir compagnie cet été. Ecrire pour détails, Josée Gadois, Hôtel Alexandre, av. Saint-Maurice, 34-Palavas-les-Flots.

RATE : 19 ans, jamais rien fait de valable, ch. G. ou F. pour ne plus s'emmerder. Tl. : 702-76-60, Philippe Dard, 86, av. Saint-Exupéry, 92.

PETROLEUSE : 18 ans, ch. dans la région G. possédant moto, amoureux nature, vitesse, grandes randonnées pour loisirs juillet, août, septembre. Joëlle Guillaumot, 8, rue Victor-Hugo, 95-Ermont.

SALOPE : Anar, ch mec sympa, dingue, pour remonter mon moral. Sophie Tubiana, 40, rue de Beaunay, 76-Bihourel-Rouen.

BETES ET BRAVES : Ch. personnes pour communauté artistique. Peu de fond, maison mauvais état, petit terrain. Passer ou écrire. Dormir. Love. Jean de Carnas, 34-Gabelas, par Cruzy.

FAMILLE : Frangins, frangines, dingues mosique pop, organisons soirées démentes. Pointez-vous le soir (minets, snobs, kakis s'abstenir). Claudine et Pierre Malacan, 38 bis, rue Roquelaine, 31 - Toulouse.

LA JOIE : Jeune écœuré de tout ch. corr. dans le même cas. René Devoucoux, 27, rue S. Eiffes, 95 - Montigny-les-Cormeilles.

ZIPPOP : Artiste peintre pop-art, ch. d'urgence artiste sur plastique compact transparent ou résine d'inclusion transparente pour travail commun. Jean-Philippe Zipper, 20 bis, rue Daru, Paris 8e.

BENDIDON : J.F. ch. j. h. toutes tendances pour changer des débiles de son lycée. Catherine Laidet, lycée Thibaut de Champagne, 77 - Provins.

CHAMPOLLION : Venez me voir, c'est pas défendu, je dessine. Aimerais corr. uniquement par dessins échangés. Marc Djoux, 23, rue des Chandiot, 63 - Montferrand.

DESŒUVRE : Objecteur de conscience ch. boulot. Intéressé par communauté agricole et éducation et même autre chose. Jean-Yves Paugam, 7, rue Pierre-Coire, 29 - Brest.

TOURTEREAU : J.H. 19 aimant la photo ch. F. sympas aimant la photo. Ian Vanhecke, la Luciole Sente des Buttes, 92 - Vaucresson.

EKSASAUTE : Toujours en forme et optimiste, célibataire non conformiste, pas puritain pour 2 sous ch. relations amicales et autres avec amie, couple, groupe, club... Jacques Leuliette, 167, rue Veron, 94 - Alfortville.

S'EMANCIPER : 2 filles chouettes ch. maris pour faire la route. Muriel Thebault, 35, rue Oberthur, 35 - Rennes.

AVEUGLE : planant avec crises d'angoisse délirantes, ch. mec avec moto pour échanger idées sur vie actuelle. Annie Bouscarrut, 6, rue du Pt-Kennedy, 94 - Charenton.

ADIOS : Vais partir bientôt en week-end à Bruxelles, ch. piaule pour pieuter. Patrick Mallet, 24, rue Vaillant, 93 - Servan.

VAS-Y ! : Paumé barbu 25 a. ouvert à tous. Avec les filles n'ose pas, avec les mecs ne sait pas. Qui lui montrera la voie royale ? Alban de Mendez, 8, bd de la Madeleine, Paris 9e.

SENSAS : Ex-scout ch. autres scouts pour connaître l'apport du scoutisme dans leur vie. Paul Decasteelle, 32, rue Tour Petit Château, Soignies 7400, Belgique.

WALLONS : La Wallonie ronfle. Lecteurs et surtout lectrices, rendez-vous tous le 30 juin à 4 h devant le Perron à Liège. René Collard, 50, allée St-Etienne, Mont 5200 Huy, Belgique.

LUXE : G.F. décidés pour communautés rurale luxembourgeoise. Weis Christian, 74, route de Boudersberg, Dudelange, Luxembourg.

FOLLES : Ch. gens sympas et rigolos pour vacances folles. Véhicule souhaité. Marc et Michèle Messager, 26, rue Louis-Blanc, 59 - Hellemmes.

CHAUFFE : C'te putain de société vous fait chier ? Venez voir le groupe libertaire Louis Lecoin, vous pourriez trouver une ou deux raisons de vivre. Pierre Rousseau, 14, rue de la Grand-Fond, 17 - Saintes.

BRIC-A-BRIC : Chevelu sérieux 21 a. s'intéressant à : christ., islam, occultisme, mosique arabe, orient. afri. René Guénon, ch. F. phy. et race indifférents. Pierre Cap de Ville, 36, rue du Souvenir, 78 - Maisons-Laffitte.

AU GAROT : J.F. petite taille (1,49 m) ch. j.H. légèrement plus grand (1,55 m maxi) pour partager complexes. Maryse Monchy, 11, impasse Augustin, 95 - Deuil-la-Barre.

24 ANS : Paumée dans son coin, ch. contacts avec autres paumé(e)s approximativement même âge. Christiane Ebnother, 12, rue E.-Roger, 15e.

ENFIN UN : Ch. G. héter ou homo, F. aimant Jésus, suis peintre et amoureux de tout art. Pour amitié ou amour. Suis heureux de vivre. Je vous embrasse. Je vous aime. Gérard Soprano, 131, rue des Dames. Tél. 522.15.56.

OUFFF ! TOUT JUSTE : Agen et ses environs ; G et nanas paumés révoltés... qui veulent faire quelque chose écrivez vite : Francis Schall, Moulin de Lascome, Belles à Sauvagnas - 47.

TROP DEBILE : S'il y en a qui ont trouvé, qu'ils m'écrivent. Jacky Jutant, Tour Maine 9C, av. Gl de Gaulle, 86 - Chatenaylerault.

REVIENS : 21 a, ch. contacts dans ville de Montréal. Nadine Nouvel, 115, cours Fauriel, 42 - Saint-Etienne.

POIDS COQ : 10 ans, avis aux petits frères d'anars : ch. correspondre même âge. Rémi Blantureau, Retonval, 76-Blangy-sur-Bresle.

MINES S'ABSTENIR : 20, ch. libertaires pour échanges idées. Jean-Claude Boulanger, 33, rue Lucien-Michel, 54 - Audunle-Roman.

BIOLOGIQUE : Ch. zemzimes toutes catégories pour me débarrasser de ma crasse (spirituelle). Marie-Thérèse Quiquemelle, 33, rue du Port-aux-Pierres, 45 - Briare-le-Canal.

ASPHYXIE : Sympathisant du FHAR ch. mecs et nanas pour échange d'idées et évasion et respiration. Julien Bahvaud chez Mme Touchard, 1, rue des Irlandais, 44 - St-Herblain.

RABATTU : Jeune du tiers monde pas nécessairement les mêmes problèmes que vous, ressent le même souffle de violence et d'oppression. Voudrait établir joint avec révoltés d'outre monde... Elfalah Abdelilahsac, minstère Finances, Rabat. Maroc.

C'EST FAUT : Ch. correspondants pour échanges d'idées politiques et philosophiques. Dominique Bohler, 34, rue J.-Moulin, 26 - Pierrelatte.

VU ! Ch. gens simples idées claires c'est tout. Yvette et Michel Locquet, 84 - Lauris, Vaucluse.

EXTASIE : 20 a, poète citoyen du monde grain de beauté de la nuit égaré, ch. folles et fols de partout. Michel Durand, 10, route de Bordeaux, 17 - Coses.

SAINT MARTIN : Peur de demain, suis con, mais j'ai mal, crève de pouvoir m'exprimer me réaliser. Complexée, refoulée, névrosée, ch. G et F pour me remonter le moral. Michèle Hervé, 36, av. Président-Wilson, 94 - Cachan.

REMBRANT : Passionné de b.d. ch. personne sympa pour lui apprendre à dessiner si possible gratis. J.P. Locatelli, 32, rue E.-Bender, 69 - Bron.

TROP LAID : 2 mignonnes pas minettes ch. 2 mecs âge indifférent mais maturité affirmée Q.I. élevé en vue d'échanges constructifs. Fabienne de Filquelmont, 12, rue d'Avion, 62 - Lens.

CONTINUEZ : On est nombreux, on s'aime, on est beaux, on existe depuis qq mois venez tous c'est la fête. FHAR d'Aix-en-Provence tous les jeudis 18 h salle 112 ou aux alentours fac de lettres.

PHARE : Bretons, le FHAR existe aussi pour vous, écrivez-nous, manifestez-vous. FHAR BP 32 75 222 Paris cedex 05.

BIEN FAIT : Technicien agricole et photographe amateur 22 ans libéré 30-11-72, ch. gars et filles

pour former comm. rurale, discuter projets, anarchie. René Pontadit CSM Ile Longue 29 N, Brest-Naval.

ASSUME : Je suis juif et mon physique en est très marqué. Délaissé ait besoin de réconfort. Erik Blubenestein, 3, rue des Puits-Clos, 31-Toulouse.

TROP LIMITE : Rech. amitié sincère, corr. 25-35 ans poésie, loisirs, week-end. Jean Zaino, 75, rue Buffon, Paris 5e.

LA LUNE : Et dans le fond, les orangers de cire dépeçaient le sable dément qui s'épuisait en cris sourds, cris sourds enroulés dans leur résonnance sphérique. B. Braun, 101, route de Wantzenau, 67 - Strasbourg.

T'IGNORER : Lecteurs et lectrices de la région de Lyon, si vous voulez faire qq chose dans n'importe quel domaine, écrivez ou venez me voir. Robert Chaix, 13, rue Lamerne, Lyon 1er.

BZH : Breton exilé rech. témoignages ou réfl. de F. ou G. Bretons de sang ou de cœur en vue d'écrire un bouquin sur la Bretagne et ses habitants. Ch. aussi des poèmes et textes anciens de préf. païens, ainsi que des textes originaux d'Allan Stivel. Bernard Ulloa, 43, av. du Parc-St-Jean, 95 - Presles.

MAZETTE : Beotien crasseux, visité dans ses rêves par des hétaïres incubes, ch. l'hétaïre qui assurera le salut de son âme. Tél. J.-Jacques, 887-06-82.

HONTE : Seul travaille dans un milieu pourri PTT fort penchant pour l'alcool et tranquillisants ch. correspondants(es) dingues de la pop pour garder espoir et ne pas crever d'une cyrrhose. Gilbert Guegan, 48, rue Nollet, Paris 17e.

YOGA : Ch. correspondants(es) pratiquant le Hatha-Yoga et ou le Raja-Yoga. Ch. stages ou profs de Yogas pas chers. Marc Moriceau, 94, rue Edmond-Rottier, 72 - Mamers.

CREVE : Mec déprimé, désespéré, en ai marre de ma saloperie de vie. Poètes, irréalistes mystiques, écrivez-moi, René Devoucoux, 27, rue Simone-Eiffes, 95 - Montigny-les-Cormeilles.

POUSSEZ-LE : Sympathisant du FHAR, 22 ans, au bord du gouffre, ch. mecs pour l'aider à vivre. Daniel Lambert, 16, rue Marengo, 33 - Bordeaux.

LA TASSE : Si tu t'intéresses au problème des soucoupes volantes, alors écris-moi ou téléphone à partir de 18 h à José au 705-62-84.

DORS : J'en ai marre, 18 berges, seul, ch. bande de fous névrosés au point de lire **Actuel** et **Charlie**. Qualité : j'aime tout, défaut : j'aime rien. Michel Mogniat, Batterie du Grillon, bd du Littoral, 06-Antibes.

AGE INGRAT : 18 ans, viens de laisser tomber copains : égoïstes, ch. vrais amitiés (F ou G), écr. Marcel Robert, Poste Restante, Lyon Grange-Rouge - 69.

PELLICULE : J.H. 25 ans, ch. dingues de photo et cinéma pour création collectif reportages partout où il se passe quelque chose de marginal. Bernard Franck, av. de la République, Bat. G.I. 103, 78 - Les Mureaux.

CROUTE : Cause stage linguistique au Carel de Royan en juillet, ch. poss. hébergement et croûte pour pas cher dans comm. ou chez particuilers et tuyaux. Michel Cardinaux, CEG, 25 - Mouthe.

EN VOILA : Fille 18 ans aimerait connaître garçons plus de 20 ans pour amitié, sorties, pop music, suis trop seule. Margaret Charpentier, 5, rue du Chapitre, 35 - Rennes.

GROS PISTONS : 2 jeunes filles ch. motards sympas poss. grosses cylindrées habitant région. Ecr. Sylvie Mansion, 68, bd Gambetta, 95 - Sannois.

SPEED : J.F. 22 ans ch. amie fanatique de courses automobiles et moto-cross pour déplacement pendant week-ends. Sylvie Spicogna, 9, rue Sédillot, Paris 7e.

FRANGLAISE : I am fed up with french people I would like to know english or american boys to help me improve my English and love life Dominique Fund, 158 bis, av. de Suffren, Paris 15e.

INCOMPRIS : J.H. 19 ans sympa, incompris, souvent le cafard, aimerait corr. aimant liberté, calme, musique orientale. Poss. départ août (voiture) en Vendée, J.J. Seguret, 97, av. du Pr.-Auriol, 03 - Montluçon.

INDIA : Garçon 19 ans, ch. personnes ayant réalisé concrètement et naturellement l'enseignement de Krishnamurti ou du Zen, tous ceux qui ont atteint Brahma, le soi, le Nirvana, le Satori, le Royaume des Cieux, l'Illumination, la Béatitude, l'Eveil Suprême, l'Absolu ou la félicité éternelle, le Caprice des Dieux. Michel Flon, 21, rue Rollin, Paris 5e.

REGARDER LE CIEL : J'héberge, cherche mon cerf-volant bleu, svp le rapporter à l'adresse indiquée. Catherine Millet, 4, rue Chabaudy, 79 - Niort.

SAINTE-NITOUCHE : Jeune fille 26 ans, rech. amitié féminine et à l'occasion masculine. Claudie chez M. Menou, 7, rue Marceau, 44 - Nantes.

EN COULEURS : Ne pouvant pas voyager aimerais recevoir cartes postales toutes régions. Merci. Jean-Victor Ibavez, 76, rue de la République, Montauban - 82.

MURENE : Jeune peintre underground ch. mecs ou nanas pour poser nus. Chantal Catherinet, 52 - Cirey-sur-Blaise

FEMME FRAICHE : J.F. écœurée par la vie rech. contacts même intimes avec garçons progressistes tous genres. Josianne Goeury, MI CES, Clemenceau, 88 Epinal.

SOMBRE : Jeune gars 18 ans ch. mecs et nanas pas de la région. Dépêchez-vous, je sombre dans le néant. Poss. de vous faire obtenir des correspondants américains. Pierre Maillé, cité des Bancs, Bât. HE 3, 65 - Lannemezan.

FENETRE : Mec 20 ans empêtré dans complexes, solitude et vide affectif ch. compagnes et compagnons inconnus, disponibles en août fous de ciel ouvert. de nature et de poésie, pour vacances cyclomotorisées en Haute Provence. Ecrire pour rencontre, Dominique Cagniart, 7, rue de l'Epée-de-Bois, Paris 5e.

YEUX VERTS, brune, 21 ans, aimant liberté, ch. hippie qui lui enverrait beaucoup de photos de lui et de ses copains. Catherine Joyet Nivolas, Vermelle - 38.

L'AMANTE : J.F. aimant beaucoup rêver, ch. garçons ou filles qui pourraient lui envoyer images, photos, posters, disques en rabe sur Hendrix. Annick Bossy, 38 - Bourgoin-Jallieu.

ENTRER : Couple 24 ans un enfant, désire entrer en contact avec autres couples en vue création communauté urbaine. J.C. Cusari, 1, rue Chabrier, 06 - Nice.

LA HORDE : S.O.S. la solitude m'écrase et m'étouffe, y a-t-il un G ou une F dans le même cas, on pourrait essayer mutuellement de se refaire un moral tout neuf. Libre toute la journée, écrivez, j'ai 21 ans. Noémie Hakoum, poste restante de Colombes - 92.

NEGATIF : Photographe amateur 19 ans, ch. autre photographe possédant un labo photo pouvant me dépanner dans Paris ou banlieue-est pour quelques mois car beaucoup de travail en vue expo et peu de matériel. Evy Kirbühler, 1 bis, rue du Lac, 94 Nogent-sur-Marne.

CONCIERGE DESŒUVREE : 16 j'en ai marre d'avoir ma boîte aux lettres vide, écrivez-moi. Merci. Nadine Longuemare, 12, rue Victor-Hugo, 84 - Orange.

CAPITULENT : ch. couples jeunes prêts à tout plaquer pour se faire du fric en vue installation à la campagne si poss. au bord de mer nous on commence à bosser bientôt. Patrick Lambert, 4, rue Saulnier, 92 - Puteaux.

AVENTURE : J.H. 20 ans incompris ch. filles et garçons de tout âge et tout pays qui voudraient se comprendre. Michel Truflandier dit Jean-Jean, 30, rue de Bordeaux, 33 - Arlac-Mérignac.

SECTAIRE : Paris, ch. fille et garçon subvenant à leurs besoins plus de 21 ans non politisés aimant la vie, les autres, la fête, le soleil. J.P. Dutigny, 6-8, passage Kuszner, Paris 19e.

HIGH : Ch. gus pratiquant haute-montagne pour discussion et pratique, aimant effort physique. Freddy, 30, rue Sedaine, Paris 11e.

ANTHOLOGIE : Si vous êtes poète, envoyez-moi vos poèmes. Jean-Michel Blot, Le Montmorency, 139 - 53 - Laval.

CONFORMISTE : 24 ans, poète, musicien, en a marre de cette vie pourrie, ch. J.F. ou mecs sympas pour se changer les idées. Robert Lang, 17, rue Bertrand, 31 - Toulouse.

BOMBE : Nanas 18 ans ch. contact avec J.F. ou J.H. libertaires en vue vacances explosives. Brigitte Bressin, 20, rue Arago, 21 - Dijon.

INSOMNIAC : Y'en a marre de dormir à Dijon, on veut pas faire de méchants petits vieux, pointez-vous ici on se déridera ensemble. Ecr. ou contactez à partir de 17 h 30, J.P. Bouhelier, 60, rue du Faubourg, Raines, 21 - Dijon.

AUTOCHTONES : Serai une indigène isolée à Châtel-Guyon en août-septembre, ch. ami(e)s en août-septembre et tuyaux sur la région. Martine Adamy, 37, rue de Blory, 57 - Montigny-les-Metz.

GAUCHAR : Au secours, pauvre con, militaire en plus, dépression. Suis anar et gaucho, besoin d'aide et d'amitiés. Ecrivez Guy Polspoel, 180, av. de Wannecouter 1020, Bruxelles, Belgique.

TITANIC : 19 ans poétesse dans ennui mortel ch. correspondants (es) pour ne pas couler Marie Andrée Remaud, rue des Halles, 85 - Palluau.

TRES CLAIR : Mec ch. contacts avec marginaux dans sa région en vue de former réseau underground. Gilles Castendet, 2 bis, rue Tilly, 92 - Colombes. Tél. 781-45-46 à partir de 20 h 30.

COSMOPOLITES : S'il existe des mecs ou des nanas habitant sur l'Hérault soit un pays étranger, aimant le country rock ou folk, politique, **Actuel**, écrire Marc Hector, 2, impasse de Bar, 57 - St-Avold.

Négoces

INFERNAL : Achète pour documention articles, photos, livres, etc. sur les « Hells Angel's ». André Lebègue, 26, rue G.-Lefèbvre, 95-La Frette-sur-Seine.

SOUK : Boutique à Paris déjà créée en disques voudrait se convertir pour diffuser presse, fanzine, poèmes, peintures underground et toutes sortes de fabrications artisanales. Vous qui publiez ou fabriquez, écrire à J.-J. Gaudion, 47, rue de Rome, Paris-8e.

CHOPIN : Ch. piano pas cher. Alain Berthier, 40, rue du Mt-Valérien, 92-St-Cloud.

BESOIN VITAL : Rech. album Fairport convention (sans nom) contenant Chelsea, Morning, Decameron, Time will not turn the wiser... François Faugières, 4, av. du Canal, 77-Chelles.

BIEN EMBALLLEE : Vends guitare Welson 12 cordes (sèche), état neuve, prix 700 F (housse capitonnée comprise). J.-C. Douay, 9, rue de Lille, Paris.

A PLEINS TUBES : Vends ampli Dynacord, 70 W, 2 corps, état neuf, 1 200 F plus jeu de lumière 3 canaux, 1 200 W (grave, médium, aigu) plus 2 spots 100 W, 350 F.

METRO ASSEZ : Cherche vélo du sexe féminin pouvant encore rouler, pas ruineux. Tél. à Sylvie, 073-20-20. Merci.

TABLE RASE : Urgent, cause prend la route juillet vends magnétophone Normende Hifi8001-T4, état neuf, 1 700 F (possib. arrangement). Ecr. Alain Baronnat, 2, rue V. Duruy, 92-Rueil.

QUALITE REQUISE : Achète 45 tours : Lady Jane, satisfaction des Stones, Rock'n roll music des Beatles, Power to the people de Lennon, vehicle des Ides of March, 33 t : Led Zeppelin I et II, Sergent Pepper. Pas trop cher et bon état si poss. Catherine Chaumien, 75, av. Kléber, Paris-16e.

URGENT : Vends « Hot Rats » de Zappa, Abbey Road des Beatles, Otis Redding : The rock of the day, etc. 12 F le disque. Tél. : 636-29-78 Jean-Luc (le soir).

BONNE IDEE : Vends 24 livres politique tous en très bon état. Prix réel 450 F, liste sur demande contre un timbre. Vente au détail. Benoît Saverot, 8, av. abbé-Lemire, 39-Lons-le-Saulnier.

UN EXPERT : Cherche mec connaissant bâtiment capable de construire maison 90 m2, pied plan ; ma femme et moi ferons les manœuvres, démarrage début juin. Roger Lombardot, 90-Suarce.

ARC-EN-CIEL : Rech. gratis posters couleurs de pop pour décorer mansarde. Martine Amard, 103 domaine de Villiers, 91-Draveil.

BRRR : Vends coll. Angoisse, 1,50 F de 150 à 200 livres, tout le lot 1,30 F par livre. Nelly Albaric, 50 bis, bd Gambetta, 95-Sannois.

BELLE BROCHETTE : J'achète pas cher tous journaux pop, underground, rock and folk, Best, Actuel, etc., aussi bouquins de science-fiction, Hara-Kiri, Charlie et Angoisse, épouvante, etc. Albert Paillon, 30, rue Camélinat, 42-Saint-Etienne.

VOISIN BRUYANT : Cherche batterie complète (cymbales et pédales), bonne marque jusqu'à 3 000 F. J.-P. Nicod, village vacances Lamoura, 39-Septmoncel.

DANS LE BAIN : Ch. disques 33 t de Jethro Tull (sauf « This was » et « Aqualung ») ainsi que des posters des Who, Hendrix, Jethro-Tull.

ENRUBANNE : Vends cassettes 10 F Neil Young (Harvest, Buffalo Springfield) (1er album), Dead (1er album), Stones (Stycky Fingers), 13,50 F. Ch. pirate de Neil Young (Live in L.A.). François Boghossian, 98, av. du Gl-Michel-Bizot, Paris-12e.

KANOURI MANGA : Achète galerie (grand modèle) pour estafette toit normal, vite... Denis Garcins, 5, av. du Dr--Brouardel, Paris-7e. Tél. : SUF. 02-53.

QUATRE GARÇONS : Rech. tous documents sur les Beatles (disques pirates, livres, docs). Daniel Planchais, 19, rue du Bourg-Joli, 35-Vitré.

NA : Achéterai : pamphlets de Céline et cahiers de l'I.S. Michel Volland, 10, rue Lalo, Paris-16e.

BAISSE LA TETE : Vends vélo course, 300 F. état neuf, appareil photo Yaschica 124, 500 F. matériel compris. Alan Macon, 2, rue de Lorraine, 93-Livry-Gargan, Tél. : samedi, dimanche, 936-04-64.

QUATRE MURS : Cherche local pour faire musique. Tél. : 224-91-43, Patrice Bourlon,gratuit ou pas cher, Paris ou proche banlieue.

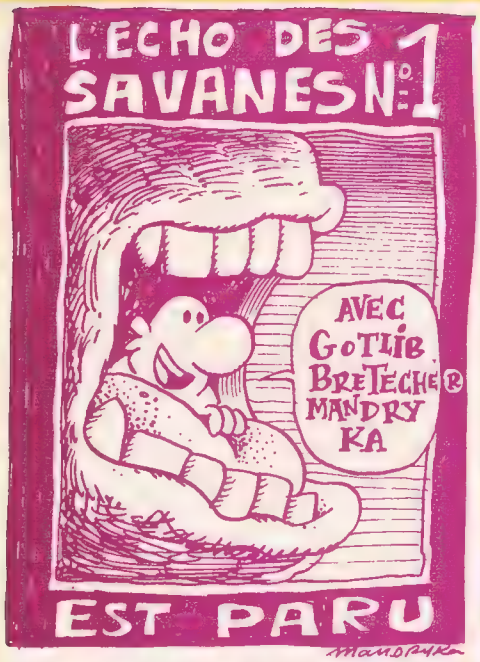
SOLDES : Vends ampli stéréo deux fois 10 W, 250 F (neuf), besoin de pognon pour départ. J.-Louis Faure, 86, rue des Haies, Paris-20e.

BRAVO : Vends rock'n roll 39 à 60, Best numéros 22 à 60. Sylvaine Boulhaut, 21, av. Paul-Vaillant-Couturier, Paris.

PREHISTOIRE : Rech. toutes bandes dessinées anciennes. Achète échange Spirou, Tintin, Pilote, etc. Basil Crichton, 18, rue Gustave-Zédé, Paris-16e.

CINOCHE : Urgent vends vieillles affiches cinéma, 120 x 160, 15 F et affichettes 80 x 60 8 F, prix de gros poss., photos et scénarios 5 F pièce. Ecrire avec timbre pour rens. et choix. Prix spéciaux pour revendeurs. Marie-Evelyne Régnier, « Le Fleuve Lethe », Chemin de la grotte, à Calvin, 86-Poitiers.

MAMAN : Ch. landau et fringues de bébés par chers ou si poss. gratuits. Urgent. Sylvie Olivet. 41, avenue Anatole-France, 93-Pantin.



Dépollutionnez-vous !

Faites du Yoga

mardi et vendredi
de 12 h à 15 h
samedi de 18 h 30 à 20 h
19, rue Nollet (17e) - Métro Clichy

Prix spéciaux pour communautés et groupes.

le Parapluie

La Presse alternative c'est le début d'un monde libre

Pour tout contact :
LE PARAPLUIE
42, rue R.-Boulanger
Paris Xe

Abt : 20 francs - 6 Numéros - avec : 1 disque 30 cm - Poster - ou petite annonce gratuite.

OPEN-MARKET

18, rue du Roule, Paris-1er

Encens - Parfums orientaux - Friperie U.S.A. - Vêtements exotiques - Mosik disks import 35 F - Disks blancs 25 F - Songs books

Vente par correspondance, joindre timbre p. catalogue

BOUDIOU : Pas d'argent, ch. personne pouvant me donner livre de Sartre « L'Etre et le néant ». Merci beaucoup, une occitane, Nicole Abgrall, 2, rue des Fauvettes, 94-L'Hay-les-Roses.

PIKEKOU : Achète machine à coudre point zigzag et métier à tisser, 783-20-36, Daniel Goepfert.

BIEN FAIT : J'ai écrit un recueil de poèmes et d'anti-poème et je dois assumer la vente d'une partie de l'édition. Si intéressés, 10 F. Pierre Léger, 8, rue Jacques-Cellerier, 21-Dijon.

CHIFFONS : Je donne, vends, échange, vêtements « freaking out » de toutes sortes, passez avec vos chiffons. Elodie Schecroun, 707-84-87.

MECANOS : Aurions besoin pour comm. « rurb » parfois itinérante d'un bus Kombi Ford Transit VW (ou Land Rover) de préf. Diesel pour août et septembre. Pas de blagues on s'y connaît. Passez ou écrivez Pascal Rosolen, 49, bd Battala, 13-Marseille-13e.

BEAURK : Vends 33 t « Rare Bird », « Ekseption n° 3 », Magma. Total issue très bon état, prix intéressant. Gérard Moisan, 3, rue de Normandie, 22-Saint-Brieuc.

TRICOTS DE PEAU : Afin de partir vends T. shirts pop que je fabrique moi-même, 25 F tout compris, préciser couleur (bleu, rose, mauve, rouge, jaune, vert) et taille. Joyce Farouault, 3, rue de Verdun(53-Evron.

BRIC-A-BRAC : Vends guitare Framus 6 cordes plus housse bon état plus bouquins, Rock'n Folk et Best plus six disque 33 tours. Tél. : FON. 50-24, Luigi.

GROUPI : Ch. tous disques des Beatles et en particulier Sgt Peppers. Acquéreur à 15 F simple, 30 F double. Jean-Luc Pelissou, rue Brossolette, 34-Béziers.

« Z » : Vends orgue « Zed », 3 octaves, état neuf, ampli incorporé, 1 sortie. 500 F. Prix à débattre. Tél. : 950-91-72 après 18 heures. Demander Antoine.

BLUES : Amateurs de jazz « New Orleans » ch. trombonne et contrebasse à corde. Norbert Congrega, 108, av. Pierre-Brossolette, 94-Le Perreux.

VARIABLE : Vends guitare occas., très bon état, guitare solo sous marque Hofner, 3 micros, avec Jack, guitare extra-plate, prix variant entre 450 et 500 F. Raymont Viguès, « Les Lycéens », Neufmoutier, 77 610 Fontenay Tresigny.

CORSAIRES : On enregistre disque bande pirates sur bande K 7 mono, stéréo sur chaîne hi-fi contre enveloppe timbrée. Dites-nous vos 33 t préférés. Gérard Chesneau, 3, rue Maurice-Bertrand, 95-Sannois.

LIMIER : Ch. disques pop très bon état à prix réduit. Tél. : 525-25-25 (Alain).

QUOI : Echange n'importe quoi contre n'importe quoi. Daniel Biga, La Nemaida, chemin de l'Abarie, 06-Saint-André.

LISTE : Vends 33 t, demandez liste, 12 F pièces, 45 t, 3 F. Patrick Cierco, 33, rue de Pessac, 33-Bordeaux.

ENCORE : Vends disques 33 t 15 F t.t.c. ; demander liste Gilles Ruopoli, 6, rue SchKeitzer-III, 33-Bordeaux.

TORDU : Ach. toute urgence piano droit pas trop cher et bon état. Laurent Guinchat, 18, rue de Dantzig, Paris-15e. 250-90-87.

BLASE : Bazarde amp. Collyns 130 W rev., vib. Trem Mini Light incorporé 2 corps. 2.000 F. Arnaud Chambaz, 5, rue de Crimée, Paris-19e.

GRATTE : Tape tout ce que vous voulez à la machine, vends bonne gratte classique, 250 F (poss. vente à Paris en juillet) et disques divers. Ecrire Jean-Marie Laumonier, 20, rue de la République, 24-Sarlat.

CITRON : Bazarde pièces 2 CV citron, urgent (moteur entre autres), bon état. Pièces en ce moment à Nantes. Ecrire à Philippe Lang, C.I., F.P., 82, allée M. Sarrault, 31-Toulouse.

DONNE : Vends Hiatt plus deux baffles, matériel neuf. 4 000 F. Donne cours guitare. Didier Drussant, 12, rue de Petit-Pont, 78-Maurepas.

FROMAGE : Rech. trois premiers disques de Neil Young ainsi qu'Electric Ladyland et anciens Airplane rapé, bon prix. Richard Gonzales, 15, rue du Nouvel, 81-Mazamet.

REMORD : Vends à regret (snif) un ampli scientélec 2 fois 50 W, efficaces, neuf (2 mois), garantie deux ans, pas moins de 1 500 F. Ecrivez-moi ou tél. : Piscine Pontoise, Serge Blaise, 033-82-45.

LA DECHE : Vends électrophone stéréo deux fois 5 W, changeurs tous disques, neuf, encore sous garantie, 600 F. Disques pop et bouquins politiques, poésie, surréalisme, liste contre timbre. Bernard Froidefond, 24-Lachapelle-Aubareil.

BROCANTE : A vos greniers, ch. vieux matériel photo (chambres photos, appareil, agrandisseurs, etc.), gratis si poss. ou pas cher. Aimerais avoir des nouvelles de Lionel. Bernard Lévy, 16, allée Bellevue, 78-Le Pecq.

FORMID : L'Institut européen de mystification artistique vient d'éditer une superbe repr. d'un dessin de François Charles Gervex au profit de la ligue Confusionniste : dim. 40 x 69, 6,50 F franco. Marc Deudon, Le Bailly 134 B, 80-Amiens.

DOUZE : Toi qui as une 12 cordes à vendre, pas trop rapiécée, et qui sonne à peu près comme celle de N. Young viens donc faire un tour à la « Hog Farm » de Montreuil. Alain Dutaut, 5 bis, rue Baudin, 93-Montreuil.

KON-TACT : Cause prends la route, vends ampli Kontact 2 fois 12 W plus platine Dual 1210 plus 2 enceintes : 800 F ; casque stéréo 100 F, le tout en parfait état. Alain Baronnat, 2, rue Victor-Duruy, 92-Rueil-Malmaison.

OBJECTIF : Vends « Osami-Pentax » Spotmatic noir, tout neuf, avec objectif 50 mm et télé 500 mm plus petit matériel photo, prix très intéressant, guitare Eko 12 cordes, neuve, 350 F à débattre. Didier Champel, II bis, villa Domas, 92-Antony. Tél. : 237-22-42.

OLA : Coleciono monedas numismatica cambiaria con todos en genera escriban a Mulas Apartado 311 Salamanca Espana.

VIBRATO : Vends ampli guitare FBT 30 W, état neuf avec 4 entrées sur 2 canaux, vibrato, prix 700 F. Tél. : PAS. 07-62. Demander Gilles.

DISQUAIRE : Vends plein de disques (Mayall, Who, Zeppellin) ou échange. Ecrire Philippe Limouse, 5, bd de la Mairie Aunillon, par 81-Mazamet.

ZAPPITA : Vital, dingue de Zappa, ch. tous ses disques de Freak out à Uncle Meat, si possible édition originale plus posters, articles, song-books, partitions, etc. Je n'ai pas beaucoup de ronds, faites-moi de petits prix et magnez-vous. Thierry Joubaud, 20 bis, av. Alfred-de-Musset, 78-Montesson.

MEGOT : Vends Fender Stratocaster neuve, 2 500 F et Marshall 50 W neuve, 3 500 F. Poss. arrangements. Jan-Lou Bigot, 7, rue de Kerouanen Trez Hir par Plougonvelin (29-N).

CONTINUE : Echange guitare électrique Egmond 2 micros plus électr. à piles contre électrophone bon état. André Bonnaffé-Poisonnet, 33-Fronsac.

CLIENT : Achète pas trop cher pirates d'Hendrix, Larry Coryell, Tony Williams Lifetime I, II, rech. bandes dessinées Pecos Bill, Rock'n Folk, 10 à 51. Christian Gunibert, 4, allée des Tilleuls, 16-Cognac.

FLUTE : Ch. 33 tours « Fripp plus les frangins Giles » sorti en 1968 environ et flûte traversière bon état pour 400 F environ et si poss.moins, cherche en premier, recherche en second (nuance dit-il). Fabrice Milleville, 10, rue du Ponceau, 53-Laval.

PRIX : Vends appareil Yashica 124 mat 6 x 6, reflex, cellule photo électr. plus téléphoto, 700 F, aussi un agrandisseur durst 609, objectif 500 mm, poss. format 6 x 6 et 24 x 36. Jacob Le Levreur, 19, rue des Fossés-St-Jacques, Paris-5e. Tél. : 633-76-74.

MAZO : Cause départ Maroc, vends chaîne hi-fi (deux fois 15 W) valeur neuve 2.300 F, sacrifiée 1.150 F (moins d'un an). Pascal Nicot, 187, rue de Courcelles, Paris-17e.

BEN VOYONS : Ch. local à louer, minimum 25 m2 dans Paris, pour implantation, collectif science-fiction, et par même occasion amateurs bienvenus. Christian Clamagirand, 2, chemin des 22-arpents, 93-Gagny.

TROC : Echangerais guitare sèche contre guitare électrique, bon état, achéterais disque Alice Cooper MC 5, Zappa (We are only in it for the money), 13 F. Eric Clemençon, 99, rue Fd-Buisson, 91-Draveil.

LABO : Fanas photo ch. local n'importe où pour monter labo. Marc Sanchez, 150 bd de la Villette, Paris-19e.

QUADRIPEDE : Ch. tandem même foutu pour me barrer en Espagne. Williams Durieux, 5, rue Massenet, 91-Massy.

STAGES D'ARTISANAT : une semaine chaque : Batik, création bijoux, émaux sur cuivre, Folk song, photo, juillet, août, septembre, prix 300 F (hébergement, bouffe, matériel). Moulin du Méen de la Fontaine des Eaux, 22-Dinon. Tél. : 39-10-83.

EXCEPTIONNEL : Vends ampli module composant prof. plus enceinte plus chambre de compression plus divers accessoires hi-fi et sono, très bas prix. Tél. : 203-29-94.

DISTORDU : Vends guitare semi-acoustique, 2 micro, vibrato, Elyte, boîte de distorsion neuve, 150 F ou éch. contre guitare basse. Lionel Delorme, 11, rue Lieutenant-Bruneau-Coullons, 45-Gien.

Avis

MEGALO. Couple d'animateurs ch. à louer (grand et pas cher si possible) dans village abandonné pour créer centre artistique (stages recherche corporelle et théâtrale, graphisme, expression musicale et picturale). Fonderait un centre national d'info. sur le théâtre. Projet sérieux, n'excluons pas vie communautaire. Manuel et Joxanne Degalan, 4, rue Valenti-Hay, Paris 15e. Tél. 306 94 84.

PETS ET ROTS. Communauté musicalo-mystico-éthylico picarde en formation, ch. adresses intéressantes de négociants de vin (en gros). Sommes aussi acquéreurs de tous instruments à percussion. Gérard Boissady. 02 Septvaux.

TRUIE ! Jeune femme fauchée préparant thèse sur sujet préféré, M. Royer, ch. films, livres ou revues si poss. gratuitement. Jeannine Drut Poste Restante Draveil 91.
LE CRAC (Comité de Résistance à l'Armée Capitaliste) est né à Villefranche. Prenez contact, 362, rue du Collège, 69 - Villefranche.
GROSPIRON. Ch. gars sympa possédant camionnette pour déménagement (3 malles) de Nancy à Rochesson (Vosges), vers la fin juin. Mary-Paule et Evelyne Grosjean, 34, rue Jeanne-d'Arc, Appt 16 (3e étage), 54 - Nancy.
ESPERE ! Ch. documents, coupures journaux, critiques livres, disco et biographies (gratuitement) sur les Beatles, Pink Floyd, ELP, Procol Marum, Doors, Buffalo Springfield, Neil Young et Who. en vue d'écrire essais. Gérard Lhomme, 7, rue Ernest-Delbet, La Ferté-Gaucher - 77.
SANS MOLLESSE. Mecs bien placés peuvent conseiller puis aider militaires par erreur ou malgré eux. R. Thomann, Poste Restante Recette Principale, Bordeaux - 33.
YOUPI. Nous sommes 4 d'une ancienne fanfare (clarinette, grosse caisse, tuba, caisse-claire). Cherchons fanfare pour jouer ensemble cet été. Yves Waldteufel, 93, rue du Pont, 89 - Auxerre.
VAZIDON. Génies du cinéma, du théâtre, de la musique, de la plume, vous n'arrivez pas à être récupérés ? Envoyez-moi vos références, je peux énormément pour vous. Frédéric Boyer, 4, rue Neuve-Popincourt, Paris 11e.
SOS. Par suite ennuis, club « Science-Fiction » demande aux intéressés de retéléphoner au 589-79-21 dans la soirée.
AROUAMENA. En vue réunion colloque international je cherche des témoignages sur Massacre ou sauvetage de l'environnement. Faites Fissa ! Olry Collet, 116, rue de Rennes, Paris 6e.
RUSTINES. Grand pacifiste en difficulté, usé par la vie, les épreuves, économiquement faible. Pacifistes aidez-le en lui envoyant vêtements, vivres, objets divers à Gabriel Alix Réal, 71 - Huilly par Cuisery.
KAMIKAZE. 17 ans. Voudrais être psychologue dans « maison de redressement ». Tous renseignements sur formation et témoignage sur vie et éducation seront les bienvenus. Laurence Berthe, 195, bd Voltaire, Paris 11e.
A L'AIDE. Bruxelles, petite communauté, cinéaste, peintre. Activité principale ; atelier pour enfants. Demande des filles en renfort. Ecrire à Nadja Carlton, 78, rue des Carmélites, 1180 Bruxelles.
BIENS URBAINS : Rech. toutes personnes susceptibles de participer à une foire animation dans un quartier de Rennes (musique, théâtre, bonne volonté, idées sur l'urbanisme...). Christian et Brigitte Le Peutrec, 44, rue d'Antrain, 35 - Rennes.
CORDEE : Hte montagne grimpeur belge ch. G. ou F. pour escalader pendant 15 jours le massif du Mont-Blanc (juillet-août). Serge Delboeuf, 38, av. de Berchem Ste Agathe 1080, Bruxelles. Tél. 02 74 33.
BRAVO : Possédons local pour petit théâtre, musique, rencontres. Ch. filles et mecs intéressés par sérigraphie, photo, cinéma (super 8, 16 mm), cinéma d'animation, tissage (à démarrer) et pour petite fête (théâtre, musique, film, vente produits artisanaux) cet été. Poss. héberger type ou fille de passage (axe Lyon-Genève). Vendons très vieux métier à tisser jacquart. Maison des Activités Culturelles, 01-Pérouge (35 km de Lyon).
TABOU : Le théâtre Totem ch. JF ou JG pour approfondir rech. théâtrales en vue création troupe communautaire (mime, musique, expression corp.), dynamique de groupe. Urgent écrire ou passer Théâtre du Totem, chez M. Moreau, 27, rue du Fond-Louvet, 92 - Rueil. Tél. 967-81-82.
ENGAGE gratuit artistes tous genres pour spectacles sauvages du 15-7 au 8-8-72. Logement et nourr. assurés. « Les Gueux » MJC, 1, Grand-Place 7950 Chivres Hainaut, Belgique.
BONNE CHANCE : Ch. mecs sérieux de ma région (si poss. majeurs) désireux d'organiser des galas de rock music. Catherine Joel Magor, 56 - Guiscriff.
TRETEAUX : Art dramatique improvisation, travail corporel poss. monter spectacles. Tél. 737-23-17.
PROF POP : Jeune enseignant serais intéressé par enseignement marginal et ch. à explorer les poss. Rennes ou région proche. Après l'été. Gens intéressé m'écrire. J.J. Kerveillant Coat-dero 29 S Combrit.
ARTIFICIER : Ch. tuyaux trucs recettes documents sur l'art et la technique de la bombe et tout ce que fait boum. Luc Laporte, 5 bis, sq. de Versailles, 78 - Marly-e-Roi.
ENQUETE : Jeunes de 16 à 25 ans de France et de Belgique, que pensez-vous du conflit des générations, de la drogue, de la pollution, de l'homosexualité. Envoyer avis et points de vue à Enquêtes et Reportage, 20, rue Borneau 6329 - Pont-à-Celles (Belgique).
APOSTOLAT : Urgent, ch. renseignements, idées convaincantes, textes intéressants si poss. ex. du Torchon Brûle pour convertir garçons au MLF. Linda Wood, 38, rue du Dr-Blanche, Paris 16e.
OM : Aimerais correspondre ou rencontrer pers. d'esprit ouvert sur les moyens de changer et de libérer les structures caractérielles de l'homme et pers. portées sur la sanctification afin de mieux comprendre et connaître le sanskrit. J.M. Sivieri, Groupe scolaire, rue Colonel-Feracci, 20 - Corté.
DEBOUCHE-TOI : Ch. créateurs graphiques (peintre, dessin, B.D., fresque) actuellement sans perspectives de débouchés, si vous avez des idées là-dessus et si vous croyez q.q. chose poss., écrire ou tél. Michel Dumoulin, 87, av. Wagram, Paris 17e. CAR. 69-19, entre 18 h et 8 h 30.
SIMPLET : Rech. scénario bande dessinée en vue travail commun. Mariole s'abstenir Jacques Laffez, 19, rue Marcel-Bouderiez, 59 - Annapes.
EPATANT : J'aide à retaper une maison dans le Midi. Si une fille sympa se trouvant dans la région d'Aix-en-Provence veut partager cette vie-là avec moi qu'ele m'écrive ou vienne me voir et la vie sera belle. Denis Cantreuil, 26, rue de Puyloubier, 13 - Rousset.
LE DROIT A LA PARESSE : Librairie fondée aménagée et gérée par un collectif stakanoviste est ouverte au 92, rue Oberkampf, Paris 11e.. Sera-t-elle la base rouge d'un comité de quartier ? (10-11e). Venez nous rendre visite.
DANS L'VENT : Exprimez-vous librement, de façon originale. par poésie, photographie, etc... Ecr. Didier Bisiaux, 21, rue Louis-Jouvet, 08- Rethel.
REELLEMENT : Je veux apprendre le tissage. Qui peut m'aider ? Je ne peux quitter Paris actuellement mais ce sera possible pendant les vacances. Gilles Vanhove c/o Pickeroën, 27 bis, rue du Chemin-Vert, 91 - Quincy-Senard.
ÇA DEVRAIT ETRE LE PIED : Du 25 au 31 mai tous les soirs — gratuit — au 40, rue Thumesnil à Lile. Expopress - Expo rech. d'ambiance (musique, photo, B.D., dessins, poèmes, sculpture) on tente de créer une atmosphère reposante.
GRAPHISMES : Boutiques IN', Head Shops, tout commerce tenu par des freaks, organisateurs de spectacles (théâtre, musique), etc... Besoin d'une décoration ? d'une affiche ? d'un label ? Tous styles : psychédélique, op'art, pop'art, objet 1900, etc... Graphiste-étalagiste free-lance. 887-48-27 après 19 h 30.

Messages

J'OBJECTE : Epris de liberté et de justice, incarcéré avec frère et ami : J.-M. Fayard, car nous sommes contre l'armée et la guerre. Besoin de lettres de soutien pour jugement. J.-C. Janin, 12, rue Bourgmaye, Cibourg.
MORILLONS : Ch. copains entendus jouant de la gratte, autour d'un feu, en bas de la prairie, dimanche soir, plateau de Larzac ainsi que mecs pour apprendre harmonica, pipeau et réparer moto. Dominique Helle, 5, allée Lavoisier, 92-Villeneuve-la-Garenne.
TRES LAID : Malik reviens au Mans. Tu partiras en juillet. C'est promis. Ce n'est pas un piège. Si tu es à Paris va voir Catherine, 5, rue du Breuil, 78-Mantes-la-Ville.
TRIGANO : Ch. garçon qui a prêté sa tente un soir à 3 mecs et une nana pendant les vacances de Pâques. Il habite à Anglet, entre Bayonne et Biarritz. Roger Mérian, 30, rue F.-Buisson, 44-Saint-Nazaire.
PAS DE TETE : Ch. François Saint-Jean, rue Preschez, région parisienne. Philippe Agussol, 18, rue d'Angleterre, 34-Montpellier.
TRELAZE : Tu signes une lettre M.T. à partir de laquelle tu dois aller plus loin. Permets-moi de te joindre. Love. Bruna Maillard, 44, rue de Montmorency (3e).
ON S'APPELLE : Le guitariste d'Absinthe ch. communauté de Patrick Boudier, Willy, Patrice, Jean-Luc. Tél. : 52-37-96, Bordeaux.
BAMBINETTE : Sylvie Rouprich, écris-moi vite! Daniel G., cité la Fenouillère, bât. 1, ch. 7, 13-Fos-sur-Mer.
PIGEONS VOYAGEURS : Ch. Mao rencontré dans le train Paris-Amsterdam à Pâques 1972. Ariane Schneider, 32, rue de Turenne, Paris-3e.
BIDASSE EN FOLIE : Effectue mon service militaire à Toulon : ch. la jeune fille infirmière de 17, marseillaise, habitant depuis 6 ans Nanterre, avec qui j'ai fait le trajet Paris-Marseille le mardi 4 avril ; tu allais au mariage d'un copain. Martine écris-moi ! Antoine Coesens, 37, rue de l'Hôpital-militaire, 59-Lille.
HYPOTHESE : Dominique habitant Mulhouse et allant dans une école à Strasbourg, écris-moi vite. Jean-Pierre Vriz, 192, rue Diderot, 94-Champigny.
ECRIS-LUI : le plus de renseignements possibles sur le village communautaire de Lanza del Vasto. Jean Rollin, av. Apollinaire 54970, Stavelot, Belgique.
S.V.P. : Marie-Laure Cohen donne de tes nouvelles. Tél. en P.C.V. à tes parents, ce serait sympa, ils sont inquiets.
UNE FILLE ? Albert qui demandait l'adresse du F.H.A.R. dans le n° 15 ou 16, écris-moi, j'ai un message pour toi. Important. Alain Fleig, 8, rue Linné, Paris-5e.
POW-POW : Roland, dit l'« Indien » je t'attendais au Mans mais tu n'es pas venu. N'écris surtout pas mais viens, viens je t'attends.
NECROPHAGES : Les deux nanas qui avaient vu « Apocalypse » à Villeneuve-d'Olmes (Pyrénées) aimeraient savoir si il y a des survivants. Dominique Dacassagne, 7, rue Henriette, 92-Clamart.
LA COTTE : Toi qui parlais « dissert » avec copain barbu école Archi le 25 avril, premier rang, tél. Elisa : MON. 08-15.
MATRONE : Connaîtriez-vous Daniel Bouaziz rencontré en août 1970 à Binic. Qu'il se mette en rapport avec moi. Suis inquiète. Chantal Massé, 20, rue Jean-Bart, 22-Saint-Brieuc.
OUIS : Michel de Nanterre aimerait avoir des nouvelles de Jean-Paul, Puma Joyce, etc. Ecrivez-moi les copains. Michel Wroublewsky, 30, av. Henri-Bergson, 92-Garches.
GRAETCHBLUK : Henri Breton de Toulouse vu au Sog Theater Sarrebruck, juillet 1971, donne de tes nouvelles. Jean-Paul Trout, 9, impasse des Mûres, 57-Forbach.
ABONNE : On rech. Irène Obram à Lyon ou ailleurs. La prévenir s.v.p. Ecrire rapidos famille Noorbergen, 5, rue Pierre-Loti, 21-Dijon.

Mosik

NARCISSES : Voudrions posters de nous avec peu de fric. Ch. organiste style Floyd. Tél. : 990-30-21. Joël Delpit, 17, av. Joliot-Curie, 95-Sarcelles.
JOUVENCE : Auteur-compositeur-interprète ch. groupe pop, jazz, ou musiciens séparés, ou pianiste pour café-théâtre, de suite. Sérieux s'abstenir. Claude Dague, 21, rue de Vouillé, Paris-15e.
DEMUNI : Batteur, 18 a., ch. amateur blues ou folk (Byrds, Mayall) possédant batterie, obligé de vendre la mienne. Déjà 2 ans de môsik. Jean-Marc Illouz, 179, rue Diderot, 94-Champigny-sur-Marne.
ABSINTHE : Vends Manhattan, 3 corps, 100 W, rouge, 3 500 F, guitare Feudér Telecaster neuve, 1 000 F, avec étui. Gibson Melody Maker, très bon état, 1 000 F.
FHAR : Ch. accordéoniste (bénévole) pour nous aider à faire danser le peuple dans la rue (avec nous). A.G. tous les jeudis 20 h 30 aux Beaux-Arts. B.P. 3205, Paris-5e.
GRANDS ENSEMBLES : Bassiste. guitariste, chanteur et percussioniste en apprentissage ch. pianiste, organiste, chanteur, compositeur pour travail très sérieux. Frédérik Holinski, 12, av. Gal-Leclerc, Paris-14e.
SOLO : Batteur jazz pop ayant notions de guitare .ch groupe. Didier Huy, 4, rue de Neptune, app. 21, 94-Maison-Alfort.
CONTINUE : Groupe rock désirant évoluer (2 batteurs, 2 solistes rythmique, bassiste), ch. chanteur avec matériel possible (MC5, WHO). Christian Chalimont, 3, rue de la Marue, 52-Chaumont.
L'ŒUF : Groupe dijonnais pour faire face à ses dettes et vivre un tant soit peu ch. contacts ou contrats pour tous pays, toutes durées, libre de suite. Patrik Maguelonne, 25 ter, rue Chaudronnerie, 21-Dijon.
RATAPLA : Jeune zonard, ch. batterie. Pas le rond. Urgent. Jean-Louis Reymondier, résidence Le Hainaut, rue de Binche, 76-Maromme.
BALADINS : Spectacle marrant « Chansons pour rire », festivals, M.J.C., cabarets, toutes régions. Karine danse, Christian chante. Christian Stalla, B.P. 68 (comme mai), Paris-5e.
CLAIRE FONTAINE : Ch. demoiselle ayant une voix claire, pouvant chanter avec moi et ma guitare. Jacques Meunier, 23, rue Cdt-Valentin, 25-Pontarlier.
BAKUS : Ch. troisième larron avec quelque chose dans le ventre et qui peut techniquement l'exprimer (piano, orga.) pour se joindre à un rythmique. Hypocrite ou léger de toute sorte s'abstenir. Jean-Luc Infante, 4, place de la Paix, 69-Villeurbanne.
AS DE LA BAGUETTE : batteur avec double-premier et autres percussions ch. groupe qui a déjà fait ses preuves. Possède un jeu personnel et fourni. Jean-Louis Verschuren, CEG, rue Poulain, 80-Chaulnes.
CONTINUE : Ch. groupe amateur pour m'accompagner. Ai composé et chante 12 chansons sur événements actuels, la paix, l'anarchie. Monte travailler à Paris en juin pour enregistrer. Jean-Michel Dirona, Le Pont, 35-Levivier-sur-Mer.
BOUM : Ch. percussionniste (17-18), débutant ou au-delà, avec ou sans matériel, pour duo de percussions. Gérard, 55, rue Jane-Joye, 93-Drancy.
ON A RIEN : Guitariste rock-jazz ch. bassiste, batteur, organiste avec matériel (salle de répétitions si possible) pour groupe bon esprit. Professionnel s'abstenir. Claude Blanckaert, 60, rue du Docteur-Pouillot, 77-Melun.

Petites infos

● Nous recevons toujours des lettres de communautés nous suppliant de dissuader les freaks désœuvrés de venir s'installer chez eux à l'improviste. Les beaux jours, loin d'aplanir leurs difficultés, transforment les communautés en auberges. Un peu de compréhension,

● A Nancy, le 15 janvier dernier, deux cent cinquante détenus de la prison Charles III chassent leurs gardiens et crient sur les toits qu'ils veulent « une justice plus équitable ». Six seulement sont inculpés, tous ouvriers, emprisonnés pour vol. Envoyez tout soutien financier et toute correspondance à Mlle Leblanc, B.P. 3106, Nancy, Porte St-Nicolas. C.C.P. Alain Gouhier 1977 80 D Nancy. Le Groupe d'Information sur les Prisons régional a besoin d'argent pour sortir le livre noir des événements de Charles III et soutenir les inculpés.

● Daniel Dislair, 40, rue Ledru-Rollin, 62-Méricourt, vient d'être incarcéré à la prison prévôtale de Landau pour insoumission. Le 8 mai, six objecteurs sont jugés à Nantes pour avoir distribué un tract dans l'enceinte de la Foire-Exposition. L'adresse du CSOC de Nantes : 57, rue des Hauts Pavés ; celui de Bordeaux, 9, rue Debussy, 33-Talence ou le vendredi soir, 7, rue du Muguet, 33-Bordeaux.

● A l'appel du Comité de soutien aux objecteurs de Paris (168, bd A. France, 93-Saint-Denis), une centaine de personnes ont manifesté le 16 avril sur l'esplanade du Palais de Chaillot, et cinq personnes ont procédé à l'autodafé public de leurs livrets militaires et de leurs fascicules de mobilisation. On refuse toujours le statut d'objecteur pour motifs politiques.

● Le lundi 24 avril, le directeur du CET de Beauvais met à la porte trois élèves parce qu'ils avaient les cheveux longs. A un mois de leur CAP on les prive de cours. Le 2 mai, un tract est distribué qui relate les faits. A 8 h 30, les huit cents élèves de l'établissement font la grève des cours. Discussions. Le directeur cède : le port des cheveux longs est autorisé.

● Si vous avez du goût pour la pratique de groupe sans tomber dans le fétichisme du collectif, vous pouvez participer à l'élaboration d'un groupe de recherche pour une pratique urbaine en écrivant à Bernadette Bihr, B.P. n° 32 R/I Strasbourg. Vous pouvez lui envoyer suggestions et projets.

● Que faire d'un espace vert : un lieu de rencontre ouvert, ou un club de golf fermé ? Pourquoi des bureaux de paysagistes flanquent-ils un jardin public à quelques mètres de la piste de décollage d'un terrain d'aviation ? En Amérique, l'aménagement se fait parfois par les habitants eux-mêmes. Ce genre de truc s'appelle « l'advocacy planing ». Si cela vous intéresse, contactez le groupe PI. Daniel Laroche, 6 bis, rue Hardy, 78-Versailles.

● En France, le Tribunal administratif de Versailles vient d'annuler pour excès de pouvoir un arrêté du député-maire de Chelles interdisant « Opéra-tion » de Gérard Gélas, par le Théâtre du Chêne noir. En effet, la loi du 5 avril 1884 limite les pouvoirs du maire au maintien de l'ordre public : il ne peut interdire un spectacle que s'il est susceptible d'entraîner des troubles sérieux, mais il doit concilier l'exercice de ses pouvoirs avec le respect des libertés publiques, sans pouvoir exercer de censure préalable des œuvres présentées. Pour une fois, reculade de la censure.

Mosik

SOUS VOLTE : Groupe hard-rock amateur, ch. bassiste (si possible chanteur) possédant matériel 50 W ou plus. Contacter tous les soirs. Patrick Clemence, 7, chemin de Valavran, 01-Ferney-Voltaire.
LA : Chanteur ch. groupe (aime Stooges, Alice Cooper, Velvet, Who, Stones, Doors, Soft Machine). David Rochline. ODE. 61-50.
ARRETEZ : Pour les cours de guitare gratuit, c'est complet. Plus la peine d'écrire. Patrice Favaro, 6, rue Mizon, Paris-15e.
MEDIOCRE : Guitariste pas terrible avec matériel, ch. 2 solistes, batteur, bassiste moyens, pour faire en professionnel quelque chose de bon. Musique à créer. Artistes, gagnez 50 balles en vous abstenant. Henri Sanetra, 2-C, rue de Champagne, 57-Florange.
PLIC ET PLOC : Guitariste ch. autre et bassiste plus matériel et local dans région de Lyon pour pop, free. Georges Bonnet, 14, rue Richelieu, 69-Villeurbanne.
DRUONS : Coopérative d'édition (poésie seulement) à circuit de distribution parallèle ch. manuscrits tous genres. Académiciens s'abstenir. René Guinon, 11, rue Lecuirot, Paris-14e.
ILESOLE : Ch. musiciens amateurs plus instruments, troupes théâtrales amateurs pour animer l'île d'Oléron. Tout le monde doit m'écrire. Georges Labbé, cours Peyrahale, 65-Lourdes.
DES VOIX : Guitariste-chanteur ch G., F., région Clermont pour groupe vocal actif. Jean-Claude Sanson, 63-La Sauvetat.
C.R.S. : Ch. quelque chose pour taper dessus (bongo, tabla, darbouka...) pas trop pourri. Jean-Louis Reviron, 58, rue Jean-Jaurès, 42-Firminy.
SPIRITUELS : Guitaristes pop-jazz avec matériel ch. musiciens pour groupe bon esprit, professionnels s'abstenir. Vends 30 33 cm blues anglais et noir, 10 F pièce, bon état. Claude Blankaert, 60, rue Docteur-Pouillot, 77-Melun.
JOCRISSE : Rech. soliste avec matériel si poss. sono pour former groupe pop blues dans comm. Didier Turpin, 18, rue du Panorama, 53-Laval.
A L'ECOLE : Guitar. et batteur ch. bassiste et organiste-pianiste (si poss. chanteurs) et surtout poss. matériel. Débutant s'abstenir. Grouillez-vous de répondre. Patrick Clémence, 7, chemin de Valavran, 01-Ferney-Voltaire.
C'EST TOUT : Région Annecy-Genève, batteur avec matériel ch. pianiste, organiste, bassiste, guitariste en vue faire jazz style Fab Waller et blues style Menphis Slim. J'ai un local pour répét. Christian Bourg, rue de Silence, 74-La Roche-sur-Foron.
TIROIR : Batteur début. et débile ch. grosse-caisse et charleston ou moyen réparer grosse-caisse Gary. Prix bas. Jean-René Bourlet, 5, square Perronet, 92-Neuilly. Tél. : MAI. 35-03.
WHA-WHA : Groupe « Salty Dog », blues acoustique, ch. contacts en vue tournée sud de la Loire, juillet-août 1972.
S.O.S. : Groupe de hard-rock ANA II ch. batteur de toute urgence dans le Val-de-Marne. Dominique Fabas, 38 B, av. François-Adam, 94. BUF. 81-21 après 20 heures.
COTELETTE : Orchestre ch. organiste style west coast. Allman Bros Arnaud, MOL. 23-06, après 20 heures.
CROISSANT DE LUNE : Kasilune pistache ch. soprano sax d'occase, aimerions également rencontrer musiciens région (60, 04, 39). Jean-Paul Bossard. 1. bd Hennecart. 44-La Baule.

Très laid : 2 fausses petites annonces le mois dernier, aux noms de Mme Pauline Reuillet et Jean-François Déjit, à qui ça a valu bcp d'ennuis...

BARQUETTE : Batteur (percussioniste), chanteur, ch. pianiste ou guitariste compositeur pour travailler sérieusement, éventuellement groupe, maquettes assurées. Tél. : Frédéric, SEG. 37-58.
RADIN : Ch. à connaître paroles des Doors sans avoir à acheter les song books trop chers. Ai des disques 33 t et 45 t à vendre. Liste sur demande. Jean-Michel Quéré, 62, rue de Meaux, 93-Bondy.
POSTE RESTANTE : Joue guitare et ai matériel honnête. Ch. groupe blues rock cool... de plus vends urgent 3 projos 500 W et plus 800 F. Ch. aussi une chiote qui roule pour moins de 20 sacs. Jean-Claude Torre, Poste restante, bureau Paris 110-75-272, Paris Cédex 06.
AVOIR LE LA : Etudiants au Conservatoire de musique ch. filles ayant le même genre d'occupation pour passer vaccances à partir de juillet en Auvergne dans une maison isolée et agréable. Alain Delpy, 20, av. Jean-Falconnier, 78-Clayes-sous-Bois.
FRAICHE : Les mecs et les nanas qui ont des docs sur les Cream (photos, articles, posters, disques foutus) peuvent me les larguer. Cream c'est mon oxygène. Adresses de creamiens pour la route ? Manuel Decker, 49-Saumur.
ORGANISATEUR : De retour en Europe après trois ans de voyages à l'étranger, où il a conçu l'organigramme, et monté (en équipe) expérience autonome de développement communautaire en Afrique, mis sur pied le premier Festival de rock d'Addis Abeba, organisateur professionnel, disponible pour monter concerts, festivals de musique, d'artisanat, manager tournées, etc., pendant été 1972. Ph. Boitel. Contact : 887-48-27 après 19 h 30. Fossiles de la Dinosaur Kultur s'abstenir.

FREAKS AU TRAVAIL

● **Les coursiers, chauffeurs-livreurs, manutentionnaires et employés à tout faire sont fatigués de perdre leur énergie à faire connement un travail con. Ils viennent de publier une brochure, « Freaks au travail », environ 30 pages, 2 F. Petites recettes et combines, guide des boulots peinards, liaison entre les freaks qui partent et ceux qui cherchent un job, remplacements, adresses, etc. On trouvera ce bouquin fin mai à la** librairie de la Commune, **28, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris-5e ou à la librairie Jar**gon libre, **6, rue de la Reine Blanche, Paris-13e. Ils attendent aussi tous les renseignements que vous pourrez leur procurer.**

Communautés

COMMUNAUTES-MESSAGES : Ch. J.F., adore les enfants, ai quelques problèmes, pour communauté, vends pas cher, en Dordogne 2 bâtiments, 200 m2. Faire vite : les impôts attendent. Robert Verlaque, 22, rue J.-César, 12e.
MONSIEUR MUSCLES : 16 a., ferais expérience communauté sans contrainte pendant les vacances et peut-être pour après. J'apporte muscles et volonté, mais pas un rond. Christophe Monnin, 18, voie BZI, 17-La Rochelle.
L'ARCHE DE NOE : Pour communauté, ch. G., F., couples intéressés. Michel Shapi, 51, rue de Patay, 13e.
VIEUX GOUROU : 50 a., et pas mal de poussière, zen, ch. jeunes beats pour communauté rurale. Pas mal de fric vu ma vie assez bourgeoise. Je vous aime et ai encore de la flamme. Raymond Corteccia, Mas Jean-Claude, Impasse Calmette, 06-Le Cannet-Rocheville.
PLEIN AIR : Couple, 2 jeunes enfants, ch. couples ou pas pour vivre à la campagne (20 km de Toulouse). Annie et Gilles Allaire, 23, passage Maurois, Toulouse (4e).
QUE FAIRE ? Pour commune en projet renseign. sur expériences communautaires : matérielles et morales. Gérard Pollet, 11, rue de Soissons, 25-Audincourt.
YA ! Rech. pour essai sur les communautés en Allemagne (R.F.A.) sources théoriques et pratiques, état actuel du mouvement, perspectives..., tous documents : bibliographies, coupures de presse, adresses... Merci. Patrick Demerin, 16, rue de la Grandière, 37-Tours.
FREAK BELGE : Artiste graphiste-céramiste, objecteur de conscience, monterait atelier expres. libre avec enfants. Mec ou nana intéressés ? Poss. pieuter chez moi ou en commun. Thierry Van de Put, 21 Dallaan, 1900 Overyse-Maleize, Bruxelles, Belgique.
LE GRAND DEPART : Ch couples pour fuir système et travail, communauté de subsistance économique, intellectuelle, affective, artistique, éducative, agriculture biologique. Banissons politique, mystique, parasites financiers et sexuels. Ch. aussi ferme plus terrain pas cher à louer. Sylvie et Bernard Monier, 13, rue Humblot, Paris-15e
PROSPECTEURS : Basés dans le Vaucluse en juillet-août, rayonneront Aveyron, Hérault, Gard, Ardèche, Drôme... pour trouver maison et terre. Contacts désirés. Dominique Le Cognet, route de Lapalisse, 03-Cusset (Merci M. et S.).
CATACOMBES : Mouvement Jésus People avec château et 7 ha, rivière à truites, forêt, ch. G., F., couples pour communauté chrétienne primitive : vie non polluée, artisanat, rech. spirituelle. Jean Floczek, 30, rue Rambuteau, Paris-3e.
MER ROUGE : Si vous aimez les enfants, la viande et la mer, si vous n'êtes ni mystique ni puritain (e), écrivez. Ch. 8 G., F., courageux pour communauté d'élevage. J.-P. Garcia, 20, villa Loubet, 19e.
LE NEANT : G., F., pour communauté dans le Sud. Donner vos idées. Richard Nadeau, 18. rue Ravignar, 18e.

CHEVRE QUI PEUT : Couple + un peu de fric ch. couples même condition pour s'installer, ferme Trièves où déjà installés pour partager activités agricoles, artisanales. Urgent. Nous avons déjà 20 chèvres. Didier Oby, 15, rue Hébert, 38-Grenoble.

LA BRECHE : Communauté agro-bio en formation, ch. F. et couples conscients. Didier Vaillant, 212, rue de Romainville, 93-Les Lilas.

BORDEL : G., F., pour créer à la rentrée comm. urbaine à Bordeaux. Création artistique à envisager. Location ou achat dans les vieux quartiers. Michel Bonsiovanni, rue de la Mouline, 33-Barbon-Blanc.

LA TIENNE : Tous renseignements possibles sur communautés car j'envisage d'en fonder une. Maurice Attlan, 6, allée Aroussel, 95-Sarcelles.

LE REVE : Ceux qui font la route peuvent passer chez nous : lit de campagne et bouffe. Sommes un embryon de communauté (2 G. et 5 F.), qui ch. à s'élargir. Cabrita Moreira, 62, rue Merjay, Ixelles, 1060 Bruxelles, Belgique.

GENEVE : Venez nous aider à aménager maison du Prieuré, place Châteaubriand, occupée par le groupe d'habitants du quartier des Pâques. Peintures, réparations... Sleep-in (dortoirs), cuisine populaire, crèche, information, fêtes, parc autour. Fainéants et drogués s'abstenir.

CON : Freak devenu con ch. G., F., pour communauté. Patrik Feret, 12, rue Champagne, 93-Bobigny.

CHARGEZ ! 2 communes à coloniser, du boulot pour 20 ans au moins, pas de fric : à faire, 47 km de Paris. Toute possibilité de survie si on sait ce qu'il faut pour. Y a pas que la mosic dans la vie. Je suis marié, 2 enfants et 38 piges. Fernand Real, 47 bis, Grande-Rue, Asnières.

SYSTEME D : Personn. connaiss. plomberie, électricité pour travaux en échangent d'un séjour gratuit. Pour toute documentation sur agricul.-bio., merci. Les Vaudrants, Chevannes par 45-Egreville.

La COMM. ça vous intéresse, mais les textes d'annonces ne vous inspirent pas, nous non plus, écrivez à Alain Dumez, 104, rue de Montreuil, 93-Romainville.

STERILES : Somme 4 couples (17-20 ans, sans enfant) ch. ferme retirée pour vie en comm., buccolique. Christina Jodra, 24, rue Franchetti, Bry-sur-Marne.

EPICIER : J.H. 21 ans, artisan chevelu, je fais des sandales avec du velours et des sacs en jute, Aimerai me joindre à une comm. valable au point de vue artisanale, mosik, poésie, etc. Bernard Vita, 16-Vouharte.

DELIRIUM : Rech. communauté artistique, poss. section photo pour progresser et collaborer. J'ai 20 ans, impatient de recevoir une réponse. Eric Lemalle, 11, rue Hélène-Vagliano, 06-Cannes.

BOUGA-BOUGA : Comm. Umma Gumma, aimerait seulement qu'on lui indique le meilleur disque d'Arlo Guthrie. Achèterait à bas prix à particulier. Christian Landré, 5 bis, rue Baudin, 93-Montreuil.

CAMISARD : Cévennes, dans grande maison isolée, comm. expérimentale d'été en vue modifications rapports humains selon méthode paranoïaque-critique. Francis Naves, 7, rue Brézin, Paris-14e.

Journaux

VIRUS change d'adresse : 10, rue Paul-Riquet, 66-Perpignan. Le numéro 002 est presque épuisé (interview Rostand, dessins Reiser, Perpignan ghetto, etc.). Pas cher : 1,50 F en timbres.

CHARTISTES. Stock journaux underground rares. Ecrire ou passer le dimanche après-midi : Denis Boudet, 10, rue A.-Vérien, 92-Neuilly-sur-Seine. Tél. tous les jours après 19 h à 624-77-35.

GNOURF ! Cherche Schtroumpf 1 à 9 et albums « Yves le loup ». André Juillard, 36, rue Montessuy, 91-Juvisy-sur-Orge.

ALTRUISTE cherche idées et fric pour création mensuel fait par les lecteurs. Bernard Raquin, 27, rue de la Parcheminerie, Paris-5e.

DESSINATEUSE cherche éditeur pour publier ses dessins. Rémunération souhaitée. Martine Leroy, 21, rue Victor-Hugo, 88-Peronne.

CLOAC, fanzine SF est paru dans toutes les librairies. 4 F. Pour numéro 2 envoyez encore et toujours nouvelles, critiques SF ou roman, ou ?? Proposez, suggérez, prenez contact. Hervé Desinge, 6, rue des Lauriers, 91-Yerres (tél. 922-38-77).

MECENE. Edite pour presque rien poème sur beau papier cartonné. Renseignement : écrire à : Etienne Oswald, 186-9, rue Lavoisier, 59-Hem, en joignant timbre pour la réponse.

CREATIVITE ENCAGEE sort son no 8. Schizophrénie, cinéma, communauté, théâtre et tout plein de poésie pour 1,50 F. Yves Quesnel, 9, rue de l'Oubangui, 44-Saint-Herbain.

FRANCO DE PORT : cherche négatifs undergrounds avec si possible fiche technique. Possibilité publication. Juan Yuste, Francisco Rojas no 11, Madrid 10, Espagne.

IDEOLOGUE S'ABSTENIR : Bon scribouillard cherche éditeur ou « canard » qui publierait textes dont les motivations de narcissisme et de masturbation intellectuelle, alliés aux phantasmes, à la débilité et à l'infantilisme pourrait « presque » renverser la mythification du respect de l' « écrit » ! Ladoucette, 248, rue de Paris, 93-Montreuil.

MISE EN BOITE : Organismes parallèles qui veulez boîte postale et manquez de blé, écrivez-nous pour location B.P. commune : J.-P. Demarcillac, 28, rue du Chatou, 95-Cormeilles-en-Parisis.

HELP : Suis dans la merde, cherche journaux, revues intéressés par mes dessins (d'un trait et style Gébé ! Reiser ? etc.). Si possible envoyez un timbre pour envoi. Christian Frey, 8, rue des Grands-Champs, 94-Thiais.

LE CITRON HALLUCINOGENE, no 2 (mai), rech. collaborateurs divers. Bernard Blanc, 22, bd Clemenceau, 93-Draguignan.

GRAFFITIS : Cherche B.D. inédites pour faire un fanzine de B.D. par des jeunes. Frédéric Laffue, 9, rue Marengo.

ANTIPAYA : un même non pour un journal et un mouvement qui n'ont pas peur de dire la vérité quant à l'agonie des peuples dits « primitifs », à la défense des droits de l'Homme, ch. hommes d'action et mécènes, personnes pouvant éditer ou diffuser nos docs. Christian Delorme, 15, rue de Bonald, Lyon-7e.

L'OR VERT : A l'or noir symbole de la société moderne, de la pollution nous opposons l'or vert, or vivant et non métal inerte enfoui dans les coffres-forts. Que ceux qui veulent avoir une chance même mince de survie à l'effondrement et à la confusion des langues de la nouvelle Babel se hâtent de se frotter les yeux et de nous rejoindre. Le numéro 2,50 F, abonnement 30 F, L'Or Vert, B.P. 151, 13-Salon-de-Provence.

LA CALOTTE : Anti-calottine et libératrice. Etes-vous abonné à « La Calotte ». Non, dépêchez-vous ! Abonnement 8 F, C.C.P. La Source 30-233, 21 anciens numéros contre 1,50 F en timbres.

C.C.P. : Vrais non-violents s'abstenir, anarchistes en cartes idem. Numéros spéciaux, grèves non-violentes en Californie, Living Théâtre, Antimilitarisme en France, Espagne révolutionnaire pour l'anarchisme. Le numéro 2 F. Anarchisme et non violence, Michel Bouquet, C.C.P. 2244-87, Rouen.

LE PHALLONAUTE : Illustré, journal local, illisible, invisible et entièrement dévissable, recherche en vue important élargissement rayon d'action, distributeurs et collaborateurs dans toute la France et si possible l'étranger. Joindre timbre pour réponse, Pierre Alemany, 122, bd Lafayette, 62-Calais.

HEBDHAUSE : Si vous savez dessiner ou écrire et si vous habitez Mulhouse venez me voir. Nous ferons ensemble petit journal local, hebdo ou mensuel du tonnerre. René Schnell, 52, av. de Colmar, 68-Mulhouse. Tél. : 42-01-79.

POUETS : Ch. poètes Tours et région tous influencés par Rimbaud et la Beat Generation pour discuter et éventuellement créer un canard. Joël Gallien, 8, rue J.-J.-Rousseau, 37-Bléré.

KEY : Nous sommes quelques-uns à réaliser un journal traitant principalement de bonne musique pop. Ça s'appelle Key et un billet de 5 F vous donnera droit à plusieurs numéros. Marc Laudelout Trolieberg 20 3.200 Kessel-Lo Belgique.

TIENS : Aimerais trouver correspondants dans toute la France en vue création d'un journal composé uniquement de lettres petites annonces et quelques autres rubriques. Dominique Courtois, 4, rue Louis-Graves, 60-Beauvais.

VANILLE FREE PRESS : Exposition de dessins et de photos du 1er au 15 à l'Open Market, 18, rue du Roule.

CREUSONS ! Pour bulletin local d'information, ch. militants ouvriers, paysans, lycéens, étudiants, du GIP ou du GIA. Ecrire : Journal l'Asticot, librairie La Taupe, 2, quai Am.-Lalande, 72-Le Mans.

UNDERGROUND PRESS a besoin urgent, Paris ou banlieue, de quelques-uns pouvant taper textes à la machine et (ou) prêter bonne ronéo ; ch. aussi mécènes. Que ceux ayant répondu à la P.A. du no 18 réécrivent urgent (lettres égarées) à J.-P. Demarcillac, 28, rue de Chatou, 95-Cormeilles-en-Parisis. Ne plus écrire ancienne adresse (répression).

coucou !

ÇA, raconte la vie quotidienne, les rêves et les crises de 13 communautés en France (l'Ardèche, Suresnes, partout...).

Ça s'appelle

LA CHASSE AU BONHEUR

C'est écrit par **Roger-Pol Droit et Antoine Gallien**

Ça paraît début juin

CALMANN-LEVY

SWING SUR LA FRANCHE COMTÉ

On nous signale qu'un bœuf a perdu la vue du côté d'Issoire, deux chèvres ont vêlé dans les collines de Draguignan, un canard a raté son envol et s'est abîmé dans les étangs de Vierzon. Un seul coupable : le rock français qui commence à faire un beau vacarme. M. Jean-Pierre Lentin, membre du grandiose Dagon, a bien voulu accepter de faire parler ses estimables confrères.

Connaissez-vous la triste histoire d'*Introversion,* groupe né et mort souterrain ? Il faisait partie de la première vague des jeunes groupes français, de ceux qui, pleins d'espoirs, tentaient régulièrement leur chance au tremplin du Golf-Drouot et commençaient timidement à composer leur propre musique. Introversion habitait Montbéliard et jouait du Pink Floyd, avec un succès prometteur. Il enregistra même un simple. Puis le chanteur, Claude Demet, découvrit Captain Beefheart, et entreprit de le resservir tout chaud à son public : c'était aller trop loin et trop tôt. Le groupe ne connut plus que l'indifférence ou l'hostilité, et disparut définitivement au bout de quelques mois. Deux membres jouent aujourd'hui dans *Traveling* (ex-Le Point). Quant à Claude Demet, paradoxalement, il « fait du bal ». Tout comme Micky, un des plus vieux musiciens pop de Strasbourg, un vrai dur-à-cuire de la guitare électrique : « A Strasbourg, si tu veux faire de la pop, pas la peine d'insister, tu crèves la faim. Y a pas d'autre solution que de faire du bal. » Micky porte les cheveux jusqu'aux épaules et parle avec un épais accent alsacien. Avec ses superbes guitares et ses amplis cent watts prêts à cracher du feu, il fait lui aussi du bal tous les samedis soirs : il joue cinq ou six heures d'affilée, en compagnie de l'inévitable accordéoniste et de deux ou trois autres musiciens qui vaquent à leurs boulots réguliers durant la semaine et n'ont d'autres ambitions musicales que de profiter jusqu'à la fin de leurs jours d'un petit appoint financier hebdomadaire. Le bal, on en vient, on y retourne : c'est un épouvantail de plus en plus rapiécé qui n'en finit pas de moisir.

Depuis un an, les exceptions à la règle du bal et de la soupe se multiplient. *Ange,* par exemple, à Belfort, un peu plus à l'Est. En deux ans, ils ont parcouru toute la France, enregistré un premier simple de façon indépendante, qu'ils vendaient eux-mêmes dans les clubs, gagné le « super-tremplin » du Golf-Drouot, signé un contrat avec Philips chez qui ils ont déjà sorti un deuxième simple (« Tout feu tout flammes », « Docteur Mann ») et préparent un album. On en parle souvent comme d'un nouveau phénomène *Variations,* parce qu'ils ont gagné peu à peu leur public de concert en concert, tournant inlassablement, laissant dans chaque ville quelques fans de plus. C'est le « groupe pop » dans sa formule la plus classique et la plus solide : ils se sont précipités dans la musique pour échapper à l'usine, ils croient passionnément à ce qu'ils font, ils se démènent sur scène et savent propager leur sincérité. Ils seront les Variations d'une génération plus mûre et plus originale, ils chantent Baudelaire et vénèrent King Crimson, ils aiment les climats menaçants et violents, et Christian Descamps chante les yeux hagards, le visage convulsé. Sur scène, ils présentent certainement un des meilleurs spectacles qu'ait à offrir un groupe français. Ange : *On a tous commencé par faire*

*du bal, tous les samedis soirs, chacun dans un orchestre différent, un répertoire partagé entre le pop anglo-saxon (Beatles, Moody Blues) et les tangos. Sauf Christian, qui voulait faire de la pop française depuis longtemps : il composait seul, et enregistrait des bandes chez lui. Pendant longtemps, ça n'a intéressé personne. Il a fini par former le groupe en juillet 1969 ; les répétitions ont duré jusqu'en janvier 1970. Le premier concert fut un concert gratuit à Belfort, pour tester les réactions du public. Nous y jouions un opéra qui durait trois heures, l'*Odyssée du général Machin. *C'était une bonne idée mais on avait vu un peu trop grand : on n'était pas capable de la réaliser, il nous manquait beaucoup de métier, beaucoup de technique. Et le côté satirique tombait un peu à plat. Les mecs commençaient à s'emmerder. Dans les concerts qui ont suivi, nous avons démembré l'opéra pour n'en garder que les meilleurs morceaux.*

Nous avons ensuite composé une messe, la Messe des Incrédules, *qui n'a pas eu beaucoup plus d'avenir. Puis nous sommes partis sur une autre voie : l'influence de King Crimson plus que celle des Moody Blues. C'était encore une étape : aujourd'hui, nous essayons de nous en détacher un peu.*

Actuel : *Etes-vous satisfait de votre simple ?*

Ange : *Ce n'est pas une bonne image de ce que nous faisons. Philips nous a, par exemple, imposé des violons dans « Tout feu tout flamme ». Nous n'avons cédé qu'à moitié : le son des violons a été baissé au mixage. Mais la démarche de Philips était logique : commencer par des mélodies simples pour accrocher un public, quitte à le faire évoluer par la suite. Pourquoi une firme accepterait-elle de perdre de l'argent ?*

Barricade représente un autre pôle : celui des freaks et des marginaux, fantasque et brouillon, refusant le système dans toutes ses ramifications, celles des clubs trop routiniers ou des maisons de disques trop rapaces. Bref, ils sont underground, à la puissance dix puisque provinciaux — il aura fallu deux ans pour qu'*Actuel* mette quelques visages derrière ce nom évocateur et un peu légendaire. Ce qu'ils ont perdu en prestige national et en photos dans *Rock and Folk*, ils l'ont peut-être regagné en échappant au vibrillonnage un peu déprimant d'un certain underground parisien qui tourne autour du show-business tel le papillon de nuit, réfractaire et pourtant fasciné. Ça mettra le temps qu'il faudra, mais on entendra reparler d'eux.

Roquet Belles-Oreilles se souvient : *« J'étais étudiant à Marseille, j'habitais chez mes parents, je faisais un peu de pop en amateur, du blues. Un jour, je me suis retrouvé dans une baraque, avec plusieurs mecs, dont pas un ne savait jouer de son instrument. On a commencé tous à souffler dans les sax, à taper, à gueuler. Moi, je grattais ma basse au milieu, en me demandant ce que je pourrais bien faire. Peu à peu, ça m'a plu : ce fut ma découverte du free.*

Le groupe s'est épuré. Certains sont partis, d'autres ont été gentiment vidés. Sont restés les mecs qui avaient une certaine technique instrumentale. Le premier Barricade s'est constitué au début de 1970. *Au début, chacun vivait chez soi, et nous répétions dans une école. Depuis septembre* 1971, *nous avons emménagé tous ensemble dans une maison à la campagne.*

Il y eut deux étapes dans notre évolution musicale. D'abord le style Red Noise : *improvisation totale. Puis nous avons commencé à diriger notre musique, à l'adoucir aussi : tu comprends, la campagne... Ne t'inquiète pas, on ne fait pas du Crosby Stills and Nash. Plutôt une musique fondée sur les climats, les couleurs sonores, les mélodies simples...*

Actuel : *A Biot, vous récitiez des textes politiques.*

Barricade : *Oui, des textes d'influence situationniste. Nous ne l'avons jamais fait très sérieusement : c'était surtout pour voir la gueule des mecs. Nous n'avons jamais milité, nous ne nous sommes jamais reconnus dans aucun mouvement. Aujourd'hui, les textes ne sont plus du tout politiques : plutôt des recherches sur le langage, mi-chantées mi-parlées. Nous avons inventé un personnage qui s'appelle Hypo. Toutes nos chansons racontent ses aventures : la naissance d'Hypo, Hypo malade, Hypo amoureux, la mort d'Hypo.*

Actuel : *Pour un groupe comme vous, il est plus facile de vivre en province ou à Paris ?*

Barricade : *Il y a quelques concerts dans notre coin, d'excellentes vibrations. Le mieux est d'organiser soi-même des soirées, dans les M.J.C. ou dans les facs, des manifestations plutôt marginales. Il y a beaucoup de groupes à Aix et à Marseille, et des light-shows.*

Actuel : *Des noms !*

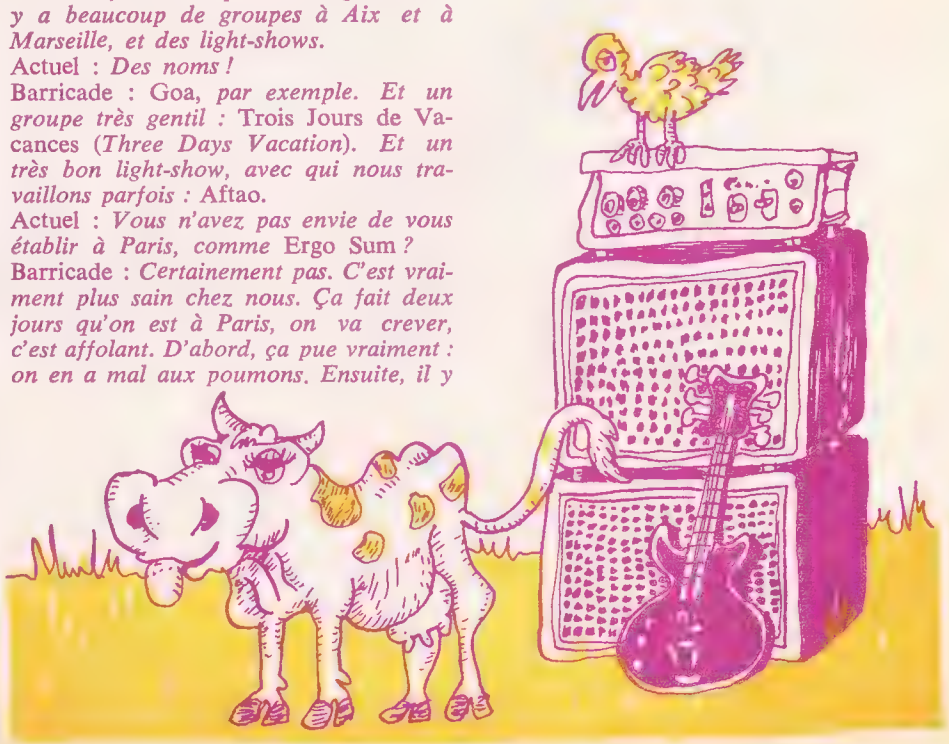
Barricade : Goa, *par exemple. Et un groupe très gentil :* Trois Jours de Vacances (*Three Days Vacation*). *Et un très bon light-show, avec qui nous travaillons parfois :* Aftao.

Actuel : *Vous n'avez pas envie de vous établir à Paris, comme* Ergo Sum *?*

Barricade : *Certainement pas. C'est vraiment plus sain chez nous. Ça fait deux jours qu'on est à Paris, on va crever, c'est affolant. D'abord, ça pue vraiment : on en a mal aux poumons. Ensuite, il y a la gueule des gens : ou bien on en rit, ou bien on commence à s'angoisser. Et les flics : on s'est fait contrôler deux fois en deux jours. Les gens, à Paris, sont malsains. Même leurs yeux... les Parisiens ont le regard terne.*

Peu après cette interview, en février 1972, Barricade se scinde en deux. A ma gauche, *Barricade I*, qui nous communique son « actuelle décomposition » : Tonton (trompe, flûte, piani, six flets, pelles, rateau électronique), Sulma Pontoise (bat - trip - percussions, vokals, flûte, saks), Deydé Shop-Friete (vokals, lard, klosh, martopikeur), Dézidé Edizom (Saks, vokals, piani, pioche). A ma droite, *Barricade II*, également nommée *Roquet et ses lévriers basanés*, qui se compose de Roquet Belles-Oreilles (basse), Fanfan Belles-Cuisses (chant), Pépé Flippé (chant), Thierry le Clown (drums), Nougatine (sax), et Arthur Fox-à-poils-durs (guitare). Il faut ajouter au tout un enfant monstrueux et acoustique du nom de *Flippe Mémé !* (ex-Mémé Flippée), qui se produit en première partie des concerts de Barricade I. Nous manquons encore du recul historique nécessaire pour analyser une scission dont les effets bouleverseront profondément l'avenir des nations civilisées. Nous ne disposons que d'une déclaration de Barricade II : « Les raisons d'une telle rupture ne tiennent pas dans la fin mais dans les moyens... Nous avons décidé d'assurer notre survie par des moyens autres que notre art pour ne pas tomber dans le piège de la musique beefsteak. »

En avril, *Barricade II* a passé quelques jours à Paris pour présenter une bande à divers maisons de disques et journalistes pop : une musique agressive et déroutante, organisée autour des textes et



des voix (les aventures d'Hypo), chœurs parodiques ou sussurements obscènes, scandée par des grands passages free et des thèmes « beefheartiens », cassants et syncopés : bref, de l'invendable par excès d'originalité. Hypo n'a pas encore trouvé preneur.

Entre Barricade et Ange, les deux extrêmes, tous les intermédiaires sont concevables, chacun se démerde comme il peut. *Ergo Sum*, qui a sorti un album chez Thélème, vient d'Aix-en-Provence et a choisi de s'établir à Paris. Il s'agit pour eux d'affirmer leur statut de groupe national, et même international. En attendant, ils affrontent la triste réalité d'une scène parisienne particulièrement démunie, où les concerts sont rares et les clubs exigus. La plupart des groupes préfèrent rester dans leur région, ce qui ne semble pas constituer un obstacle sérieux à leur succès.

Les maisons de disques ont commencé la prospection : *Iris* (de Belfort) vient de sortir un album, *Pulsar* (de Lyon) figure sur l'album « live » du Golf Drouot, et *Art Zoyd III* (de Valenciennes), qui ne doute de rien, nous écrit : « *Nous allons sûrement enregistrer un « Tube ». Ouais ! Je m'explique : pendant que nous luttons, que nous faisons une musique sincère, expressive, vraie, la merde et la pourriture continuent à enliser le monde. Arriver à sortir un tube, c'est le seul moyen pour s'infiltrer dans les rangs de l'ennemi et pour le paralyser.* »

Pour *Ange*, plus simplement, il fallait un simple commercial pour gagner sa croûte. Et s'il faut encore un exemple pour prouver que la province est plus prometteuse que la plupart ne le pensent, il suffit d'interroger *Bachdenkel*, trois Anglais venus de Birmingham, établis en France, qui sillonnent les campagnes jusque dans leurs recoins les plus insolites pour y porter une musique ambitieuse et baroque en pleine progression.

Actuel : *Pourquoi vous voit-on rarement à Paris ?*

Bachdenkel : *Parce qu'on ne peut pas faire grand-chose à Paris : tout y est plus long et plus compliqué. En province, lorsque nous avons un contrat avec un club, nous débarquons dans une ville pour une semaine, par exemple. Nous prenons en même temps des contacts pour d'autres spectacles, dans la ville ou dans ses environs. Ça fait boule de neige. Nous logeons à l'hôtel ou dans le club, parfois chez l'habitant. Puis nous partons pour une autre ville. Nous aimons nous déplacer, et les petits chemins plus que l'autoroute.*

Actuel : *Dans quel genre d'endroits jouez-vous ?*

Bachdenkel : *Il y a les M.J.C., mais il n'est pas fréquent qu'on puisse y donner des concerts. Pourtant, elles possèdent souvent des salles fantastiques. Nous jouons aussi dans des églises, des châteaux, ou en plein air. Nous sommes servis par le mythe du groupe anglais qui joue encore. Il suffit de dire : « Nous sommes un groupe anglais, nous voulons jouer », et les gens s'enthousiasment, ils nous trouvent une salle, parfois ils construisent eux-mêmes une scène, une estrade. Ils se démènent parce que quelqu'un vient enfin les voir. Dans beaucoup d'endroits, il n'y a jamais de concert, les gens n'entendent jamais de musique. Ce qui explique sans doute les succès que nous obtenons.*

Actuel : *Qu'est-ce qui se passe avec votre album* Lemmings *?*

Bachdenkel : *Nous l'avons enregistré nous-même il y a à peu près dix-huit mois. Ce fut assez long et difficile : nous vendions peu à peu notre matériel quand nous avions terminé d'enregistrer les parties où nous l'utilisions. L'album était prêt, sauf la couverture qui avait brûlé dans l'incendie de l'atelier de Barved Zumizion. C'était une belle couverture, dommage. Mais depuis, l'album traîne chez Philips, qui devait le sortir. Philips n'a pas l'air de très bien savoir ce qu'il veut. Il traite* Lemmings *comme une marchandise, et comme nous refusons de nous laisser marcher sur les pieds, il y a sans cesse de nouveaux contretemps.*

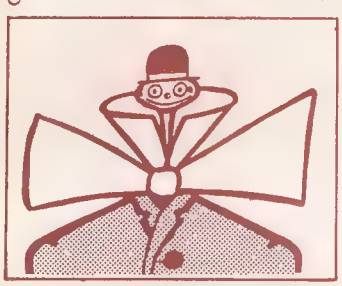
Actuel : *Le disque va sortir bien après son enregistrement, et vous devrez le jouer sur scène. Vous ne craignez pas de vous en sentir prisonnier, au bout d'un moment ?*

Bachdenkel : *Si l'album avait du succès, il serait facile de tomber dans le piège de la répétition. Il y a bien des groupes pour se conformer mécaniquement à l'attente du public, et pour s'effrayer du changement. Notre façon de travailler et de nous déplacer comporte ses avantages : nous sommes libres à tous les points de vue. Les gens ne demandent pas de nous un style bien défini, ils sont plus ouverts. Bien sûr, cela demande plus d'efforts de notre part. Et puis, nous avons très peur des pressions matérielles auxquelles est soumis un groupe à succès : les spectacles et les tournées imposés. Il faut alors se mettre en marche avant chaque concert et s'éteindre à la fin : on devient une machine.*

Jean-Pierre Lentin

CAMI

POUR LIRE SOUS LA DOUCHE
L'HOMME A LA TETE D'EPINGLE
LA FAMILLE RIKIKI
DUPANLOUP OU LES PRODIGES DE L'AMOUR
LES EXPLOITS GALANTS DU BARON DE CRAC
VIERGE QUAND MEME !



"Le plus grand humoriste "in the world"
CHARLIE CHAPLIN

"Cami possède ce qui manque le plus à l'humour d'aujourd'hui souvent chlorotique et constipé : la truculence, le burlesque, l'érotisme libérateur..."
ROGER RABINIAUX

J.-J. PAUVERT
Chaque volume : 17,50 F

DR. JOHN

IMPORT U.S.
QUANTITE LIMITEE

JOHN BALDRY

REF. 50/006

REF. BS 2614

ATCO

DISTRIBUTION
WEA FILIPACCHI MUSIC

MOSIK

Fifth, le nouvel album de **Soft Machine** (CBS-import. Music Action) présente peu d'innovations par rapport à **Fourth,** le précédent, et poursuit cette « troisième période » du Soft dont tout élément rock est banni : Soft Machine s'est complètement fondu dans le jazz, substituant simplement aux influences free prédominantes dans **Fourth** celles des anciens accompagnateurs de Miles Davis, du pianiste Joe Zawinul en particulier, de Weather Report : pulsation souple et polyrythmique de la batterie, recours massif à l'improvisation, mélodies squelettiques, à peine reconnaissables, abondance des solos (d'orgue, de sax, mais aussi de batterie, de contrebasse), recherches de climats sonores étranges et raffinés grâce aux effets électroniques, ou encore ce bruit de gouttes d'eau dans « Drop ». La musique possède une beauté froide, distante, celle de formes abstraites et dépouillées, l'équivalent musical du « design » : bruit de fond idéal pour fin de soirée dans des intérieurs ultra-modernes, décorés par Vasarely, elle dégage un ennui profond, absolu, fascinant. Mike Ratledge semble avoir érigé l'uniformité en principe esthétique : jamais sans doute il ne s'était approché autant de Terry Riley, des paisibles nappes sonores de « Poppy Nogood » à qui l'introduction de « All white » ressemble étrangement. Le départ de Robert Wyatt — qui n'était déjà dans **Fourth** que l'ombre de lui-même — n'introduit que des changements de détail. Contrairement à toute attente la face enregistrée avec le batteur Phil Howard reste la plus convaincante : son jeu complètement jazz, fait d'une pulsation unique, monotone, de longs chuintements de cymbales, convient mieux à cette musique linéaire. John Marshall, le nouveau batteur, n'apparaît pour l'instant que comme une version édulcorée de Wyatt. Son entrée dans le groupe marque pourtant le signe d'un retour à certains éléments rock. Puis le départ probable d'Elton Dean, qui n'a pas caché son mécontentement devant l'éviction de Phil Howard, relancera peut-être Soft Machine dans des expériences moins austères. On connaît la raison de cet inexorable dessèchement du Soft Machine : le départ de membres essentiels à l'équilibre du groupe, qui palliaient la froideur de Ratledge ou Hopper par l'humour et la folie. Daevid Allen et Kevin Ayers ont chacun donné naissance à de joyeux regroupements communiant dans l'esprit « pataphysique » du Soft Machine originel. **Robert Wyatt** a suivi leur exemple, et **Matching Mole** est déjà un grand groupe, dont le premier album (Columbia-import. Music Action) ne présente que les balbutiements : enregistré avant même que le groupe ne se soit produit en public, avec un organiste (Dave Sinclair, ex-Caravan) qui a depuis lors quitté le groupe (Dave McRae, qui joue déjà du piano électrique dans l'album, le remplace), l'album représente plutôt un défoulement personnel de Wyatt, un divertissement pour se libérer des « frustrations accumulées au sein de Soft Machine » (ce sont ses propres dires) : il joue avec l'appareillage électronique, s'amuse à tirer des sons insolites du mellotron, démultiplie par l'écho ses borborygmes de nouveau-né, se permet tous les gags et les intermèdes. Il joue aussi des conventions en chantant, imperturbable « Voici le premier couplet, premier couplet, premier couplet (...) et maintenant le chorus — ou peut-être est-ce un pont — ou simplement un nouveau changement de tonalité... Et voici le second couplet, etc ». **Matching Mole** forme un album généreux et dispersé : chaque morceau constitue une expérience unique, de la ballade mélancolique (« Caroline ») aux improvisations rappelant le Lifetime et John McLaughlin — et aussi Joe Zawinul, grâce au piano électrique cristallin de Dave McRae, le tout avec aisance, humour, brio : auprès de Matching Mole, le Soft Machine de Ratledge apparaît déjà comme un groupe de cosmonautes en orbite.

« In Berlin, by the wall, you were five foot ten inches tall - it was very nice... » Lou Reed aime ouvrir une chanson par un détail absurde, deux images qui résonnent bizarrement ensemble : l'éclat des premiers albums du Velvet Underground avait presque masqué l'intelligence des textes et de la musique, le génie laconique et insaisissable de leur compositeur. L'album solo de **Lou Reed** (RCA-import. Music Action) se situe dans la

veine de **Loaded**, le dernier Velvet : toute l'aura morbide ou ténébreuse a disparu, il reste des mélodies simples, un rock épais et joyeux sans aucune prétention avant-gardiste, heureux d'en rester à la tradition. La personnalité de Lou Reed fait le reste, et opère des miracles ; il traite la logique avec insouciance, n'hésite pas à accoler dans une seule chanson deux textes qui n'entretiennent aucun rapport (« Wild Child ») ; sa voix n'est ni belle ni assurée : il puise sa force dans l'imperfection, dans l'inachevé, dans le sous-entendu. Seule faiblesse de l'album : les musiciens anglais qui l'accompagnent restent trop « sophistiqués » pour la musique limpide de Lou Reed, ils ont la main lourde et le souffle court, ils étalent leur virtuosité, et bouchent toutes les pores de la musique par leur flash et leur brio. Les musiciens de **Loaded** possédaient une autre qualité. Il n'y a que de très belles chansons dans l'album, mais elles auraient dû être infiniment mieux servies. Seul « Ocean », avec ses roulements de cymbales, termine l'album sur une bouffée de lyrisme musical et de démesure.

Si l'on réunissait les meilleurs moments des trois albums de **Curved Air**, on obtiendrait un disque étonnant. Hélas, la surproduction dictant sa loi, il faut avaler des concoctions nauséabondes pour avoir droit aux friandises. Comme Curved Air a bâti son succès sur le sentimentalisme pâteux et les truquages faciles (« Vivaldi », qui produit ici un petit rejeton nommé « Ultra-Vivaldi »), il ne renoncera sans doute pas de si tôt à ses tendances les plus indigestes. Pourtant les morceaux les plus aventureux (« Whose shoulder are you looking at anyway » — la voix de Sonja Kristina érodée par le synthetiser — ou « Over and above », une petite suite pour groupe électrique, synthetiser, section de cuivres, xylophone et vibraphone, abondent en trouvailles mélodiques. L'univers douceâtre et décadent de Curved Air possède ses charmes : la musique est exsangue, alanguie, phtisique, les sonorités grêles et fragiles, une préciosité aux grâces désuètes, proches de la comédie musicale ou de la musique de film hollywoodienne : l'album se nomme **Phantasmagoria** (Warner-import. Music Action). Pour amateurs de pieds pervers.

Depuis quelques mois s'avance la grouillante invasion des anthologies, compilations en quinze volumes, doubles albums souvenirs, « Greatest hits of..., vol. VII », nouveaux pressages de vieux albums « à la demande générale ». Au mieux, on peut découvrir des bandes inédites (la série **Rock Generation** de Byg ou les concerts en public de **Jimi Hendrix**). Au pire, les dernières tentatives de maisons de disques pour tirer quelque argent de groupes qui ont quitté leurs catalogues (ressorties de **T. Rex, Rolling Stones, Kinks**), la célébration intéressée d'un décès (double album des **Doors**), ou encore — les plus laids — quelques fonds de tiroirs enfin casés à bon marché sous un titre pompeux, « Rock and Roll story » et autres « pages immortelles du rythm'n'blues ». Le rock s'affaisse dans la nostalgie, comme un humus tellement fermenté que rien de solide n'y pousse plus. Le public et les maisons de disques communient dans cette grande fête de la nécrophilie. Au référendum annuel de **Rock et Folk**, les grands vainqueurs se nomment Jimi Hendrix, Janis Joplin, Jim Morrison... Exit les superstars, voici les supercadavres.

Dans les grands mois de pénurie, on peut encore se tourner vers l'au-delà du rock : jazz, musique contemporaine, et à présent **synthetiser music** : elle repose sur l'enregistrement et le disque et ne peut pour l'instant être exécutée « live ». Mais, à la différence des recherches électro-acoustiques de la musique contemporaine, elle retient la tonalité, la mélodie, les rythmes réguliers proches du rock. A l'opposé de tout parti-pris de dépouillement sonore, elle exploite systématiquement les sonorités les plus spectaculaires du synthetiser, cherche à provoquer la fascination pour les timbres extraordinaires dans une sorte d'hallucination auditive artificielle. Il y eut d'abord les disques de **Walter Carlos**, trois ans de travail pour transcrire Bach au synthetiser (**Switched-on Bach**, et maintenant... **Switched on Beethoven**), une des entreprises les plus aberrantes que l'esprit humain ait jamais conçu. Heureusement, d'autres utilisent le même matériau pour des compositions originales. L'année 1971 a donné naissance à deux tentatives intéressantes : **Tonto's Expanding Head Band** avec l'album **Zero Time** (Embryo-import. Music Action), et **Mort Garson** avec **Black Mass Lucifer** (Uni-import. Music Action). Toutes les sonorités sont issues du synthetiser, dans un effort pour passer en revue toutes ses possibilités : trompes métalliques et scintillantes, délicates constellations électriques, gargouillements d'eaux profondes, mélodies précises ou moments de flou, de grouillement sonore, de chaos. L'album de Tonto's apparaît comme le plus immédiatement agréable à l'oreille : il comprend des morceaux étendus (six morceaux en tout), les harmonies sont plus familières. La première face, « Outside », rassemble les tempos rapides et puise son inspiration dans la science-fiction, la seconde, « Inside », explore les climats méditatifs, les lentes mélopées, et se rapproche par moments de la musique indienne. L'album de Mort Garson est plus riche : pièces plus brèves et plus nombreuses, abondance de trouvailles sonores. La référence à la sorcellerie et à l'occultisme s'avère plus stimulante que l'association trop banale synthetiser-science-fiction : les rythmes saccadés et grinçants de Mort Garson évoquent aisément sabbats, sorcières traversant les airs, ricanements démoniaques et fourmillement de créatures innommables.

Et si même les dernières innovations techniques restent impuissantes à sortir un public hyper-blasé de son ennui, il lui reste encore une solution : la bonne vieille rigolade, pour peu qu'on la modernise un peu et qu'on ne la laisse pas entre les mains des Fernand Raynaud de tous les pays. Frank Zappa l'a bien compris, lui qui doit une bonne part de son actuel succès commercial à la désaffection par rapport à la « musique pure ». **Cheech and Chong** (import. Music Action) l'ont encore mieux compris : ils ont créé le premier duo comique des freaks et des défoncés et connaissent déjà un triomphe commercial aux Etats-Unis. Si vous comprenez bien l'anglais, que la perspective d'entendre une bonne centaine de fois « Far out, man, like, dig it, wow, man, far out... » vous amuse, l'avenir vous réserve quelques bons moments. Pour l'instant, pas d'équivalent anglais, sinon l'équipe d'un feuilleton de télévision très populaire auprès des freaks, **Monthy Python Flying Circus**, qui ont sorti chez Charisma (marque habituellement consacrée au rock) un album ahurissant, **Another Monthy Python Record** (import. Music Action) une charge hénaurme contre la société anglaise victorienne et sénile, d'un total mauvais goût : de l'humour noir et insensé dans la grande tradition anglaise (avertissement : c'est encore plus difficile à comprendre que Cheech and Chong). Si jamais vous avez surmonté les difficultés linguistiques de ces deux albums, vous pouvez vous procurer les cinq albums du **Firesign Theatre** (Columbia), qui pratiquent l'humour hallucinogène. Nouvel avertissement : cette fois, même les Américains n'y comprennent rien. Pour prendre un pied stupéfait.

Jean-Pierre Lentin

free JAZZ

Les voies du free jazz sont aussi nombreuses que divergentes : passé le vaste mouvement unitaire de l'école new-yorkaise, nous assistons à la retombée d'une musique désormais éparse et travaillée par ses contradictions. De Sun Ra à Cecil Taylor, d'Ornette Coleman à Gato Barbieri, de Pharoah Sanders à Anthony Braxton, autant de propositions et d'expériences individuelles qui mènent la « Nouvelle Chose » de jadis à la stagnation.

Bien sûr, les luttes des Noirs américains se sont radicalisées, reléguant au second plan la revendication culturelle de la négritude, étape nécessaire et dépassée que les révolutionnaires d'aujourd'hui qualifient de « folklorique ». Les théories raciales et culturelles de Leroi Jones et de Karenga sont ouvertement combattues. L'industrie du disque a joué de son côté un rôle d'intégration : en produisant des disques de free jazz, elle a opéré un choix et par là encouragé un vedettariat dans un « milieu musical » qui l'avait dans un premier temps refusé. Isolé de son milieu naturel, réduit à son aspect esthétique, le free jazz a donc été rapidement condamné à se figer : une musique qui s'était conçue « en action » (cf. le catalogue du label marginal ESP) tend vers l'institution d'un classicisme. Pour s'exprimer, pour survivre aussi, Murray, Silva, Wright, Lacy, etc. se voient contraints à l'exil pour n'avoir pas été élus. De là cette absence d'un noyau créateur aux Etats-Unis, et cet éparpillement géographique et musical. L'absence de structures d'accueil est venue parachever la désintégration : fermeture des clubs, absence de circuits parallèles, le free jazz n'apparaît plus comme l'urgente interrogation de la jeunesse des Etats-Unis. Et pourtant à la stagnation correspond aussi une ouverture, une tentative de dépassement qui intégrerait les acquis d'expériences musicales au départ contradictoires. Il suffit pour s'en convaincre de considérer les voies qu'ont empruntées les différents musiciens qui ont fait le free jazz et de les confronter aux nouveaux arrivants.

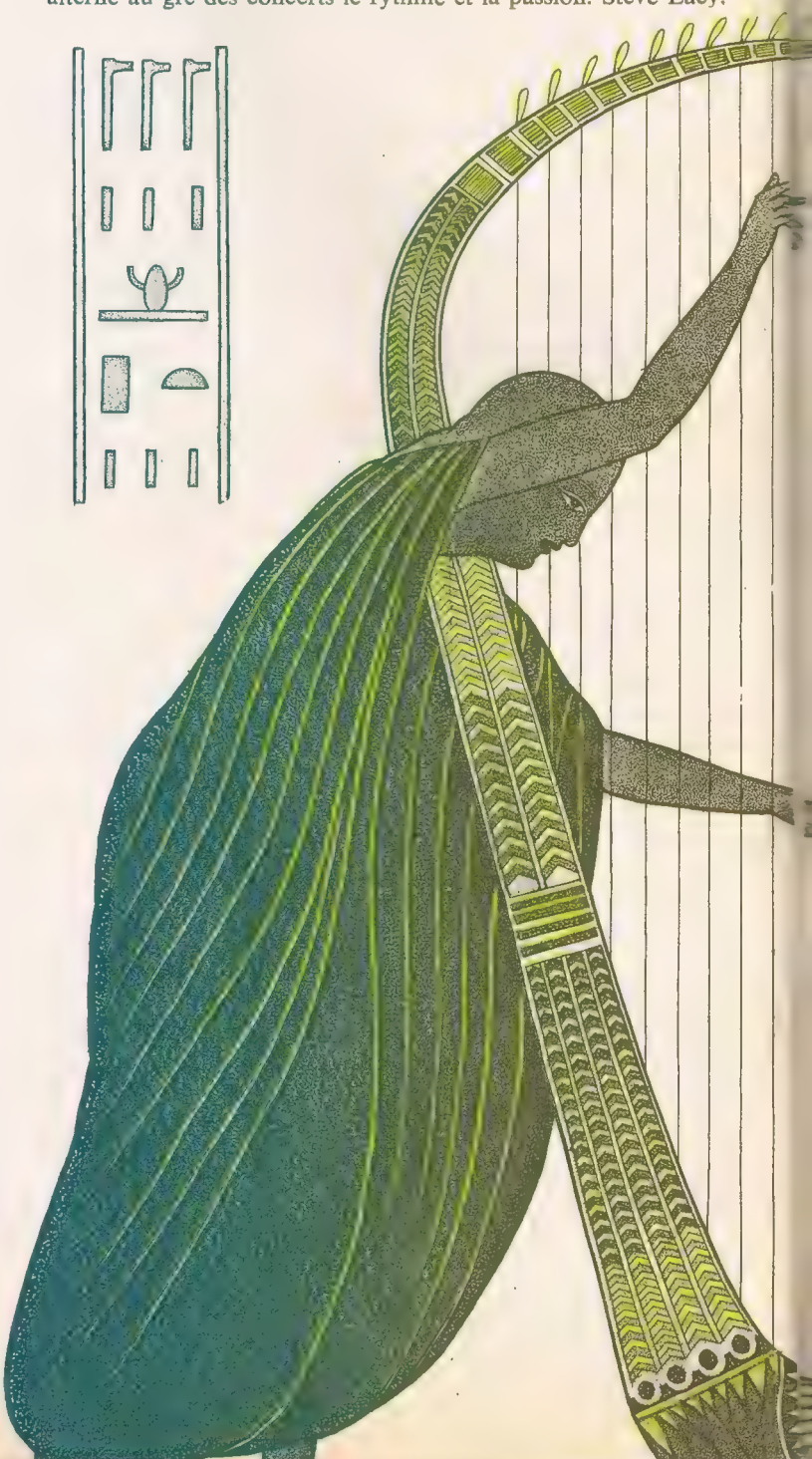
Don Cherry, Pharoah Sanders ou Sun Ra, un mysticisme aux cultes variés s'impose toujours comme un courant vivace. Pour Don Cherry, comme en témoignent les albums Byg (Mu I et 2), la musique est un dépouillement. Fasciné par l'Orient, le trompettiste donne une primauté aux sons purs dans un climat qui appelle le rituel. La voix retrouve toute son importance dans la mélopée. L'ancien compagnon de Coltrane, Pharoah Sanders, est lui aussi fasciné par la religiosité et la mystique hindoue : le cri du saxophone est cerné par les percussions, le son s'étire dans l'incantation. La musique grouille de sonorités et de frottements : il y a plongée dans la multitude sonore, le foisonnement, intégration d'un folklore qui nourrit le lyrisme. Un art qui se prolonge de disque en disque sans rupture et sans remise en question.

Sun Ra construit sa mystique planétaire et purifie sa musique dans la profusion, le grandiose, le spectacle et l'électronique — toujours plus haut dans le délire sonore. Ici se rencontrent deux formes antinomiques : le rythme sauvage, le rituel « africain », et la spatialisation (moogs, piano électrique, fender basse). Mais en dehors des superbes surenchères de Sun Ra, la célébration des mythes et des religions « exotiques » fait un peu partout obstacle à une remise en question du jazz et de sa fonction.

Pour d'autres, le retrait se traduit par un retour aux sources : Archie Shepp, dans son dernier album paru, **Things have got to change,** revient au blues, une orientation déjà perceptible dans la série des disques enregistrés à Paris pour Byg ou pour Musidisc. La revendication politique, radicale au temps de **Fire Music,** a laissé place à une résignation rageuse. Paradoxalement, un musicien comme Gato Barbieri, qui affronte la liberté de sa musique au folklore de son pays, l'Argentine, adopte une attitude similaire. Le tango joue ici le même rôle que le blues : retrouver une musique vécue dans sa tradition populaire et le rythme et l'enrichir par les percussions. Mais ce qui est plénitude chez Gato Barbieri devient chez Shepp une quête désespérée, le moyen de combler un vide.

Cecil Taylor et Ornette Coleman affichent toujours les mêmes conceptions et s'entourent des mêmes musiciens. La musique de Cecil Taylor conserve son tranchant, cette violence seconde portée par la précision et l' « abstraction » des structures harmoniques. Ce n'est que le prolongement d'un parti-pris musical déjà affirmé depuis longtemps. Le dernier album d'Ornette Coleman, **Science Fiction,** laisse présager une ouverture sur d'autres expériences : la voix, les sonorités électriques (pédale Wah-wah pour la basse), le rythme. Ce recours au rythme reste d'ailleurs la grande et seule innovation apparue dans le free jazz : est-ce seulement un subterfuge pour masquer le piétinement de la nouvelle musique ?

Le dernier carré des tenants du free jazz dur se rencontre à Paris, chez les exilés qui ont trouvé ici un public passionné par une musique violente où le cri occupe la plus grande part. Frank Wright, Arthur Jones, Sunny Murray et ses compagnons, Byard Lancaster et Kenneth Terroade, conservent leur force d'agression. Alan Silva deviendra le grand ordonnateur de cet ensemble à la Biennale et au TNP. Robin Kenyatta alterne au gré des concerts le rythme et la passion. Steve Lacy,



Ambrose Jackson, et surtout Anthony Braxton, explorent un free occidentalisé : les sons sont miniaturisés, les mélodies disséquées, la musique se présente comme une suite d'exercices de style où la forme est continuellement remise en question. Au fond, la distance qui les sépare des « expérimentateurs » du free jazz européen n'est pas si grande. Joachim Kühn, Michel Portal, Pierre Favre, Barre Philips affirment également la primauté de la forme dans leur recherche d'un son qui se réfère explicitement aux travaux de la musique contemporaine. On est très près du **New Phonic Art** de Globokar dont Portal fait d'ailleurs partie. Les membres du **Spontaneous music ensemble** — et le batteur anglais John Stevens — partagent de semblables préoccupations dans l'album **Bird on a feather** qui vient de paraître : travail sur le son, superpositions des sonorités disséquées, successions de courtes phrases.

On peut parler d'un véritable courant musical puisque la musique de Derek Bailey, Tony Oxley — autres musiciens anglais — celle de Gunther Hampel — Allemagne — témoignent des mêmes exigences esthétiques. L'apparition de labels comme Futura en France, ECM, Birth en Allemagne, Incus en Angleterre confirme l'existence d'un free jazz européen qui, fort des acquis de l'avant-garde noire américaine, invente des formes neuves — même si elles peuvent paraître à beaucoup abstraites ou intellectuelles. Anthony Braxton émerge d'entre tous, original touche-à-tout, mais aussi étonnant musicien solitaire qui vient de réaliser deux albums solo chez Musidic et Futura.

A l'autre bout du monde, les musiciens de Chicago, **l'Art Ensemble** et son fondateur Richard Abrahams, ceux que l'on connaît pour les avoir découverts au côté de Braxton : le violoniste Leroi Jenkins, le trompettiste Leo Smith... On ne sait pas grand chose de leur activité présente. Le nom de Leroi Jenkins est apparu dans l'orchestre d'Alice Coltrane, Léo Smith aurait formé un groupe, Marion Brown enseigne, comme Clifford Thornton — interdit de séjour en France.

C'est dans cette situation confuse que sort l'opéra **Escalator over the Hill** de Carla Bley, aboutissement de plus de deux années de travail, projet ambitieux auquel participa toute une série de musiciens sous la direction de Mike Mantler. Ce coffret de trois albums marque une date (1) : par la conception même de l'œuvre (rencontre de trois courants musicaux), par sa forme (un opéra), par les musiciens, mais aussi par son système de production et de distribution, Carla Bley, Mike Mantler et Paul Haines ont construit une trame dramatique dans laquelle se fondent — toutes contradictions mêlées — les grands courants musicaux contemporains. L'entreprise est audacieuse : la séparation des genres reste aujourd'hui encore très marquée et recouvre plus que de simples orientations musicales différentes. Dans son origine, chaque musique est le monopole d'une classe ou d'un groupe social dont elle contribue à délimiter les frontières. Sans s'embarrasser de considérations passéistes ou puristes, Carla Bley a voulu passer outre et, loin de figer l'« œuvre », elle a laissé le projet initial évoluer dans le temps. Avec sa succession de solistes (Barbieri, Roswell Rudd, Charlie Haden) jouant sur fond de grand orchestre, l'ouverture rappelle le précédent album du Jazz Composers Orchestra. Mais l'opéra va rapidement dépasser le free jazz pour atteindre une sorte de plénitude musicale qui naît d'une intégration parfaite des diverses influences. La tension free laisse place au rythme, au chant et à la mélopée : on passe ainsi de Gato Barbieri ou Roswell Rudd à Jack Bruce et John McLaughin pour déboucher sur Don Cherry, sa trompette, sa voix, la sagesse indienne. La voix est un lien : celle de Carla Bley ou celle, bluesy, de Jeanne Lee, celle de Viva, langoureuse et récitative, celle de Don Cherry. L'électronique et l'électro-acoustique sont également présentes dans la violence des guitares comme dans les effets et le travail en studio. C'est donc l'exigence d'une musique totale, parti-pris qui ne pouvait guère être assumé que par des Blancs — le free jazz restant pour les musiciens noirs une musique spécifique de la négritude et de sa révolte. Pour ce disque, Carla Bley et Mike Mantler ont voulu un circuit de distribution aussi indépendant que celui de la production. Le disque sera distribué en Europe par tous les labels marginaux qui apparurent ces dernières années au nom même de la nouvelle musique — Futura en France. En échange, les disques Futura seront distribués aux Etats-Unis par la Guild de Mike Mantler : ainsi s'élabore un début de structure parallèle. Le coffret des trois albums, avec livret, est vendu à un prix relativement bas (autour de 70 F en import). Il faut consacrer **Escalator ovec the Hill** comme l'œuvre d'une époque qui voit la musique déborder ses propres cadres vers une universalité des sons que le rock avait déjà voulu assumer dans sa bâtardise.

Paul Alessandrini

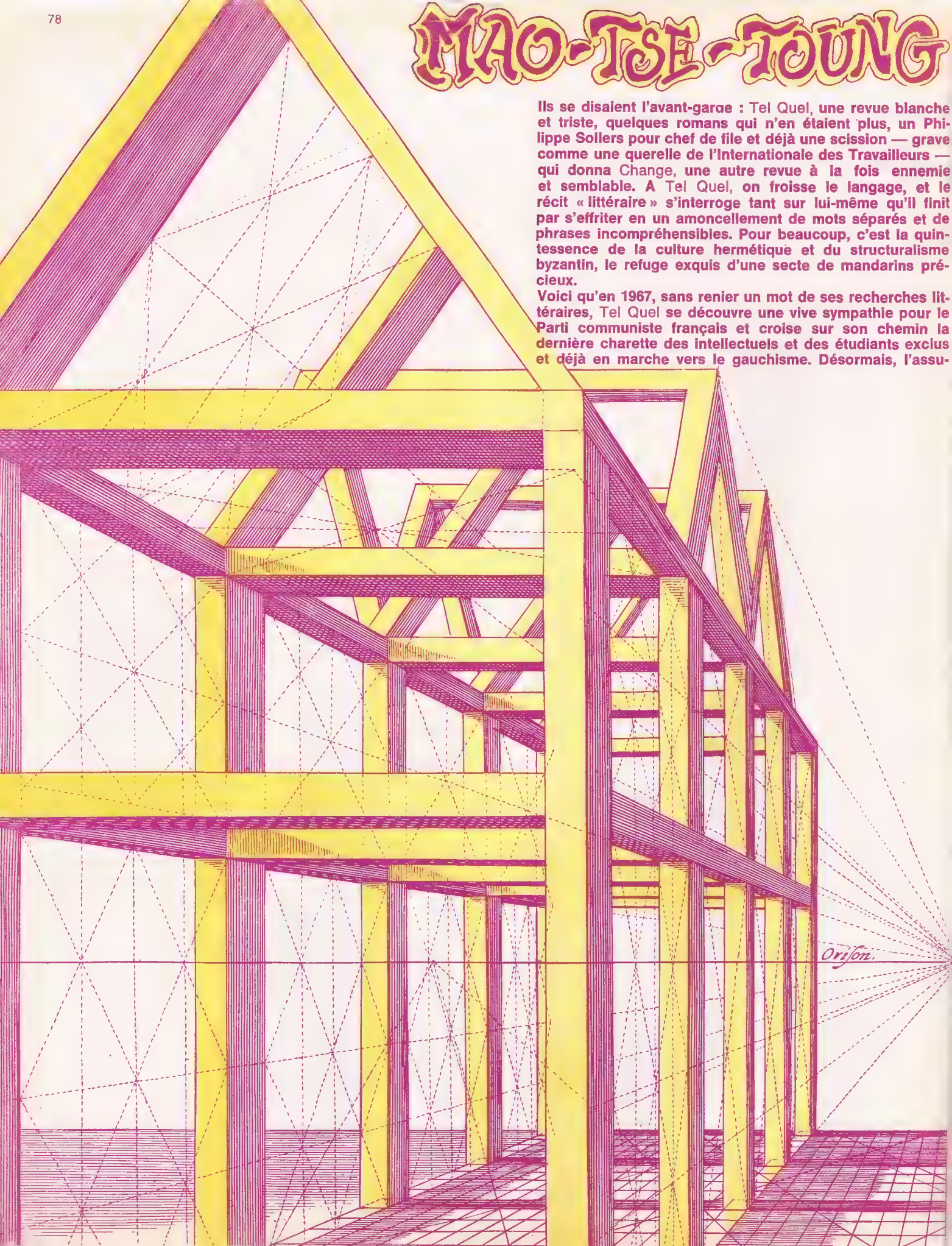
— Don Cherry : MU (1 et 2) BYG
— Pharoah Sanders : Thembi - Black Unity (Impulse-import Givaudan)
— Sun Ra : It's after the end of the world (MPS dist. Musidisc)
— Archie Shepp : Things have got to change (Impulse-import Givaudan)
— Gato Barbieri : The third World - Foenix (Flying Dutchman-import Givaudan)
— Cecil Taylor : Live à la Fondation Maeght (Vol. I) (Shandar)
— Ornette Coleman : Friends and Neighbours (Flying Dutchman-import Givaudan) - Science Fiction (CBS-import Givaudan)
— Murray : An Even Break (BYG)
— Braxton : Recital Paris 71 (FUTURA) - This Time (BYG)
— Alan Silva : « Seasons » (BYG 3 × 30 cm)
— Joachim Kuhn : « solos » (FUTURA)
— Spontaneous Music Ensemble : Bird on a Feather (BYG)
— Annette Peacok : I'm the one (RCA-import Givaudan)
— Escalator over the Hill : (3 × 30 cm - import FUTURA)

(1) N'en déplaise au grand oracle Delfeil de Ton qui sait tout, a des goûts pervers, le chic de rejeter ce que les « masses » pourraient aimer et qui se trompe par snobisme. (N.D.L.R.)

MAO-TSE-TOUNG

Ils se disaient l'avant-garde : Tel Quel, **une revue blanche et triste, quelques romans qui n'en étaient plus, un Philippe Sollers pour chef de file et déjà une scission — grave comme une querelle de l'Internationale des Travailleurs — qui donna** Change, **une autre revue à la fois ennemie et semblable. A** Tel Quel, **on froisse le langage, et le récit « littéraire » s'interroge tant sur lui-même qu'il finit par s'effriter en un amoncellement de mots séparés et de phrases incompréhensibles. Pour beaucoup, c'est la quintessence de la culture hermétique et du structuralisme byzantin, le refuge exquis d'une secte de mandarins précieux.**

Voici qu'en 1967, sans renier un mot de ses recherches littéraires, Tel Quel **se découvre une vive sympathie pour le Parti communiste français et croise sur son chemin la dernière charette des intellectuels et des étudiants exclus et déjà en marche vers le gauchisme. Désormais, l'assu-**



rance sectaire et le populisme vont curieusement couvrir le verbe ésotérique, et les proclamations ouvriéristes des textes toujours aussi résolument spécialisés. On s'étonne de cet étrange alliage, de ces passagères amours cent fois rejouées depuis les fiançailles puis le divorce du surréalisme et du communisme dans les années vingt et trente. Passent mai 68 et l'invasion de la Tchécoslovaquie : Tel quel demeure encore fidèle à son choix aux côtés d'un P.C.F. isolé et d'autant plus aimable avec ses rares compagnons de route. Le doute s'est installé cependant : en 1971, lorsque le livre de Marie-Antoinette Macciocchi sur la Chine fut censuré à la fête de l'Humanité, Tel Quel se fâche, découvre aux masses surprises le révisionnisme du P.C.F. et salue aussitôt la pensée Mao Tsé-toung avec un enthousiasme intéressant pour l'historien des idées.

Tel Quel veut faire une analyse scientifique de l'édifice culturel dominant et de ses répressions. Pour eux, la littérature est une pratique sur le langage, un travail sur l'idéologie, un « questionnaire » ou une « réécriture » de la science contre l'emprise bourgeoise, son Université et ses romans photos. Assurément, on ne les lit guère. Ils prétendent que c'est par peur de l'irrespect, de la nouveauté, de la subversion et que la bourgeoisie les accable, dans la mauvaise foi et la bêtise, de cette accusation d'hermétisme qui cache un procès politique et implicite. Mais leurs détracteurs remarquent qu'ils sont édités et subventionnés par un éditeur aussi bourgeois qu'honnêtement diffusé — et qu'il faut aussi s'en prendre à soi-même si les lecteurs vous désertent, les professeurs vous feuillettent et les ouvriers vous ignorent.

Avant-garde : pourquoi pas ? C'est un laboratoire. Cela ne veut pas forcément dire qu'à hacher le langage on ouvre les voies radieuses de l'avenir et de la révolution. Après tout, la musique dite contemporaine était une avant-garde, elle a triturré le son à sa manière et le plus loin possible. La révolution musicale pourtant n'est pas passée par là : elle est née d'un rock méprisé et d'un folk song ignoré des chercheurs européens. Si la littérature doit un jour renaître, elle peut se nourrir des exercices de Tel Quel, ou les ignorer et les contourner. Il serait bien prétentieux de prendre le sentier de traverse pour une voie royale.

Aujourd'hui paraissent au Seuil trois nouveaux textes dont les auteurs sont proches ou membres du groupe Tel Quel : Lois de Philippe Sollers, Cobra de Severo Sarduy et Compact de Maurice Roche. Surprise : Tel Quel commence à prendre du champ par rapport au néo-structuralisme et autres scientismes abscons — pour nous en tout cas, paresseux incurables — et plonge dans un underground, verbe débridé, sexe joyeux, humour enfin. Les mandarins ont enlevé leurs chapeaux ronds : nous pouvons lire. Maurice Roche aligne ses collages de textes, Severo Sarduy écrit avec superbe, Sollers déconne, souvent dans le bon sens, à mi-chemin entre Achille Talon et le Concombre masqué.

Michel-Antoine Burnier.

Philippe Sollers

Actuel : Bien des gens, à **Actuel** comme ailleurs, ont longtemps estimé que les tentatives de **Tel Quel** étaient absconses et pénibles. Ils s'aperçoivent aujourd'hui que ton dernier livre **Lois** est marrant. On a l'impression que tu t'es libéré. Pourquoi et comment ce changement ?

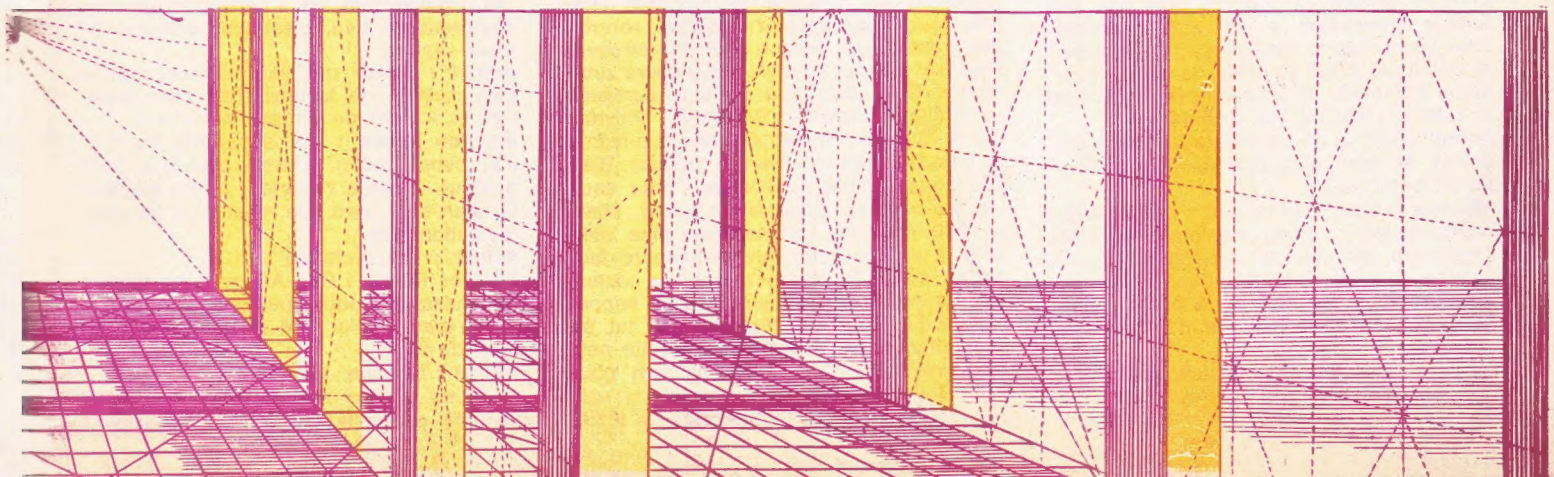
Philippe Sollers : Ce livre a été écrit après 1968. Quelque chose qui a coupé. Oui : ras-le-bol. **Lois** est un livre qui fait état d'un éclatement, d'une saturation, par rapport à la littérature en général. Un livre qui essaie de faire sauter cet énorme assemblable idéologique et culturel auquel **Tel Quel** d'ailleurs avait participé. **Lois** est aussi une auto-critique, la langue en est beaucoup plus populaire, accessible, plus chargée d'humour critique.

Mais je ne crois pas au geste anarchiste pour renverser l'édifice culturel. Ce n'est pas un débordement, une explosion subjective, mais un travail articulé comportant des critiques faites d'un point de vue précis, qui est politique. Point de vue qui tente de faire porter son attaque sur toute la longueur d'onde de notre culture, de ses systèmes, aussi bien l'alexandrin que le roman. J'ai repris et réécrit bon nombre de textes déjà existants dans la culture française et internationale, même des textes comme celui de Lautréamont lui-même « réécrivant » dans les **Poésies** les moralistes du XVII[e] siècle. Ce n'est pas du cut-up, je ne fais pas appel au hasard en découpant des textes. Je détruis plus profondément le sens produit par les différents systèmes religieux, philosophiques, idéologiques — un choix politiquement orienté.

Dans la langue anglaise, un travail similaire a été entrepris depuis longtemps par des gens comme Joyce, ou Burroughs pour l'américain.

Actuel : Quel est votre rapport avec la science ? Pour nous, l'image de **Tel Quel** est surtout celle du structuralisme le plus obscur et de la sémiologie la plus hermétique.

Philippe Sollers : La question de la science est importante : c'est sur elle que nous rompons avec toute une tradition humaniste occidentale dans laquelle l'écrivain est une sorte de prêtre diffusant sa vision métaphysique du monde. Pour subvertir cela, il faut appuyer le développement des sciences. Nous refusons de considérer la littérature comme une religion, une expérience transcendantale, tombée du ciel.



Actuel : Si on te dit que la science est réactionnaire, technocratique, qu'elle est revendiquée aussi bien par les capitalistes que par les bureaucrates soviétiques...
Philippe Sollers : D'accord, mais ce que tu attaques ce n'est pas la science même, mais l'idéologie de la science. Révisionnistes et bourgeois s'efforcent de préserver ce statut transcendant de la science qui prend ainsi la place laissée vide par la décomposition de la religion. Cette critique est possible depuis mai 1968 et surtout depuis la révolution culturelle chinoise.
Actuel : Vos rapports amicaux avec le P.C. ont pourtant continué après mai 1968.
Philippe Sollers : Oui. Amicaux, c'est beaucoup dire, ça n'a jamais été très chaud. De plus en plus, nous avons été amenés à faire la critique des positions du P.C., et cela nous a divisé entre nous à **Tel Quel**, notamment sur la question de la Chine. Et puis, ce n'a plus été tenable et nous avons rompu.
Actuel : Pour en revenir à la science, quel est, ou a été, votre rapport au structuralisme ?
Philippe Sollers : Nous considérons que le développement de la science est inéluctable, qu'il correspond à une nécessité. On peut s'en foutre et n'y rien comprendre, la physique continuera à progresser. A partir de ce moment-là, nous considérons qu'il vaut mieux le savoir. Le structuralisme a commencé avec la linguistique et l'étude systématique du langage a détruit des milliers d'années de croyance mystique. C'est un progrès objectif qui entame la métaphysique. Ce qu'on peut critiquer, c'est l'utilisation qui est faite des sciences, à des fins militaires notamment, mais la science, elle, se développe de toute façon. Nous avons eu recours à celle qui était à notre portée. D'ailleurs, sur ce point, les choses ont bougé. Jusqu'en 1966-1967, la percée de l'avant-garde était l'affaire de peu de gens. Lacan, Levi-Strauss, Foucault, Barthes étaient peu connus. Cette pensée s'opposait à l'Université. En 1968, la crise : l'édifice féodal universitaire s'écroule. Au secours de la bourgeoisie flageolante sur ses tristes jambes pompidoliennes, on a vu rappliquer le révisionnisme. Les révisos ont sauvé l'Université et ont tenté d'intriguer la percée avant-gardiste. Nous avons refusé de faire le jeu de replâtrage de l'Université et cela à partir d'une analyse marxiste. Au fond, ce qui a changé à **Tel Quel**, c'est qu'avant il y avait la théorie aux postes de commandes et que, brusquement, on y a mis la politique. Au P.C., le révisionnisme consiste à bien séparer le culturel et le politique : tous azimuths pour la culture — il n'y a qu'à lire les **Lettres Françaises** — et puis marxiste pour les « choses sérieuses », l'économie, la politique. C'est le refus de toute révolution culturelle, et à ce titre la révolution culturelle chinoise est exemplaire.
Actuel : Sauf si on considère qu'elle a été lancée et manipulée par Mao pour récupérer le pouvoir.
Philippe Sollers : Je ne crois pas à cette interprétation : on ne manipule pas très longtemps les masses. Au-delà des problèmes de faction, la révolution culturelle a diffusé dans les masses la pensée mao tsé-toung, celle de Marx et d'Engels. Ça ressurgira forcément.
Actuel : Si vous êtes maoïstes, donc anti-élitistes, comment expliquez-vous qu'il n'y ait que des intellectuels à **Tel Quel** ?
Philippe Sollers : C'est une situation qu'il faudra dépasser. Pour l'instant, nous ne sommes pas dans une situation immédiatement révolutionnaire. Ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de préparer au maximum le terrain par l'idéologie. Nous nous adressons aux intellectuels parce que la majorité d'entre eux n'appartient pas au camp révolutionnaire et que nous cherchons à les y rallier.
Actuel : Et l'underground ?
Philippe Sollers : Ça nous intéresse évidemment. Sous ce phénomène, il y a quelche chose de profondément authentique. Dans certains pays, c'est la seule façon de faire venir une critique politique à la surface. Toute forme de dogmatisme sur l'underground est profondément nuisible à la cause du mouvement révolutionnaire dans son ensemble. L'underground se bat aussi sur la ligne idéologique.

Maurice Roche

Actuel : Comment définissez-vous l'avant-garde en littérature ?
Maurice Roche : La littérature d'avant-garde, c'est d'abord celle qui se détache de la littérature de consommation courante, c'est **la** littérature. La littérature de consommation courante se caractérise par une information pratiquement nulle. Le code du langage fonctionne à vide en quelque sorte et le lecteur n'y lit que ce qu'il sait déjà. C'est une littérature qui ne véhicule que des idées reçues, des idées qui rassurent et donc qui maintiennent le système, visent à étouffer. La littérature d'avant-garde introduit une rupture au contraire, tente de restituer au langage sa richesse d'information. La littérature d'avant-garde est toujours scandaleuse. Prendre pour objet le langage lui-même constitue en soi un acte politique. C'est une littérature engagée dans la littérature, par là révolutionnaire. On ne transforme pas une société sans s'attaquer aussi à sa syntaxe.
Actuel : On assure souvent que la littérature d'avant-garde est « difficile à lire » ?
Maurice Roche : Précisément à cause de cela. Parce que le système, le pouvoir entretient un masque, un rideau, celui d'un certain type de fiction, d'une littérature d'abrutissement. Une énorme masse d'écriture est produite et imprimée chaque jour, reproduisant l'éternel ron-ron rassurant où le lecteur peut se retrouver avec sa gueule tranquille des jours ordinaires. C'est cela que certains écrivains — Philippe Sollers, Marcellin Pleynet, Pierre Guyotat, Severo Sarduy, moi-même et bien d'autres — visent à saboter. Bien sûr, nous sommes « illisibles » pour ceux qui tiennent au système en place. Mais, en fait, nous ne sommes pas plus difficiles à lire pour un ouvrier (encore faudrait-il qu'on lui donne accès aux textes, au lieu de les lui désigner comme impossibles) que pour un bourgeois qui, lui, se sent attaqué dans sa culture qui lui permet précisément de maintenir son pouvoir. Nous remettons en question le rapport qu'entretient le lecteur avec le texte, rapport confiant où le lecteur se voit comme dans un miroir. Nous proposons des textes qui demandent de l'attention, un travail. Cette littérature ne vise pas à conserver le lecteur dans ses habitudes mais à l'ébranler, à le charger. Pour cela, il faut un travail de sa part, comme pour une psychanalyse. Le lecteur de « Circus » est comme le gars qui fait un cinq mille mètres pour rester en forme, le lecteur de Bazin est celui qui regarde les autres courir à la télé.
Actuel : Est-ce difficile de lire « Circus » ?
Maurice Roche : Oui et non, oui si on veut le lire de la même manière qu'une Série noire. En fait, je conteste le mode de lecture occidental, de gauche à droite, de haut en bas. D'ailleurs, le lecteur lit plutôt en diagonale, saute des pages, pour savoir la fin de l'histoire, si le type baise la fille, etc. Cette littérature de délassement tend de plus en plus à être remplacée par le ciné ou la télé. Moi je casse avec ce type de lecture, on peut me lire page par page. Beaucoup d'entre elles sont conçues comme des mandalas. Le livre est un énorme idéogramme et chaque page à son tour est un idéogramme aussi.
La littérature de consommation, de délassement, qui prétend être la seule à raconter des « histoires », est faite pour des gens qui n'ont peut-être pas d'histoire eux-mêmes et qui « s'évadent » dans la fiction. Il y a aussi ceux qui veulent être rassurés. On ne leur explique pas pourquoi ils ont une vie merdique, on leur raconte une vie merdique et ils se retrouvent là-dedans. Ça les revalorise, ils se disent : « Ah ! la vie merdique, c'est ça. Je ne suis pas tout seul, j'ai un copain, le livre de X. ou Y. » Lequel écrivain n'a d'ailleurs pas du tout une vie merdique puisqu'il gagne bien sa vie en exploitant le lecteur, comme le patron dans son usine. C'est la même chose pour la presse du cœur, les amours d'Onassis et les grossesses du Shah. Le lecteur s'identifie au « héros ». Dans tous les cas, il est baisé. Ce sont ces gens-là qui disent de nous : « Attention, ça ne veut rien dire, c'est illisible, ce sont des mandarins. » On ne peut pas dire que Mao soit un mandarin et pourtant ce n'est pas très facile à comprendre.
Ces grandes gueules qui pleurent sur la drogue, qu'est-ce qu'ils prônent comme littérature : une drogue. Ils prônent le tiercé et une littérature qui est l'opium de la misère. C'est beaucoup plus grave que la marijuana. Mais le pouvoir ne peut que refuser la littérature d'avant-garde, parce qu'elle est corrosive. Ce n'est pas une littérature pour initiés, pour gens cultivés. Précisément, les « gens cultivés » n'y comprennent rien, c'est leur culture que nous sapons.
Actuel : Est-ce que la littérature est le seul moyen que tu envisages pour transformer « l'état de choses actuel » ?
Maurice Roche : J'ai appartenu au P.C. J'ai pensé qu'on pouvait peut-être faire quelque chose à l'intérieur de ce machin-là. J'en suis parti. Ce n'est plus un parti révolutionnaire.
Actuel : La révolution ?
Maurice Roche : Oui. Attaquer les formes romanesques traditionnelles, la « culture ». Et ne pas oublier que le pouvoir est au bout du fusil.
Actuel : Chauffe, Maurice !

(Les propos de ces trois entretiens ont été recueillis par Michel Braudeau.)

Severo Sarduy

Actuel : Vous venez de publier **Cobra** traduit de l'espagnol par Philippe Sollers et vous même. Qu'est-ce que **Cobra ?**

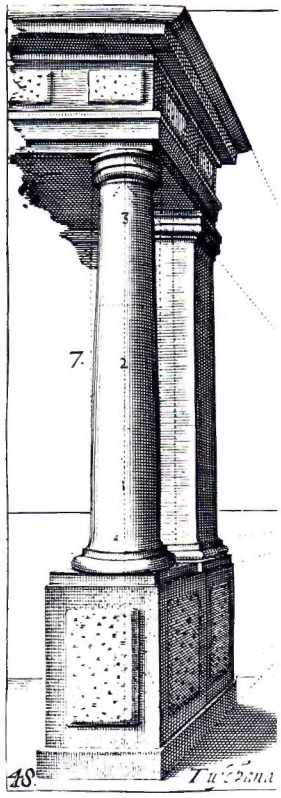
Severo Sarduy : Cobra, le titre, peut se lire de différentes manières. Tout d'abord Cobra est le nom d'un travesti parisien des années 60 qui s'est tué dans un accident d'avion sur le Fuji Yama, au Japon, et c'est d'avoir entendu un jour cette phrase sur une plage : « Cobra s'est tué en jet au Fuji Yama », qui m'a fait écrire tout le roman. Donc, à un premier niveau Cobra, c'est la biographie un peu métaphysique de ce travesti du Carroussel. Dans une deuxième partie, il s'agit dans Cobra d'une bande de blousons noirs, qui sont peut-être des moines thibétains, qui adoptent des noms totémiques — Tundra, Scorpion, Totem, Tigre et le dernier initié s'appelle Cobra. Nous assistons aussi aux funérailles de ce dernier, qui ont lieu dans un sous-sol d'Amsterdam mais en suivant le rituel du Bardo-Thodol, le livre des morts thibétains. Il s'agit à ce deuxième niveau d'un jeu entre l'Orient et l'Occident dont les deux pôles sont cette bande de délinquants et les moines thibétains. A un troisième niveau, Cobra est un anagramme de COpenhague, BRuxelles et Amsterdam, qui sont les trois villes où se développe la deuxième partie du livre, villes où ont travaillé les membres d'un groupe de peintres expressionistes appelé Cobra. « Cobra » est aussi l'anagramme de « la Boca obra », la bouche œuvre, de « barroco » aussi. « Barroco » en espagnol vient de « roca », la roche. Dans « Cobra », il y a aussi Maurice Roche. Sur la couverture du livre, le mot Cobra contient toutes ces significations.

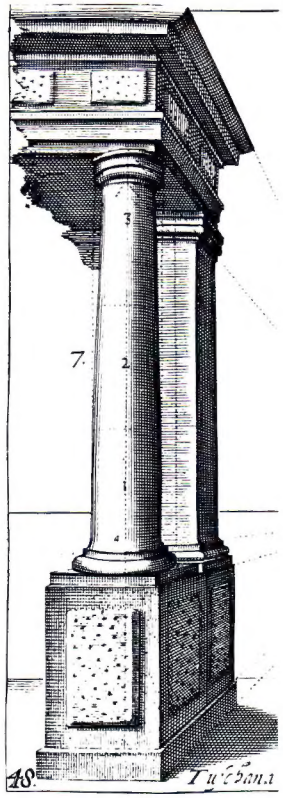
Actuel : Pourquoi raconter la vie d'un travesti ?

Severo Sarduy : C'est à cause d'un voyage que j'ai fait en Inde. Ce qui m'a le plus impressionné en Inde, ce sont les acteurs du Kata-Kali, le théâtre rituel indien, qui parfois se fardent et s'habillent pendant huit heures pour faire de très brèves apparitions sur scène. Cette passion du maquillage est un acte religieux, une conversion. Quel est l'équivalent en Occident de cet acte ? La vie des travestis, qui subissent de terribles tortures physiques, s'adonnent à un rituel compulsif de la transformation, et même se font opérer, est une véritable passion, pour être « divine » parfois cinq minutes en scène. Dans certains théâtres de travestis, il règne parfois une atmosphère de recueillement.

Actuel : Avec Cobra, qu'avez-vous voulu faire ?

Severo Sarduy : J'ai voulu obtenir un contact physique avec le lecteur. J'ai voulu écire un livre érotique. Pas « érotique » au sens dévalorisé où on l'emploie trop souvent, non, c'est un livre érotique même quand il s'agit de décrire un paysage chinois. Le sujet et l'objet dé ce livre sont le corps. Il faut que l'acte de la lecture soit un acte d'amour.





Sarduy:Cobra

L'écriture est l'art de désordonner un posé et de déposer un ordre. La Señora avait découvert l'Indien dans les vapeurs d'un bain turc, près de Marseille. Elle resta si étourdie quand, malgré le sfumato régnant, elle distingua les proportions que Vishnu lui avait accordées, que, sans savoir pourquoi, devant ce hiéroglyphe voilé dans l'épate du destin, elle pensa au dieu éléphant, Ganeça.

Profitons de ces vapeurs pour dissoudre la scène. Quand la suivante se précise, nous y voyons le pugiliste en pleine possession de ses capacités d'écriture, « voilant sans habiller, ornant sans cacher », préparant pour le spectacle les modèles du Théâtre Lyrique de Poupées.

Avec tant de prépuces en fleurs, tant de mèches d'or et tant de fesses à la Rubens autour de lui, le chiffreur ne sait plus où donner de la tête : il essaye un coup de pinceau et pince, finit une fleur entre les bords les plus dignes de la recevoir et l'efface ensuite d'un coup de langue, pour en peindre une avec plus d'étamines, de pistils, de changeantes corolles.

Les Spaventosas tourbillonnent autour de lui et, avec l'ouverture des encres, commence la course.

A moitié habillées, bâilleuses et trempées, les fées à pommes d'Adam l'attendaient dans l'angoisse de parties de tarots, buvant des canettes. Le relâchement qui régnait dans les recoins du saint-foutoir était tel que la Señora ne savait plus comment intimider les Ménines, pour qu'elles ne perdent pas leur self-control devant l'apparition du metteur Eustache.

Ils en vinrent à organiser des batailles navales dans la baignoire, éclaboussures, percées sous-marines : les « guerres fleuries » ravagèrent le mobilier art nouveau de la Matrone.

Jusqu'au jour...

Editions du Seuil

Sollers:Lois

Dans ce durimonde, il faut dire ici que le père-aux-champs et l'étendue-mère, mené des espèremarée de méréthérée qui s'enfle, se perd, se récite-oublie, régénérations des incarnations des émanations en parturitions, oyez, ouillezoui, couillez-moi zouizoui, il faut dire donc et diguedingdonc, qu'ils n'ont pas tout dit, bien sûr et pardi, dans leur aquaface en défunts d'occis ! Occident sans fard écoute fanfare : venant dépassant venant levant orbe sépultards cumulo nimbards résonne guette fini tam tam boue et totem à bout. Le théoragoût ! J'étais je le fus je serai sera il me suis je l'est nous sont-ils il l'as, hosannanana, hozannahzéna, coucou me voici dans vos revoilà. Selon l'apparlance les cocuricos augmentent cadence et panorama. Globules ! Rabulles ! O l'ambulel à soi ! Ignorance implique double pression poussant savoir non forme action roulant charriant perception conduisant désir attachant sa chienne mordant sentiment foutant naissance en compote aimant. Cacophonèmes portant leur credo : l'univers, mon ange, futsera toujours crassant sa dépote et ses pierres-à-sourds, la matière étant son émiettement, sa cendrée vivace dans les veines-passes, caves d'entropies dans les troperies, le babil bébé se péchant de dos dulci déclinat lumina sommo, ça lui fait la nique au planton du temps que ça tourniquotte tout galilément... Vérité gicle hors puînélangué du pénis enfant. Langue âge apportant son canalisé panier casse-croûte perché-croisé goutte à goutte rimes chat-bottées en tohu-bouées-

mekos ! kyrios ! aïrei ! aïrei ! aêtorrhous !

foutre, dit le père duchesne, je voudrais vous peindre l'allégresse des sans-culottes quand l'archi-tigresse a traversé la ville dans sa voiture à trente-six portières. Ni chevaux blancs panachés, ni harnachements, mais deux rossinantes, foutre, activées soufflues. Les guiboles de la putain lui ont manqué au moment de faire la bascule, sa tête sautant de son col de grue, vive la république, foutre, pompidododu. Faudra ouvrir l'œil avec ces bourjus, ça pompille tout, c'est du corrompu-

kakia ! kakia ! aloum ! Salut au navire !

noctes atque dies patet atri janua ditis sed revocare gradum superasque evadere ad auras, poursuivons le hic d'aurea tecta. Touche, touche ta refuillissante motrice et babouine à ras. Tout est sacré pour un sacreur, femme à barbe ou homme-nourrice. Sacer esto ? Semus sumus. Per incerta lunam sub luce maligna. Débarque en miroir, oublie ton humus. Atteins les nova, épate l'huma. Dans ta ferve essence, trouve ton aura. L'inagninition en finnegation dans le fin du fin de la négation. Phonons les photons, neutrons les magnons ! Allez, perce-la, perçoreille-là, décapite-la au-delà mama, totum tota totarevola, et in spaeculum spaeculorama.

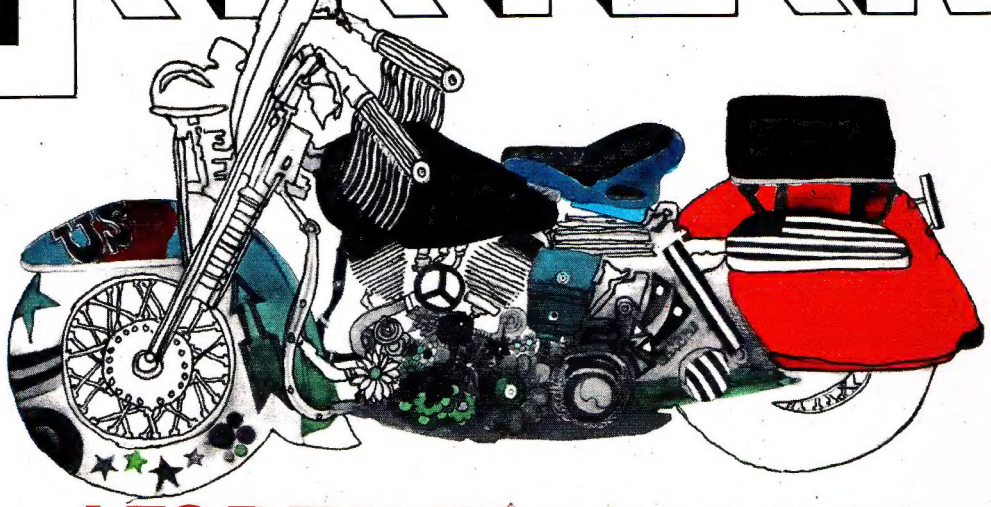
Editions du Seuil

STEREO

529.701

BYG RECORDS

rock generation



LES DEBUTS DE LA POP EN 10 DISQUES EXCEPTIONNELS ENREGISTRES DE 62 A 67

VOLUME 1
THE ANIMALS 1963
+ THE YARDBIRDS 1964

VOLUME 2
THE ANIMALS 1963
+ THE YARDBIRDS 1964

VOLUME 3
SONNY BOY WILLIAMSON'S
VISIT TO ENGLAND 1963

VOLUME 4
GRAHAM BOND
ORGANISATION

VOLUME 5
THE FIRST RHYTHM & BLUES
FESTIVAL IN ENGLAND

VOLUME 6
THE STEAMPACKET
(OR THE FIRST SUPERGROUP)
GARY FARR & THE T-BONES

VOLUME 7
+ THE ORIGINAL
SOFT MACHINE

VOLUME 8
SOFT MACHINE AT
THE BEGINNING
MARK LEEMAN 5 AND
DAVY GRAHAM

VOLUME 9
THE BRIAN AUGER TRINITY
SONNY BOY WILLIAMSON
+ JIMMY PAGE

VOLUME 10
JULIE DRISCOLL'S FIRST
RECORDINGS AND
SONNY BOY
WILLIAMSON'S LAST

BYG RECORDS